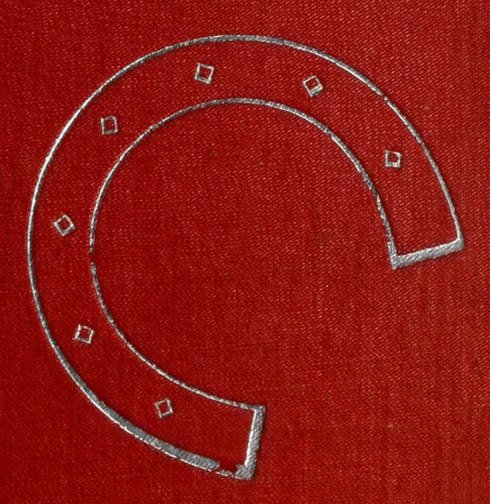
COLONEL A. KVITKA

JOURNAL D'UN COSAQUE DU TRANSBAÏKAL

GUERRE RUSSO-JAPONAISE

1904-1905



COLONEL A. KVITKA

Journal d'un Cosaque du Transbaïkal

Guerre Russo-Japonaise

1904-1905



JOURNAL D'UN COSAQUE

DU TRANSBAÏKAL

COLONEL A. KVITKA

JOURNAL D'UN COSAQUE
DU TRANSBAÏKAL

GUERRE RUSSO-JAPONAISE
1904-1905

Avec 160 illustrations dans le texte et hors texte
d'après les photographies et les dessins de l'auteur

CARTES ET PLANS



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1908


LIBRARY
JUN 8 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

JOURNAL D'UN COSAQUE
DU TRANSBAÏKAL

PREMIÈRE PARTIE

---

11 avril. — Une foule élégante se pressait, vers neuf heures et demie du soir, sur les quais de la gare Nicolas, à Saint-Pétersbourg, afin d'assister au départ du rapide de Moscou qui correspond avec l'express Transsibérien. Cette foule escortait quelques brillants officiers de la garde, qui se rendaient en Extrême-Orient pour prendre part à la guerre. Parmi eux était le colonel prince Troubetzkoï, aide de camp de l'empereur, reconduit par ses camarades de la garde à cheval.

Dans ces groupes aristocratiques, les adieux des parents et des amis étaient pleins de retenue ; néanmoins, l'émotion se dissimulait avec peine. Un peu plus loin, devant les voitures de seconde classe, où de modestes officiers de la ligne se séparaient de leurs familles, les sentiments se manifestaient d'une façon plus bruyante ; pendant que les camarades acclamaient les partants, les pauvres femmes se laissaient aller sans contrainte à leur désespoir : la plupart ne pouvaient retenir leurs sanglots ; une d'elles était tombée en syncope.

Je partais aussi par ce train et rejoindrais à Moscou, pour continuer avec lui le voyage, mon ami d'enfance, le lieutenant général comte Keller, qui devait occuper un poste à l'état-major de l'armée active.

Nous étions à Rome, ma femme et moi, lorsque la guerre éclata entre la Russie et le Japon. J'écrivis aussitôt au général Kouropatkine, ministre de la guerre, et lui dis mon désir de rentrer au service et de faire la campagne. Ma nomination au 2e régiment de Nertchinsk des cosaques du Transbaïkal parut le 13 mars 1904, et cinq jours après nous quittâmes notre villa, abandonnant aux soins d'un ami les dispositions à prendre relativement à notre installation, aux serviteurs, etc.

12 avril. — Moscou. — Je me suis rendu au palais du Kremlin, où, sous le haut patronage de la grande-duchesse Élisabeth, les dames moscovites font le triage, la distribution et l'expédition des objets divers offerts à l'armée par de généreux donateurs : vêtements, chaussures, linge, conserves; en un mot, tout ce qui peut être utile aux officiers et aux soldats loin du sol de la patrie.

La grande-duchesse a exprimé le désir de me voir. Elle a gracieusement promis de s'intéresser au départ de ma femme qui se rend en Mandchourie en qualité de sœur de charité.

J'ai emmené de Rome mon chef Jiuseppe Cimino, familièrement : Pépino, sachant par expérience combien il importe d'être bien nourri : cela conserve la santé et la bonne humeur.

Pépino est jeune, bien portant, toujours gai; il a un vrai talent culinaire et parle un peu le russe; c'est un homme précieux.

Au dernier moment, ses parents et ses amis l'avaient voulu dissuader de me suivre, sous prétexte qu'il serait exposé à de grands dangers; mais j'ai eu raison de ses craintes, lui assurant qu'en fait de feu, il ne verrait que celui de son fourneau (1).

On m'apprit qu'à la frontière de Mandchourie passaient seuls les étrangers munis d'un permis spécial. J'ai heureusement à Moscou des amis influents, qui ont pu, dans le courant de la journée, obtenir ce permis pour Pépino. Cette célérité est une infraction à toutes les règles des services administratifs.

Arrivé à la gare en avance de deux heures, j'eus à peine le temps de trier ce que je voulais emporter dans mon coupé et ce qui devait aller aux bagages. Les derniers jours de mon séjour à Saint-Pétersbourg avaient

(1) Je me trompais cependant, malgré la sincérité de mes paroles : ce fut Pépino, et non pas moi, qui fut exposé le premier au feu de l'ennemi.

été tellement remplis, que j'avais dû faire l'emballage un peu sommairement (1).

Encore une fois, j'ai assisté aux adieux poignants de celles qui ont accompagné leurs fils, leurs frères, leurs maris jusqu'à Moscou; moi-même j'ai revécu le déchirement atroce éprouvé hier soir.

14 avril. — A l'aube, nous passons devant la ville de Bougourouslane. Elle s'étage au pied de collines verdoyantes et reflète sur la surface polie d'une grande nappe d'eau ses maisons blanches aux toits rouges et verts et les coupoles dorées de ses églises toutes scintillantes sous les rayons obliques du soleil levant.

15 avril. — Nous sommes dans les montagnes de l'Oural. Notre train remonte le courant d'une jolie rivière, qui s'est creusé un passage entre des rochers et des coteaux boisés. L'aspect des montagnes est calme; on n'y voit pas trace de l'effort violent des formations volcaniques. Une couche épaisse d'humus donne naissance à une végétation robuste et variée. Les roches multicolores, qui percent de-ci de-là, sont striées de veines d'un brun rouge comme du sang coagulé. C'est là que sont enfouis les trésors de l'Oural.



L'OURAL

On s'arrête devant Zlatooust, où se trouvent les plus anciennes fonderies et aciéries de l'État. Les officiers se laissent tenter par l'étalage des belles lames de sabres niellées, une des spécialités de ces usines qui jouissent d'une réputation méritée.

Nous montons toujours, et, après un circuit, nous nous trouvons au-

(1) Si j'avais prévu que la plus grande partie de ce que j'emportais serait perdue avant que je ne m'en fusse servi, je me serais certainement abstenu d'en faire l'achat et la grosse dépense du transport.

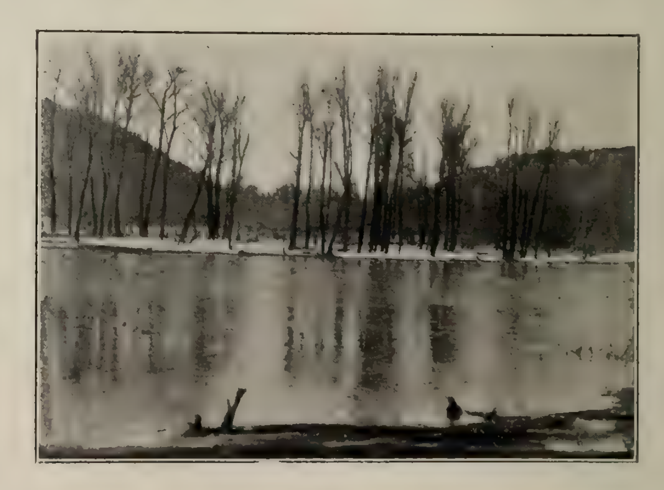
dessus et de l'autre côté de Zlatooust, qui se mire dans un lac entouré de forêts.

Durant le déjeuner dans le wagon-restaurant, nous ne pouvons détacher nos yeux du panorama qui se déroule devant le train en marche.



ZLATOOUST

Le Transsibérien est admirablement organisé. Je l'avais déjà visité à Paris, à l'Exposition universelle de 1900; mais on ne se rend bien compte du confortable de son aménagement pratique que pendant un long voyage : les coupés sont spacieux, commodes, élégants, munis chacun d'un cabinet avec toilette. Une lampe électrique transportable permet de travailler le soir près de la table ou de lire dans son lit. On n'est pas incommodé par la suie, les locomotives ne brûlant que du bois. La cuisine est très bonne, et le bain chaud, que l'on peut prendre en cours de route, est un plaisir et un délassement sur lesquels on ne se blase jamais.



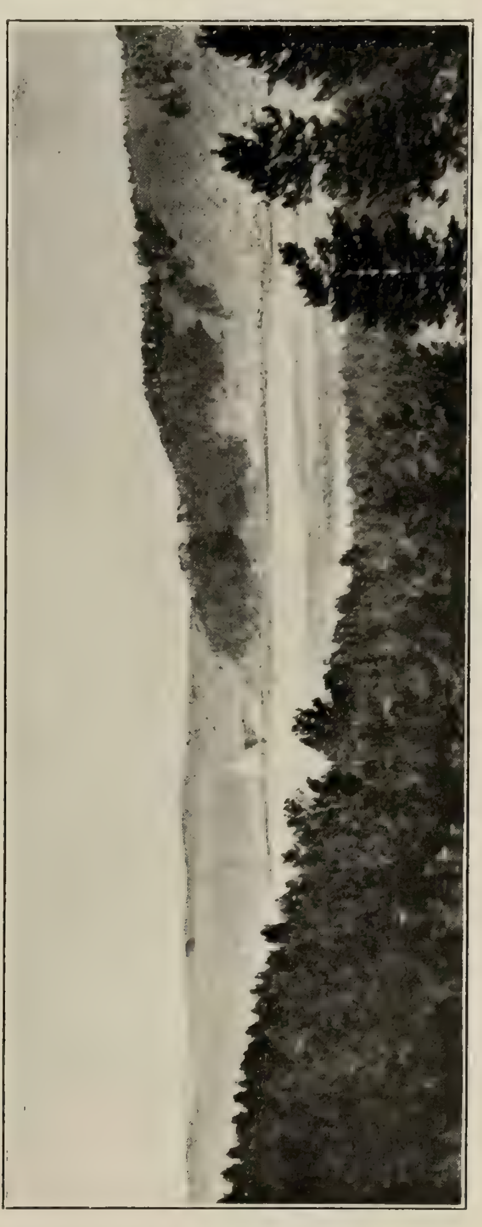
L'OURAL

Nous faisons un bout de toilette avant le dîner, et le wagon-restaurant paraît aussi élégant qu'une des salles de Cubat aux heures des repas.

Et, par surcroît, nous jouissons d'une bibliothèque pourvue d'un piano et de livres assez bien choisis.

Mes compagnons de voyage sont pour la plupart des officiers de cavalerie de la garde : ainsi Keller est un ancien chevalier-garde: Olive, le prince Dolgorouki et le prince Ouroussoff, fils de l'ancien ambassadeur à

Paris, sont de jeunes officiers du même régiment, qui ont permuté pour servir aux cosaques du Transbaïkal. Le prince Troubetzkoï et Zolotnitski sont gardes à cheval; je l'étais, moi aussi, il y a bien longtemps. Deux colonels, anciens officiers de l'infanterie de la garde, se rendent à Port-Arthur, pour recevoir le commandement de régiments de tirailleurs sibériens qui y tiennent garnison. Un pékin se trouve parmi nous, un assez haut personnage, fonctionnaire envoyé par le ministère de l'agriculture en Mandchourie... afin d'y planter des choux! Cela paraît une plaisanterie; l'idée d'envoyer un bureaucrate innover la culture des choux dans un pays où chaque villageois cultive son champ comme un potager est au moins bizarre.



ZLATOOUST

Voici l'emploi de notre journée : le matin, toilette, travail, lecture; après le lunch, chacun rentre chez soi; on lit et quelquefois on dort. Aux stations, tout le monde se précipite dehors pour se dégourdir les jambes. Troubetzkoï rentre toujours le dernier; une fois même, il faillit lui en cuire : nous étions repartis sans que personne se fût aperçu de son absence; heureusement il avait précédé le train qui stoppa en le rejoignant, ce qui lui permit de remonter en voiture.

Le grand nombre fait de la photographie. Un kodak! quel précieux auxiliaire pendant une campagne! Que de souvenirs sont, grâce à lui, conservés, précisés, mis en relief, sans qu'aucun détail en soit perdu! Que d'événements évoqués par la représentation exacte de ce qu'on a sous les yeux!

On reste longtemps à la station de Tchéliabinsk et nous en profitons pour visiter la ville. Dans l'avenue de la gare, le beau monde défile, tout comme à Paris dans l'avenue du Bois; même rivalité d'attelages! Nulle variété dans les voitures : toujours le drojki préhistorique, mais les chevaux sont bons; ils ont du fond et trottent comme des steppeurs, malgré leur petite taille; seulement, ils n'ont pas d'apparence, et leur poil, hérissé comme le bonnet fourré d'un grenadier de la garde, ferait jeter les hauts cris à un groom bien stylé. Les dames brillent par leur absence : on ne voit que des spécimens du sexe fort et laid, vêtus de longs pardessus serrés à la taille par une ceinture de couleur, chaussés de bottes à tiges retombant sur la cheville en spirales innombrables, ce qui est considéré comme une grande élégance. Pour coiffure, le bonnet de fourrure ou la casquette à visière si chère à l'ouvrier désireux de se distinguer du commun. On rencontre aussi quelques cyclistes.

Ainsi que toutes les villes de quelque importance, Tchéliabinsk a sa cathédrale; elle est ancienne et possède comme curiosité une statue de saint Nicolas en bois peint. Les saints, en Russie, sont représentés seulement en peinture sur les icones. Il est probable que cette statue est l'œuvre de quelque Polonais exilé et qu'elle fut destinée à une église catholique; elle doit se trouver dans la cathédrale par inadvertance.

Un édifice à colonnade, sorte de Madeleine en miniature, voilà « la Maison du Peuple ». — Ce nom désigne le local où les plus pauvres gens peuvent se réunir et trouver des distractions honnêtes et un buffet à des prix minimes; c'est un genre de club populaire. La première maison du peuple, portant le nom de l'empereur Nicolas II, fut construite à Saint-Pétersbourg par le prince Alexandre d'Oldenbourg; on y donne des représentations théâtrales, des concerts et d'autres divertissements. Le restaurant, tenu avec une propreté méticuleuse, fournit à très bas prix du thé, du kvass, des limonades et des eaux minérales, mais pas de boissons alcooliques. L'œuvre est certainement intéressante; son but est de faire concurrence au cabaret. Mais, qui a bu boira; et les recettes énormes du monopole sur la vente des alcools ne diminueront pas de sitôt.

Les rues sont larges, non pavées; les maisons, très écartées les unes des autres, n'ont qu'un seul étage et sont recouvertes de tôle. En Russie, dans tous les villages et même les petites villes, on ne se sert que de chaume pour les toitures; de là, les incendies, qui, rencontrant partout des substances inflammables, se propagent sur de vastes espaces. Les



LE TRANSSIBÉRIEN. — PROMENADES A L'ARRÊT DU TRAIN
Prince Ouroussof, prince Troubetzkoï, Böhm, Olive, X... et Keller.

boutiques sont de vrais bazars où l'on débite toute espèce de marchandises, entre autres beaucoup de parfumerie; ce que nota un écrivain américain, voyageant en Sibérie. Les dépôts de machines agricoles font d'excellentes affaires : le laboureur sibérien est moins récalcitrant au progrès que le paysan de la Russie d'Europe, qui continue à labourer sa terre d'une façon toute primitive.

16 avril. — D'énormes troupeaux de bétail et de chevaux broutent dans le steppe où l'on ne voit aucune trace de vie humaine; et cependant il est à supposer que des habitations abondamment pourvues de fourrage ne doivent pas être bien loin, car les pauvres bêtes ne peuvent trouver grand'chose dans la plaine où l'herbe ne se montre pas avant mai.

Nous avons passé par Omsk le soir; il y faisait grand froid.

17 avril. — Le steppe, morne, triste et silencieux, s'étend à perte de vue. Comme il ressemble peu au steppe de l'Ukraine, si poétique et plein de vie!


UN COUVENT AU MILIEU DU STEPPE

De grands espaces de terrain sont tout noirs : le feu a passé par là. Plus loin, une âcre fumée flotte au-dessus du sol, avance de tous les côtés en courbes sinueuses avec un mouvement lent mais incessant. On entend le crépitement des herbes sèches et des broussailles. Ces feux sont allumés par les émigrants, qui défrichent ainsi les terres vierges et les préparent à la future fenaison et aux pâturages. Si ces incendies ne sont pas arrêtés par des obstacles naturels, rivières, ravins, terrains brûlés précédemment, pluies ou vents contraires, ils avancent toujours, détruisant des forêts séculaires s'il s'en trouve sur leur passage.

A la tombée de la nuit, les flammes, jusqu'alors invisibles, se colorent d'abord d'une teinte jaune, et, passant par l'écarlate, arrivent au cramoisi. Tout le steppe est illuminé, et le ciel couvert de nuages lourds



LA « TAÏGA »

paraît embrasé. Ce spectacle est très impressionnant et l'on resterait volontiers des heures à le contempler.

18 avril. — La Taïga! — Que de visions évoquées par ce nom! Le beau livre de Tcherkessoff : *Souvenirs d'un chasseur en Sibérie orientale*, l'a fait connaître à toute la Russie.

Taïga veut dire : forêt vierge. Malgré sa situation septentrionale, la flore de cette forêt est aussi riche et variée que sa faune. Les pins, les sapins, les cèdres, les mélèzes poussent au milieu de chênes, de hêtres, d'ormes, de frênes, de bouleaux et de beaucoup d'autres arbres à feuillage caduc. Le sous-bois, où dominent les arbustes à baies diverses, forme des fouillis impénétrables où grouillent les petits carnassiers aux fourrures précieuses. Tandis que l'ours, une espèce de panthère nommée « bars » dans le pays (le tigre ne se trouve que plus au midi et dans la province de l'Oussouri), le lynx, le chat sauvage, le loup, le renard parcourent la forêt dans tous les sens, l'élan, le cerf, le sanglier, le daim, le chevreuil et d'autres mammifères de moindre importance se tiennent le jour dans d'épais taillis, à l'abri des grands carnassiers.

Les bois de cerfs, au printemps, c'est-à-dire au moment où ils poussent encore et sont couverts d'une peau veloutée, s'appellent « pantes » et sont très appréciés par les habitants du Céleste-Empire; ils en font une drogue d'une efficacité incontestable, prétendent-ils, dans les cas d'impuissance : aussi les pantes se payent-ils au poids de l'or.

Nous passons devant des arbres géants qui s'élèvent au-dessus du bois comme une cathédrale au milieu d'une ville. D'autres, abattus par l'âge, gisent effondrés sur cette terre féconde, qui les recouvre aussitôt d'une nouvelle végétation; leurs troncs mêmes donnent naissance à des fougères, à des mousses et à des plantes parasites.

La voie du chemin de fer coupe une partie de la Taïga qui pique vers le nord. L'express a mis trente-six heures à la traverser : cela donne une idée de son étendue.

19 avril. — La forêt n'est plus aussi touffue; de-ci de-là, apparaissent des clairières avec de beaux arbres isolés, qui ont poussé sans contrainte et étendent au loin leurs branches. La neige recouvre encore les endroits boisés. Des canards sauvages barbotent dans les mares; des oies sauvages et des cygnes, moins confiants, s'envolent à notre approche.



EN GARE DE ZIMA

20 avril. — C'est notre dernière soirée dans ce beau train international. Il paraît qu'à partir d'Irkoutsk, nous n'aurons plus que des wagons de troisième. C'est fâcheux! et la perspective d'échanger nos coupés confortables et nos lits douillets contre le dortoir en commun et les couchettes en bois n'est guère réjouissante.

Nous devions descendre à Irkoutsk: mais comme nous arrivons la nuit, avec un retard de plusieurs heures, le directeur du train nous a aimablement proposé de coucher dans nos coupés. Peut-être pourra-t-il nous conduire demain jusqu'au lac Baïkal, que nous traverserons en traîneaux ou sur un brise-glace, si toutefois ces derniers ont commencé leur service.

21 avril. — On nous annonce que nous repartons pour le Baïkal à neuf heures du matin, sans changer de train.

Le temps nous manque pour visiter Irkoutsk, qui est de l'autre côté de l'Angara, dont les deux rives sont réunies par un pont de bois sur pontons.

Ici, les constructions sont d'une architecture plus recherchée que dans la plupart des villes de province. Elles sont presque toutes à double étage avec colonnade sur la rue, ce qui était le style de prédilection du dernier siècle. Une superbe cathédrale à cinq coupoles dorées s'élève au-dessus de la ville, qui doit avoir un aspect très riant quand les arbres de ses nombreux jardins sont verts et que l'Angara roule ses flots bleus et transparents devant les quais, où sont alignées les plus belles maisons, entre autres celle du gouverneur général. Pour le moment, l'Angara est encore prise par la glace tout le long du rivage. De gros paquets de neige s'étalent un peu partout. La végétation est morte. Irkoutsk ne se montre pas à son avantage.

A midi, arrivée sur la jetée où le brise-glace *Angara* était déjà sous pression.

Le deuxième brise-glace, *Baïkal*, est parti seulement hier: et, comme la glace est encore assez épaisse, il est peu probable qu'il puisse ouvrir un canal jusqu'à Missovaïa avant demain. C'est pourquoi nous nous faisons suivre par quatre-vingts traîneaux attelés en traditionnelle « troïka », c'est-à-dire trois chevaux de front, dont celui du milieu dans les brancards et les deux autres de volée.

Nous avons démarré à deux heures. Malgré la trouée faite, le mouve-



LE BRISE-GLACE « ANGARA »

ment de notre bateau était ralenti par la rencontre de gros blocs de glace détachés de la surface gelée. Ces blocs se soulevaient contre les parois du bateau, se tenaient un instant debout, présentant au soleil la transparence de leur section, d'un beau vert d'émeraude, et retombaient lourdement dans l'eau.


LES GÉNÉRAUX COMTE KELLER ET ZABIÉLINE

Les troïkas nous suivaient à fond de train. Les cochers organisaient des courses, brandissaient leurs knouts et hurlaient à tue-tête en se devançant. Toutes ces silhouettes se détachaient, sur le fond éclatant de la neige, comme des ombres chinoises.

Le soleil chauffait sensiblement : il faisait si beau qu'on regrettait de descendre dans le roof pour déjeuner.

Vers cinq heures, nous avons rejoint le *Baïkal,* qui creusait son sillon, rejetant de chaque côté des monceaux de glace, comme l'aurait fait une charrue gigantesque.


NOUS REJOIGNONS LE BRISE-GLACE « BAÏKAL »

Impossible d'avancer; il fallait débarquer les passagers et continuer la route en traîneaux. Cela ne se pouvait qu'à la condition de s'établir solidement dans la glace et de s'y maintenir immobile pendant toute la durée du débarquement.

Notre bateau fit marche arrière, puis, obliquant, se lança à toute vitesse sur la partie intacte du lac gelé. Sa proue se soulevait et retombait, broyant comme verre sous son poids une couche de glace de soixante-dix à quatre-vingts centimètres d'épaisseur. Il fallut répéter cette

SUR LE PONT DE « L'ANGARA »

manœuvre plusieurs fois parce que la masse inerte refoulait le bateau en arrière après chacun de ses assauts. Enfin, il s'incrusta et demeura enserré de toutes parts comme dans un étau.

Le comte Keller m'invita à descendre et à prendre place dans son traîneau. Jusqu'à la station de Missovaïa, où nous attendait le train, il n'y avait pas plus de douze kilomètres, et nous comptions les faire en moins d'une heure.



SUR LES BORDS DU HILOK

Au moment où nous dépassions un traîneau avec son voyageur en civil, celui-ci se retourna et, montrant le poing à notre cocher, lui cria avec force jurons de rester en arrière. Pensant qu'il était ivre, nous passâmes outre. Il se tut, mais le regard qu'il nous jeta était plein de haine et de menace. C'était probablement un de ces révoltés que le gouvernement croit mettre hors d'état de nuire en les exilant, tandis qu'il favorise ainsi la propagande révolutionnaire jusqu'aux parties les plus éloignées de la Russie d'Europe et d'Asie.



« STANITZA » (VILLAGE COSAQUE) SUR LES BORDS DE LA SCHILKA (TRANSBAÏKAL)

A Missovaïa, le général Keller fut reçu par le chef de gare et conduit à un wagon de première; un grand coupé double lui était réservé et un plus petit pour moi à côté du sien. Je ne sais si l'on me prenait pour son aide de camp ou si le titre d'ami suffisait pour mériter l'aimable attention du général Zabiéline, chef des voies de communications militaires, car c'est à lui que nous



LES TROÏKAS SUR LE LAC BAÏKAL

sommes redevables de ce confort inespéré. Il voyageait avec nous depuis Irkoutsk et avait probablement fait réserver nos places par télégramme.

Le grand air avait excité notre appétit. A la gare, un somptueux repas nous attendait. Une grande table préparée pour le dîner occupait le milieu de la salle; une autre table, tout auprès, était chargée de sakouskis (hors-d'œuvre variés), dont le caviar, le hareng et divers poissons fumés étaient les pièces de fond. Des bouteilles différentes de vodka étaient rangées derrière les plats.



« STANITZA » (VILLAGE COSAQUE) SUR LES BORDS DE LA SCHILKA (TRANSBAÏKAL)

Nos compagnons de voyage entamèrent gaiement les zakouskis et vidèrent deux ou trois petits verres à la ronde. Nous fîmes de même, et nous allions nous mettre à table, pleins de reconnaissance pour l'accueil hospitalier de l'administration du chemin de fer, quand le soupçon nous vint que ce régal n'était peut-être pas pour nous. Certes, le général Keller avait droit à tous les honneurs, mais il n'avait avec lui ni suite, ni état-major, tandis que le dîner était évidemment préparé pour de nombreux convives. L'un de nous, étant allé aux renseignements, apprit que le dîner était commandé par télégramme pour le général Zabiéline et sa suite de quatorze personnes. Ce n'est pas sans regrets que nous dûmes vider la place et nous installer modestement dans un coin, où les larbins nous servirent négligemment les quelques plats médiocres de l'ordinaire.



VERCHNÉOUDINSK

22 avril. — Toutes les fenêtres du train sont ouvertes et nous aspirons avec délice l'air vivifiant de la Sibérie. Cette partie du Transbaïkal est montagneuse ; la voie du chemin de fer serpente dans les vallées du Hilok et de la Schilka, les deux principaux fleuves de ce pays.

Nous traversons des forêts sauvages où l'homme n'a jamais pénétré ; plus loin, les bois sont clairsemés : de beaux arbres isolés ou en groupes se détachent sur des pelouses vertes, vallonnées et coupées de cours d'eau. On a l'illusion de se trouver dans un parc tracé et planté par un artiste comme Alphand ou Édouard André, et non dans les montagnes désertes de la sauvage Transbaïkalie.


VERCHNÉOUDINSK

Verchnéoudinsk est pittoresquement situé sur une falaise d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la vallée de la Schilka. Ses maisons et son église, toute petite mais coquette, sont en bois et rappellent les villages des environs de Pétersbourg et de Moscou, dont les habitations se sont transformées en villas, où les familles des fonctionnaires et de la bourgeoisie passent les étés.

Nous nous arrêtons pendant deux heures à Tchita, chef-lieu militaire du Transbaïkal. Ici, la plupart des maisons sont bâties en grosses poutres équarries s'emboîtant les unes dans les autres. Les pignons, l'encadrement des portes et des fenêtres sont en bois ouvragé; l'ornementation est en style russe. Il est difficile de retrouver les monuments originaux de cette architecture, à cause des matériaux qui furent employés dans la construction : presque toujours le bois, la pierre de taille étant rare en Russie. Ces bâtisses ne pouvaient donc être de longue durée, même si les incendies, très fréquents dans le pays, les avaient épargnées. Les seuls monuments historiques qui existent encore sont des églises, des couvents, des « kremlins » (enceintes fortifiées) bâtis en briques et recouverts de tuiles ou de tôle. Le style de ces monuments a été importé de Byzance et plus récemment de l'Italie. Au dix-huitième siècle, le sculpteur italien Rastrelli construisit le Palais

d'Hiver à Saint-Pétersbourg et plusieurs autres palais pour les favoris célèbres de la cour impériale. Ces bâtiments servirent de modèles aux architectes qui travaillèrent après lui.

23 avril. — Nous recevons les premières nouvelles de la bataille de Turentchen sur le Yalou. L'énorme supériorité numérique de l'ennemi explique la défaite de notre détachement, mais la perte des canons nous surprend péniblement. Quoique les détails ne soient pas encore connus, il paraît démontré que le général Zasoulitch, commandant le corps d'armée, a commis des fautes graves. Il aurait dû élaborer, puis réaliser un plan de défense du passage si difficile du Yalou, même s'il n'y avait pas d'espoir d'y arrêter les forces écrasantes des Japonais. On peut croire qu'il ne se rendait pas compte de l'importance de cette journée, puisqu'il n'assista pas au combat et se contenta d'ordonner au général Kaschtalinski, chef de division, de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Un tel commandement exige la plus grande circonspection. Un ordre doit être clair, ne pas prêter à des interprétations arbitraires, et surtout être exécutable. Si les chefs négligent si souvent de se conformer à ces préceptes élémentaires et préfèrent user des formules apprises à l'Académie militaire, formules sonores et vagues, c'est qu'elles leur offrent le moyen le plus sûr d'éviter les responsabilités.



TCHITA (CHEF-LIEU DU TRANSBAÏKAL)

Les réserves étaient trop éloignées du champ de bataille (17 kilomètres). Les batteries avaient été postées sur des hauteurs sans routes d'accès, d'où l'abandon forcé des canons. Le pays n'avait pas été suffisamment étudié. Le 22e régiment de tirailleurs sibériens du colonel Gromoff se retira sans rejoindre le détachement du général Kaschtalinski, après avoir opposé une résistance insuffisante aux Japonais et n'avoir subi que des pertes minimes. Nos troupes ont tenu jusqu'à ce que l'ennemi les

eût enveloppées de toutes parts; elles se frayèrent un passage à la baïonnette.

Les pertes subies dans la bataille de Turentchen ne seraient pas trop lourdes si elles pouvaient à l'avenir servir de leçon.

Les stations avec buffet sont de plus en plus rares. Il n'est plus question de prendre ses repas à heures fixes. A l'approche d'une gare où l'on espère trouver à manger, tout le monde se précipite hors des wagons



BOURIATES VENDANT LEURS CHEVAUX

avant l'arrêt du train, et chacun court à toutes jambes pour occuper une place, soit à table, soit auprès du buffet où se débitent la vodka et les hors-d'œuvre, soit même à la cuisine; car le local des gares est restreint, et les voyageurs affamés ne peuvent se faire servir qu'à tour de rôle.

Les « boys » chinois ne savent à qui répondre; on leur arrache les plats des mains. C'est une lutte acharnée pour la subsistance.

24 avril. — Un vent froid et violent s'élève pendant la nuit. Le

paysage est monotone; ce sont des mamelons d'une terre roussâtre, sans vestige de végétation, qui s'étendent à perte de vue comme les vagues d'une mer houleuse. Plus loin, les collines s'écartent et font place à des prairies égayées par les couleurs vives et variées des crocus, perçant à travers l'herbe sèche. Des bouriates indigènes font paître leurs troupeaux de chevaux tout petits, tout velus, à la crinière longue et épaisse, à la queue descendant jusqu'à terre. De temps en temps, un cavalier s'élance dans la prairie, à la poursuite d'un cheval détaché du troupeau, et s'en empare au lasso.

A la station Oloviannaia, des bouriates ont amené des chevaux à vendre. Les prix ont monté énormément depuis la guerre : au lieu de 30 à 50 roubles, on paye maintenant de 100 à 200, et même davantage.



BOURIATES ÉLÉGANTS

25 avril. — Arrivés dans la nuit à la station frontière « Mandchuria », nous y sommes restés jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le vent soufflait en tempête et chassait devant lui des nuées de sable fin qui nous aveuglait, nous bouchait le nez et les oreilles, pénétrait partout.

Le colonel S. James, attaché militaire de France à Rome, ayant passé plusieurs années aux colonies, m'a donné d'excellents conseils pour mon équipement. Durant mon passage à Paris, j'avais pu me procurer une tente en toile double, un lit de camp solide avec moustiquaire, le fauteuil Archinard et la cantine d'officier. Tous ces articles, expédiés par transit de Werjbolovo à Mandchuria pour ne pas avoir à payer de très gros droits d'entrée en Russie, m'attendaient à la douane. On me les livra sans aucune difficulté.

A partir de Mandchuria, la ligne appartient à la Compagnie des chemins de fer de la Chine orientale, ayant son siège à Kharbine. Cette Compagnie a beaucoup de détracteurs : nous avons trouvé que la voie était bien construite ; le train roulait sans secousses ; les nouveaux wagons étaient tout

à fait luxueux, les stations propres et la nourriture aux buffets satisfaisante.

Nous changeons encore une fois de wagon ; j'ai obtenu un très beau coupé à côté de Keller.

Comme personne ne réclame les billets, nous nous demandons si nous n'avons pas fait une dépense inutile en prenant à Irkoutsk des places pour Liao-Yang.

26 avril. — Le froid devient très vif à la sortie du tunnel qui perce la chaîne des montagnes du Hingane. Ce tunnel n'est achevé que depuis quelques jours. Auparavant, la ligne traversait le col du Hingane, à une altitude de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, par une voie en lacets où le train devait marcher tantôt de l'avant, tantôt de l'arrière.



CONSTRUCTIONS DU CHEMIN DE FER DE LA CHINE ORIENTALE

Sur les hauteurs, un chasse-neige faisait rage ; il cessa seulement quand nous fûmes descendus dans la vallée. A mesure que le train avançait, les montagnes perdaient leur aspect austère. Un gai torrent roulait ses flots au-dessous de nous. En certains endroits, la vallée se rétrécissait ; quelques arbustes tout couverts de fleurs blanches ou roses s'accrochaient aux parois verticales des rochers d'un brun rouge qui plongeaient dans l'eau. Un peintre n'aurait pu imaginer un fond plus avantageux à ces grappes de fleurs aussi légères et frêles que des flocons de neige. Les coteaux boisés se teintaient de mauve : c'était le moment où les bourgeons sont prêts à éclore. Au bord de l'eau, les saulaies commençaient à prendre ce ton si fin, si délicat des jeunes verdures après la morte-saison.

Grâce à la présence dans notre train du général Zabiéline, nous marchons à la vitesse d'un express et nous dépassons des trains militaires transportant des troupes, des canons et des munitions de guerre. Profitant d'un arrêt, nous allons causer avec des cosaques du 9ᵉ régiment sibérien qui viennent d'arriver.

Les armées de cosaques de Sibérie et du Transbaïkal sont comparativement de formation récente. Elles sont composées d'émigrés russes, mais les aborigènes bouriates y entrent en assez grande proportion. Leur éducation militaire est tout à fait élémentaire; ces cosaques ont fait leurs premières armes en 1900, pendant la révolte des boxers, et se sont très bien conduits. Les cosaques d'origine russe sont presque tous blonds: ils ont l'air taciturne : on n'entend dans leurs wagons ni chants, ni rires; ils ne répondent pas volontiers aux questions qu'on leur adresse, et cependant ils donnent l'impression de gens sur lesquels on peut compter. Les bouriates, au physique, ressemblent aux baschkirs, que j'ai commandés jadis. S'ils en possédaient les qualités militaires, on ne saurait souhaiter de meilleure cavalerie.



CONSTRUCTIONS DU CHEMIN DE FER DE LA CHINE ORIENTALE

Les chevaux sibériens sont un peu plus grands que les chevaux mongols. Ils n'ont pas de vitesse, mais ils peuvent rendre de grands services dans les raids lointains, car ils ont du fond et de la résistance. On raconte qu'il est d'usage, en Sibérie, d'entraîner les chevaux de course en hiver par une température qui descend parfois à 50° C. On les attache la tête en l'air à un piquet, lorsqu'ils sont en sueur après avoir couru, et on les arrose d'eau. Cela paraît peu vraisemblable.

Nous sommes en Mandchourie depuis hier, et cependant nous passons devant des hameaux peuplés d'émigrés russes, qui n'ont pas craint de s'installer au milieu d'une population hostile. Ces vaillants pionniers ont déjà défriché de vastes terrains dans les vallées latérales. Leurs habitations sont pauvres, leurs chevaux et leur bétail n'ont que la peau et les os. Eux-mêmes ont l'air souffreteux. Ce sont de nouveaux arrivés; ils ne ressemblent pas à ceux qui ont déjà pris racine. Ceux-là sont bien vêtus, bien chaussés: ils ne saluent pas du chapeau et ne courbent pas l'échine devant le « barine » (le monsieur); ils vous regardent, au con-

traire, avec beaucoup d'assurance, s'étant émancipés de la tutelle administrative qui n'existe presque pas dans ce pays.

Les toits des gares et des constructions du chemin de fer sont décorés sur les arêtes et les pignons d'ornements en faïence, à la mode chinoise, représentant des dragons, des serpents et des chiens. Ces derniers sont considérés, semble-t-il, par les Chinois comme des génies bienfaisants, protecteurs des foyers.

La voie ferrée est défendue par les gardes-frontières, au service du ministère des finances, et pris, pour la plupart, parmi des soldats et des sous-officiers ayant terminé leur service militaire. Ils sont bien payés, bien logés, vêtus avec élégance d'une tunique noire à parements verts, et coiffés de la « papakha », grand bonnet à long poil d'astrakan, de skunts ou d'autres fourrures adoptées par toutes les troupes de la Sibérie.



VILLAGE CHINOIS

Entre les stations où les gardes-frontières ont leur casernement, des sentinelles sont postées sur des éminences ; elles sont chargées de signaler l'approche de l'ennemi en allumant des faisceaux de paille enroulés autour de mâts élevés. Aux bords des ponts de quelque importance, ces gardes ont même des canons.

27 avril. — Nous arrivons à Kharbine dans la nuit, par un vent très violent, une poussière horrible. Il en est, paraît-il, toujours ainsi.

La gare est située dans ce qu'on appelle le nouveau Kharbine — ville neuve, qui pousse à l'américaine et se couvre de belles constructions, dont plusieurs de style moderne. A deux kilomètres de distance, est l'ancien Kharbine, où se trouvent les casernes des gardes-frontières, transformées présentement en hôpitaux : de l'autre côté, le faubourg commercial des rives de la Soungari, affluent de l'Amour. Nous allons y déjeuner dans un restaurant qui nous a été recommandé.

Un jour, peut-être, ces faubourgs s'uniront en une seule grande ville; mais, pour le moment, les communications sont pénibles entre ces trois centres très distancés et séparés par des terrains vagues où l'on risque d'être attaqué par des Khounhouzes.

Nous sommes repartis à onze heures du soir.

28 avril. — Devant nous apparaît un pays de rêve : la Chine des écrans ; la Chine des peintures étranges, fantastiques, monstrueuses même : celle des porcelaines, des bronzes, des jades, des bois laqués. La conception bizarre et conventionnelle des artistes chinois, qui nous semble très éloignée de la vérité, est cependant prise sur le vif. Le tableau qui se déroule devant nos yeux est bien celui de cette contrée des chinoiseries où le contour des montagnes, la silhouette des arbres, la forme des temples et des habitations, le mouvement exagéré des hommes et des animaux paraissent appartenir aux divagations d'un cerveau malade.



VILLAGE CHINOIS

La forme en clocheton qui prédomine dans les motifs d'architecture, de décoration, et dans le costume, fut probablement suggérée par la fleur renversée du lis, multiplié à l'état sauvage dans toute la Chine, et dont les espèces rares sont cultivées avec les mêmes soins dans les jardins du mandarin opulent et le potager du manza (laboureur). Depuis l'antiquité, les styles, dans les arts plastiques, furent inspirés par le règne végétal : le lotus fournit des motifs décoratifs à l'art indien, l'acanthe inspira les Grecs, le sapin créa le style gothique, et de nos jours encore Grasset a démontré tout le parti que l'on pouvait tirer non seulement du dessin des plantes, mais aussi du dessin des animaux.

L'apparence *modern style* de l'ancien mobilier, de la décoration intérieure des maisons et de beaucoup d'objets usités en Chine, est frappante. On pourrait croire que les modernistes n'ont pas inventé un style, mais se sont contentés de l'emprunter aux Chinois,

La plaine, cultivée sur toute sa surface, est bordée d'une ligne de montagnes, se profilant sur le ciel en festons violets. Les laboureurs vêtus de longues chemises bleues, coiffés d'un cône en paille tressée, travaillent dans les champs; quelques-uns s'avancent lentement derrière des charrues primitives attelées d'un seul cheval ou d'un mulet. Auprès des pagodes pittoresques, les arbres sont en fleur. Les légumes commencent à pousser dans les potagers. Hommes, femmes et enfants sont occupés au binage, au sarclage et à d'autres travaux, qu'ils exécutent avec le savoir et l'amour de gens attachés au sol nourricier.

Le pays est très peuplé. Les villages, très rapprochés les uns des autres, sont entourés de murs en terre et de fossés, probablement pour les protéger des attaques des Khounhouzes. Les maisons ou fanzas sont bâties en treillage de bois, crépies de terre glaise et recouvertes de chaume de gaoliane, sorte de graminée très répandue en Chine et inappréciable dans le ménage du manza: son grain est comestible, ses jeunes pousses et ses feuilles font un fourrage excellent, ses tiges séchées servent à couvrir les maisons et à faire des haies; habilement tressées et recouvertes de papier, elles sont employées pour les plafonds et les cloisons intérieures. Enfin, le gaoliane est encore un parfait combustible.



PAGODE

Le paysan russe a complètement disparu; on ne le voit plus ni sur les routes, ni aux stations. La marée de l'émigration n'arrivera peut-être jamais jusqu'ici.

Des soldats chinois amènent quatre Khounhouzes condamnés à mort et qui seront exécutés demain à Liao-Yang. Assis dans un wagon de troisième, bondé d'indigènes, ils causent entre eux très gaiement.

Les arrêts aux stations sont de plus en plus prolongés et le général Zabiéline commence à s'apercevoir que le service du chemin de fer laisse à désirer; pourtant, des stations intermédiaires avec plusieurs voies de

passage ont été installées afin de favoriser l'exploitation et de permettre aux trains de se croiser plus souvent.

Aux gares les plus importantes, des baraquements ont été construits pour les blessés, les malades, et des dépôts de l'intendance et de la Croix-Rouge; il s'y débite gratuitement vêtements, linge, chaussures, etc. En



MANZA

certains points de la ligne sont installés des postes d'alimentation, dont quelques-uns entretenus par des particuliers.

Des Chinois, assis ou agenouillés devant leurs marchandises, vendent aux soldats de passage du pain, du tabac, une sorte de fève sèche que l'on grignote comme les grains du tournesol, si populaires en Russie, et d'autres produits du pays que nos braves pioupious n'ont pas l'air de beaucoup apprécier. Ce qu'ils voudraient, c'est du pain noir de seigle, du



MARCHANDS MANZAS

sucre, du thé comme celui que l'on vend partout en Russie et qui est bien meilleur, à leur goût, que le thé des Chinois; mais ces commerçants de hasard ne trafiquent pas de marchandises aussi coûteuses; ils ne débitent que ce qu'ils récoltent dans leurs champs.

Des koulis (terrassiers) transportent, pour les remblais de la voie, de la terre dans des paniers plats suspendus à des palenches, espèces d'arcs en bois tenus sur l'épaule.

Aux gares, la police est faite par des Chinois, dont le signe distinctif



MANZA

est un rond d'étoffe de couleur, brodé de caractères hiéroglyphiques et cousu dans le dos; mais l'insigne du pouvoir le plus effectif est la longue canne qu'ils tiennent à la main.

Nous sommes arrivés à Moukden le 29 avril, à huit heures du soir, et repartis deux heures plus tard.

30 avril. — A trois heures de la nuit, nous atteignions Liao-Yang et nous allions faire descendre nos bagages, car le train devait partir dans une heure pour Port-Arthur, quand on vint nous dire que, les communications avec cette ville étant interrompues par l'ennemi, le train resterait



EN GARE DE LIAO-YANG

en gare. Nous nous sommes donc déshabillés et recouchés, mais il nous fut difficile de nous endormir dans le bruit assourdissant d'une grande gare en pleine activité.

Notre wagon fut placé sur une voie de garage, et nous avons obtenu, le comte Keller et moi, l'autorisation d'y séjourner pendant quelque temps.

Liao-Yang est à un kilomètre de la gare et du cantonnement militaire formé par des rangées de petites maisons à un étage, bâties en bois et blanchies à la chaux. Des rues parallèles le partagent en plusieurs sections. Une longue voie de remisage du chemin de fer pénètre en arc de cercle sur la grande place, en face de la gare. C'est là que se trouve le train du commandant de l'armée et de sa suite. Son wagon est abrité du soleil par un auvent en planches.



DJINN-RIKSCHA (POUSSE-POUSSE)

On pourrait se croire en Europe, si l'on ne voyait s'élever au-dessus des baraquements l'ancienne tour de Liao-Yang, et si les djinn-rikschis, ou pousse-pousse, ne venaient nous rappeler combien nous sommes loin de la patrie.

Ceux qui ont essayé du pousse-pousse à Paris, pendant la dernière Exposition, n'ont certainement pas éprouvé le sentiment de révolte qui saisit à la première expérience du rikscha traînant sa voiture au pas de course, par des routes cahoteuses, dans la boue, où il enfonce au-dessus de la cheville. On s'y fait peu à peu en voyant l'endurance de ces robustes gars, qui peuvent faire trois à quatre kilomètres en courant sans perdre le souffle. On leur devient surtout moins pitoyable quand on voit leur arrogance et leur impudence; car ils réclament des prix insensés pour la moindre course, malgré les tarifs fixés par l'administration militaire.

Keller et moi avons été invités à déjeuner chez un ancien camarade du corps des pages, le lieutenant général Trépoff, chef de l'administration sanitaire de l'armée de Mandchourie.

On m'a fait savoir que le commandant d'armée était prévenu de mon arrivée à Liao-Yang et que je devais être présenté aujourd'hui même. Il donne ses audiences à quatre heures de l'après-midi dans une petite villa, sa résidence d'été.

Beaucoup de monde dans la salle d'attente. Keller fut reçu le premier: son audience dura très longtemps. Il en revint ému et soucieux, et m'apprit que le général Kouropatkine lui proposait le commandement du corps de l'Est, en remplacement du général Zasoulitch, destitué pour la défaite de Turentchen: Keller a répondu que, n'ayant pas servi dans l'armée active pendant les dernières années (il a été directeur du corps des pages de l'empereur, puis gouverneur de Iékétérinoslaff), il ne se sentait pas suffisamment préparé pour un aussi haut commandement. Il dut cependant céder aux instances pressantes du général Kouropatkine et il rejoindra son corps d'armée sans retard, en vue d'un mouvement offensif imminent des Japonais.

Quand mon tour fut venu, le commandant me reçut très cordialement et me présenta à son chef d'état-major, le général Sakharoff, qui me demanda aussitôt si je n'étais pas malade. Au premier moment, cette question me troubla, car elle pouvait signifier que le général ne me croyait pas assez robuste pour faire un bon service. Ayant pris ma retraite il y a vingt ans, j'ai été évidemment devancé par mes camarades de la garde et de l'état-major général (qui gagnent leurs épaulettes d'officiers supérieurs sans avoir blanchi sous le harnais); mais, néanmoins, la plupart des lieutenants-colonels (grade avec lequel je suis rentré au service) de l'armée active sont à peu près de mon âge.

Bref, je fus très ennuyé par l'observation du général Sakharoff. J'ai hâte de prouver que je puis faire mon devoir aussi bien qu'un autre.

Le général Kouropatkine m'invita à être son hôte et à prendre mes repas chez lui pendant mon séjour à Liao-Yang. Keller aussi était invité, comme de raison, et nous nous rendîmes à sept heures au wagon-salon où le dîner était servi.

Le comte Keller prit place à la droite du général Kouropatkine, le général Zabiéline à sa gauche. La conversation roula sur des questions militaires, sans faire mention des derniers événements, trop douloureux et trop récents pour en parler à table, devant des étrangers.

Le dîner, composé de trois plats, était bon, substantiel, mais peu recherché. Ce repas plutôt modeste, malgré le grand nombre des invités,

contredit les potins de Moukden sur le luxe extravagant du commandant de l'armée. Moukden est le quartier général du lieutenant de l'empereur, l'aide de camp général Alexéeff. Il règne entre les deux camps, Moukden et Liao-Yang, une rivalité, un antagonisme tout à fait ridicule et certainement nuisible à la cause commune. L'intérêt personnel l'emporte trop souvent sur le sentiment du patriotisme et du devoir dont tous devraient être également pénétrés.

En se levant de table, le général Kouropatkine dit à ses invités : « Je vous présente le lieutenant-colonel Kvitka, qui, à l'assaut de Grivitza, en 1877, est entré le premier dans la redoute. D'après les statuts de l'ordre, il a mérité la croix de Saint-Georges; le sabre d'or qu'il reçut pour ce fait d'armes n'est pas une récompense suffisante. » Ce rappel inattendu d'une chose si ancienne m'a vivement touché.

1er mai. — Mon régiment, le 2e Nertchinsky, fait partie de la 2e division des cosaques du Transbaïkal commandée par le général Rennenkampf. J'ai demandé à l'état-major de l'armée où se trouve présentement ce régiment, mais personne n'a pu me renseigner. On sait seulement que le quartier général de Rennenkampf était récemment à Saïmatzé, que lui-même est toujours en expédition, et que le suivre est impossible à cause de sa grande mobilité, d'autant plus que des raisons stratégiques l'obligent à tenir ses mouvements secrets.

Je puis me rendre à Saïmatzé par la route militaire la plus directe, passant par Aï-pin et Fen-schou-line, ou par celle de Fen-houan-tchen, occupée par les troupes du corps d'armée de l'Est. Keller insiste pour que je choisisse ce dernier itinéraire, qui nous permet de faire route ensemble jusqu'à Lian-schan-gouan; de là, je pourrai gagner Saïmatzé sous bonne escorte. J'accepte cette proposition avec joie : ce sont quelques jours de plus à vivre l'un près de l'autre. Je m'intéresse aussi à examiner les positions où le corps d'armée de l'Est doit prochainement se rencontrer avec l'armée japonaise marchant sur Liao-Yang de Fen-houan-tchen.

Nous nous mettrons en route après-demain, lundi. Le temps presse et il y a encore beaucoup à faire : je n'ai ni chevaux, ni mulets, ni approvisionnements. Il me faut aussi faire tout un remaniement dans mon bagage, car je viens d'apprendre que le général Rennenkampf a donné l'ordre de supprimer dans son détachement le train d'équipage et de ne

se servir dorénavant que de bêtes de somme. Cela m'oblige à renoncer à une grande partie des réserves de vêtements, chaussures, linge, médicaments. conserves, produits photographiques, etc., que j'avais cru nécessaire d'emporter en vue de mon service dans une arme toujours employée loin des grandes voies, et dont le ravitaillement est par conséquent difficile. Je réexpédie tous ces objets à Kharbine, chargeant un ami de les placer dans un dépôt quelconque.

En mettant de côté ce qui me paraît indispensable, je constate que j'aurai de la peine à emporter à dos de mulets tant de ballots.

Qu'ai-je fait de l'expérience acquise pendant les campagnes de Turquie et de l'Akhal-Téké? Dans la première guerre, mon bagage était chargé sur une seule bête; et quand, deux ans plus tard, je suis allé rejoindre Skobéleff à Ghéok-Tépé, en faisant un raid de quatre cents kilomètres sur le même cheval, tout mon avoir tenait dans un double sac suspendu à ma selle. Sachant que Skobéleff avait un faible pour l'élégance, j'avais emporté une chemise avec col et manchettes amidonnés. L'effet produit dépassa mes espérances. La première chose que me dit Skobéleff fut : « Avez-vous donc amené une blanchisseuse, que vous portez des chemises amidonnées? »

J'ai profité d'un moment de liberté pour visiter Liao-Yang et y faire des emplettes. On est un peu ahuri quand on se trouve pour la première fois au milieu de l'étrange foule d'une rue en Chine : les hommes, avec leurs nattes dans le dos et leur face glabre et grimaçante, semblent vous narguer; les femmes, et même les toutes petites filles, grossièrement fardées, ressemblent à des masques du carnaval. Un papillon en métal surmonte leur coiffure en chignon relevé au-dessus de la tête.

La femme mandchoue n'a pas les pieds mutilés comme la Chinoise; sa démarche est naturelle. Pour un Européen, les femmes du Céleste-Empire sont toutes laides; mais j'ai rencontré dans la partie montagneuse de la Mandchourie des jeunes filles à la taille svelte, à la démarche gracieuse, ayant les traits réguliers de la race aryenne.

Les enseignes des boutiques en bois ouvragé et peint, et les pavillons, rouges pour la plupart, portant des caractères hiéroglyphiques, avancent sur la rue comme les panneaux d'un décor de théâtre. Dans ces boutiques assez misérables, on ne trouve que de la camelote ou des marchandises vulgaires pour une clientèle peu exigeante. Tout ce qui a de la valeur : fourrures, bronzes, porcelaine artistique, objets d'orfèvrerie et bijoux,

jades, tant recherchés par les amateurs, se trouve chez des brocanteurs, dans des fanzas, au fond de cours masquées au dehors, loin du mouvement des rues principales; on ne peut les découvrir qu'avec un guide. Ces



LES « MADAMES » MANDCHOUES

précautions sont probablement nécessaires pour se garantir des indiscrétions des fonctionnaires chinois et même des hauts mandarins, aussi peu scrupuleux que les Khounhouzes professionnels.

Tout le monde s'accorde à dire que la crasse et la puanteur des rues et des habitations chinoises ne peuvent être nulle part égalées. Ce n'est pas tout à fait juste, car certains quartiers des villes de l'Italie et de l'Eu-

rope orientale, notamment Naples, Venise et Constantinople, rivalisent, sous ce rapport, avec la Chine.

A un dîner du commandant de l'armée, un Monténégrin, le colonel Lipovatz-Popovitch, apparenté à la maison princière du Monténégro, s'est fait beaucoup remarquer. Il arrive de son pays accompagné d'une bande de coupe-jarrets, dont il vante le courage et les capacités merveilleuses dans le service d'éclaireurs. Il nous dit que ces gaillards, perchés sur les cimes des montagnes, suivent les mouvements de l'ennemi et se communiquent à distance tous les renseignements utiles, en imitant des cris de bêtes et d'oiseaux. Il paraît cependant douteux que les procédés des héros de Cooper puissent être réédités dans les guerres présentes où la poudre sans fumée rend l'ennemi invisible, où le tir porte à trois ou quatre mille mètres. Les Japonais préféreront probablement le télégraphe, le téléphone, l'héliographe et les lampes électriques aux cris de la chouette et du hibou encore employés dans les Balkans par les hardis montagnards luttant pour leur indépendance contre les troupes turques.

2 mai. — Nous avons passé notre dernière soirée chez le général Kouropatkine. Quand je pris congé, il me dit que je ne devais pas risquer ma vie inutilement, comme un jeune sous-lieutenant, car il avait besoin de moi pour le commandement. « Si vous étiez tué ou blessé, me dit-il, cela me ferait d'autant plus de peine que des officiers comme vous sont rares. »

3 mai. — Rien n'est aussi difficile que de charger de bagages des bêtes de somme, le premier jour de marche ; mais, quand il pleut, cela devient un vrai tourment. Nous devions quitter Liao-Yang à huit heures du matin; il pleuvait à verse. Théodore, le valet de chambre de Keller, se démenait depuis l'aube et ne réussissait pas à empiler dans les valises et les sacs tout ce qui n'avait pas encore été emballé. A chaque instant, il entrait chez moi et s'emparait de quelque objet, assurant qu'il appartenait à son maître. Il est si peu habitué à son nouveau métier qu'il avait perdu la tête, et l'emballage n'avançait guère, quoiqu'il fût déjà dix heures.

Hier encore, je n'avais pas un seul cheval de selle. Enfin, ce matin, on m'en a amené deux que j'ai achetés aussitôt. Ce sont des chevaux mongoliens, l'un gris, l'autre noir; ce dernier m'a été cédé par Trépoff qui a eu pitié de mon embarras.

Le chef des communications militaires a vendu à Keller trois bons mulets, à cent vingt roubles la bête, et lui a prêté trois chariots pour transporter son bagage jusqu'à Lian-dan-san, première étape sur la route de Fen-houan-tchen, où le gros des troupes du corps d'armée de l'Est occupe une forte position. Keller m'a cédé un de ses mulets.

Nous nous sommes mis en marche à onze heures du matin, abandonnant Théodore, qui se débattait encore avec ses colis, malgré l'aide de quelques soldats qu'on lui avait envoyés.

Keller nous précédait sur un superbe cheval, que le général Kouropatkine a reçu de l'empereur en présent et qu'il a prêté à Keller jusqu'à l'arrivée de ses chevaux de Russie.

Nous étions accompagnés de quelques agents militaires, désireux de prendre connaissance des positions de Lian-dan-san. C'étaient : le major von Tétau, attaché militaire allemand; Nykwist, norvégien; Edlund, suédois; Papadopoff, bulgare; et le capitaine de frégate Campério, attaché naval italien.

Tant que dura la traversée des faubourgs de Liao-Yang, nous pataugeâmes dans une boue profonde et compacte. Après avoir fait quelques kilomètres, nous fîmes halte pour attendre l'arrivée de notre convoi, en retard de deux heures, à cause de l'incurie de Théodore et aussi de la mauvaise route.

La région montagneuse commence à douze kilomètres de Liao-Yang. Ici, comme dans la plaine, le moindre coin de terre accessible est cultivé avec le plus grand soin, mais pas d'habitants : ils ont fui, ayant préalablement enfoui le grain et le fourrage, et emportant dans la montagne ce qu'ils possèdent de plus précieux, y compris les bestiaux et les volailles.

Sous de grands arbres aux troncs noueux couvrant de leurs branches étalées de larges espaces d'ombre, sont blottis de petits temples agrestes, dans les niches desquels le laboureur dépose une pincée de riz, modeste offrande aux dieux protecteurs des champs et de l'agriculture. Il y brûle des prières imprimées sur des chiffons de papier. En dehors des villes et des villages, on rencontre de belles pagodes, dont les dépendances servent d'habitation aux bonzes. Elles sont toujours situées dans des endroits pittoresques et bien en vue : sur une saillie de rocher, au milieu d'un groupe de beaux arbres, au point culminant d'un col de montagne, comme celle de Fen-schou-line.

Notre convoi avance très lentement, quoique les routes ne soient pas

mauvaises, les côtes pas trop dures et le col qu'il faut traverser peu élevé. Nous nous arrêtons pour la nuit à Tzaolintzé, à mi-chemin de Lian-dan-san.

On peut imaginer, d'après l'expérience de notre première journée de marche, de vingt-quatre kilomètres en tout, les difficultés du transport des vivres et des munitions de guerre pendant la saison pluvieuse.

Ainsi que partout en Mandchourie, toute la vallée n'est qu'un vaste champ labouré, changé en marais depuis la dernière pluie. Quelle pitié de voir nos pauvres soldats obligés d'installer leurs tentes sur ce terrain détrempé, tout creusé de sillons remplis d'eau ! Les ambulances seules ont trouvé de la place dans les cours du village, où la boue d'ailleurs n'est pas moins abondante.

Le comte Keller, sa suite et les attachés militaires sont logés dans une grande fanza, servant de domicile aux officiers de passage. Le buffet est plus loin, dans une fanza transformée en vaste salle à manger, où l'on nous sert un dîner excellent.

Le restaurateur nous a fait voir et goûter sa collection de vins fins de différents pays, qu'il vend à des prix assez raisonnables. Grâce au port franc de Port-Arthur, les vins importés ne sont pas chers; on y fait surtout une grande consommation de vins de Champagne, à trois roubles la bouteille, prix inconnu en Russie.

Il faisait nuit quand nous avons quitté le restaurant ; la boue était si épaisse qu'on pouvait y laisser ses bottes.

Ayant expédié mon lit de camp dans le convoi avec le gros bagage, j'ai dû m'installer, avec la plupart des officiers, sur les cannas, larges couchettes en maçonnerie longeant les murs intérieurs des fanzas. Ces cannas servent aussi de calorifères : les tuyaux de cheminée, dont le foyer se trouve à l'entrée, les traversent dans toute leur longueur. Y dormir quand elles sont chauffées est intolérable, surtout en été. Avant de se coucher, on entasse sur la canna tout ce que l'on trouve sous la main ; mais la chaleur finit par percer toutes les matières isolantes et vous force à chercher un refuge n'importe où, même dehors.

Keller, s'étant couché, pour la première fois, dans son lit de camp breveté, dont il est très fier, le trouvait excellent et me plaisantait sur l'imprévoyance d'avoir laissé le mien dans le convoi, au lieu de le faire porter avec moi, à dos de mulet. Tout en causant, je m'assis sur le bord de son lit : un craquement se fit entendre et nous nous trouvâmes tous deux à terre. Ce fut mon tour de rire.

J'ai gardé longtemps le souvenir de cette nuit : la couche était si dure que j'avais mal partout et ne pouvais m'endormir. J'ai cru que jamais mes vieux os ne se feraient à ce supplice.

Le ronflement sonore de mes compagnons me rendait encore plus pénible l'impossibilité de reposer mes membres endoloris. J'allais m'assoupir quand parut le jour ; mais alors les mouches, ce fléau de la Mandchourie, s'abattirent en masse sur les dormeurs, et je dus abandonner toute idée de sommeil.

Hier, j'ai monté pour la première fois une selle tcherkess, achetée à un officier de l'escorte de l'empereur : elle m'a semblé très incommode. Le cavalier se trouve enserré entre les deux pommeaux droits, comme dans la selle arabe ; les étriers sont trop courts, et j'ai les genoux tout ankylosés. Aujourd'hui, j'en ai essayé une autre, du même modèle, mais bien meilleure ; c'est un cadeau du commandant des chevaliers-gardes, le prince Youssoupoff. Dans les raids à grande allure, la selle cosaque ou tcherkess est préférable à la selle de cavalerie ; celle-ci est surtout commode dans les longues marches au pas, où l'on a besoin d'être assis confortablement.



CONVOI DE LA CROIX-ROUGE

Le soleil s'est montré et nous fûmes heureux de nous débarrasser de nos manteaux imperméables. Les vêtements en tissus caoutchoutés ne préservent pas du tout des pluies diluviennes de ce pays ; seule, la toile à voile ne se laisse pas transpercer, mais elle est lourde à porter.

Un train de la Croix-Rouge, revenant des positions avancées, nous croise. Les sœurs sont assises sur des charrettes qui servent à transporter les blessés. En Russie, les sœurs de charité ne sont pas des religieuses : elles appartiennent à des communautés laïques. Quel dur métier que le leur ! Jamais de repos, un travail souvent répugnant et les nerfs mis continuellement à l'épreuve par la vue des malheureux qu'on apporte tout ensanglantés du champ de bataille : sans compter qu'elles exposent leur

vie autant que les combattants, peut-être davantage, car elles encourent journellement le risque d'attraper diverses contagions. Je pense avec tristesse que bientôt ma femme aussi fera ce service si plein d'abnégation, de sacrifice et de dangers.



LE GÉNÉRAL COMTE KELLER
SUIVI DE SON OFFICIER D'ORDONNANCE NARISCHKINE

Nous traversons plusieurs fois une rivière assez profonde ; ceux qui montent les petits chevaux du pays sont obligés de replier leurs jambes pour ne pas les mouiller.

Midi. — Nous arrivons à Lian-dan-san. Keller va voir le général Zasoulitch qu'il remplace; après quelques minutes, il sort avec le général lui-même et lui présente sa suite et les agents militaires.



LES ATTACHÉS MILITAIRES SE RENDANT
A LIAN-DAN-SAN

Nos tentes sont dressées dans une grande cour entourée de murs, à côté du quartier général. Des soldats du train des équipages, qui bivouaquaient en face de nous, sont appelés pour vider une mare stagnante au milieu de la route, près de notre campement, et pour nettoyer le terrain alentour; car il a servi de *buen-retiro* aux troupes avant notre arrivée. Keller demande si l'on ne pourrait pas nous mettre ailleurs; mais l'officier d'état-major chargé de notre installation répond que c'est le meilleur emplacement et qu'il n'y en a pas d'autre.

La tente de Keller est spacieuse, avec cloison en toile, derrière laquelle est le lit; dans le compartiment d'avant, une table et des pliants.

Au dehors, est planté le fanion du commandant du corps d'armée de l'Est. Ma tente, en bonnet de police, est petite; elle contient cependant, outre le lit, mes valises et un grand tub.

A côté de nous se dressent les tentes de Narischkine, officier d'ordonnance de Keller, et de Campério; les autres attachés militaires se sont placés un peu plus loin. Tous ces messieurs parlent assez couramment notre langue, Tétau surtout, qui a passé plusieurs mois à Kieff auprès du général Dragomiroff, dont il est très apprécié.

Campério et son boy chinois ont creusé dans la terre, avec des pelles d'ordonnance, un petit fourneau pour faire la cuisine, et un trou circulaire, de la forme d'une cuve, qui, tendu de toile caoutchoutée, doit servir de tub. Le fourneau a beaucoup intéressé Pépino, qui, en moins de dix minutes, en a fait un pareil; c'est un trou de cinquante centimètres de profondeur, plus long que large; quatre à cinq briques ou quelques pierres plates posées en travers le partagent en deux. Le feu est à l'abri du vent et le tirage suffisamment fort pour chauffer rapidement la marmite. Campério, très débrouillard, sait aussi faire la cuisine et prépare en ce moment le repas de ses collègues qui ont trouvé mauvaise la pitance du restaurateur local.



CAMPÉRIO ET SON BOY

Il est défendu d'avoir dans l'armée des serviteurs chinois, de crainte d'espionnage; mais on a fait exception pour Campério, qui, ayant ce boy à son service depuis l'expédition contre les boxers à laquelle il prit part, répond de sa fidélité. Cette mesure de précaution du grand état-major est indispensable, mais elle est malheureusement trop souvent éludée, comme tant d'ordres et de prescriptions qui ne vont pas plus loin que les chancelleries des différents détachements (1).

(1) Il m'est arrivé, plus tard, de trouver dans la chancellerie de notre régiment des ballots pesant plusieurs kilos que l'on transportait sans savoir ce qu'ils contenaient ;

Ce soir, Keller a eu un long entretien avec son chef d'état-major, le sympathique colonel Oranowsky, et le général Kaschtalinsky. Ce dernier, ayant commandé la division qui avait pris part à la bataille de Turentchen, nous raconta un épisode de cette bataille, pas banal du tout. Comme nos troupes, après tout un jour de luttes sanglantes, se retiraient par la route qui suivait le fond d'un défilé, les hauteurs au-dessus d'eux furent tout à coup occupées par l'ennemi. La colonne s'arrêta, s'attendant à une reprise du combat; mais, au lieu de tirer, les Japonais, par ordre de leurs officiers, poussèrent trois hourras et restèrent là immobiles, l'arme au pied. Notre détachement alors reprit sa marche, en bon ordre, sans comprendre ce qui s'était passé. Était-ce une dérision des vainqueurs, ou la manifestation spontanée d'un ennemi généreux rendant justice à la ténacité et au courage d'un adversaire qui avait combattu un contre dix? Cela demeura inexpliqué.



LE GÉNÉRAL COMTE KELLER AUPRÈS DE SA TENTE

5 mai. — Hier au soir, j'ai inauguré la tente et le lit achetés à Paris. Malgré le froid du dehors, j'avais tout à fait chaud au fond d'un grand sac en feutre, doublé à l'intérieur par un sac en toile qui remplace les draps; la moustiquaire suspendue au-dessus de moi m'enveloppait hermétiquement; j'avais sous la main le commutateur d'une grande lampe électrique à réflecteur qui me permettait de lire. C'était tout à fait confortable.

c'étaient des cartes du pays dont nous avions grand besoin, et l'on se plaignait qu'elles n'eussent pas été fournies par l'administration. En puisant à la même source, j'ai trouvé un jour un mémoire que le général Kouropatkine avait donné l'ordre de faire remettre à toutes les compagnies, escadrons et batteries; ce mémoire contenait des indications ou recommandations écrites par le commandant de l'armée lui-même, dans un langage simple et facile à comprendre pour chaque soldat; mais elles ne leur ont jamais été communiquées et n'ont fait qu'augmenter le poids, déjà trop considérable, des paperasses inutiles qu'on traînait après soi. Et cependant le contenu de ce document était du plus haut intérêt : c'était une critique détaillée de nos opérations militaires, commentant les fautes commises, traitant de la tactique des Japonais et de celle qu'il fallait leur opposer, donnant des conseils pratiques pour la guerre en pays de montagne, tout à fait inconnue aux soldats habitant les plaines infinies de la Russie.

La température s'étant abaissée depuis la pluie d'hier, la nuit fut très froide : le thermomètre marquait au réveil + 3° C.

Nous n'avons pas trouvé de fourrage pour nos chevaux en arrivant à Lian-dan-san ; c'est seulement ce matin qu'on leur a apporté quelques charretées de tiges de gaoliane, à moitié pourries, sur lesquelles ces pauvres bêtes se sont jetées avec avidité. Il n'y avait pas du tout de grain. Comment comprendre qu'on puisse manquer de fourrage au quartier général d'un grand corps d'armée ? C'est peut-être à cause de l'incurie des



POSITIONS FORTIFIÉES DE LIAN-DAN-SAN

états-majors que nous subissons des revers. Ce désarroi provient en partie de ce qu'on ne sait qui rendre responsable des fautes ou des négligences commises, et c'est toujours l'aiguilleur qui paye pour les autres.

Après le déjeuner servi chez Keller, et composé de cacao et d'œufs frais à la coque, les chevaux de selle sont amenés et nous partons faire l'inspection de la position fortifiée, accompagnés de la suite du général et des attachés militaires. Elle se trouve à deux kilomètres en arrière, ce qui, en cas d'une attaque impétueuse de l'ennemi, mettrait en danger les ambulances, les parcs d'artillerie et les trains des équipages campés à Lian-dan-san.

Le choix de cette position est très heureux : c'est une arête ou éperon transversal de la montagne qui avance dans la vallée en barrant le chemin de Fen-houan-tchen à Liao-Yang. Des ouvrages la renforcent : redoutes, batteries et tranchées; des routes y ont été construites pour monter les pièces d'artillerie. Cette position présente un obstacle infranchissable à l'assaillant, à la condition d'être attaquée de front. Si l'ennemi réussit à la tourner, tous les travaux de défense auront été faits en pure perte. Il n'en faut pas conclure que l'on doit seulement faire usage des défenses naturelles sans chercher à les renforcer. Bien au contraire, il est bon d'employer tous les moyens de repousser l'ennemi ou de le retenir aussi longtemps que possible; seulement, il n'est pas exact de croire qu'on peut l'arrêter sur un point quelconque avec des travaux de défense, si parfaits qu'ils soient. Une position fortifiée n'est pas une place forte qui peut résister à un long siège et oblige l'ennemi à perdre un temps précieux ou à partager ses forces. Une fois qu'elle est tournée, il faut l'abandonner, car elle ne peut plus servir à la défense.



LE GÉNÉRAL COMTE KELLER INSPECTANT LES POSITIONS DE LIAN-DAN-SAN

En notre présence, on a monté un canon jusqu'à la crête de la montagne par la route que les sapeurs venaient de terminer; la montée a duré une demi-heure. A l'aide de sangles et de cordes, six hommes ont suffi à descendre cette pièce en douze minutes seulement, coupant à travers champs. Cette opération devait prouver qu'en cas de nécessité, la batterie peut être démontée en très peu de temps et ne risque pas de tomber entre les mains de l'ennemi.

Nos chevaux étaient conduits à la main et nous-mêmes suivîmes à pied la crête étroite de la montagne jusqu'à une bifurcation où s'élève une

redoute couvrant de son tir les abords de la vallée latérale, propice aux mouvements tournants. On avait projeté de creuser plusieurs rangées de tranchées superposées sur le flanc est de la montagne qui descend en pente douce dans la vallée. L'inconvénient de ces tranchées est évident : elles se trouveraient sous le feu direct de l'ennemi.



Le général Keller s'étonna que les officiers d'état-major, chargés de la défense de cette position, n'eussent fait aucune attention aux hauteurs qui se trouvent de l'autre côté de la vallée, sur notre flanc gauche. Si ces hauteurs étaient un jour occupées par les Japonais, la position deviendrait intenable, car elle serait prise à revers par le feu de l'ennemi. Keller a décidé d'aller voir ces hauteurs demain ; jusque-là, les travaux si dispendieux du génie militaire seront suspendus.

6 mai. — A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de S. M. l'empereur, tout le détachement de Lian-dan-san se réunit en plein champ pour assister à un service religieux. Les troupes formaient un grand carré au centre duquel se dressait l'autel.

LA REVUE DU 6 MAI 1904

Le général Keller, portant la tenue des tirailleurs de la famille impériale qu'il avait autrefois commandés, arriva au petit galop de son beau



LE GÉNÉRAL COMTE KELLER A LA REVUE

cheval et passa devant les rangs, félicitant chaque régiment, à tour de rôle, à l'occasion de la fête de l'empereur. Puis, étant descendu de cheval, il se dirigea vers l'autel, et, aussitôt, les prêtres qui l'attendaient com-

mencèrent l'office ; des soldats, l'arme au pied, remplaçaient les chantres. En face étaient rangés les sous-officiers portant les drapeaux, dépouillés de leurs housses pour la circonstance.

« TE DEUM » CÉLÉBRÉ LE JOUR DE LA FÊTE DE L'EMPEREUR

Ceux qui assistent à un service religieux en temps de guerre sont toujours plus ou moins impressionnés, selon leur caractère, leur état d'âme ou leur éducation : la prière encourage, elle élève l'âme des croyants. Je voyais des hommes à l'expression sereine, presque joyeuse ; d'autres priaient avec ferveur, se prosternaient après de nombreux signes de croix ; mais à ceux-ci la prière ne semblait pas donner l'apaisement : ils tenaient trop à la vie. Cela fait penser à certaines gens qui se désolent à un enterrement sans même connaître le mort : ils pleurent sur eux-mêmes, sur le trépas qui viendra les frapper un jour. Les braves, prêts au sacrifice, portent la tête haute et ne se laissent pas troubler par l'appréhension de l'inéluctable fin. Les Slaves sont fatalistes et la plupart subissent sans murmurer les plus dures épreuves. Le dicton populaire est que l'on ne meurt qu'une fois.

Après les prières d'actions de grâces, le général Keller et tous les officiers s'approchèrent de l'autel et baisèrent la croix présentée par le prêtre officiant. Puis le clergé, suivi des généraux et de leurs suites, passa devant les rangs, les aspergeant d'eau bénite. A mesure qu'ils approchaient, les soldats de chaque bataillon, formés en colonne, reprenaient

en chœur les chants du *Te Deum*. C'était solennel et fort impressionnant.

La cérémonie religieuse terminée, Keller s'approcha d'une table où la vodka était servie. Il leva son verre et but à la santé de l'empereur, des deux impératrices, du grand-duc héritier et du commandant de l'armée. Ensuite, les troupes défilèrent devant lui dans l'ordre suivant : le 11e régiment des tirailleurs sibériens, ayant à sa tête le général Kaschtalinsky, commandant de la division ; puis le 12e, le 10e et le 7e régiment.



LE 11e TIRAILLEURS SIBÉRIENS A LA REVUE

La revue terminée, le général fit l'inspection du régiment des cosaques de l'Oussouri, commandé par le colonel Abazief, ancien officier d'ordonnance de Skobéleff et ami personnel de Keller. Ordre fut donné à une sotnia (escadron) de démonter et de desseller les chevaux. Le régiment venait d'arriver, après un service très pénible sur le Yalou, dans la brigade volante du colonel Kartzeff, et repartait aujourd'hui même, à marches forcées, pour la presqu'île du Liao-doun.



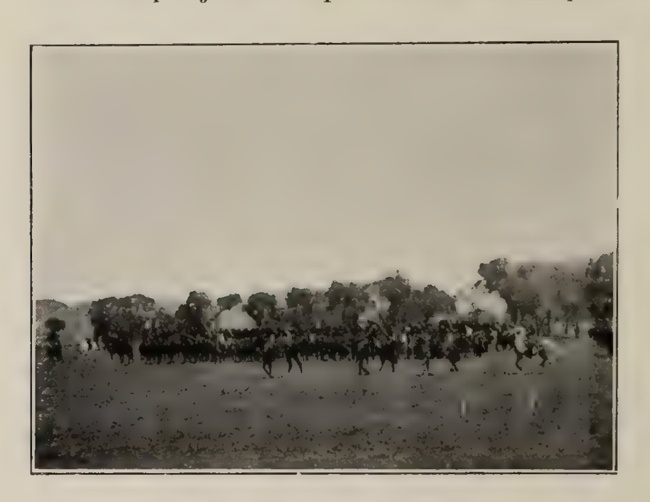
LE 12e TIRAILLEURS SIBÉRIENS A LA REVUE

Les chevaux étaient dans un piteux état ; la plupart avaient le dos abîmé par la selle. Un membre de la Société protectrice des animaux eût jugé que pas un de ces chevaux ne pouvait continuer le service ; mais, comme il n'y en avait pas d'autres, on fut bien obligé de céder à la force majeure.

Ainsi qu'il est obligatoire à l'inspection, le général Keller demanda,

aux cosaques d'abord, aux sous-officiers et officiers ensuite, s'ils avaient à se plaindre de leurs chefs et s'ils avaient toujours reçu ce qui leur était dû : gages, rations, etc. Il leur demanda aussi s'ils avaient pris part aux exercices de tir. Il s'est trouvé que presque tous arrivaient au service sans avoir reçu aucune instruction militaire; sur dix ou douze balles tirées aux épreuves, beaucoup n'en ont pas mis une seule dans la cible. Les officiers appartenant à la réserve sont peu préparés au commandement; ils ne connaissent pas les hommes. Du reste, un régiment, levé seulement pour la durée de la guerre, n'a pas la cohésion nécessaire au bon fonctionnement de tous ses organes.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, les cosaques de Sibérie, du Transbaïkal, de l'Oussouri et de l'Amour ne forment pas des troupes aguerries, ayant des traditions comme ceux du Don, du Caucase, de l'Oural, d'Astrakhan, d'Orenbourg, du Sémirétchié (des sept rivières), où, depuis leur enfance, ils sont préparés au métier de la guerre. Ces émigrés, cosaques d'occasion, ont donc d'autant plus de mérite d'avoir fait noblement et courageusement leur devoir et d'avoir su opposer une résistance opiniâtre à l'offensive des armées exercées du Japon.



LE RÉGIMENT DES COSAQUES DE L'OUSSOURI

Keller exige des officiers qu'ils s'occupent sans relâche de l'instruction militaire des cosaques. En s'adressant à Abazieff, il lui fit la même recommandation, lui enjoignant une surveillance constante et l'engageant en cas d'urgence à remplacer les chefs de sotnias qui ne seraient pas à la hauteur de leur mission.

Il faisait frais, quoique la saison fût assez avancée, et les troupes se présentaient en tunique de drap. Il était difficile de croire que nous nous trouvions sur le même parallèle que l'Italie centrale.

Après avoir changé de tenue, nous sommes allés voir les hauteurs que le général Keller avait remarquées hier. Une route carrossable y conduit.

La côte, peu rapide, est parfaitement accessible à l'artillerie. Du sommet de la montagne, on voit à revers la position principale de Lian-dan-san. Quelques canons ennemis placés en cet endroit pourraient démonter toutes nos batteries et balayer les troupes en retraite.

Keller a décidé d'élargir la route existante, d'en tracer de nouvelles, et d'élever une batterie pour y placer des pièces de montagne. Malheureu-



LE GÉNÉRAL COMTE KELLER

sement, sur cinq canons d'un vieux modèle, deux sont endommagés. En général, l'absence dans l'armée de Mandchourie des batteries de montagne est une faute impardonnable du ministère de la guerre et du haut commandement. On raconte à ce propos que le chef de l'artillerie s'est refusé à demander un crédit pour l'augmentation des batteries de montagne, sous prétexte qu'il n'y a pas de montagnes en Russie!

La crête des hauteurs sera fortifiée par des retranchements pour les tirailleurs; leurs réserves partielles se maintiendront à mi-côte. On a noté

les emplacements pour les réserves principales, destinées à repousser les mouvements tournants de l'ennemi. Keller insiste beaucoup sur la défense active; il préconise l'urgence de profiter des moindres occasions pour reprendre l'offensive, ne fût-ce que sur un seul point. Ne comptant pas sur la supériorité numérique, nous devrions, selon lui, opposer aux chaînes denses des Japonais de minces rideaux de bons tireurs, bien abrités, et avoir en compensation de forts détachements sur les côtés



LE GÉNÉRAL COMTE KELLER INSPECTANT LES POSITIONS FORTIFIÉES

pour envelopper le mouvement tournant de l'ennemi. Il faudrait, autant que possible, profiter de l'avantage du terrain et des ouvrages de défense, afin d'user les forces de l'assaillant et de l'obliger à développer toutes ses réserves, puis choisir le moment propice et l'attaquer vigoureusement.

Ce soir, les généraux Velitchko, chef du génie de l'armée de Mandchourie; Kaschtalinsky et le colonel Oranowsky se sont réunis en conseil chez le général Keller.

A l'occasion de la fête de l'empereur, de grands feux étaient allumés

dans le camp. La musique jouait dans chaque régiment et les soldats chantaient. C'était aussi la fête de l'École de cavalerie portant le nom de l'empereur Nicolas. Les officiers, anciens élèves de cette école, avaient commandé un banquet au médiocre restaurateur local, fait venir la musique militaire et des chœurs de soldats. De temps en temps, des hourras prolongés se faisaient entendre, et la musique exécutait alors



LES ATTACHÉS MILITAIRES AU DÉTACHEMENT DE L'EST

la marche de l'École Nicolas. La fête a duré jusqu'à minuit passé.

7 mai. — Le colonel Oranowsky m'avertit que les communications entre Lian-schan-gouan et Saïmatzé sont interrompues : par conséquent, il ne peut plus être question de prendre cette route, surtout avec des bêtes de somme chargées. Je dois donc revenir à Tzaolintzé et de là me diriger sur An-pin, où je retrouverai la grande route de Liao-Yang à Saïmatzé.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir visiter Lian-schan-gouan avec

Keller; mais je suis pressé de rejoindre mon régiment, et Keller ne sait même pas quand il pourra aller voir ses troupes d'avant-garde, car il attend le général Kouropatkine, qui lui donnera peut-être de nouveaux ordres. Je suis décidé à partir demain, et je viens d'en prévenir Edlund, qui se rend aussi chez Rennenkampf.

Pépino, qui jusqu'à présent n'est jamais monté à cheval, me donne quelques inquiétudes : je me demande s'il pourra suivre les colonnes mobiles des cosaques. Nous le faisons monter sur mon cheval noir, aller au trot, au galop, faire des voltes. Keller trouve qu'il est bien en selle et montre des dispositions à devenir en peu de temps un cavalier passable. Pour clore la séance, il a été photographié sur sa monture.



PÉPINO A CHEVAL

J'eus la visite du lieutenant-colonel Schipoff, du 11[e] tirailleurs sibériens. Je l'avais connu à Paris, lorsqu'il y était attaché à notre ambassade. Il apprenait le dessin à l'atelier de Cormon; depuis lors, il a fait des progrès, et les types de soldats qu'il envoie aux journaux illustrés sont souvent très réussis.

Nous étions seuls à souper, Keller et moi. Il m'a répété de nouveau qu'il désire beaucoup m'avoir dans son corps d'armée, non seulement parce que nous sommes amis, mais à cause des qualités et de l'expérience militaires qu'il apprécie en moi. Notre conversation a duré très avant dans la nuit.

8 mai. — Nous étions très émus en nous quittant; nous nous sommes embrassés une dernière fois et je suis parti le cœur gros. Nous sommes arrivés à Tzaolintzé à onze heures et demie du matin. Toutes les troupes étaient rangées en ordre de bataille, dans l'attente de l'arrivée du commandant de l'armée. Vers midi, on vit arriver des courriers, puis des éclaireurs précédant un peloton de cosaques, et derrière eux la victoria du général Kouropatkine, avançant lentement dans la route défoncée par les dernières pluies.

Un déjeuner était préparé pour le général : le chef et tout le personnel du restaurant s'empressèrent autour de lui, et l'on ne put nous servir qu'après son départ. Le général baron Ikskul, chef des communications militaires, qui accompagnait le commandant de l'armée jusqu'à Tzaolintzé, nous a fait goûter d'un vin du Rhin, trouvé chez le restaurateur; ce vin exquis aurait fait honneur aux meilleures caves de l'Europe.

De Tzaolintzé, nous obliquons vers le nord, en prenant la vallée du



MA TENTE ET CELLE DE KELLER

Tan-hé (« hé » veut dire rivière en chinois; les étrangers, à l'exception des Russes, prononcent « ho ».) Les montagnes des deux côtés sont peu élevées. La vallée est très peuplée; les villages sont entourés de jardins, dans lesquels croissent surtout des saules et une sorte d'acacia.

Une foule bigarrée de Chinois se tenait à l'ombre de grands arbres, près des portes de l'ancien fort d'An-pin. Nous nous sommes rendus chez le commandant du poste d'étape, qui nous a logés dans la maison de Tifontai, négociant chinois bien connu en Mandchourie, car il a des dépôts de marchandises dans la plupart des grands centres commerciaux.

Tifontai a fait fortune en qualité de fournisseur de notre armée pendant l'insurrection des boxers. Il a rempli avec la plus grande exactitude toutes les clauses de son contrat. Notre armée, en 1900, n'a pas eu à souffrir des abus qui ont rendu si tristement célèbre la compagnie des fournisseurs pendant la guerre de Turquie en 1877-1878, les Cohan, Gréger et Horvitz. Tifontai nous rend encore maintenant de très grands services, et le général Kouropatkine ne manque jamais l'occasion de lui témoigner son estime.

Notre fanza est très élégante; les grillages de ses grandes fenêtres sont d'un dessin varié et artistique; elle est entourée de hauts murs à créneaux, comme une « impane » (forteresse). La cour intérieure est pavée de larges dalles en pierres grises; des arbustes et des plantes poussés en vases et rangés en lignes droites y forment des allées.

Pépino s'est servi pour la première fois des fourneaux indigènes et les a trouvés très pratiques; mais il traite avec le plus grand mépris la ratatouille des Chinois. Ce qui l'horrifie surtout, c'est la malpropreté dans la préparation des repas.

La nuit, je fus réveillé par un vacarme épouvantable : des cris, des grognements, suivis du piétinement et du choc de bêtes se ruant les unes sur les autres. Des cochons se livraient bataille sous mes fenêtres avec un acharnement féroce et un bruit à réveiller un mort.

9 mai. — Nous nous sommes mis en marche à cinq heures du matin; à midi, nous entrions dans le village de Goudziadzé. Il était temps de tuer le ver. Un pavillon rouge avec inscription hiéroglyphique attira mon attention; je savais que c'était une enseigne d'auberge. J'avais pris de l'avance, et j'allais pénétrer dans la cour de cette hôtellerie, quand un Chinois se mit en travers de la porte et refusa de me laisser passer. Il s'effaça seulement en voyant arriver notre petite troupe. Je ne compris pas sur le moment pourquoi il s'opposait à mon entrée.

Une dizaine de chevaux, richement sellés et harnachés, étaient attachés à des piquets: des Chinois, tous pareillement vêtus, attablés dans la salle de l'auberge, prenaient du thé. A notre arrivée, ils se levèrent, détachèrent leurs chevaux et s'en allèrent. Nous nous demandâmes si ce n'étaient pas des Khounhouzes et si nous les rencontrerions plus loin, dans la passe de Youschouline, qui jouit d'une mauvaise réputation. (Il ne se passe pas de semaine que des voyageurs sans escorte y soient atta-

qués.) Hier encore, les Khounhouzes ont assassiné trois cosaques couchés dans une fanza, non loin d'ici.

Après avoir mangé un morceau, nous avons repris notre route et avons rencontré au sortir du village des soldats portant sur une civière un corps enveloppé de linges ensanglantés. Nous pensions que c'était une nouvelle victime des Khounhouzes, mais un infirmier accompagnant le blessé nous dit qu'un de leurs camarades s'était coupé la gorge, de crainte d'être mis en jugement pour avoir perdu son fusil. Il s'était fait une forte entaille et avait perdu beaucoup de sang.

Nous arrivâmes de bonne heure à la deuxième étape de Lia-gaou-lin, sans avoir rencontré de Khounhouzes sur notre chemin.



EDLUND

Une nombreuse société d'officiers était réunie chez le commandant de l'étape : on fêtait l'anniversaire de naissance du commandant de la batterie disposée sur les hauteurs de Lian-de-goou. Pas d'autres fanzas dans les environs ; les officiers nous offrirent aimablement l'hospitalité en se serrant un peu.

Un cantinier venait d'arriver et tout le monde se précipitait pour acheter ce qui manque toujours en Mandchourie : du thé, du sucre, du cognac et du vin ; la vodka, que l'on aurait préférée à tous les autres spiritueux, était d'un prix inabordable : on paye ici la bouteille de cinq à six roubles, tandis qu'elle ne coûte que soixante ou quatre-vingts copeks en Russie.

Nos officiers ne tiennent pas aux repas complets, servis à des heures fixes ; ils préfèrent manger de temps en temps en vidant leur petit verre de vodka. Cela tient peut-être à l'habitude de s'attarder devant la table de zakouskis. Il est difficile de conserver de l'appétit après avoir goûté à tous les hors-d'œuvre et aux petits plats si tentants qui précèdent chez nous les repas sérieux, et après avoir choqué son verre avec ceux de tous les convives.

Vers le soir, la musique du 23e régiment de ligne, dont un bataillon

occupe la position de Lian-de-goou, est venue jouer dans notre fanza: les chœurs des soldats alternaient avec les morceaux. A dix heures, la fête battait son plein; on se mit à tailler une banque; les voix s'enrouaient de plus en plus. Malgré tout ce bruit, je me suis couché et j'ai essayé de dormir. Edlund, qui jouit d'un appétit formidable, resta attablé avec les officiers tant qu'il y eut quelque chose à boire et à manger. J'entendais, à travers mon sommeil, la musique, les chants, les interpellations des joueurs, les ordres donnés aux brosseurs d'apporter encore à boire...

Le calme ne se rétablit qu'à l'aube.

Nous sommes partis à six heures du matin; j'avais hâte de quitter cette atmosphère d'orgie, et cependant je ne me sentais pas le droit de jeter un blâme sur ces officiers dont la vie n'est vraiment pas gaie. En présence de l'ennemi, on ressent une surexcitation forte et salutaire de toutes les facultés; mais, immobilisé dans un trou quelconque, loin de toute distraction, sans espoir de se trouver bientôt dans le mouvement et l'animation de l'armée active, on est assailli par des idées noires que les faibles ne réussissent pas à chasser. S'ils se laissent aller de temps en temps à des excès de boisson, il ne faut pas trop le leur reprocher.

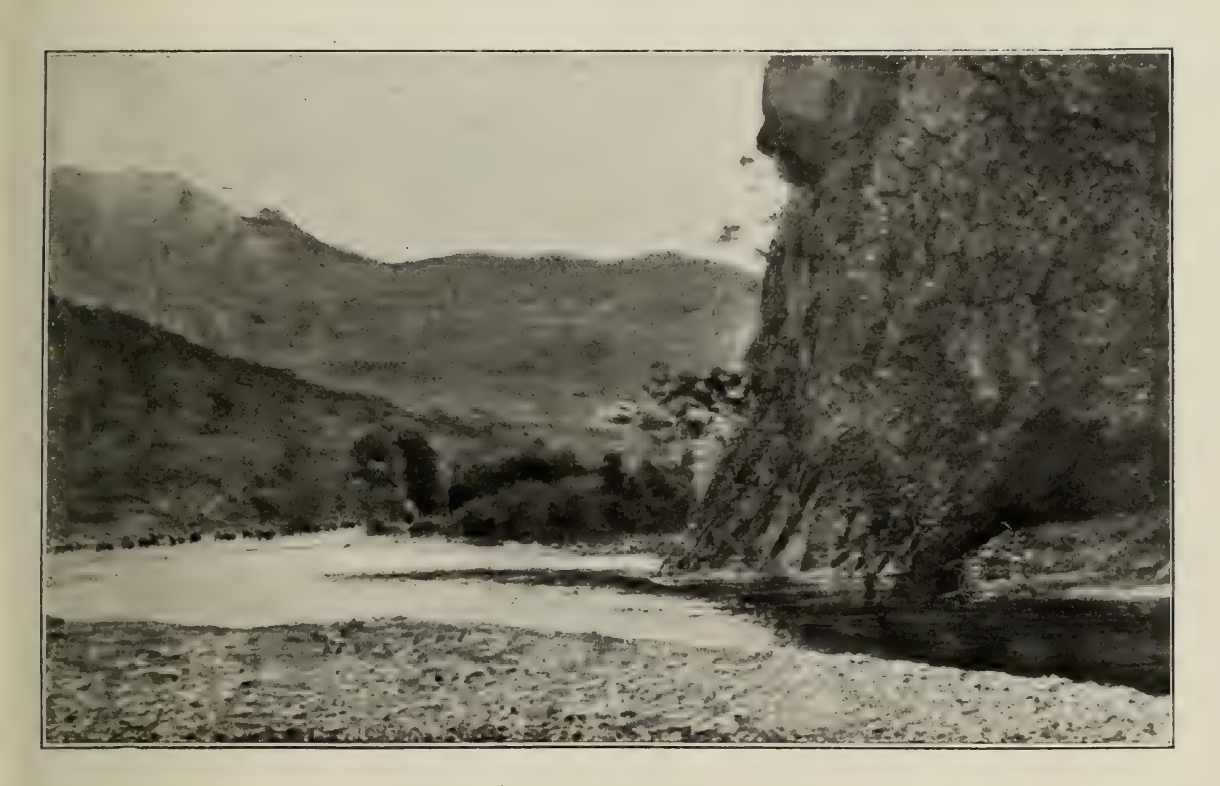
10 mai. — En chemin, nous avons examiné l'emplacement de la batterie, à cheval sur la crête d'une hauteur dominant la route de Saïmatzé à Liao-Yang. Après une descente rapide, nous sommes entrés dans la vallée, que nous devions suivre en remontant le courant d'une jolie rivière. Les montagnes des deux côtés étaient couvertes de forêts et d'arbustes en fleurs. En certains endroits, les rochers, d'un beau ton chaud, prenaient la forme d'enceintes fortifiées, derrière lesquelles s'étageaient des massifs, pareils aux tours crénelées des bords du Rhin.

Des centaines de cigognes ont fait leurs nids sur les sommets d'une forêt de pins : elles se détachaient en taches blanches sur le fond vert sombre des arbres. Des hérons, tout blancs aussi, et des grues marchaient le long de la rivière en marquant le pas comme les grenadiers de la garde prussienne. Ces volatiles, si ombrageux en Europe, se laissent ici approcher à portée de fusil; ils s'enlèvent lourdement pour se poser à terre un peu plus loin.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes au village de Fanza-poutza, notre troisième poste d'étape. Ici, la rivière fait un coude autour d'un rocher à pic, tout couvert de plantes grimpantes et de fleurs: des

grappes de lilas blancs et mauves jetaient des notes claires dans ce fouillis de verdure que perçaient les saillies du roc. Le parfum du seringa venait jusqu'à nous, malgré la distance. Nous passâmes une journée délicieuse dans ce coin charmant, en compagnie du commandant de l'étape, le lieutenant Mayewsky, jeune officier polonais, bien élevé et très complaisant.

Nous espérions obtenir de nos charretiers chinois, en leur offrant un bon supplément de paye, qu'ils transportassent nos bagages jusqu'à Saï-



POSTE D'ÉTAPE DE FANZA-POUTZA

matzé; mais ils refusèrent de continuer la route à n'importe quel prix. Heureusement pour nous, le chef d'un train militaire à moitié vide, qui part demain matin pour Saïmatzé, nous a aimablement proposé de prendre nos colis.

14 mai. — Nous nous sommes levés tôt; un sommeil réparateur nous a rendu des forces.

Mayewsky nous prévient du danger de s'écarter du gros de la troupe à cause des Khounhouzes qui épient les mouvements des colonnes et tirent sur ceux qui s'en éloignent.

La vallée se rétrécit en remontant vers la source de la rivière, dont le courant, obstrué par de grosses pierres, devient de plus en plus fort et tombe en cascades partout où la déclivité du terrain est plus accentuée.

Les villages et les maisons isolées que nous rencontrons fréquemment sont vides : toute la population a fui par crainte des Khounhouzes autant que par peur des Russes ou des Japonais.

Les troupes de passage envoient des fourrageurs à la recherche d'approvisionnements et de fourrage. Afin d'éviter des abus, ordre est donné de faire, autant que possible, ces expéditions sous le commandement d'officiers. Il est certainement désirable de voir les habitants revenir dans leurs foyers; c'est pour eux le seul moyen d'éviter les réquisitions forcées et les violences qui peuvent en résulter.

Nous ferons une halte de trois heures à notre quatrième poste d'étape, au pied du Foun-schou-lin, afin de donner leurs rations aux chevaux du convoi avant la rude côte que nous allons aborder.

A deux heures, ils étaient prêts à fournir un nouveau travail; mais notre chef de convoi, occupé à goûter et à vider de nombreux petits verres, ne semblait nullement décidé à quitter la place.

Sur ces entrefaites, un cosaque vint nous dire qu'une batterie montait en ce moment le versant opposé de la montagne. J'insistai pour que le convoi se mît en marche aussitôt et j'allai moi-même au-devant de la batterie pour décider en quel endroit elle pourrait se croiser avec nous.

Au sommet de la montagne, j'ai trouvé le commandant de la 4e batterie des cosaques du Transbaïkal et ses officiers. Un canon venait d'arriver, mais il fallait plusieurs heures avant que les cinq autres pièces et leurs caissons fussent montés; car la côte du versant est encore plus raide que celle que nous avions à gravir. Il fut décidé que l'on se rencontrerait sur l'étroit plateau du sommet.

Notre convoi avançait lentement sur la route en lacets, s'arrêtant à chaque tournant, bien que les chevaux fussent copieusement nourris et les charrettes peu chargées. Combien cette ascension avait dû être plus dure pour les chevaux d'artillerie harassés par les expéditions dans les montagnes où le travail est excessif, où le fourrage manque!

A six heures du soir seulement, la batterie se trouva réunie au complet et put commencer la descente; encore n'a-t-on réussi à faire aussi



NOTRE CONVOI EN MARCHE

vite que parce que deux compagnies du 23e de ligne sont venues aider à pousser les canons et à transporter à bras les caisses d'obus.

Le col de Fou-schou-lin est à huit cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer; la végétation y a un caractère alpestre : on y voit des rhododendrons à grandes fleurs roses, maculées de points bruns; des azalées à fleurs jaunes, au parfum très pénétrant: des ellébores aux fleurs pareilles à des coupes d'ivoire, et d'autres dont les noms me sont inconnus.

Vers le soir, une brume épaisse enveloppa la montagne; à petite distance, on ne distinguait plus rien.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à la hutte de l'officier commandant les éclaireurs montés (commando) du 23e régiment, au pied du Fou-schou-lin. Il nous reçut avec l'hospitalité coutumière aux officiers russes.

12 mai. — On a enterré ce matin un cosaque tué par les Khounhouzes. Deux cosaques partis du poste de correspondance furent assaillis hier par ces bandits à un kilomètre du poste, sur le versant de Pa-li-line. L'un d'eux roula à terre frappé d'une balle; l'autre put se sauver et prévenir ses camarades, qui accoururent sans perdre un instant, mais trop tard; les Khounhouzes avaient disparu, après avoir dépouillé leur victime de ses vêtements et de ses armes.

Nous eûmes ce matin une surprise désagréable : le chef du convoi nous annonça qu'il ne pouvait transporter nos bagages jusqu'à Saïmatzé, parce qu'il avait reçu l'ordre de déposer sa charge dans un village dont il avait oublié le nom, non loin de Gon-gaou-tzé. Gon-gaou-tzé est sur notre chemin, mais à trente kilomètres de Saïmatzé, ce qui nous oblige à abandonner notre bagage jusqu'au passage d'un convoi à destination de cette ville.

Quand nous nous mîmes en route, je m'aperçus que nous n'allions pas dans la bonne direction, et j'en fis l'observation au chef du convoi; il m'affirma qu'il avait plus de confiance dans sa mémoire que dans la carte que je lui montrais à l'appui de mon dire. Je dus me soumettre à sa décision, mais je le fis sans déplaisir, sûr maintenant que nos colis seraient livrés à Saïmatzé même, parce que la route que nous avions prise ne pouvait l'éviter, tout en faisant un assez grand détour. Du reste, il n'était pas possible que l'on eût donné l'ordre de décharger un transport d'approvi-

sionnement dans un village où il n'y avait pas de troupes, au lieu de le conduire au quartier général qui n'était qu'à trente kilomètres plus loin.

La vallée du Tzao-hé, que nous descendons maintenant, est remarquablement attrayante : la végétation y est encore plus riche que sur le versant ouest du Fan-schou-line. De nombreux torrents, sortant de gorges profondes et mystérieuses, se déversent dans la rivière. Ces gorges ne sont pas indiquées sur nos cartes, mais les Japonais les connaissent assurément et sauront les utiliser pour leurs mouvements tournants, afin de surprendre les forces engagées dans les défilés.

La partie montagneuse de la Mandchourie, rocheuse ou boisée, aux riantes vallées et aux jolis cours d'eau, rappelle l'Oberland bernois; seulement, on n'y rencontre ni hôtels, ni touristes, et c'en est peut-être le plus grand charme.

C'est très gai de monter à cheval par une belle journée, dans un pays ravissant où l'œil cherche et trouve à chaque instant de nouvelles impressions. Le temps passe vite et la fatigue s'oublie.

Le combat même paraît moins cruel dans un si beau cadre. Mais, en revanche, comme on est vite éreinté par une marche sans but intéressant et dans un site monotone!

Ces jolis villages entourés de jardins maintenant abandonnés font peine à voir.

Personne dans les plantations que l'on aperçoit très haut sur la montagne, et cependant elles ont l'apparence d'être entretenues avec soin.

A un coude de la rivière, nous voyons, derrière les buissons, des silhouettes rampantes, qui tâchent de se dissimuler. Ce sont peut-être de paisibles manzas qui préfèrent ne pas se laisser voir; peut-être aussi des Khounhouzes qui attendent le moment propice pour nous tirer impunément quelques coups de fusil. — *Chi lo sa?*

Nous fîmes halte à deux heures, à l'ombre de grands arbres. Un feu fut allumé; Pépino prépara le dîner pendant que les chevaux broutaient avant de recevoir leurs rations d'avoine.

A peu de distance de notre halte, le pays était peuplé et plein d'animation : de nombreux laboureurs travaillaient dans les champs, des Chinois conduisaient des chariots attelés de mulets et chargés de foin et de sacs de grains. Ils nous dévisagèrent sans surprise et n'eurent pas l'air de nous craindre. Nous eûmes bientôt l'explication de ce spectacle inusité et

tout à fait réjouissant : dans un grand village, des cosaques se tenaient au milieu d'un groupe de manzas, de femmes et d'enfants ; tous avaient l'air de s'entendre. Depuis que nous avons quitté Liao-Yang, c'est la première fois que nous voyons des relations aussi amicales entre les habitants du pays et les Russes.

Ces cosaques étaient de la 6e sotnia du régiment de Nertchinsk, de mon régiment! Je fus bien content de me trouver enfin parmi des hommes avec lesquels j'allais faire campagne, et de les voir si bien disciplinés qu'ils n'inspiraient aucune crainte aux aborigènes, restés dans leurs villages au lieu de fuir dans la montagne, comme cela se passait ailleurs.

Quelques instants après, nous vîmes arriver un officier de type oriental, monté sur un beau cheval du Caucase. Il se présenta lui-même et me fit son rapport. C'était l'essaoul (capitaine) prince Djandiéri, Géorgien d'origine, commandant de la 6e sotnia de notre régiment. Il nous apprit que Saïmatzé était encore assez éloigné et nous proposa de passer la nuit dans sa fanza, au village de Soun-za-fa, à cinq kilomètres plus loin; nous acceptâmes cette proposition avec plaisir.

Une grande animation régnait dans les champs et sur la route. Djandiéri nous raconta qu'il avait réussi à faire comprendre aux habitants qu'il était de leur intérêt de rester chez eux ; il se portait garant de leur sécurité, promettait de les protéger contre les Khounhouzes et de ne pas permettre aux cosaques de les molester, si, de leur côté, ils tenaient leurs engagements et lui fournissaient tous les approvisionnements nécessaires contre payement, à des prix débattus et fixés à l'avance. Les Chinois lui apportaient donc tout ce dont il avait besoin, les prix convenus leur étaient payés intégralement, et il n'y a jamais eu jusqu'ici de réclamation de la part des habitants, parce qu'on n'a pas eu recours aux réquisitions forcées. Ainsi tout le monde est content et un accord parfait s'est établi entre Chinois et cosaques (1).

Djandiéri n'a pas eu à adopter un système personnel, il n'a rien inventé; il a seulement exécuté ponctuellement les ordres réitérés du commandant de l'armée et des chefs de corps. Ceux des chefs subalternes

(1) Si ce bon exemple avait été connu et suivi partout, les troupes n'eussent pas manqué de fourrage et d'approvisionnement, comme cela fut le cas dans beaucoup de localités éloignées des grandes routes, où les convois de l'intendance militaire ne pouvaient pas parvenir et où les mesures d'ordre n'avaient pas été prises.



NOTRE CONVOI EN MARCHE

consciencieux et prévoyants qui ont exécuté ces dispositions à la lettre s'en sont bien trouvés.

A Soun-za-fa, les fanzas occupées par les cosaques étaient propres et tenues en bon ordre. Les hommes avaient une belle apparence de santé et de contentement; pas de malades du tout dans la sotnia. Mais les chevaux étaient en moins bon état, quoique bien nourris. Plusieurs avaient le dos abîmé, car les cosaques du Transbaïkal ne sont pas soigneux de leurs bêtes; ils les sellent et les chargent avec négligence, et ne se hâtent point, au retour du travail, de leur enlever les selles et les bâts et de les bouchonner soigneusement. Ils pensent avant tout à se préparer du thé, car prendre le thé est pour le Transbaïkalien une fonction sacro-sainte.

Djandiéri me présenta le horounji (sous-lieutenant) Ivanoff, seul officier subalterne dans la sotnia.

13 mai. — Une pluie fine tombe depuis le matin. Le capitaine Djandiéri nous a donné une escorte de six cosaques et nous a conduits lui-même jusqu'à un carrefour où nous devions trouver notre route. Ivanoff nous accompagnait à Saïmatzé pour affaires. Le sous-officier de l'escorte affirmait que nous ne nous étions pas trompés de chemin; mais Ivanoff ne retrouvait aucun des jalons notés dans sa mémoire, malgré l'obscurité, car il avait fait ce trajet de nuit, une seule fois. Il était sûr, disait-il, que nous n'étions pas dans la bonne voie. Il finit par monter au sommet d'une colline, et, jetant de là-haut un regard circulaire, il découvrit le chemin qu'il cherchait. Il nous fit signe de le rejoindre. Un cosaque fut alors envoyé en arrière avec ordre de faire revenir notre convoi au carrefour et d'y prendre la bonne route laissée à notre droite.

Le sentier que nous prîmes pour rejoindre Ivanoff est à peine tracé; il descend du haut de la crête dans une vallée où l'on aperçoit au loin une route large et droite qui est évidemment celle de Fen-houan-tchen à Saïmatzé. Bientôt nous pûmes prendre un pas plus allongé et arriver à Saïmatzé à une heure de l'après-midi.

Au quartier général, on nous dit que le général Rennenkampf est parti en expédition depuis quelques jours et qu'il doit revenir le lendemain.

Nous nous sommes présentés au colonel Troukhine, commandant le 1er régiment des cosaques d'Argoune et chef intérimaire du détachement resté à Saïmatzé. C'était l'heure du dîner et le colonel nous invita à nous mettre à table; tous les officiers de la garnison y étaient déjà réunis.

Troukhine me dit que le convoi était attendu avec une vive impatience; il ne pouvait comprendre pourquoi le chef de convoi s'était cru obligé de le décharger ailleurs.

Edlund et moi avons été invités à demeurer au quartier général; mais j'ai préféré m'installer, avec les officiers de notre régiment attachés à la chancellerie, aux postes de correspondance et au convoi. Ils sont logés dans une seule fanza, assez spacieuse. J'ai fait dresser ma tente à côté, dans un jardin, pour être plus indépendant.

Le général Rennenkampf a emmené les régiments de Nertchinsk et le 2e d'Argoune, le 1er régiment du même nom restant à Saïmatzé en prévision d'une tentative des Japonais de couper la retraite. Troukhine a trouvé plus prudent d'occuper le faubourg de la ville, de l'autre côté de la rivière, où l'on est à l'abri d'un coup de main; notre installation présente n'est donc que provisoire.

J'ai reçu mon courrier pour la première fois depuis mon départ de Saint-Pétersbourg, et je l'ai emporté dans la campagne, loin des regards indiscrets de mes camarades; car je n'étais pas sûr de pouvoir cacher mon émotion pendant la lecture de ces premières lettres.

Vers le soir, des cosaques ont apporté dans la fanza occupée par la Croix-Rouge cinq blessés du détachement de Rennenkampf : l'enseigne Oulagaï et quatre cosaques. Oulagaï a été blessé d'une balle à la poitrine. Le poumon gauche est atteint; son état est grave, mais les médecins espèrent le sauver. Un des cosaques blessés est mort en route.

14 mai. — L'enterrement du cosaque mort de ses blessures a eu lieu ce matin. Pas de service religieux, car nous n'avons pas de prêtre dans notre détachement. On raconte que le prêtre envoyé à Saïmatzé fut insulté par un officier musulman. Son compagnon, craignant que dans notre division tous ne fussent des mécréants comme celui-là, a rebroussé chemin; on ne l'a plus revu.

Une sotnia et la musique du régiment, ainsi que les officiers ayant Troukhine à leur tête, assistèrent à l'enterrement. Le mort fut mis dans une bière chinoise, aux couleurs éclatantes, et porté en terre par ses camarades de sotnia. Au bord de la fosse, les honneurs militaires furent rendus : la musique joua un air religieux et les officiers jetèrent sur le cercueil quelques pelletées de terre; le trou fut ensuite comblé et l'on y planta une croix de bois, grossièrement équarrie, sur laquelle on inscrivit

au crayon le nom du défunt et celui de sa stanitza (village cosaque). Après quoi, Troukhine fit une courte allocution aux cosaques et l'on rentra au quartier, la musique jouant des airs de valse.

Un courrier, envoyé par le détachement expéditionnaire, a informé le colonel Troukhine que le général Rennenkampf resterait encore deux ou trois jours à Aiaminn et demandait que, si le convoi attendu était arrivé, on lui envoyât du thé, du sucre et du cognac. Le lieutenant Bobrovsky fut désigné pour escorter les bêtes de somme chargées de ces provisions. Je profiterai de cette occasion pour me rendre dans mon régiment.

J'étais déjà couché, quand une voix inconnue me demanda la permission d'entrer. C'était le lieutenant-colonel Zabotkine, adjoint-administrateur du commandant de notre régiment. Je m'excusai de ne pouvoir le recevoir; la nuit était fraîche et je n'avais pas envie de sortir de mon lit pour aller délacer l'ouverture de la tente. Zabotkine revenait de Moukden, où il était allé chercher des objets de fourniment et des approvisionnements. Il me dit qu'il partirait aussi pour Aiaminn le lendemain matin.

15 mai. — Le départ avait été fixé pour quatre heures. J'étais prêt, mais Zabotkine et Bobrovsky dormaient encore et nous ne nous mîmes en marche qu'à neuf heures!

Filant à une allure allongée, nous avions devancé de beaucoup le convoi des provisions. La deuxième crête de montagnes était dépassée, il ne nous restait plus que huit kilomètres jusqu'à Aiaminn, quand nous entendîmes tout à coup se rapprocher une vive fusillade. Bientôt apparut une lava de cosaques (lava : formation en fourrageurs) qui se dirigeait de notre côté. Quand nous nous rencontrâmes, ils nous dirent que leur détachement avait été attaqué pendant la nuit et qu'après une défense opiniâtre il avait dû se retirer devant des forces supérieures.

Un peu plus loin venait le gros de la colonne, précédé de patrouilles. Les fanions du général et des chefs de régiment flottaient au vent. La fusillade continuait toujours à l'arrière-garde.

Quand nous nous approchâmes, Zabotkine se dirigea vers un cavalier vêtu d'une vareuse en cuir noir, comme celle des chauffeurs; à l'exception du sabre et d'un gros revolver-carabine Mauser, il n'avait sur lui aucun insigne militaire; le col rabattu de sa chemise était déboutonné. Une grosse moustache blonde barrait son visage plein, aux yeux bleus à fleur de tête; ses traits exprimaient l'énergie, une volonté de fer et un

courage à toute épreuve. Il me rappela le type des Wikings des fresques du palais Caffarelli à Rome. Le respect avec lequel Zabotkine l'avait abordé, le geste qui porta sa main à sa casquette me firent comprendre que c'était Rennenkampf. Je ne lui trouvais aucune ressemblance avec ses photographies, si populaires en Russie. Il était moins jeune, moins élégant, mais certainement plus intéressant que sur ses portraits. Quand je me présentai, il me tendit la main, disant d'un ton péremptoire : « Vous êtes le lieutenant-colonel Kvicka? » et, sans attendre ma réponse, il parla d'autre chose.

Je me suis présenté au commandant de notre régiment, le lieutenant-colonel Troukhine, cousin de celui que j'ai vu à Saïmatzé. Troukhine est du Transbaïkal. Sa figure ridée comme une pomme cuite, son nez aplati, ses pommettes saillantes et ses petits yeux, cachés sous de lourdes paupières surmontées de sourcils aussi broussailleux que sa moustache grisonnante, révèlent à n'en point douter les traces indélébiles du sang bouriate. Malgré son air rébarbatif, il doit être un brave homme; ses manières sont polies, affables même. J'ai fait la connaissance des officiers du régiment; presque tous ont servi dans la garde et ont permuté seulement pour la durée de la guerre. Dans notre régiment, ce sont pour la plupart d'anciens lanciers de la garde; dans le 2e régiment d'Argoune, des gardes à cheval. Tous ces jeunes gens sont habitués à un certain luxe, au confort, à une existence facile qu'ils ont échangée par sentiment patriotique, ambition ou esprit d'aventure peut-être, contre une vie pleine de privations et de périls (1).

Le commandant du 2e régiment d'Argoune, Kobilkine, est, comme Troukhine, originaire du Transbaïkal; il est sorti du rang et a fait sa carrière plutôt par faveur que par mérite personnel. Il sait adroitement s'insinuer dans les bonnes grâces de ses chefs; il est rusé, mais nullement fanatique de l'odeur de la poudre.

Peut-être qu'une des causes de notre infériorité devant l'ennemi fut en partie causée par la partialité du haut commandement pour des nullités et des chefs dont le seul mérite était l'ancienneté, tout comme si les années de service pouvaient jamais compenser l'incapacité et l'ignorance.

Le colonel Kartzeff, qui a commandé la brigade volante de cosaques sur le Yalou, est ici également. Son costume porte les traces de la vie de

(1) On a pu constater après la guerre que pas un n'a failli à son devoir et qu'ils ont toujours pu servir d'exemple aux autres.

privations qu'il a menée. Pendant des semaines, il ne put changer ni de linge ni de vêtements.

Ailleurs qu'au quartier général du commandant de l'armée, on rencontre rarement des officiers convenablement vêtus : la plupart de ceux de l'armée active étaient habillés pendant la saison froide de vareuses de cuir noir ou jaune, sans contre-épaulettes ni boutons; à présent, ils portent des blouses de formes et de couleurs variées. Ce manque de tenue provient en partie de ce que les chefs ne se croient pas le droit d'être exigeants, vu la difficulté en Mandchourie de se procurer le nécessaire. D'autre part, le corps des officiers subit de grandes pertes au feu, à cause des uniformes qui se distinguent trop de ceux des soldats. Certains chefs, comme Rennenkampf, par exemple, exigent que, pendant le combat, les officiers ne portent rien qui puisse attirer l'attention de l'ennemi, car il dirige son feu sur eux de préférence.

Mais le manque d'élégance dans l'armée a une autre raison d'être : c'est le goût des Russes pour le débraillé : l'élégance est considérée comme incompatible avec le sérieux de l'esprit; elle est, disaient-ils, une preuve de futilité et d'incapacité à fournir un travail fécond; beaucoup même trouvent que c'est un manque de vertu (1)!

Au devant de la colonne des cosaques, portés sur des civières, les blessés, parmi lesquels un officier d'artillerie, correspondant d'un journal, le lieutenant Toulousakoff. En traversant un village, on enrôle des Chinois pour remplacer les brancardiers. Les Chinois avancent beaucoup plus vite que les cosaques, mais ils énervent les blessés par leurs cris insupportables. Ils ne peuvent faire aucun travail en commun sans hurler à tue-tête; quand on leur adresse la parole, ils répondent comme s'ils parlaient à des sourds. Peut-être croient-ils se faire ainsi mieux comprendre.

Nous sommes rentrés à Saïmatzé au crépuscule. Pépino et deux ordonnances cosaques, attachés à ma personne en qualité de brosseurs, étaient en train d'emballer mes effets pour déménager dans la haute ville où le régiment a pris ses quartiers. Je suis parti à la recherche d'un logement; tout était déjà pris, et j'ai dû me contenter d'une fanza assez sale,

(1) Plus tard, quand les sociétés coopératives militaires sont arrivées sur le théâtre de la guerre, il était loisible à tout le monde de se vêtir et de se chausser convenablement; l'ordre a été donné aux officiers de porter obligatoirement les insignes de leurs grades, n'importe le vêtement adopté : blouse, vareuse ou polouschoubok (pelisse doublée d'astrakan ou de fourrure de chien).

que les Chinois propriétaires, encouragés par un bon pourboire, ont balayée et nettoyée.

Ne possédant qu'un seul mulet pour transporter mes bagages, je suis allé demander au commandant du régiment de m'en donner un autre ou un cheval. Mais Troukhine n'avait ni chevaux ni mulets disponibles; il ne pouvait pas même me donner deux cosaques pour transporter le dîner préparé par Pépino et que je me proposais de partager avec le commandant et sa suite.

Troukhine me prévint que l'on s'attendait à être attaqué pendant la nuit ou au petit jour, et que, dans ce cas, l'ordre était de se retirer; car il était impossible de se défendre à Saïmatzé, enfermé au fond d'une large vallée, dans un cirque de montagnes.

La perspective de quitter Saïmatzé dans la nuit était tout à fait désolante : j'allais être obligé d'abandonner une grande partie de mes effets à la merci des habitants, très mal disposés pour nous à cause des réquisitions, faites non seulement dans la ville, mais aussi dans un rayon de dix à quinze kilomètres à la ronde.

Je me suis couché très fatigué de ma journée, me disant que la nuit porte conseil, à la condition néanmoins que les Japonais nous la laissassent passer tranquillement

16 mai. — Mes ordonnances m'ont amené un Chinois, du convoi qui avait apporté des vivres à Saïmatzé; ce Chinois se charge de transporter une partie de mon bagage à Liao-Yang au prix de 25 roubles, que j'ai payés à l'avance. Je lui ai délivré en outre un laissez-passer, de crainte que nos soldats ne le prissent pour un voleur.

Encore une fois il a fallu mettre de côté, pour renvoyer en lieu sûr, ce dont j'avais le moins besoin : uniformes, objets d'équipement, bottes vernies, décorations, et le superbe sabre d'honneur que j'ai reçu autrefois pour la prise de la redoute de Grivitza et dont la poignée, le bout et les anneaux sont en or. J'ai eu un serrement de cœur en joignant à ces objets la tente et le lit qui faisaient un ballot trop volumineux pour une seule bête de somme: je n'ai gardé que les sacs en feutre et en toile pour ma couche et la moustiquaire. Le tout a été adressé à un ami à Liao-Yang (1).

(1) J'appris plus tard que cet ami, absent à cette époque, n'avait rien reçu, pas même ma lettre. Des perquisitions furent faites par le commandant de la place, et l'on apprit que

A dix heures du matin, le détachement fut réuni avec armes et bagages sur la place désignée en cas de surprise, et nous partîmes pour Tzan-tchan, que l'on disait être abondamment pourvu de tout, tandis qu'ici nous risquions de mourir de faim, nous et nos chevaux.

La journée était belle et chaude, avec de courtes ondées qui rafraîchissaient l'air.

Lorsque, dans le détachement, on dit : « Le général » tout court, cela veut dire le général Rennenkampf; les deux autres généraux de brigade, Grékoff et Lioubavine, n'ayant d'importance qu'autant qu'ils ne sont pas sous le commandement direct de Rennenkampf. L'un et l'autre se sont distingués dans la guerre de Turquie. Tous les deux sont Cosaques d'origine : Lioubavine, de l'Oural; Grékoff, du Don. Le général Rennenkampf commande la 2e division des cosaques du Transbaïkal, composée des deuxièmes régiments d'Argoune, de Nertchinsk, de Verchnéoudinsk et de Tchita. Mais ces deux derniers régiments se trouvent présentement dans d'autres corps d'armée.

Tout le monde mit pied à terre pour traverser le col de Fenschou-line. Ce nom se retrouve sur la carte en plusieurs endroits, quoique les cols qu'il désigne ne soient pas dans la même chaîne de montagnes.

La montée était assez raide. Arrivés au sommet qui forme un plateau étendu, le général et sa suite firent halte. Ils s'installèrent, pour prendre du thé, sur la terrasse d'une pagode, dans les dépendances de laquelle demeurent les bonzes.

Après une volée de marches, on entre dans le porche de la pagode, où se trouvent trois idoles, plus grandes que nature, en bois peint et doré. Au fond, dans le sanctuaire, se retrouvent les mêmes idoles, mais d'un travail plus fin, plus artistique. Le dieu principal occupe le fond de la niche. Sa main droite est posée sur ses genoux; la gauche, relevée, donne la bénédiction tout comme les saints des icones byzantines. A sa droite est assis Liao, dieu de la guerre, armé jusqu'aux dents, la figure noire et féroce; à sa gauche, un dieu doux et placide, espèce d'androgyne aux mains modestement croisées sur l'abdomen.

Les idoles, les images collées aux murs, figures grimaçantes, aux poses exagérées de mouvement; les armes et autres attributs des dieux

le Chinois, porteur de mes effets, était parvenu jusqu'à Liao-Yang, car il a exhibé mon laissez-passer à la porte d'entrée; puis sa piste a été perdue, ainsi que tous mes effets.

dressés dans des râteliers, tout ressemble à de gros joujoux à l'usage d'enfants pantagruéliques.

Le col est encaissé de deux côtés par des hauteurs boisées, dont le vert sombre fait ressortir les contours de la pagode. La vue s'étend au loin, en avant et en arrière, dans une perspective de montagnes qui s'estompent à l'horizon (1).

La descente fut plus facile que la montée. La vallée s'élargissait sensiblement; il nous semblait avoir plus d'air depuis que nous avions quitté le défilé. Cette impression venait probablement de ce qu'habitués à la plaine, nous nous sentions oppressés par les masses des montagnes qui nous resserraient de toutes parts. Les chevaux aussi paraissaient plus alertes; ils allongeaient gaiement le pas.

A sept heures du soir, nous arrivâmes au village de Nan-gou-schan où nous devions passer la nuit. Les sotnias bivouaquèrent en plein champ, mais les cosaques, après avoir attaché leurs chevaux, envahirent le village pour chercher du fourrage et des vivres. Tous les officiers étaient déjà installés dans des fanzas que Troukhine et son état-major, l'aide de camp, le capitaine trésorier et deux médecins n'avaient encore trouvé aucun abri et restaient dans la rue à regarder d'un œil paterne la dévastation des habitations chinoises. Ils semblaient se désintéresser du logis et du souper.

On m'avait dit à Pétersbourg que j'étais nommé adjoint du commandant du régiment. Il avait moins d'années de service dans son dernier grade que moi, et je m'imaginais que cette fonction m'obligeait à une certaine solidarité avec lui; que je n'avais pas seulement à le remplacer pendant ses absences, mais aussi à le soutenir et à l'assister dans son commandement et son administration. Je n'avais plus, en ce moment, à me préoccuper des sotnias, mais le commandant et sa suite avaient l'air si piteux que je les invitai à partager ma fanza et mon souper. La veille, j'avais déjà remarqué en Troukhine cette mollesse, cette irrésolution, cette indécision, si étonnantes de la part d'un chef de cosaques.

A peine étaient-ils installés que le maréchal des logis chef des trom-

(1) Personne ne se doutait alors que ce plateau, si gai et si paisible, serait deux jours plus tard le théâtre de scènes sanglantes: que des balles pleuvraient comme grêle du haut de ces montagnes et joncheraient de cadavres la place où maintenant les officiers buvaient tranquillement leur thé.

pettes vint dire à l'aide de camp que les hommes et les chevaux n'avaient rien à manger; le scribe principal fit la même déclaration au trésorier, puis les infirmiers qui se plaignirent aux médecins. C'est un fait caractéristique que tous ceux qui dépendent de l'état-major manquent de tout, tandis que les cosaques des sotnias font gaiement leur popote et que leurs chevaux ont suffisamment de fourrage.

Troukhine se plaît à dire : « Je n'ai pas de besoins et je mène l'existence du soldat. » Il n'y a pas de quoi être fier. Le soldat ne devrait pas vivre comme Troukhine, ni subir de privations, sauf dans les cas extrêmes. Le devoir des chefs est de lui procurer toujours le nécessaire et de s'occuper de son bien-être. Le désir de trouver un certain confort, une nourriture saine et suffisante rend le soldat débrouillard, lui donne la santé, et cette bonne humeur, si importante en campagne pour soi-même et le soutien moral des autres.

17 mai. — Le capitaine comte Komarowsky, du 2e régiment d'Argoune, a reçu l'ordre d'occuper avec sa sotnia le col de Fen-schou-line, que nous avons traversé hier. Une autre sotnia est restée à Nan-gou-schan. Nous nous sommes mis en marche à sept heures du matin. Après un épais brouillard vite dissipé, la journée fut superbe.

A midi, nous entrons dans la petite ville de Tzian-tchan, située dans une large vallée, au bord du Taï-tzi-hé, grand fleuve qui se dirige à l'ouest, sur Liao-Yang, puis descend au sud-ouest et s'unit au Liao-hé, à une cinquantaine de kilomètres en amont d'Inkou.

Le général et sa suite s'installent dans une vaste impane. La ville est spacieuse; nous pouvons nous mettre au large. Nos trois régiments prennent leurs quartiers dans le centre, les faubourgs et les villages environnants. Je choisis la fanza d'un riche commerçant; elle est très propre, meublée de tables, de fauteuils et d'armoires en bois laqué, ornées de plaques de cuivre. Des nattes sont étendues à profusion sur les cannas et le sol. Je m'empresse de prendre un bain chaud.

Étouffant mes remords, pas trop cuisants du reste, je suis un conseil de Zabotkine et j'abandonne à leur triste sort le commandant du régiment et ses compagnons. Je me fais inscrire, avec mes cosaques et mes chevaux, à la ration de la 2e sotnia, qui ne manque jamais de rien, grâce à la sollicitude de son chef, le capitaine prince Mélikoff.

Zabotkine loge avec moi. Pépino nous sert un excellent souper, et nous

EN EXPÉDITION

nous couchons plus tard que d'habitude, donnant l'ordre à nos cosaques de ne pas nous réveiller, de nous laisser dormir la grasse matinée. Le général dit que nous ne bougerons pas d'ici avant trois ou quatre jours, pour laisser reposer un peu hommes et bêtes ; ces dernières surtout ont grand besoin de se refaire, car elles n'ont rien eu à se mettre sous la dent à Saïmatzé.

18 mai. — Homme propose et chef dispose : on nous réveille à quatre heures du matin pour nous dire de nous présenter à six heures au quartier général. L'ordre est venu de Liao-Yang d'attaquer simultanément de trois côtés les Japonais, qui ont occupé Saïmatzé aussitôt que nous l'eûmes quitté. Le général comte Keller, à la tête de ses troupes d'avant-garde, part du sud-ouest. Le général Rennenkampf prend le commandement d'un détachement, composé d'une division d'infanterie avec son artillerie et de deux sotnias de notre régiment restées dans le détachement du colonel Kartzeff, qui se trouve sur la route de Liao-Yang à Saïmatzé. Il doit attaquer du côté ouest. Le général Lioubavine, à la tête de sa brigade, va refaire la route que nous avons parcourue avant-hier, mais il attaquera l'ennemi seulement quand la bataille sera engagée sur deux fronts.

Le général Rennenkampf doit faire une étape de quatre-vingt-dix à cent kilomètres pour rejoindre le détachement dont il prend le commandement. Il m'a choisi pour l'accompagner et commander les sotnias de son détachement.

Je suis enchanté de prendre part à ce raid intéressant et à la bataille prochaine. Je suis persuadé que Keller ne se contentera pas d'un succès partiel et qu'après avoir battu les Japonais à Saïmatzé, nous marcherons sur Fen-houan-tchen, pour prendre à revers l'ennemi qui avance sur la route de Liao-Yang.

Ordre d'emporter le moins de choses possible. J'ai mis sur mon cheval de relais une selle à larges poches contenant des vêtements de rechange, du linge et quelques objets de première nécessité. C'est une selle très pratique et très légère, inventée par le célèbre général de cavalerie Stroukoff, dont elle porte le nom. Un seul cosaque d'ordonnance me suit : l'autre est resté dans le train avec Pépino et tous mes effets. Ils doivent suivre le détachement du général Lioubavine qui, pensons-nous, ne prendra pas de part active à la bataille, menée à bonne fin par les seules colonnes de Keller et de Rennenkampf.

18 mai, soir. — Nous avons quitté Tzian-tchan à neuf heures et demie du matin. La journée était belle et nous marchions gaiement, variant les allures et faisant nos dix kilomètres à l'heure. Cette marche vive dura peu; car, malgré l'ordre très précis du général de n'avoir avec soi que des chevaux de relais, nous étions suivis d'une longue file de bêtes de somme. Il nous fallut donc régler notre pas sur le lent convoi.

Cette tendance des officiers et même des soldats à emporter un tas de choses, dont ils pourraient parfaitement se passer, est surtout nuisible dans la cavalerie, où elle ralentit la marche des colonnes; mais, malgré les mesures les plus sévères, il semble impossible de réagir.

Nous avons rencontré le lieutenant prince Magaloff au moment où il descendait de la montagne. Il portait des dépêches au colonel Kartzeff et s'était engagé dans un chemin de traverse afin de couper au plus court. Non loin d'ici, le feu d'une bande de Khounhouzes lui a fait rebrousser chemin.

Halte entre deux et quatre heures. Après avoir pris un verre de thé et mordu dans une cuisse de poulet dure comme une pierre, j'ai vainement essayé de dormir : la chaleur était trop intense et les mouches ne me laissaient pas un instant de répit.

La marche continue dans la vallée du Taï-tzi-hé. C'est ici que les Khounhouzes ont élu domicile; il ne se passe pas de jour qu'on n'entende parler de leurs méfaits. Ils s'attaquent surtout aux cosaques de la poste volante (postes de correspondance) établie entre Tzian-tchan et Liao-Yang, et constitués chacun par six à dix hommes: deux ou trois seulement portent la correspondance.

En plusieurs endroits, la vallée est recouverte dans toute sa largeur de galets charriés par le fleuve pendant la saison des pluies; maintenant, ces galets, chauffés à blanc par le soleil, sont devenus incandescents et les chevaux marchent dessus comme sur des tisons.

A huit heures du soir, arrivée à Siao-sir. Le général occupe avec nous une vaste fanza appartenant au maire, riche négociant du village.

Il était neuf heures quand nous nous sommes couchés, après avoir absorbé du thé sans sucre, car il n'y en avait plus. Nous avons été réveillés deux heures après pour manger la soupe, et à minuit nous sommes repartis, précédés d'un guide obtenu non sans peine : il a même fallu recourir à la menace de donner le fouet au maire, si un guide monté n'était trouvé dans un quart d'heure.

Comme la nuit est très noire et que le guide pourrait facilement s'échapper, il est lié par une corde: deux cosaques en tiennent les bouts.

Le ciel est couvert, il pleut. Nous marchons d'abord dans une vallée assez large qui se rétrécit à mesure que nous remontons le cours de la rivière. La route devient de plus en plus mauvaise; dans un endroit où elle est submergée par le torrent, il faut mettre pied à terre et conduire les chevaux à la main, parce qu'ils glissent et n'avancent qu'avec peine.

Chaque fois qu'il faut traverser le torrent, ce qui n'arrive que trop souvent, on risque de faire le plongeon; nos montures buttent en posant leurs pieds sur de grosses pierres rondes, polies par les eaux rapides et rendues encore plus glissantes par les algues qui les recouvrent. L'eau arrive jusqu'au poitrail des chevaux, et l'on ne sait comment se garantir d'un bain de pied inopportun. Le gué passé, on renaît à la vie; mais pas pour longtemps : à cinq ou six cents mètres plus loin, la rivière de nouveau barre le chemin.

Au dire des gens du pays, une bande de cent cinquante Khounhouzes rôde dans ces parages. Il est plus que probable qu'ils sont prévenus de notre marche, car ils ont des espions dans tous les bourgs et surtout dans les plus importants, comme Siao-sir. En ce moment, une attaque des Khounhouzes serait une bien mauvaise plaisanterie; elle nous ferait perdre un temps précieux, et ces vulgaires pillards mettraient hors de combat les hommes et les chevaux qui vont au-devant d'un ennemi sérieux.

Des lucioles étincellent en plusieurs endroits et les cosaques, qui ne savent pas ce que c'est, les confondent avec les lampes électriques dont les Japonais se servent pour faire des signaux.

Des Chinois, venus à notre rencontre, disent que les ennemis occupent le col de Sigo-ouline et qu'ils envoient des patrouilles en avant et sur les côtés. Si c'est vrai, la route sera interceptée et nous ne pourrons faire notre jonction avec le détachement qui nous attend qu'en forçant le passage. Les habitants d'alentour affirment aussi la présence de Japonais dans le voisinage. Notre colonne se resserre, les causeries ont cessé; les hommes ont l'air inquiet et non sans raison, car nous n'avons en tout que dix-huit combattants armés de fusils : c'est l'escorte du général. Les officiers n'ont que leur sabre et des revolvers; les ordonnances seraient empêchés de tirer, ayant chacun à tenir un ou deux chevaux de selle ou des bêtes chargées de bagages. Le général ne paraît pas s'émouvoir et nous continuons à cheminer tranquillement.

Il pleut à verse. La route semble interminable. J'ai si grande envie de dormir que j'en ai complètement oublié l'existence des Japonais et des Khounhouzes. Je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre pour pouvoir reposer ma tête quelque part et sommeiller ne fût-ce qu'une heure. Je me tiens en selle avec peine. La seule chose qui me garde assez éveillé pour ne pas tomber de cheval, c'est du cognac que j'avale goutte à goutte quand je n'en peux plus.

L'aube paraît : nous commençons à voir notre chemin, ce qui a son importance, quand on traverse des taillis où les branches vous fouettent le visage, si on ne les voit pas à temps pour les écarter.

Heureusement, tout a une fin. Nous avons vu le terme de nos tribulations en entrant dans le village de Gon-gaou-tzé, vers dix heures du matin. Des troupes s'y étaient cantonnées récemment. Mais aujourd'hui tout est en ruine. En vain cherche-t-on des vivres et du fourrage. Rien que des cochons qui fuient à notre approche.

Kartzeff s'est présenté au général et lui a dit que les deux sotnias dont je devais prendre le commandement ont été emmenées par le capitaine prince Karaguéorguiévitch à Tzan-tchan pour escorter un convoi de vivres. Nous ne les avons pas vus, parce qu'ils ont fait un grand détour, par Fantza-poutza, pour éviter une rencontre avec l'ennemi.

Un courrier nous apporte la nouvelle que le détachement du général Lioubavine est tombé dans une embuscade sur le petit Fen-schou-line ; deux officiers et vingt-trois cosaques sont blessés, six cosaques tués, plus de trente chevaux tués aussi ou mis hors de service. Un second rapport, plus détaillé, nous apprend que le général Lioubavine était arrivé sur le col de Fen-schou-line hier à deux heures de l'après-midi. Il avait décidé d'y faire une halte, car le capitaine Komarowsky lui affirmait qu'il n'avait pas aperçu l'ennemi et qu'il répondait de la sécurité du détachement.

Les chevaux étaient attachés à des piquets, déchargés et dessellés; les cosaques préparaient la soupe; les officiers goûtaient et prenaient du thé, assis sous la véranda de la pagode, à l'endroit même où le général Rennenkampf et sa suite s'étaient reposés deux jours auparavant. Tout à coup, une grêle de balles s'abattit sur le détachement et des feux de salve partirent des hauteurs les plus proches.

Le capitaine Schoulgenko se précipita à la tête de son peloton dans la direction du tir; mais, avant d'atteindre le sommet, il dut traverser un ravin, puis escalader le talus très raide de la montagne, dans un fourré

inextricable. Quand il arriva, l'ennemi avait disparu; les seules traces de son passage étaient des branches fraîchement coupées et des monceaux de cartouches vides. On prétendit que le feu de l'ennemi avait duré une demi-heure: mais cette appréciation ne doit pas être exacte, parce qu'alors nos pertes eussent été beaucoup plus grandes.

Sous le tir d'un ennemi inaccessible, il n'y avait qu'à se retirer; il y eut un moment de panique parmi les Chinois qui escortaient le convoi et même parmi les cosaques chargés des bêtes de somme. Pendant cette retraite précipitée, beaucoup d'objets furent abandonnés. Pépino, avec l'aide de mon cosaque, a sellé et chargé tout mon bagage, et s'est retiré aussi vite que les autres, sans avoir rien perdu de mes effets.

Le général Lioubavine et ses officiers rétablirent l'ordre dans la troupe: ce qui était assez difficile à réaliser sous une pluie de balles et sans le moindre abri, car la pagode même était fusillée d'en haut.

Nul doute que l'embuscade ait été préparée en vue de surprendre la sotnia d'avant-garde du capitaine Komarowsky, et que l'arrivée au bivouac d'un gros détachement n'ait été une aubaine inespérée pour les Japonais. On suppose qu'ils n'étaient pas nombreux : une demi-compagnie au plus, ce qui leur permit de s'en aller sans être aperçus aussitôt leur œuvre accomplie.

Quand Schoulgenko eut fait son rapport au général l'informant que les Japonais avaient vidé la place, et que des postes d'observation avaient été disposés sur les hauteurs, le détachement revint sur ses pas. On ne retrouva plus rien de ce qui avait été abandonné. Il est à supposer que les bonzes ont fait main basse sur ce butin qu'ils n'avaient qu'à ramasser. Ce sont probablement eux aussi qui avaient appelé les Japonais pour donner une bonne leçon à ces Russes dont ils avaient à se plaindre : ils prétendaient qu'à notre premier passage en cet endroit, une idole très vénérée avait été volée dans le temple même.

Cette tuerie n'eût pas eu lieu si les précautions les plus élémentaires avaient été prises. C'est une faute impardonnable de faire une halte sans avoir préalablement occupé les hauteurs. Le chef de l'avant-garde avait manqué à son premier devoir.

Il serait utile d'exercer en temps de paix les troupes à effectuer la retraite, non pas seulement au pas, mais aussi en courant, et, pour la cavalerie, au galop. Alors seulement la retraite au pas de course et au galop, en temps de guerre, pourrait ne pas dégénérer en fuite désor-

donnée. Les ordres du jour et les phrases sonores affirmant qu'il n'y aura pas de retraite n'ont jamais produit aucun effet sur ceux qui n'ont pas le courage d'avancer ou de se maintenir sur la position occupée.

Ne serait-il pas préférable de prévoir la nécessité de se retirer en toute hâte, par exemple quand le feu de l'ennemi produit des ravages sur une position qu'il n'est pas indispensable de défendre à tout prix, ou quand la voie de retraite est menacée? Il ne sera possible d'arrêter des hommes qui courent que s'ils ont été habitués à se rassembler au commandement. De même, les mouvements tournants de l'ennemi ne feront plus d'impression et les mesures préventives seront prises avec calme, à la condition que cette manœuvre soit mise constamment en pratique pendant la préparation des troupes en temps de paix. La guerre actuelle a démontré que les mouvements tournants de part et d'autre ont une influence décisive dans le combat. Actuellement, les meilleurs généraux entrent en fureur quand on ose leur dire que l'ennemi fait un mouvement tournant. Ils craignent que cette nouvelle ne produise une mauvaise impression sur les hommes. Le mouvement tournant ne présente un vrai danger que s'il n'est pas prévenu et si l'on n'en est pas informé à temps; car alors il peut être trop tard pour s'y opposer avec quelques chances de succès. Il vaut toujours mieux dire la vérité et ne pas la craindre. Par malheur, cette opinion n'est pas courante en Russie : l'enfant, dès qu'il commence à raisonner, est mis au régime du mensonge; les nourrices, les bonnes et souvent même les parents lui enseignent à mentir, et lui en donnent l'exemple. Plus tard, il ment à l'école, au service de l'État, dans les administrations privées et dans le monde. Le mensonge est envisagé comme une chose inévitable et même humanitaire.

20 mai. — L'attaque des positions avancées des Japonais, devant Saïmatzé, a commencé à quatre heures du matin. Le général Rennenkampf avait hâte de se mettre à la tête de son détachement. Après avoir traversé le col de Sigo-ouline, nous sommes partis au grand trot, devançant le 23e régiment de tirailleurs et l'artillerie. Mais nous avons été nous-mêmes devancés par le général Keller, qui s'est emparé de Saïmatzé avec six bataillons et seize canons.

Les Japonais se sont retirés aussitôt qu'ils ont vu que nous étions les plus forts, et notre mouvement cernant n'a pas réussi.

Quand nous sommes arrivés à Saïmatzé, Keller n'y était plus. Il avait

reçu du général Kouropatkine l'ordre de revenir en toute hâte aux positions avancées de son corps d'armée devant Lian-schan-gouan.

Je regrette bien de l'avoir manqué et suis très désappointé de ce que notre raid n'ait pas abouti, à cause de la retraite des Japonais et de l'ordre intempestif du commandant en chef, qui nous a défendu de les poursuivre. Si l'on craignait une attaque des positions de Lian-schan-gouan, le plus sûr moyen de la repousser était de prendre l'ennemi à revers, comme cela eût eu lieu si nous avions marché de Saïmatzé sur Fen-houan-tchen.

Les sotnias qui manquent de fourrage sont obligées d'envoyer paître leurs chevaux sur un coteau, près d'une belle pagode, où l'herbe n'est pas encore tondue jusqu'à la racine. Nous-mêmes, ainsi que les Japonais, avons, à tour de rôle, dévoré tout ce qu'il y avait à Saïmatzé et dans les environs. Cette petite ville, si florissante il y a peu de temps, résidence d'un haut mandarin et de sa garde d'honneur, où le commerce était passablement important, où les boutiques regorgeaient de marchandises, est complètement dévastée, et l'on peut mourir de faim comme dans les sables mouvants du Sahara.



LA PAGODE A SAÏMATZÉ

Je viens de recevoir, par le courrier officiel, une lettre de Saint-Pétersbourg datée du 24 avril — moins d'un mois. C'est rapide pour la poste de l'Extrême-Orient, dont tout le monde se plaint.

21 mai. — Le général Rennenkampf est parti ce matin avec deux sotnias du 2e régiment d'Argoun, une sotnia du 2e régiment de Verchnéoudinsk du capitaine Arsénieff et le commando du 23e régiment de tirailleurs sibériens, en reconnaissance du col situé à moitié chemin entre Saïmatzé et Aian-ia-min. J'avais grande envie d'en faire partie, mais je me suis abstenu de le demander au général, me souvenant qu'il ne faut jamais se mettre en avant ni solliciter de faire un service auquel on n'est pas nommé; par contre, on ne doit pas le refuser quand il vous est imposé.

Je m'en vais dessiner la pagode au-dessus de Saïmatzé. La vue de là-haut, sur la vallée du Badao-hé et de l'amphithéâtre des montagnes boisées qui l'entourent, est superbe. Saïmatzé, avec ses jardins, est pittoresquement groupée sur les deux rives du Badao; au-dessus s'élève une haute montagne en forme de cône. Quelques bons tireurs juchés sur la



LA PAGODE A SAÏMATZÉ. — VUE SUR LA VALLÉE DU BADAO-HÉ

cime pourraient nous tuer pas mal de monde avant d'en être délogés. On pourrait aussi, des hauteurs qui sont derrière la pagode, tirer sur notre cantonnement. Nous n'avons pas un poste d'observation sur ces sommets. Quand j'en ai parlé aux chefs de sotnias, ils ont répondu que la montagne est inaccessible à des cosaques montés et qu'ils ne voulaient pas éreinter leurs hommes en leur faisant faire cette ascension à pied (1).

(1) Quelques jours plus tard, j'ai vu un cavalier japonais, suivi de plusieurs autres, monter cette même côte, jusqu'au sommet, en tenant déployé le drapeau du Soleil-Levant.

Je suis descendu chez moi pour dîner. A peine rentré, je recevais l'ordre du général Lioubavine d'aller immédiatement avec deux sotnias renforcer le détachement du général Rennenkampf, tombé dans une embuscade. Dix minutes plus tard, nous chevauchions au trot allongé dans la direction d'Aian-ia-min. Entendant des coups de feu assez proches, je commandai le galop de chasse. A un tournant de la route apparurent le général Rennenkampf et son détachement qui se retiraient. Leur entreprise avait échoué.

Le but de la reconnaissance était de s'assurer si le col entre Saïmatzé et Aian-iamin était occupé par les Japonais. Le meilleur moyen d'obtenir des renseignements exacts sans grosses pertes eût été de trouver une route qui tournât ce col et de surprendre l'ennemi. Mais le général estima plus simple d'aller droit au but, sans s'inquiéter des horions possibles. Comme d'habitude, il descendit de cheval au bas de la montagne et se mit à la gravir en marchant à cinquante mètres derrière ses éclaireurs; il avait à ses côtés le comte Cheptizky, attaché militaire autrichien, avec lequel il causait tranquillement, sans souci du danger d'être fusillés à bout portant, si les hauteurs étaient entre les mains des Japonais. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au col sans rencontrer personne. Là-haut seulement ils trouvèrent des traces du passage récent de l'ennemi.

N'ayant rien remarqué d'insolite de l'autre côté du versant, le général, après une courte halte, reprit le chemin de Saïmatzé, laissant un poste d'observation sur le col et un peloton en réserve au bas de la montagne. On ne s'aperçut pas de l'absence du capitaine Zéderberg, demeuré en arrière.

La colonne de reconnaissance n'était plus loin du cantonnement, quand des coups de feu retentirent soudain derrière elle. Un cosaque arriva bride abattue et avertit le général que de nombreux Japonais avaient envahi la montagne, ouvert le feu sur le poste et la réserve, et que ceux-ci avaient dû battre en retraite. Zéderberg, entouré, était prisonnier. Le général revint sur ses pas et donna l'ordre d'escalader, à pied, les pentes.

Comme d'habitude, les Japonais étaient invisibles et nous tirions un peu au hasard. Il arriva même qu'ayant enlevé une hauteur, les cosaques n'y trouvèrent personne et s'aperçurent seulement alors qu'on tirait du côté opposé. C'est un effet assez fréquent de l'écho dans la montagne.

Nous n'étions pas en forces suffisantes pour nous emparer de ces posi-



LE 2e RÉGIMENT DES COSAQUES DE NERTCHINSK

tions, défendues par deux ou trois compagnies d'infanterie, et l'on dut se replier. Malheureusement, Zéderberg ne put être délivré.

Le comte Cheptizky me confia qu'il avait éprouvé une forte émotion en gravissant cette côte, sans savoir si le sommet n'en était pas occupé par l'ennemi. Ce n'est que par une chance inexplicable que les Japonais quittèrent leur poste sur le col au moment où le général y montait. Cheptizky blâmait notre chef de toujours risquer sa vie dans des équipées impardonnables même à un sous-lieutenant. Il paraît que, pendant le feu, Rennenkampf se trouvait constamment aux premières lignes et s'amusait à tirer sur les Japonais avec son revolver-carabine Mauser.

Les blessés et les morts furent portés sur des civières par des Chinois réquisitionnés dans les villages voisins.

En arrivant à Saïmatzé, nous avons eu la joie d'apprendre que Zéderberg était rentré sain et sauf (1). Les Japonais l'avaient surpris au moment où il examinait leur bivouac dans la vallée; mais il avait réussi à se sauver en courant par un étroit sentier au-dessus d'un précipice, et, coupant au plus court, était arrivé à Saïmatzé avant nous.

On manque de vivres, les officiers sont affamés; cependant Pépino continue à me servir de bons dîners. Il dit chaque fois qu'il ne lui reste plus de provisions fraîches et que demain il faudra ouvrir les boîtes de conserves; mais, le lendemain, les provisions fraîches durent encore. J'invite tous les jours des camarades; seulement, je ne puis leur offrir que du thé comme boisson, car dans tout le détachement il n'y a plus de spiritueux. Quand un convoi nous en apporte, ils durent rarement plus d'un jour.

Pour des cas extrêmes, je conserve précieusement un flacon de cognac de l'année 1810; j'ai aussi trouvé au fond d'une de mes malles un certain élixir, dont j'ai complètement oublié la provenance. C'est fort regrettable parce que cet élixir semble être une panacée contre tous les maux et je voudrais bien en faire venir encore.

22 mai. — Pour la distribution des croix de Saint-Georges que l'on vient de recevoir du quartier général de l'armée, tout le détachement fut réuni dans un vaste champ au sud de la ville. La journée était belle et la vue des troupes rangées en bataille, en blouse et casquette blanches, était d'un bel effet dans cet imposant décor.

(1) Il fut tué deux mois après.

LES NOUVEAUX DÉCORÉS. — RENNENKAMPF

Le général a lu les noms des cosaques qui s'étaient distingués, et, après une courte allocution, il leur a accroché la croix des braves sur la poitrine. A la fin de cette cérémonie, les troupes ont présenté les armes et le général a donné le signal d'un hourra pour l'empereur, les impératrices, le général Kouropatkine et les chevaliers de Saint-Georges nouvellement promus. Les troupes ont défilé devant lui et se sont dirigées du côté des fosses préparées pour recevoir les tués d'hier.

Le comte Cheptizky est parti pour Liao-Yang. Peut-être avait-il assez d'un détachement aussi remuant et d'un général qui conduit sous le feu de l'ennemi les personnes de sa suite toutes les fois qu'il en trouve l'occasion.

J'ai fait la connaissance du capitaine prince Karaguéorguiévitch, connu à Paris sous le nom de prince Arsène Kara-Georges, ou Kara tout court. Il est attaché au 2e régiment des cosaques d'Argoune. De taille moyenne, solidement bâti, très vif, il a fait son service en Russie au régiment des chevaliers-gardes, et parle le russe tout à fait couramment, quoique avec un léger accent. Il nous raconte de verve ses aventures pendant une reconnaissance derrière les lignes de l'ennemi, où il avait réussi à s'introduire avec beaucoup d'adresse et de courage. En sortir sans y laisser sa peau fut particulièrement difficile. Karaguéorguiévitch possède la principale qualité des grands aventuriers des seizième et dix-septième siècles : l'audace poussée, quand il le faut, jusqu'à la témérité. Ainsi que ses ancêtres, les chefs de bandes guerrières, il doit aimer la vie et toutes les jouissances qu'elle comporte, toujours prêt néanmoins à la sacrifier quand l'enjeu en vaut la peine. Combien sont différents nos modestes héros, marchant à la mort sans enthousiasme peut-être, mais avec le calme et la soumission des humbles au destin!

23 mai. — Keller m'a fait savoir que nos chevaux étaient arrivés de Russie et se trouvaient présentement à Lian-schan-gouan. Profitant de ce que notre détachement allait rester deux ou trois jours à Saïmatzé, j'ai demandé au général la permission d'aller chercher mes chevaux. Il m'accorda cette permission d'autant plus volontiers qu'il désirait faire reconnaître le pays dans cette direction.

Je fus prêt en un tour de main, et à neuf heures du matin je me mis en route avec mon ordonnance Ivan Makaroff et cinq cosaques d'escorte.

Nous descendîmes le courant du Badao-hé pendant cinq kilomètres à

LA DISTRIBUTION DES DÉCORATIONS MILITAIRES PAR RENNENKAMPF

peu près, puis nous tournâmes à l'ouest dans la région des montagnes.

Près d'un village, mes cosaques reconnurent un cheval du régiment. Il avait une blessure à la jambe qui le rendait impropre au service. Il arrive souvent que les chevaux blessés et qui ne peuvent plus servir sont abandonnés aux Chinois qui en prennent soin et les remettent quelquefois sur pied. Si les blessures sont incurables, ils les abattent et les mangent; les Chinois ne dédaignent pas non plus les bêtes crevées : ils s'en nourrissent sans que leur santé en souffre le moins du monde.

Nous sommes très surpris de voir sur la montagne un troupeau de neuf vaches; en traversant un village, nous entendons le gloussement des poules et le chant d'un coq; des oies, selon leur habitude, traversent la route, devant nous, tout effarées; des canards barbotent dans les mares. Ce spectacle est tellement inusité que nous ne pouvons en détacher les yeux. Il nous faut résister à la tentation d'embrocher quelques-uns de ces volatiles, car nous n'avons pas le temps de cuisiner. Nous nous promettons cependant de revenir nous approvisionner dans ce pays d'abondance où les bêtes semblent ignorer l'existence du cosaque vorace et insatiable. Le sous-officier chef de mon escorte me dit qu'il est venu réquisitionner dans ces parages il n'y a pas longtemps et qu'il n'y avait ni bétail, ni oiseaux de basse-cour. Leur apparition démontrerait que les Chinois ont eu vent de notre retraite. Il serait intéressant pour nous de savoir si les Japonais ne nous ont pas remplacés dans ces parages.

Quand nous demandons aux habitants s'il y a des Japonais ou des Khounhouzes dans les environs, ils nous répondent invariablement : *Ipen khounhous méiou!* (Il n'y a ni Japonais ni Khounhouzes.) Les croire sur parole serait très imprudent.

Nous traversons le village de Soun-za-fa, où le capitaine Djiandiéri nous offrit l'hospitalité, il n'y a pas bien longtemps. Mes cosaques, qui sont de la 6e sotnia, sont accueillis très amicalement par les habitants.

J'ai prévenu ma petite troupe qu'en cas d'attaque des Khounhouzes, nous ne répondrions pas à leur tir; s'ils nous barraient le passage, nous le forcerions à l'arme blanche, sans perdre du temps à faire le coup de feu.

Nous faisons halte dans le village d'Aitza-poutza. A notre demande de nous vendre du fourrage, les habitants répondent : *Méiou*. (Il n'y en a pas.) Mon sous-officier, expert en matière de réquisition, en trouve cependant, caché dans une fosse et recouvert de gaoliane. Les Chinois ne protestent pas et paraissent satisfaits du prix que je leur paye. Nous nous quittons

LA DISTRIBUTION DES DÉCORATIONS MILITAIRES PAR RENNENKAMPF

bons amis. *Schibko znakom*, disent les Chinois, croyant s'exprimer en russe. *Schibko* veut dire, rapide; *znakom*, connu; mais le sens que les Chinois attribuent à cette phrase est : « Nous sommes amis. »

Ils appellent « capitan » tous les chefs, qu'ils soient généraux ou sous-lieutenants.

La route monte jusqu'au col qui s'appelle Fen-schou-line, comme les deux autres, situés entre Liao-Yang et Saïmatzé, Saïmatzé et Tzian-tchan. Ces homonymes sont fréquents en Chine; il faut supposer que les habitants du pays savent les différencier d'une façon quelconque, mais, sur la carte d'état-major, ces répétitions se retrouvent et peuvent causer des malentendus.

Des silhouettes d'hommes apparaissent au loin, sur la montagne que nous allons franchir. Que sont-ils? amis ou ennemis? Nous ne pourrons le savoir qu'en allant au-devant d'eux. Arrivés au sommet, nous y trouvons un poste d'observation du 11e régiment de tirailleurs sibériens.

De l'autre côté de la montagne, nous débouchâmes dans une étroite vallée, qui nous conduisit au bivouac de l'avant-garde du corps d'armée de l'Est : cinq ou six bataillons et plusieurs batteries.

Le campement paraissait très animé, la musique jouait auprès du quartier des officiers, des chants résonnaient en divers endroits, un groupe de soldats se pressait autour de la boutique d'un cantinier. Un bel ordre régnait partout : les routes étaient bien tracées, bordées de fossés de drainage; les ponts en bois, solidement construits, avaient des garde-fous; les factionnaires, échelonnés le long de la ligne du camp, se transmettaient les ordres en les criant de l'un à l'autre et les faisant parvenir à destination par ce téléphone primitif.

Mes cosaques dirent : « Que c'est gai ici! » Et, de fait, nous n'avions jamais vu chez nous pareille animation. Cet ordre et cette propreté ne peuvent être obtenus que dans l'infanterie campée en plein champ; et le bien-être provenait de ce que les routes étaient accessibles aux trains militaires et aux convois de l'intendance qui fournissaient le nécessaire et même un peu de luxe sous forme de spiritueux et de douceurs, dont les Russes sont très friands. On ne peut comparer la vie d'un grand camp d'infanterie avec celle que l'on mène dans les cantonnements de la cavalerie, où les hommes habitent des fanzas imprégnées de l'odeur spécifique de la Chine, pendant que leurs chevaux piétinent au fond des cours dans le fumier et la boue qui ne sèchent jamais.

Le comte Keller était au quartier général de Lian-schan-gouan, à six kilomètres plus loin. Il faisait déjà nuit. Nous passâmes devant de nouveaux campements; des feux étaient allumés; on entendait les chœurs des soldats. Oh! oui, la troupe campée, surtout l'infanterie, qui peut emporter tout ce dont elle a besoin dans ses chariots du train et n'a pas le souci et l'encombrement du cheval, est beaucoup plus



ENTERREMENT DES MORTS

joyeuse au repos que les cavaliers dont les quartiers sont dans les villages.

Nous entendîmes le bruit rythmé de sabots battant le sol et bientôt passa devant nous une victoria attelée d'une paire de grands chevaux. On aurait pu se croire quelque part en Europe et non au fin fond de la Mandchourie. Ce que j'envie à ces gens fortunés, c'est le télégraphe que nous n'avons pas chez nous. On se sent plus près de ceux qu'on aime quand on peut brièvement et rapidement communiquer avec eux.

La route montait un peu et nous vîmes apparaître de l'autre côté les feux d'un grand campement, qui devait être le quartier général de

Lian-schan-gouan. Nous y arrivâmes un peu avant neuf heures du soir.

Keller et sa nombreuse suite soupaient en plein air, assis à de longues tables dressées dans la cour d'une riche habitation chinoise.

L'aimable amphitryon et ses convives me firent un accueil des plus chaleureux; je serrai, autour des tables, toutes les mains tendues vers moi, et je pris place entre Keller et son sympathique chef d'état-major, le colonel Oranowsky.

Pendant que le commandant de place me donnait à manger et que Keller me versait à boire, je répondais aux nombreuses questions qui pleuvaient sur moi de tous les côtés.

Une perpétuelle rivalité subsiste entre les différentes armes, et j'ai bien senti que nous ne sommes pas en faveur au corps d'armée de l'Est. Je répondis par conséquent avec beaucoup de circonspection, quitte à me dégoiser plus tard, quand je resterais en tête à tête avec Keller.

Le souper s'acheva avec beaucoup d'entrain; on se sépara assez tôt, parce que Keller se propose d'aller inspecter ses positions d'avant-garde demain matin à sept heures.

24 mai. — J'ai passé la nuit dans la tente de Keller; quelle bonne et longue causerie! On a tant de choses à se dire quand on est lié depuis l'enfance par une amitié comme la nôtre! Il m'a réveillé ce matin avec son rire si joyeux.

Théodore n'est pas devenu plus débrouillard depuis que nous nous sommes quittés à Lian-dan-san. Hier soir, il m'a préparé le lit-sac sens dessus dessous. J'ai dû le refaire complètement pour pouvoir y entrer. Lui aussi est content de me revoir. Il nous sert le cacao et les œufs à la coque comme autrefois.

Keller a fait amener les chevaux arrivés de Russie. Le cheval kabardien, que j'ai acheté à l'escorte de l'empereur, est superbe : sa robe d'alezan doré scintille au soleil; sa tête est sèche, fine; l'œil est grand et brillant, les reins robustes, les jambes et les pieds d'acier. Le second cheval, que m'a cédé un ami, est aussi très bon, mais un peu lourd: il n'a ni la race ni l'élégance du premier. Ces deux chevaux, surtout le second, me paraissaient petits quand je les achetai, en comparaison des hunters que je montais à Rome pour la chasse au renard: mais ici, où l'œil s'est habitué aux poneys de la Mongolie et du Transbaïkal, je les trouve plutôt grands. En souvenir d'un cheval kabardien, qui m'a fait un si bon service

pendant la campagne de Turquie, j'ai nommé le premier *Djiguitte*. C'est ainsi que les Circassiens nomment ceux de leurs guerriers qui se sont particulièrement distingués. Le second portera le nom d'*Ali*, en souvenir d'un superbe étalon que j'avais acheté lors de ma première promotion au grade d'officier dans la garde à cheval.

En nous faisant nos adieux, Keller et moi, nous avons été encore plus émus qu'à notre séparation à Lian-dan-san : c'était peut-être un pressentiment que nous ne nous reverrions plus en ce monde.

Il y a plusieurs boutiques d'épicerie à Lian-schan-gouan, et j'en ai profité pour renouveler mon fonds de provisions, complètement épuisé. J'emporte vingt livres de caramels, très appréciés par tout le monde, ainsi que toutes les denrées sucrées et le chocolat : c'est évidemment un besoin de l'organisme.

Le commandant de place m'a raconté les aventures d'un certain Dmitrenko, ancien officier de cosaques, chassé du service pour mauvaise conduite et indiscipline. Il était venu en Extrême-Orient pour brasser des affaires après avoir essayé de différentes spéculations et avait fini par se faire pourvoyeur de bétail de l'armée. C'était avantageux : il achetait des troupeaux aux Chinois et les revendait aux troupes en touchant la différence entre les prix du marché et les prix très élevés fixés par l'intendance militaire. Mais Dmitrenko trouva encore mieux : il enlevait le bétail aux Chinois sans rien payer et empochait toute la somme. Il arriva, malheureusement pour lui, que deux Chinois ne voulurent pas céder leurs troupeaux sans recevoir ce qui leur était dû, et Dmitrenko les tua pour les convaincre qu'ils avaient tort. Les habitants du village portèrent plainte au général Keller et celui-ci fit mettre Dmitrenko en jugement. Le tribunal militaire le condamna à être pendu, mais le commandant en chef a commué cette peine en travaux forcés à perpétuité. C'est dommage, car ce gredin avait bien mérité la potence, et son châtiment eût été d'un exemple salutaire pour un tas de sinistres personnages qui suivent l'armée comme des loups en quête de carnage. Ce sont pour la plupart des Caucasiens-Géorgiens, Imérètes et Arméniens qui n'ont conservé des traits saillants de leur race, jadis guerrière, que des instincts de meurtre et de rapine. Ils font peu de cas du sang... des autres, quand il s'agit de s'approprier de l'argent. Les crimes, si fréquents au Caucase, ont presque toujours des mobiles d'intérêt.

Le général Rennenkampf m'a prévenu qu'à mon retour à Saïmatzé

je ne le trouverais peut-être plus, car les Japonais pouvaient l'attaquer d'un moment à l'autre. Ses forces n'étant pas suffisantes pour opposer une résistance effective, il se retirerait alors sur Tzian-tchan, qui, outre l'avantage de posséder de grands dépôts de vivres et de fourrage, couvre les routes du Yalou à Moukden et occupe une position stratégique très importante. Pour le moment, une armée japonaise, venant du Yalou, parviendrait jusqu'à Moukden sans rencontrer un seul soldat, toutes nos troupes étant concentrées dans le quadrilatère de Liao-Yang, Inkou, Port-Arthur et Lian-schan-gouan. Sur notre flanc gauche, les seules troupes qui feraient face à une armée ennemie marchant sur Moukden sont les trois régiments de cosaques du général Rennenkampf et un petit détachement du lieutenant-colonel Madritoff, qui a aussi sous ses ordres une petite bande de Khounhouzes.

Si les prévisions du général Rennenkampf se réalisaient et que Saïmatzé tombât entre les mains des Japonais, il me faudrait prendre pour le retour une autre route : remonter la vallée du Tzao-hé, traverser le grand col du Fen-schou-line et passer par Siao-sir, comme nous l'avons fait en sens inverse pendant le raid du 18 au 19 mai. C'est un long détour, et je préférerais couper au plus court en revenant par la route que nous avons prise hier au risque de trouver les Japonais à Saïmatzé. Dans ce cas, j'aurais la ressource de me jeter éventuellement dans la montagne en tâchant de contourner les positions ennemies, ce qui est faisable avec une petite troupe sans bagages. J'ai des appréhensions seulement pour mes chevaux, auxquels je tiens beaucoup.

Au moment du départ, fixé à onze heures du matin, les cosaques m'ont exprimé le désir de rester à Lian-schan-gouan jusqu'à demain, en prétextant la fatigue des chevaux. J'ai bien compris que ce n'était qu'un prétexte pour passer une journée de repos dans un endroit où la vie est gaie et la nourriture abondante. J'avais, autant qu'eux-mêmes, envie de prolonger ma visite, ne fût-ce que de quelques heures, mais je ne me laissai pas aller à cette tentation. Je sais aussi que je n'ai qu'un mot à dire pour que Keller obtienne du commandant en chef ma permutation dans son corps d'armée ; mais je suis décidé à n'avoir recours à cette démarche qu'à la dernière extrémité, considérant qu'il est peu digne de demander un changement de service seulement parce que l'on y trouve de l'avantage.

Ayant fait un grand détour, pour exécuter le désir de Rennenkampf de

reconnaître le pays à l'est de Lian-schan-gouan, nous ne sommes arrivés à Soun-za-fa qu'à la nuit tombante. Il pleuvait à torrent, et j'ai résolu d'y passer la nuit, malgré le danger d'être attaqués pendant notre sommeil. Les patrouilles japonaises, en effet, arrivent jusqu'ici, et les Khounhouzes sont partout.

J'ai pris les précautions nécessaires contre une surprise : la porte d'entrée de la cour a été fermée et barricadée, et l'ordre donné à la sentinelle de défendre aux habitants de la fanza de l'ouvrir sous aucun prétexte. Sorti la nuit pour m'assurer que tout était en ordre, j'ai trouvé endormi le cosaque de faction. Je veillerai moi-même.

25 mai. — Je réveille mes hommes à trois heures du matin. Ils bâillent, s'étirent et se décident difficilement à se mettre sur pied. Il faut mener les chevaux à l'abreuvoir, les brosser, les étriller, leur donner du grain. Les cosaques, installés enfin autour d'une marmite pleine de thé, y puisent à tour de rôle avec leurs cruches en métal émaillé — ustensile indispensable en campagne.

Pour les habitants de la Sibérie, boire du thé est une affaire, presque un cérémonial. Gravement assis en cercle, ils hument leur boisson à petites gorgées en grignotant un morceau de sucre. Le *tchaéranié* (action de prendre du thé) dure des éternités, et l'on a toutes les peines du monde à leur faire lever la séance. Les cosaques de la Sibérie et du Transbaïkal sont très lambins et ne ressemblent guère à leurs congénères du Don, du Caucase et d'autres régions, très actifs et débrouillards.

Je montai *Djiguitte* et j'éprouvai tout de suite cette sensation indescriptible qu'une bête de race procure à son cavalier. Il a ce pas allongé des chevaux du Caucase, faisant sept à huit kilomètres à l'heure sans trotter. Aller ainsi par une belle journée et dans un superbe pays, c'est vraiment chose délicieuse. Savoir qu'on peut rencontrer l'ennemi d'un moment à l'autre et que la mort vous guette à chaque pas exalte encore plus la joie de vivre.

A l'endroit où nous avons vu hier neuf têtes de bétail, il y en a vingt aujourd'hui. Si seulement nous étions sûrs que Saïmatzé n'est pas occupé par les Japonais, nous ferions certainement une razzia de ce troupeau. En réponse à cette tentation, voici que nous entendons dans la direction de Saïmatzé le bruit d'une vive fusillade. On s'y bat évidemment; donc, nos troupes ne l'ont pas encore abandonné. Nous accélérons le pas.

En débouchant dans la vallée du Badao-hé, nous apercevons de l'autre côté de la rivière dix fantassins marchant en file dispersée dans la même direction que nous. Mes cosaques serrent les rangs et disent que ce sont des Japonais. Cela me paraît impossible, car ils semblent ne faire aucune attention à nous, quoique nous n'en soyons séparés que de trois à quatre cents mètres. Je ne puis, à l'œil nu, distinguer leur uniforme et ne réussis pas à les prendre dans le champ de ma jumelle. Si c'étaient des Japonais, il serait préférable de ne pas attirer leur attention. Ils nous prennent peut-être pour une de leurs patrouilles, car nous portons, ainsi que leurs cavaliers, des bandes jaunes à la casquette et au pantalon.

Nous faisons ainsi côte à côte près de deux kilomètres; soudain, nous voyons apparaître une chaîne d'infanterie qui s'avance à notre rencontre. Les cosaques, après un instant d'hésitation, reconnaissent que ce sont des nôtres; et, comme ils échangent des coups de fusil avec ceux qui sont de l'autre côté de la rivière, nous apprenons que ceux-ci sont des Japonais! Ils n'étaient pas seuls d'ailleurs, car une fusillade nourrie part tout à coup des hauteurs au-dessus d'eux.

Afin de ne pas nous trouver entre deux feux, nous tournons à gauche, derrière la chaîne de nos tirailleurs. En ce moment, les Japonais, comprenant leur bévue, tirent sur nous. Mais il est trop tard, nous sommes déjà loin : il n'est plus aussi facile qu'auparavant de nous atteindre... Ce qu'ils ont dû rager de s'être laissé rouler ainsi!

En traversant un affluent du Badao, *Djiguitte* se casse un gros bout du sabot et perd un fer. Il se met alors à boiter piteusement. Il fallut le conduire à la main. Au moment où nous croisions une seconde ligne d'infanterie qui marchait à l'attaque, je demandai à l'un des officiers si le détachement du général Rennenkampf était encore là. Il me répondit que les cosaques étaient partis hier pour Tzan-tchan, et que le 23e tirailleurs sibériens les avait remplacés à Saïmatzé: leur régiment se trouvait avec une batterie de montagne à cinq kilomètres d'ici, sur la route de Fen-schouline. Je me décidai à rejoindre le détachement pour ferrer *Djiguitte* avant de continuer la route sur Tzan-tchan.

Les balles de l'ennemi nous poursuivaient avec rage; on nous prenait probablement pour un groupe d'officiers supérieurs. Cela n'avait pas de sens de se faire tuer ou blesser sans prendre aucune part à la bagarre; mais, par malheur, il nous était impossible d'allonger le pas, car mon pauvre cheval boitait terriblement. Ayant enfin atteint les murs d'un

village, nous avons pu continuer notre chemin avec moins de danger.

Je pensais que cette fusillade n'était qu'une escarmouche entre les postes avancés des deux partis; je dus bientôt me convaincre que c'était le commencement d'un combat sérieux. Un tirailleur nous dépassa, allant bride abattue réclamer des renforts.

Quand nous arrivâmes dans la vallée qui mène au col du Fen-schouline, nous trouvâmes le détachement, commandé par le général Grékoff, bivouaquant sur la lisière d'un petit bois. L'infanterie, avec sept pièces de montagne, se mettait déjà en mouvement. Les officiers achevaient de goûter et m'offrirent du thé; mais il ne restait plus de pain : ils avaient tout mangé.

A côté de nous, deux cadavres, recouverts de toiles à tente-abri, étaient étendus sur des civières. Une patrouille les avait trouvés ce matin près de Saïmatzé, affreusement mutilés, probablement par des Chinois, qui se sont peut-être vengés ainsi de quelque acte de violence (1).

Je n'ai pu résister à l'envie d'assister à la bataille, malgré la perte de temps qui devait en résulter. Je changeai encore une fois de cheval, ne voulant pas exposer *Ali* au risque d'être tué.

Les premiers coups de feu furent tirés par les Japonais vers six heures du matin; nous les avions entendus étant en marche. Une compagnie du 23e tirailleurs vint alors renforcer ses avant-postes, repoussa l'ennemi et rapporta comme trophée dix fusils que les Japonais avaient laissés sur le terrain en emportant leurs blessés et leurs morts. Nous fûmes accidentellement témoins des préliminaires de l'engagement; maintenant, l'ennemi, ayant probablement reçu des renforts, reprenait l'offensive, et tout notre détachement s'ébranlait pour soutenir ses lignes avancées.

Les tirailleurs et deux canons s'établirent sur un éperon de la mon-

(1) Dans les grandes agglomérations d'hommes, il se trouve toujours des individus de moralité douteuse, dont les passions criminelles sont favorisées par l'état de guerre, *modus vivendi* spécial, où la vie propre et surtout celle des autres n'a pas la même valeur qu'en temps de paix. Des actes de pillage, de violence sont inévitables. Il faut les réprimer avec la plus grande sévérité. Je ne sais si des crimes ont été commis par des cosaques durant la guerre actuelle; je puis affirmer cependant que, dans les régiments de Nertchinsk et de Verchnéoudinsk, où je faisais mon service, la conduite des cosaques a été exemplaire. Les seules plaintes des habitants que nous ayons eu à enregistrer se rapportaient à la dévastation de quelques maisons abandonnées que nous rencontrions sur notre passage. Partout où les Chinois sont restés chez eux, ils ont fait bon ménage avec les cosaques et ont été rarement molestés. On ne peut pas en dire autant de l'infanterie, qui, en hiver, détruisait des villages entiers pour avoir du bois à brûler.

tagne qui ferme l'entrée de la vallée ; les cinq autres canons restèrent en bas et prirent position en face de Saïmatzé.

Je gravis aussi cet éperon et j'attachai mon cheval à mi-côte, auprès des caissons, où je le crus à l'abri des balles et même des obus. Moi-même, j'allai rejoindre les tirailleurs dissimulés derrière d'épais buissons.

La vue embrassait un vaste panorama de monts boisés, disposés en amphithéâtre entre un pic conique, au pied duquel se trouve Saïmatzé, et un rocher vertical au-dessus du Badao-hé.

En bas, nos tirailleurs s'avançaient en lignes échelonnées entre les saulaies éparses sur les dunes de sable ; ils traversaient la rivière et remontaient le talus labouré qui dévale en pente douce jusqu'à la lisière de la forêt couronnant les hauteurs. C'est de là que partait la fusillade très violente de l'ennemi. Mais l'on ne voyait personne, grâce au soin que mettent les Japonais à se tenir hors de vue et à la poudre sans fumée maintenant employée.

Un cavalier se tenait sur la cime du pic, au-dessus de Saïmatzé. Il portait le drapeau national du Soleil-Levant, et les brisures du disque rouge dans les plis flottants de l'étendard pouvaient être prises pour une croix. Ceci expliquerait les accusations d'abus dont se seraient rendus coupables les Japonais en déployant frauduleusement l'insigne de la Croix-Rouge (1).

Ce sommet que gravissaient maintenant des hommes à cheval, tandis qu'un feu meurtrier partait de la forêt hérissant les pentes de la montagne, était celui-là même que mes camarades considéraient comme inaccessible, quand je proposais d'y placer un poste d'observation.

La ligne de feu de l'ennemi, concentrée sur les chaînes de nos intrépides tirailleurs, s'étendait à peu près sur deux kilomètres. Les nôtres avançaient lentement, à découvert, sur un terrain labouré, et répondaient à peine à la fusillade. Tous leurs efforts tendaient vers la forêt où se cachait l'ennemi. En ce moment, les volontaires du 23e régiment s'élan-

(1) Que ces abus aient souvent été pratiqués, c'est certain ; mais quelquefois nos officiers ont été induits en erreur en prenant le drapeau national nippon pour celui de la Croix-Rouge. En général, les façons d'agir des Japonais n'ont pas toujours été correctes, et ce qu'ils appelaient des stratagèmes de guerre n'eût été toléré dans aucune armée civilisée. La convention de Genève et celles qui pourront être adoptées plus tard seront probablement traitées par les nations nouvellement civilisées comme des préjugés démodés, bons seulement pour les barbares de l'Europe.



BATTERIES JAPONAISES

Saïmatzé

cimetière

0 — 1000 m.

Japonais.

Russes.

PLAN DU COMBAT DE SAÏMATZÉ

cèrent à l'assaut du rocher au-dessus du Badao-hé, et l'escaladèrent afin de prendre les Japonais à revers. Ce mouvement ne pouvait pas être aperçu de l'ennemi, et cependant nous vîmes deux fortes colonnes se porter à la rencontre de nos vaillants soldats. Au-dessus de nous, sur la cime de la montagne, des Chinois semblaient gesticuler. C'étaient apparemment des espions communiquant aux Japonais les mouvements de nos troupes.

Avec quelle angoisse nous suivions des yeux nos volontaires qui, au lieu de surprendre l'ennemi, allaient eux-mêmes tomber dans une embuscade! C'était navrant de les voir marcher à la mort sans pouvoir les prévenir du danger qui les menaçait. Bientôt, une fusillade violente éclata dans la forêt au-dessus du rocher; elle dura quelques minutes, et notre petite troupe, très diminuée, apparut de nouveau sur la crête et dégringola la rampe presque verticale du rocher, poursuivie par les Japonais, qui la fusillaient du haut en bas à courte distance.

L'attaque en plaine échoua aussi. Nos tirailleurs, qui avançaient à découvert, comme on fait aux manœuvres contre un ennemi imaginaire, présentaient une cible très apparente, tandis qu'eux-mêmes ne voyaient pas d'où partaient les coups. Nos chaînes s'arrêtèrent et se couchèrent; mais le tir des Japonais, disposés en arc de cercle, les prit en enfilade et bientôt la retraite s'imposa. Nos tirailleurs se retirèrent lentement, sans chercher un abri, en profitant des plis du terrain. Pauvres gens! ils ont montré beaucoup de courage, mais combien inutile! Du haut de notre colline, nous avons assisté à la déchéance de l'ancienne tactique et du mode de combat que le tir rapide à longue portée et la poudre sans fumée ont modifiés du tout au tout.

Je tâchais de suivre, à l'aide de ma jumelle, toutes les phases de l'engagement, ce qui était assez difficile avec un objectif à fort grossissement; mes soldats attiraient mon attention tantôt sur un coin du champ de bataille, tantôt sur un autre, et je leur communiquais les détails que l'on ne pouvait distinguer à l'œil nu. Cet échange d'observations me rapprocha de ce milieu si simple et si sympathique. Je sentais que je leur plaisais aussi, et nous avons causé avec animation jusqu'au moment où vint notre tour de prendre part au combat.

Un frémissement de curiosité courut dans nos rangs quand on vit émerger de la forêt des Japonais qui descendirent en courant une centaine de mètres et disparurent derrière un pli du terrain. Après quelques

instants, un homme se leva et s'élança vers l'abri le plus proche. Les autres suivirent un à un, jusqu'à ce que toute la chaîne fût réunie: le temps de reprendre haleine, et ce mouvement en avant recommença. Pendant chacun de ses changements de position, les feux de salve et le tir rapide de l'ennemi resté sur place augmentèrent d'intensité. Ces bouts de chaîne, avançant par échelons, s'étendirent sur plus d'un kilomètre en largeur. On ne voyait les assaillants que pendant quelques courts instants, et pas plus d'un seul à la fois: ce qui rendait notre tir tout à fait inefficace.

Espérons que nous saurons profiter de cette leçon et que les traditions et la routine qui exigent qu'on marche à l'ennemi sans souci de s'exposer seront abandonnées. Combien d'officiers m'ont dit qu'ils considéraient comme honteux de ne pas rester eux-mêmes debout quand les soldats recevaient l'ordre de se coucher! Quand donc comprendra-t-on que la vie de chacun, officier ou soldat, est précieuse? Il faut tâcher de la conserver le plus longtemps possible pour le plus grand tort de l'ennemi, et parce qu'il n'est pas facile de la remplacer quand on est éloigné de son pays de plus de huit mille kilomètres.

Pendant que les chaînes japonaises avançaient à travers champs, leurs réserves se massaient derrière la forêt et prenaient un chemin creux conduisant au Badao-hé. Elles marchaient en deux colonnes, d'un bataillon chacune. Profitant de l'occasion rare d'avoir trouvé des troupes japonaises massées, notre artillerie ouvrit le feu. Les tirailleurs furent enchantés de l'effet produit par nos obus: on entendait des exclamations à chaque coup qui avait bien porté : « Voici un joli cadeau pour vous. — Vous plaît-il? — En voulez-vous encore? — Bien touché. — Cela vous a calmés, paraît-il, etc. » Effectivement, l'attaque japonaise fut enrayée et la fusillade cessa. Mais voici qu'au-dessus de nos têtes nous entendîmes le son d'un projectile qui fendait l'air, et, une seconde plus tard, il éclatait assez loin derrière nous.

N'ayant pas distingué d'où partait le coup, je dis tout haut qu'il était fâcheux que nous ne tirions pas avec de la poudre sans fumée, à l'instar des Japonais qui restaient invisibles. « Mais pas du tout, repartirent les soldats. Voyez donc à droite, derrière cette colline bleue que l'on aperçoit dans le lointain : c'est de là qu'ils tirent. » A la distance d'environ quatre kilomètres, je vis un petit nuage de fumée blanche qui ne s'était pas encore dissipé, et bientôt après parurent un, deux, trois, jusqu'à six

points blancs, suivis aussitôt d'autant de détonations. Nous n'avions pas eu le temps de nous demander quel était le but de ces engins de mort que six shrapnels éclataient au-dessus de nos têtes. On entendit quelques gémissements: à côté de moi, une voix faible soupira : « Oh! mon Dieu! » et se tut pour toujours. Puis on emporta les blessés et les morts; et les vivants ne s'occupèrent plus que de l'ennemi auquel il fallait infliger le plus de mal possible.

Notre batterie tenta de riposter, mais ses obus éclatèrent très loin du but. Constatant l'inefficacité de son tir, elle se retira tout à fait. Ce fut vraiment bien regrettable, car elle pouvait encore nous rendre des services en tirant sur l'infanterie. Seulement, pour ne pas subir de grosses pertes, elle aurait dû prendre position derrière l'éperon de la montagne et changer de place de temps en temps. Mais il paraît que le tir indirect, étudié en temps de paix, était oublié, comme tant d'autres leçons de tactique que nous avons apprises aussi bien que les Japonais, et qu'on ne mit pas en pratique, on ne sait pourquoi, — par négligence peut-être, ou, ce qui serait pis encore, par mépris pour l'adversaire.

A peine nos canons descendus de la hauteur, des shrapnels éclatèrent au-dessus de l'endroit qu'ils occupaient. Je me souvins de mon cheval, attaché non loin de là. Si on ne l'avait pas emmené, il ne devait en rester que des miettes. Je fus bien content de n'avoir pas monté un de mes chevaux arrivés de Russie.

Quand notre batterie se tut, les Japonais reprirent l'offensive; ils descendirent vers la rivière pour la traverser. Ils étaient alors à notre portée; un commandement retentit, et nos tirailleurs ouvrirent le feu.

Je regrette vivement que la grosse pluie qui tombait depuis le matin m'ait empêché de faire quelques instantanés des soldats assis ou couchés à mes côtés. Il était intéressant de suivre sur leurs visages les impressions qu'ils éprouvaient, leur inquiétude, leurs craintes et les émotions inhérentes à leurs divers caractères. Quand ils s'installèrent sur la crête de la montagne, l'ennemi étant encore loin, l'unique sentiment était la curiosité; mais, à mesure que les Japonais approchèrent et que, de simples spectateurs, ils songèrent à entrer eux-mêmes dans le rôle d'acteurs, les rires et les plaisanteries cessèrent peu à peu. Les uns, graves et concentrés, se taisaient; d'autres étaient visiblement émus par cette menace de mort imminente. Bien peu conservaient leur calme et leur sérénité. Je regardai de nouveau mes compagnons quand les Japonais commencèrent



LE COMBAT DE SAÏMATZÉ, 25 MAI 1904

à répondre à notre feu et leurs balles à pleuvoir autour de nous avec le sifflement d'un essaim d'abeilles en plein vol; elles fouillaient la terre et hachaient les branches des buissons qui nous abritaient. De temps en temps, de perfides ricochets décrivaient des courbes en l'air avec un son plaintif et venaient nous prendre en traîtres. Ce genre de blessure est le plus dangereux.

Maintenant, les expressions avaient complètement changé : tous étaient absorbés par la lutte qui s'engageait; leurs regards se fixaient ardemment sur l'assaillant; ils déchargeaient leurs fusils avec l'irritation et l'acharnement que l'on met dans un combat corps à corps. On n'apercevait plus d'inquiétude sur ces faces bronzées; chacun s'oubliait soi-même et travaillait de bon cœur pour la cause commune.

L'officier qui commandait le peloton fut blessé par un éclat d'obus; on l'emporta. Il m'avait semblé nerveux avant le combat. Peut-être avait-il le pressentiment que cette journée lui serait funeste. Il ne causait pas avec ses hommes; il leur adressait seulement des ordres ou des recommandations : « Écartez-vous. — Baissez la tête. — Ne vous montrez pas. » Puis il se tut jusqu'au moment où l'on entendit un faible gémissement et le bruit d'un corps qui s'affaisse.

L'ordre de la retraite fut donné. La compagnie avec laquelle j'assistai à la bataille resta seule sur la hauteur pour couvrir ce mouvement.

J'ai fait mes adieux aux braves gens dont j'avais partagé le danger; on se lie vite en de telles conditions. Je les fis rire en leur disant que, moi aussi, je battais en retraite; car mon régiment était loin, et je ne me trouvais ici qu'en visite, sans avoir même été invité. Ils m'ont souhaité bon voyage et succès.

J'allai chercher mon cheval, mais ne le trouvai plus à l'endroit où je croyais l'avoir mis. Les artilleurs l'avaient probablement emmené en quittant leur position. Le plateau où nos canons étaient placés au début de l'engagement était littéralement labouré par les obus.

Au bas de la montagne, j'ai demandé à un soldat de la batterie s'il avait vu un cheval gris attaché auprès des caissons. Il me répondit : « Mais le voilà là-haut. » Il m'a fallu remonter de nouveau le raide talus. La pauvre bête, toute frisonnante et couverte d'écume, avait son bridon tellement emmêlé dans les buissons que j'eus beaucoup de peine à le dénouer. Les arbres et les broussailles tout autour étaient brisés par les obus, qui ont dû tomber dru en cet endroit; mais le cheval n'avait pas une égratignure : il a eu de la chance!

Sur l'éperon même, le feu de nos tirailleurs s'active; il est à supposer que les Japonais ont commencé l'assaut.

En bas, dans la vallée, j'ai rejoint le lieutenant-colonel Tolstoï; il emportait en souvenir un obus japonais qui n'avait pas éclaté. Un peu plus loin, nous trouvons le commandant du détachement, le général Grékoff, seul avec un correspondant militaire, le capitaine Safonoff.

Grékoff me dit : « Eh bien, vous avez pu vous assurer vous-même que je ne pouvais me maintenir contre une brigade d'infanterie avec mes trois bataillons. Mes sept pièces de montagne ne sauraient se mesurer non plus avec les douze canons de l'ennemi. » En effet, à juger par la ligne du feu, la force des chaînes d'attaque et de réserve que nous avons pu apercevoir, les Japonais doivent avoir en action au moins six bataillons, peut-être davantage, et deux batteries de six canons.

A l'ancien bivouac, le camp était levé; le train et deux bataillons étaient déjà partis, laissant sur place les manteaux roulés de ceux qui se battent, et qui devront porter ce fardeau superflu après plusieurs heures de combat par une journée très chaude. On se demande pourquoi cette charge n'a pas été prise par les fourgons du train.

Plus loin, la Croix-Rouge travaillait avec le plus grand zèle : beaucoup de blessés étaient pansés et l'on en attendait d'autres des positions avancées. Les civières manquaient. Il fallut libérer celles qu'occupaient les cadavres des soldats mutilés à Saïmatzé. N'ayant pas le temps de creuser des fosses, on les recouvrait seulement de grosses pierres. On pensait revenir bientôt et les ensevelir avec les honneurs militaires.

Le feu, ralenti pendant quelques instants, s'est ravivé; la fusillade redouble plus violente, et les balles commencent à tomber parmi nous : celà veut dire que notre arrière-garde a dû abandonner sa position et que les hauteurs sont occupées maintenant par les Japonais.

Les derniers hommes de l'arrière-garde arrivent, portant leurs blessés; ils ont ramassé ce qu'ils avaient laissé au bivouac avant de marcher à l'ennemi et se sont retirés en même temps que les médecins et les infirmiers de la Croix-Rouge, qui ont fait leur devoir jusqu'au bout, malgré le danger.

Deux compagnies se sont arrêtées et occupent le fond d'un fossé qui barre la vallée et forme un retranchement naturel. Ces compagnies ont mission de retenir l'ennemi autant que possible pour nous donner le temps de transporter nos blessés de l'autre côté de Sigo-ouline.

Le général Grékoff commanda la halte au pied de la montagne afin de laisser passer les charrettes de la Croix-Rouge et celles de l'intendance, remplies de blessés. Elles gravissaient lentement la côte par une route boueuse, à peine tracée dans le lit même du torrent et encombrée de grosses pierres détachées des rochers. A chaque cahot, l'on entendait des gémissements et des plaintes. Les blessés qui n'avaient pas perdu l'usage des jambes préféraient marcher en s'appuyant sur des bâtons que les soldats leur avaient coupés dans les taillis de la forêt. Les plus gravement atteints étaient portés à bras sur des civières.

Le feu cessa vers cinq heures. Le général Grékoff se hâte d'arriver à Fen-schou-line qu'il était résolu à défendre à tout prix. Il se pressait, de crainte que les Japonais n'y arrivassent avant lui, en prenant la route de Si-fa-la-tzé, par la vallée du Tzao-hé.

La traversée du col nous prit beaucoup de temps et le détachement ne fut réuni au bas du versant opposé qu'à sept heures du soir. Ici se détache vers le nord la route de Siao-sir, celle que je dois prendre. Je fis mes adieux au général, qui me chargea de transmettre verbalement au général Rennenkampf tous les détails du combat auquel j'avais assisté. Il me pria d'enlever tous les postes de correspondance que je rencontrerais, car sûrement les Japonais intercepteront le passage entre Sigo-ouline et Siao-sir dans le courant de la nuit ou demain matin. Je devais aussi donner l'ordre de faire ouvrir une nouvelle ligne de communication entre Siao-sir et Fanza-poutza, à l'ouest du Fen-schou-line et sur la route de Liao-Yang.

Le commandant de la sotnia occupant les postes de correspondance me supplia de ne pas m'arrêter avant d'arriver à Siao-sir, parce qu'il craignait que ses hommes ne fussent attaqués pendant la nuit par les Khounhouzes, devenus très audacieux depuis l'approche des Japonais.

Nous nous mîmes en marche. L'obscurité devint bientôt complète; je ne voyais rien et ne pouvais comprendre qu'on pût s'orienter et se mouvoir dans une nuit aussi noire. Mon ordonnance prit le bridon de mon cheval et me conduisit comme un aveugle.

Neuf cosaques du poste de Manza-poutza se joignirent à nous: à vingt kilomètres plus loin, nous relevâmes le deuxième poste.

Je comptai combien de fois nous aurions à traverser le torrent; cela m'occupait et rompait l'ennui de la cécité complète où je me trouvais.

Entre deux gués, nous eûmes à gravir des sentiers escarpés, au milieu d'un enchevêtrement de branches qui abattaient nos casquettes et nous

fouettaient le visage. A la descente, plus difficile encore, nous voyions poindre les étoiles, qui semblaient danser sur la surface mouvante des eaux, au fond du gouffre obscur.

Il était presque minuit quand nous arrivâmes au deuxième poste. Nous avions traversé le torrent vingt-deux fois!

Hommes et chevaux, sur pied depuis trois heures du matin, avaient grand besoin de repos. Je me décidai à coucher dans l'unique fanza occupée par les cosaques du poste, malgré la saleté révélée par la lumière vacillante d'un feu de copeaux, malgré aussi les recommandations du chef de la sotnia qui occupait les postes de correspondance.

26 mai. — Debout à trois heures du matin, je réveillai mes cosaques, qui s'éternisèrent de nouveau avec leur désespérant *tchaéranié*. Ce n'est ni l'absence de bonne volonté, ni l'indiscipline qui les rendent aussi inertes. On ne leur a rien enseigné dans leur *stanitza*, et ils sont entrés dans les rangs sans en savoir plus long que les paysans laboureurs. Ces mêmes hommes, quand ils ont servi quelques mois dans des régiments permanents, deviennent intelligents, actifs, et, chose curieuse, plus courageux que leurs frères ou camarades du même village qui servent dans des régiments de réserve, où l'on manque d'un bon cadre de sous-officiers pour l'éducation militaire.

Nous arrivons à Siao-sir à dix heures du matin, et, après une courte halte, nous repartons pour Tzan-tchan. J'avais grand sommeil, ayant peu dormi ces dernières nuits. Un dicton russe de circonstance m'est revenu à la mémoire : « Tu dormiras ton soûl dans ta bière. » C'est logique, mais peu consolant.

Il était temps de faire une halte.

Vers deux heures, je donnai l'ordre au sous-officier de nous devancer et de tâcher de se procurer du fourrage. Dans tous les villages traversés, les habitants prétendaient ne rien avoir. Enfin, dans un hameau, sous un hangar, on découvrit un peu de gaoliane. Une heure plus tard, je commandai de repartir. Nous allons au pas pour ne pas semer en route les emplettes rapportées de Lian-schan-gouan; mais, comme je voulais arriver à Tzan-tchan assez tôt pour être reçu par le général Rennenkampf et lui faire mon rapport sur la bataille d'hier, j'ai chargé le sous-officier de conduire la troupe et suis parti en avant avec un seul cosaque, dont le robuste cheval peut aller aussi vite que le mien.

Le chemin que nous parcourions est infesté de Khounhouzes; mais je me fiais à ma chance pour ne pas les rencontrer.

Après le village de Souï-doun, où le Taï-tzi-hé contourne un éperon de la montagne en faisant presque une boucle, j'ai voulu couper au plus court en profitant d'un sentier qui me paraissait tracé exprès dans ce but. Mon cosaque, resté en arrière, ne me vit pas quitter la route. J'étais seul. Le sentier montait à travers un épais fourré et devenait si raide que je dus descendre de cheval. Au sommet de l'éperon, je me trouvai nez à nez avec un Chinois, aussi surpris que moi-même de cette brusque rencontre. Il fit un mouvement comme pour ramasser quelque chose dans un buisson, — peut-être une arme, — mais je le prévins en braquant sur lui mon revolver et lui dis qu'il était mort s'il faisait un pas. Mon Chinois n'était sans doute pas exempt de mauvaises intentions, mais mon geste fut compris. Pour ne pas le laisser en arrière, je lui donnai mon cheval à conduire, en lui faisant comprendre que je voulais descendre de l'autre côté de la montagne. Il me répondit : *Taou méiou*. (Il n'y a pas de route.) Mais j'insistai et nous nous mîmes à suivre un sentier très escarpé, inaccessible à tout autre cheval que mon kabardien, habitué aux montagnes du Caucase. Seul, je n'aurais pas trouvé ce sentier et j'aurais été obligé de revenir en arrière. Arrivé au bas du talus, j'ai donné une gratification à mon Khounhouze, qui parut enchanté d'avoir fait ma connaissance.

Je n'ai rien gagné en coupant par la montagne. La montée et la descente m'ont pris beaucoup de temps, et mon cosaque, qui avait fait un grand détour, est arrivé au même point quelques instants après moi.

Je fus à Tzan-tchan à huit heures du soir et me rendis directement chez le général Rennenkampf. Il écouta très attentivement mon récit de la bataille, puis appela le colonel Rossiisky, chef d'état-major, et lui donna l'ordre d'envoyer le lendemain une forte patrouille sous le commandement d'un officier pour faire une reconnaissance du côté de Sigo-ouline.

Pépino m'attendait dans la fanza que j'avais occupée avant mon départ. Sa joie de me revoir sain et sauf m'a profondément touché. Les propriétaires de la fanza m'ont fait aussi un accueil très cordial; ils me serraient les mains en disant avec bonhomie : *Schibko znakom kapitan.*

J'ai dévoré avec avidité un excellent souper et me suis endormi aussitôt sur les cannas recouvertes de nattes.

27 mai. — Une des privations les plus sensibles en campagne, c'est la difficulté et parfois l'impossibilité de prendre régulièrement un bain, même de se laver de façon élémentaire et de changer de linge. Après plusieurs jours de marche, j'ai eu aujourd'hui la jouissance de me plonger dans un bain chaud.

Je me sens courbaturé, tous les muscles endoloris. Cela provient du manque d'entraînement; mais, grâce à la mobilité de notre détachement, je me retrouverai bientôt en forme.

Quand nous avons un jour de repos, ce qui n'arrive pas souvent, j'invite quelques officiers à déjeuner ou à dîner, pour faire plus ample connaissance. Le nombre restreint des couverts de ma cantine ne me permet pas d'avoir plus de quatre convives à la fois. Aujourd'hui, j'ai eu à déjeuner le prince Mélikoff, commandant de la 2e sotnia de notre régiment, et ses officiers, le lieutenant Bobrovsky et le baron Korff. Mélikoff est originaire du Caucase; il a une mémoire excellente et conte avec beaucoup d'humour des épisodes de guerre et les hauts faits de ses compatriotes. Lui et le capitaine baron Engelhardt sont considérés comme les meilleurs chefs de sotnia du régiment. Mélikoff est l'homme le plus hospitalier de la terre; son plus grand plaisir est de réunir des amis à sa table.

Bobrovsky, élégant officier, a servi aux tirailleurs de la famille impériale, puis dans un régiment des cosaques du Caucase.

Le baron Korff est sous-lieutenant de la réserve. Entré au service actif pendant la guerre, il est très modeste, pas loquace et peut-être un peu timide; mais il a eu déjà l'occasion de se distinguer pendant des reconnaissances et des rencontres avec l'ennemi. C'est le type de l'officier remplissant simplement ses devoirs, sans donner une pensée à la réclame.

A souper, j'ai eu le colonel baron Dellinshausen, ancien dragon de la garde. Il est des provinces baltiques et descend des chevaliers teutoniques. Bâti comme l'étaient ses aïeux, il pourrait porter leur harnais de guerre. Les cheveux en brosse, la moustache grisonnante, l'œil bleu, le teint coloré, il est bien le type du reître, tel que nous le représente le peintre Roybet. On le voit, assis à cheval sur un escabeau, les jambes écartées, le corps renversé, regardant d'un œil complaisant son verre où brille un vin aux tons de topaze.

Mon deuxième hôte est le capitaine Bodisco, ancien chevalier-garde: sa mère est Américaine; lui-même parle l'anglais en perfection. Il me paraît un peu dégoûté du manque de confort et de toute l'ambiance de

notre vie nomade. Pépino est enchanté de pouvoir nous servir des menus variés: il a même trouvé des petites truites excellentes que les Chinois pêchent à l'épervier; il se plaint seulement qu'il n'y ait pas de fours dans les habitations chinoises, ce qui l'empêche de préparer de la pâte feuilletée et d'autres plats dont il possède le secret.

28 mai. — Aujourd'hui, à déjeuner, c'est le tour du commandant du régiment, du médecin en second Téreschkovitch et du sous-lieutenant Merchansky. J'ai déjà tracé un portrait ou plutôt une esquisse de mon chef, que je n'ai pu jusqu'à présent apprécier d'une façon rigoureusement exacte, son origine asiatique le rendant impénétrable à la conception européenne.

Téreschkovitch est israélite, comme la plupart des médecins militaires envoyés à l'armée active de la réserve. Sa spécialité est l'accouchement, et l'on se demande quelle pratique pourrait lui donner un régiment de cosaques. En somme, c'est un très brave homme, et on l'aime bien au régiment où les officiers le traitent en camarade; mais on préférerait, le cas échéant, se faire opérer par un vrai chirurgien.

Mertchansky (1) est tout jeune encore; il est le fils du colonel Mertchansky qui commande un régiment à Port-Arthur.

Nous sommes tous convoqués au quartier général, où l'on nous annonce pour demain la marche sur Malupaou, par le col de Sipingaï. D'après les données du lieutenant-colonel Ilrouleff, commandant deux sotnias du régiment d'Argoun à Malupaou, un détachement japonais, composé d'une compagnie d'infanterie et de deux escadrons de cavalerie, se trouverait au village de Sipingaï, sur le versant sud de la montagne que nous avons à traverser. Il faudrait l'attaquer avant l'arrivée des renforts qu'il attend prochainement.

Nous avons aussi un type dans le genre de Dmitrenko, celui que le comte Keller a fait mettre en jugement pour meurtre et pour vol; il s'appelle Nikolaeff. Lui aussi, étant officier des cosaques du Caucase, a dû quitter le service pour actes illégaux. Nikolaeff remplit les fonctions d'intendant à l'état-major de la division et s'en acquitte à la satisfaction du détachement, mais pas à celle des Chinois, qu'il exploite outrageusement. Grossier, violent et peu scrupuleux de sa nature, il a sur la conscience

(1) Le sous-lieutenant Mertchansky est mort de ses blessures en décembre 1904.

quelques délits qui, en temps ordinaire, l'enverraient au bagne. En dernier lieu, il se vantait d'avoir tranché la tête à cinq Chinois, impliqués dans le guet-apens du 18 mai sur le col de Fen-schou-line. Il se peut qu'il ait inventé cette histoire de toutes pièces, car personne n'en a rien su, et les habitants n'ont pas porté plainte; néanmoins, s'il ne l'a fait, il en est bien capable. Comme l'épopée de Dmitrenko n'était pas encore connue, j'ai trouvé plaisant de la raconter aux officiers réunis au quartier général,



COLONNE DU GÉNÉRAL RENNENKAMPF EN EXPÉDITION

en présence de ce même Nikolaeff. Tant que je parlai des hauts faits de Dmitrenko, Nikolaeff jubilait, approuvant avec enthousiasme les actes de son copain, car ils se connaissaient et s'estimaient réciproquement depuis nombre d'années; mais quand je passai à la mise en jugement, et enfin à la condamnation à mort (j'omis de dire que la peine avait été annulée), Nikolaeff devint blême et faillit se trouver mal (1). C'est une bonne leçon pour cet individu d'une moralité douteuse. J'espère qu'il en profitera.

(1) Quelques jours plus tard, Nikolaeff a quitté le détachement, prétextant une indisposition.

29 mai. — On se mit en marche à sept heures du matin. Le soleil brillait gaiement et la journée s'annonçait très chaude. Notre colonne quitta la vallée du Taï-tzi-hé et s'engagea dans un défilé se dirigeant à l'est. Vers midi, après une halte au bord d'un torrent aux eaux tumultueuses, ombragé par des arbres enguirlandés de lianes, nous commençâmes l'ascension du Sipingaï. La route, carrossable quoique assez raide, déboucha bientôt sur un plateau couvert de champs cultivés, et nous continuâmes de monter par un sentier naturel, que forme le lit d'un torrent. Des blocs de rochers et aussi de gros arbres abattus par la foudre ou la vieillesse obstruaient le chemin; nos chevaux, conduits à la main, les franchissaient péniblement.

Le soleil qui filtrait à travers l'épais feuillage disparut brusquement. Une grosse pluie d'orage, suivie de grêle, perça bientôt le dôme de verdure qui nous protégeait, et nous fûmes, en quelques instants, trempés jusqu'aux os. Cette sensation de fraîcheur après une chaleur suffocante fut d'abord plutôt agréable; mais peu à peu le froid nous pénétra et nous fit claquer des dents. Les chevaux buttaient à chaque pas sur le terrain glissant; ils tombaient fréquemment et ne se relevaient qu'avec peine.

Mes bottes imperméables étaient toutes détrempées; escalader cette rampe tortueuse avec des chaussures pleines d'eau n'était pas chose facile, et je me décidai à remonter à cheval. J'ai pu apprécier encore une fois les qualités de *Djiguitte,* qui grimpait comme une chèvre et se frayait le passage d'un pied sûr, à la descente.

Une bonne trotte dans la vallée nous a un peu réchauffés. Trois hameaux disséminés au milieu des champs portent le nom de Malupaou; les fanzas sont misérables; le papier des fenêtres est tout déchiré: les foyers des cannas fument; rien à manger. Pépino n'étant pas avec moi, je ne suis pas sûr du tout d'avoir quelque chose à me mettre sous la dent pendant la durée de l'expédition. Mélikoff a invité le commandant du régiment et moi à manger la soupe chez lui ce soir.

30 mai. — On a découvert que le guide chinois nous a conduits hier par un sentier de la montagne qui devait nous amener au village de Sipingaï, occupé par les Japonais. Des cosaques, venus à notre rencontre de Malupaou, ont rectifié l'erreur et nous ont fait arriver à bon port. Soupçonné de traîtrise, le guide a reçu ce matin cent coups de fouet. Nikolaeff s'est chargé de l'exécution.

La pluie a cessé. Nous quittons Malupaou à sept heures du matin et nous nous engageons dans une route de la forêt toute fleurie. Le sous-bois est égayé par les fleurs éclatantes des lis jaunes et rouges, des iris bleus, du « sabot de Vénus », — jolie orchidée de pleine terre, — du seringa au parfum enivrant. A un endroit, la route traverse un taillis tout parfumé de lilas à fleurs mauves et blanches.

Les cosaques savent que le but de l'expédition est de surprendre l'ennemi à Sipingaï, à moins qu'il ne soit déjà averti de notre approche et ne vienne lui-même au-devant de nous, pour livrer bataille sur un point où la cavalerie ne pourrait faire usage de tous ses moyens, — cette forêt, par exemple, où nous avançons lentement en une mince colonne, sans développement possible, tandis que l'infanterie pourrait nous entourer et nous décimer impunément. Chacun se rend compte de l'imminence d'un combat sérieux, et cependant tous, officiers et cosaques, ont coupé des branches de lilas qu'ils ont fixées au pommeau de leur selle.

Tout à coup, le commandement de « demi-tour à gauche » retentit en tête de la colonne, aussitôt répété par ceux qui sont en arrière; mais ce mouvement n'est pas facile à exécuter dans l'étroite percée de la forêt, et il se produit une certaine confusion. On se demande ce qui arrive et pourquoi nous revenons sur nos pas. L'ennemi nous barre-t-il le passage? Mais alors il y aurait des coups de feu... Le chef d'état-major vient nous dire que l'on s'est trompé de route et qu'il faut sortir de la forêt pour en prendre une autre.

Nous exécutons le mouvement commandé, puis nous tournons à gauche dans un étroit défilé. C'est Hrouleff qui nous conduit maintenant. Après deux heures de marche, nous voici arrêtés de nouveau. Le général reçoit le rapport d'un officier envoyé en reconnaissance; il se concerte avec son chef d'état-major et nous informe que nous regagnons Tzian-tchan parce que les Japonais, évacuant Sipingaï, se sont retirés sur le Yalou. Cette nouvelle désappointe tout le monde, et, après l'excitation du combat que nous avions en perspective, le retour nous paraît long, fatigant et monotone.

Quelques malins assurent que ce n'est pas nous qui avons mis en fuite les Japonais, mais plutôt que, les Japonais ayant reçu des renforts, nous ne sommes plus en force pour les attaquer.

Nous rentrerons à Tzian-tchan par une autre route, plus longue que celle d'hier mais bien meilleure. Elle traverse de hautes montagnes. Nous marchons toute la journée et n'arrivons que le soir au village de Saa-

daou-fanza, dévasté par les Khounhouzes; plus rien ne s'y trouve, pas même du gaolian. Il faut avoir recours aux boîtes à conserves; quant aux chevaux, ils se contenteront de branches de saule.

31 mai. — Le départ avait été fixé à cinq heures du matin. Le général, en



LE GÉNÉRAL RENNENKAMPF

avance d'un quart d'heure, a pesté contre les chefs de régiments en retard.

Un épais brouillard remplissait la vallée. La brume n'a commencé à se dissiper que vers sept heures, découvrant les cimes des montagnes toutes scintillantes de lumière sur l'azur du ciel. Peu à peu apparaissaient les rochers aux tons rosés, coupés par les ombres violettes des gorges mystérieuses. Les tons verts des talus, argentés par la rosée du matin, avaient des teintes d'une finesse de pastel, tandis que les forêts tranchaient en vert sombre, presque noir.

Quand le soleil eut bu les dernières gouttes de vapeur, les contours devinrent plus nets, les tons moins fondus. Nous arrivions en ce moment sur la crête d'une montagne d'où la vue s'étendait, découvrant la vallée du Taï-tzi-hé enclavée entre deux rangées de collines verdoyantes qui servent de contreforts aux chaînes alpestres de l'arrière-plan.

A la descente, nous avons longé un joli ruisseau courant parmi les prés



LES OFFICIERS DE MON DÉTACHEMENT

tout chatoyants de fleurs. Pour la première fois en Mandchourie, nous avons vu des terrains favorables à la culture, que la charrue n'a pas violentés.

Nous sommes arrivés à Tzian-tchan à neuf heures du matin.

Nous recevons à l'instant la nouvelle de la mort du sous-lieutenant Kozlowsky, aide de camp de Rennenkampf, envoyé en reconnaissance avec cinq cosaques. Les Japonais l'ont tué sur la route du petit Fen-schou-line, dans une embuscade, à l'endroit même où le détachement de Lioubavine fut attaqué le 18 mai.

Au moment où le général Rennenkampf apprenait cette triste nouvelle de l'un des survivants de cette reconnaissance, il recevait des parents de Kozlowsky une lettre adressée à leur fils. Quel coup pour ces pauvres gens! Kozlowsky n'avait pas vingt ans.

J'invite à déjeuner le baron Engelhardt, commandant de la 1re sotnia de notre régiment, et son adjoint, le capitaine en second Tcherkessoff. L'un et l'autre ont servi aux lanciers de la garde à Varsovie, tous les deux sont des sportsmen accomplis. Engelhardt, ayant gagné brillamment plusieurs courses, s'est fait un nom sur le turf. Il vient de terminer ses études à l'Académie militaire, ce qui lui donnait le droit de faire son service à l'état-major de l'armée active, service moins fatigant et mieux récompensé que celui des officiers des régiments, toujours en contact avec l'ennemi. Mais il a préféré commander une sotnia de cosaques : si l'on s'y trouve plus exposé, on y acquiert l'expérience du métier de la guerre, à la source même et pas seulement de chic. J'ai déjà dit plus haut que la 1re sotnia pourrait servir de modèle à tous les régiments de cosaques.

Tcherkessoff est aussi élégant qu'Engelhardt; sa santé est moins robuste, ce qui le rend un peu nonchalant, à moins que ce ne soit un trait de son caractère.

Mon troisième convive est Karaguéorguiévitch.

L'ordre m'arrive d'aller à Siao-sir, avec la 1re et la 2e sotnias de notre régiment, et d'y prendre le commandement du détachement qui s'y trouve déjà, composé d'un bataillon du régiment de Srétensk, de l'infanterie de réserve et de deux canons; à moins que le commandant du bataillon ne soit plus ancien en grade que moi.

La 2e sotnia, du prince Mélikoff, est chargée de tenir les postes de correspondance entre Tzian-tchan, Siao-sir et Gon-gaou-tzé. Ce dernier est relié avec Liao-Yang par les cosaques d'Argoune. Nous quittons Tzian-tchan demain.

1er juin. — Journée superbe. Nous nous sommes mis en marche à sept heures du matin et avons fait une courte étape jusqu'à Tcha-tza-dan, qui est à mi-chemin entre Tzian-tchan et Siao-sir; car j'ai l'ordre de n'arriver à Siao-sir que le surlendemain, pour ne pas fatiguer nos bêtes, trop surmenées ces derniers temps.

J'ai profité des haltes pour prendre des instantanés d'un groupe de nos officiers et du détachement que je commande.

Les troupes qui nous avaient précédés au village de Tcha-tza-dan y ont mis tout sens dessus dessous, pour trouver des vivres et du fourrage. Il n'y a plus rien maintenant, sauf deux ou trois familles de pourceaux, retournées à l'état sauvage depuis le départ de leurs maîtres. J'ai dû envoyer un officier avec un peloton faire des réquisitions dans la montagne.

2 juin. — Nous avons quitté Tcha-tza-dan à six heures et nous sommes arrivés à Siao-sir à neuf heures du matin. On y attendait le général Ren-



MON DÉTACHEMENT EN EXPÉDITION

nenkampf vers midi. Il se rendait à Gon-gaou-tzé pour prendre le commandement du détachement de Grékoff et tenter encore une fois de s'emparer de Saïmatzé, réoccupé par les Japonais.

Je suis allé trouver le lieutenant-colonel Schestakoff, commandant du bataillon. C'est un vieil homme, peu aimable. Nous ne nous sommes guère plu à première vue. Je trouvais difficile de lui demander sans ambages ses états de service pour savoir lequel de nous deux devait prendre le commandement du détachement de Siao-sir ; enfin, je lui dis, tout en causant, que j'avais au moins sept ans de service dans mon dernier grade (je ne me souviens pas exactement et mes papiers sont au fond de ma valise). Il ne répondit rien à cette insinuation.

Quand Rennenkampf fut arrivé, son chef d'état-major Rossiisky nous demanda, à Schestakoff et à moi, lequel de nous deux était le plus ancien de grade. Schestakoff s'empressa de répondre qu'il avait sept ans et huit mois de service; comme je croyais en avoir moins, je dus céder le commandement. Je n'y attachai pas d'importance parce que, grâce à la situation géographique de Siao-sir, nous ne pouvons nous attendre à y être attaqués de sitôt par les Japonais.

Le général, répugnant à me subordonner, moi et mes cosaques, à un fantassin, dit à Schestakoff que je garderais mon entière indépendance et n'agirais de concert avec lui que lorsque je le jugerais nécessaire. Ce n'était pas tout à fait correct d'après les règlements militaires, et Schestakoff ne put dissimuler son mécontentement. Quant à moi, j'étais très content de ne pas avoir affaire à un chef dont l'air est plutôt d'un rond-de-cuir que d'un soldat.

Je soupçonnais Schestakoff d'avoir ajouté quelques mois et peut-être même quelques années à son service effectif dans le dernier grade pour conserver le haut commandement. Aussitôt le général parti, je fouillai dans mes papiers et j'y trouvai une note avec les dates précises de ma nomination au grade de lieutenant-colonel et du jour de ma démission, ce qui me faisait exactement huit ans et cinq mois de service. Je fus tenté un moment d'aller montrer ce document à Schestakoff et de le faire se démettre de ses fonctions; mais cela n'en valait pas la peine, car je suis persuadé que Rennenkampf ne tardera guère à me rappeler. J'ai donc vendu mon droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et même pour moins!

Pépino nous sert un dîner somptueux à l'occasion de l'anniversaire de mon jour de naissance.

3 juin. — Le prince Mélikoff, le baron Korff et moi, nous occupons la grande fanza du maire, le même qui faillit recevoir le fouet pour son peu d'empressement à nous trouver un guide, lors de notre raid avec le général Rennenkampf.

Engelhardt et Tcherkessoff se sont logés dans la partie du village où s'est cantonnée la 1re sotnia.

Tous se réunissent chez nous pour les repas : le déjeuner à midi et le dîner à sept heures du soir.

Nous profitons d'un repos complet et mettons de l'ordre dans nos occupations de la journée.

Pépino est aidé dans ses fonctions par Nicolaï, le factotum de Mélikoff. Nicolaï fut agent de police au Caucase. Né et élevé dans les domaines princiers des Mélikoff, il a voulu suivre le prince Nicolaï (on a l'habitude au Caucase d'appeler les gens par leur prénom, en y ajoutant le titre) à la guerre en qualité de *nouquère*. On appelle *nouquère* des serviteurs ayant des attributions toutes spéciales, ressemblant plus à celles des gardes du corps de l'époque féodale qu'à celles des domestiques. Du reste, en Géorgie, les rapports des maîtres avec leurs serviteurs ont peu changé depuis la féodalité : ce sont encore des vassaux fidèles, qui sont presque de la famille, qui prennent part aux joies et aux tristesses de leurs seigneurs, et qui les suivent dans leurs expéditions de guerre, de chasse et parfois de... brigandage.



MON DÉTACHEMENT AU PASSAGE DU TAÏ-TZI-HÉ

Nicolaï prépare les repas de Mélikoff; il s'occupe aussi de sa comptabilité, mais, ce qu'il préfère à tout, ce sont les reconnaissances nocturnes de l'ennemi. Très bon tireur, il ne manque pas l'occasion de faire le coup de feu et se vante d'avoir mis à bas quelques Japonais.

Toute la correspondance militaire passe par les mains de Mélikoff. A l'exception de la correspondance privée et des informations secrètes, toutes les communications écrites, ordres ou rapports, sont toujours et obligatoirement sous plis ouverts, afin que les officiers qui se trouveraient sur le passage de l'estafette puissent se renseigner et agir selon les circonstances, et prêter leur concours en cas de besoin.

Nous suivons avec le plus grand intérêt les communications venant du général Rennenkampf, car nous nous attendons à être rappelés d'un moment à l'autre.

Les estafettes ordinaires arrivent pendant la nuit; le cosaque de planton apporte le sac avec la correspondance à Mélikoff, qui parcourt les messages à la lumière d'une lanterne et nous communique ce qui s'y trouve d'intéressant; puis il dicte à Korff les réponses que celui-ci est chargé de rédiger. Le plus souvent, rien n'attire notre attention, et nous nous rendormons, ennuyés d'avoir été réveillés inutilement; mais quand il y a des nouvelles sur les mouvements de l'ennemi ou des ordres nous concernant, les discussions se prolongent, les nerfs se surexcitent et le sommeil est interrompu pour longtemps.

Dans la nuit du 3 au 4 juin, deux communications qui nous émurent beaucoup passèrent entre nos mains : la première était du comte Keller au général Rennenkampf : « On se bat chez Stackelberg (général commandant le 1er corps d'armée sibérien). Je marche sur Fen-houan-tchen, Grékoff sur Saïmatzé. Je prie Votre Excellence de nous soutenir. — Général comte Keller (1). » La deuxième était adressée à Lioubavine de la part de Rennenkampf : « Avancez immédiatement sur Saïmatzé avec cinq sotnias, en laissant trois sotnias à Tzian-tchan, sous les ordres d'un officier supérieur expérimenté. En cas de retraite générale, la sotnia du régiment de Tchitin devra se retirer sur Saïmatzé. — Général-major Rennenkampf. » — Le général nous a oubliés!

4 juin. — Après un orage qui a éclaté dans la nuit, le temps reste gris; une pluie fine tombe de temps en temps.

La 5e sotnia de notre régiment, commandée par le capitaine Schanschieff, vient d'arriver à Siao-sir et se met à ma disposition. Schanschieff est un Arménien aux manières suaves; il a la réputation de

(1) Ce projet n'a pas été mis à exécution, probablement à cause d'un contre-ordre du commandant en chef.

savoir son métier, mais il se connaît, dit-on, surtout en comptabilité.

Le second officier est le lieutenant Oboukhoff, au type bohémien très prononcé; il est très fier de ses avantages, surtout de sa chevelure opulente bien pommadée et des favoris noirs qui lui couvrent une grande partie du visage. Il aime à manger au hasard de l'inspiration et a en horreur les repas à heures fixes.

Une patrouille du bataillon de Stretensk nous annonce que des Khounhouzes ont été vus dans le voisinage. Le capitaine Popovitzky, de l'état-



LES OFFICIERS DE MON DÉTACHEMENT A SIAO-SIR

major de la division, qui vient d'arriver de Tzian-tchan, a aperçu de son côté, à trois kilomètres d'ici, dans la montagne, deux compagnies d'infanterie et un demi-escadron de cavalerie, qu'il croit appartenir à l'ennemi.

Je donne immédiatement l'ordre aux 1re et 5e sotnias de seller, et nous partons au grand trot dans la direction indiquée, précédés d'un peloton d'avant-garde commandé par Tcherkessoff.

Nous trottions depuis trois quarts d'heure sur la route qui serpente au fond d'un étroit défilé, ayant nos vedettes sur la montagne. L'ennemi n'était visible nulle part. J'arrêtai les sotnias et gravis avec mon trompette une assez haute cime d'où la vue s'étend au loin. Je ne découvris

rien non plus, mais le trompette attira mon attention sur un village blotti au fond de la vallée où des soldats de notre bataillon se livraient à des manœuvres qui me parurent suspectes. Je descendis de la montagne et leur demandai ce qu'ils faisaient là. Ils répondirent qu'ils avaient été envoyés par leur chef de compagnie contre des Khounhouzes, signalés ce matin par la patrouille, et qu'ils profitaient de l'occasion pour faire une réquisition de vivres dans le village qu'ils traversaient. Je les renvoyai après leur avoir fait vider leurs sacs, dont le contenu fut repris par les habitants.

Ne voyant pas les Khounhouzes, qui se sont probablement dissimulés en apprenant que nous allions à leur rencontre, nous sommes rentrés au cantonnement.

Les jours se suivent, et l'ordre, si impatiemment attendu, de rallier le détachement du général Rennenkampf, ne vient toujours pas. Sachant que la rencontre avec l'ennemi est imminente, nous nous sentons profondément blessés de cet oubli.

Le temps est orageux et dispose à la mélancolie.

8 juin. — Le ciel s'est éclairci. Le soleil a relevé notre moral, mais il a une influence pernicieuse sur l'état sanitaire du détachement: car les tas de fumier et de débris de toutes sortes que les Chinois jettent dans la rue, échauffés par le soleil, se mettent à fermenter et à exhaler une puanteur horrible.

Schestakoff se plaît à des tracasseries. Il accuse les cosaques de pillage et des tentatives de viol dont se plaignent les « madames » de l'endroit, tandis que nous savons bien que les coupables sont ses propres soldats. (Le régiment de Stretensk est un régiment de réserve dont le contingent laisse beaucoup à désirer.) Au lieu de nous embêter avec ses réclamations injustifiées, Schestakoff devrait plutôt prendre des mesures énergiques pour l'assainissement de la bourgade, et surtout il devrait défendre à ses soldats de faire des réquisitions dans les environs.

Nous-mêmes, nous recevons vivres et fourrage des Chinois, qui nous les apportent quelquefois de loin. A cet effet, nous leur délivrons des petits drapeaux en papier avec le nom du régiment écrit en grosses lettres. C'est le système adopté dans toute l'armée de Mandchourie, et les chariots chargés, munis de leurs petits drapeaux, sont respectés par les soldats des autres détachements. Ce n'est pas le cas avec les hommes de



MES CHEVAUX

Schestakoff : ils se croient tout permis et se sont emparés plusieurs fois des approvisionnements qui nous étaient destinés.

J'ai commis des Chinois au soin de nettoyer les cours où sont parqués nos chevaux, et d'emporter le fumier et tous les débris hors de l'enceinte de la bourgade pour les mettre dans les champs où ils feront d'excellents engrais.

Profitant du beau temps, j'ai proposé à mes officiers d'organiser ce soir même un pique-nique dans un très joli site, à trois kilomètres d'ici, au village de Samia-pou.

Pépino et Nicolaï sont partis en avant avec une escorte et des provisions, dont le morceau de choix est un agneau vivant, qui sera égorgé et préparé en *schaschlik* (en brochettes), à la mode caucasienne.

Nous sommes arrivés au rendez-vous à cinq heures du soir. Les habitants du village nous ont pêché du poisson que Pépino a préparé en friture pendant que Nicolaï s'occupait du *schaschlik*.

Le repas fut servi sur des rochers avancés dans la rivière. L'endroit était ravissant, surtout au coucher du soleil, lorsqu'une brume légère enveloppa la forêt et les montagnes en face de nous. L'eau avait des reflets métalliques d'argent et de cuivre poli, aux rides mauves (1).

Les cosaques nous chantèrent les chants guerriers des armées du Caucase, relatant leurs exploits glorieux. Ces chants ont été adoptés par toute l'armée russe, mais, seuls, les cosaques du Terek, de la Koubane et du Don les chantent bien, car ils ont de belles voix et un sens profond de l'harmonie; ils savent aussi des chansons inédites d'une poésie et d'une saveur exquises.

Nous sommes rentrés par un beau clair de lune, précédés de l'escorte qui chantait en sourdine. Notre pique-nique avait réussi à merveille. On s'était amusé, et le retour dans ce beau pays, teinté par la lumière mystérieuse de l'astre de la nuit, nous a donné à tous un vague à l'âme très subtil et très doux.

9 juin. — Le beau temps dure : il faut croire que la période des pluies n'est pas encore arrivée. On nous en a tant parlé que nous l'attendons avec quelque appréhension.

A partir de neuf heures du matin, il fait chaud ; mais la chaleur est

(1) Nous eûmes, un mois plus tard, un combat avec les Japonais en ce même lieu.

PIQUE-NIQUE A SAMIA-POU

très supportable, et, vers six heures du soir, le temps se rafraîchit.

L'*ouriadnik* (sous-officier) Poliakoff et six cosaques de la 2e sotnia, arrivés du dernier poste de correspondance, près de Sigo-ouline, ont rapporté trois fusils de siège (falconnets à mèche) et quatre fusils à répétition, pris à des Khounhouzes après une courte escarmouche. Poliakoff a rencontré une vingtaine de Khounhouzes dans la montagne au moment où, s'étant séparé de sa troupe, il allait en quête de fourrage, accompagné d'un seul cosaque, visiter des fanzas isolées. Poliakoff sauta à bas de son cheval, les ajusta et fit coup double. Au bruit de la fusillade, les autres cosaques arrivèrent et en abattirent encore quatre. Alors, sans attendre leur reste, les Khounhouzes prirent la fuite, abandonnant leurs morts et leurs armes. Malgré leur feu bien nourri, personne des nôtres ne fut atteint.

Ces fusils de siège ou falconnets ont été employés fréquemment par les Chinois pendant l'insurrection des boxers; ils sont longs comme des canardières et très lourds : deux hommes les portent sur leurs épaules. On les ajuste en appuyant le canon sur l'épaule d'un homme et quelquefois de deux; ils se chargent à mitraille ou avec des tronçons de fer ou de plomb. L'explosion, assez forte, fait plus de bruit que de mal. Les Chinois comptent plutôt sur l'effet moral produit par ces explosions, qui pourraient faire croire qu'ils ont de l'artillerie. Nous n'avons eu que rarement des hommes atteints par ces engins.

10 juin. — Schestakoff a reçu du général Rennenkampf l'ordre de s'assurer que les Khounouzes n'ont pas un lieu de ralliement quelque part dans la montagne; s'ils en ont un, tâcher de les surprendre et leur infliger une bonne correction, car ils deviennent de plus en plus audacieux et s'attaquent même aux convois de malades escortés par de petits détachements. Leur activité se manifeste surtout dans le périmètre inclus entre Tzian-tchan, Siao-sir, Fen-schou-line et Saïmatzé.

Schestakoff a voulu se décharger sur moi de cette besogne qui ne me souriait guère : ce n'est pas pour me battre contre des pillards que je suis rentré au service et que je fais la campagne. D'un moment à l'autre, je m'attends à être rappelé par le général Rennenkampf pour prendre part à des engagements contre un ennemi plus sérieux que des Khounhouzes. Je le dis à Schestakoff. Il voulait envoyer en expédition deux de mes sotnias : une sotnia de cosaques de l'Amour, qui vient d'arriver à Siao-sir, et

deux compagnies de son bataillon. Les Khounhouzes se rassemblent, paraît-il, dans un village perché sur la montagne comme un nid d'aigle. C'est de l'infanterie qu'il faut y envoyer et pas des cosaques, qui ne sauraient que faire de leurs chevaux. Je trouvai suffisant d'y envoyer un peloton, et, à ce propos, je racontai à Schestakoff l'exploit de Poliakoff, qui, avec ses six cosaques, mit en déroute vingt Khounhouzes et leur tua six hommes.

Schestakoff dut se rendre à mes objections, mais il eut l'air très mécontent que je me fusse soustrait à cette corvée. Il eût été enchanté de me plier sous ses ordres.

11 juin. — Le colonel Rossiisky m'informe que le détachement a fait encore une fois la reconnaissance du col d'Aian-ia-min et qu'on y a constaté la présence d'un fort détachement japonais. Rossiisky me prie de faire savoir à Schestakoff que, dans cette journée, les pertes du *commando* de son régiment sont d'un soldat tué et deux blessés. Il ne me parle pas des pertes des cosaques. Le bruit court qu'elles sont sensibles.

Nous nous étions couchés tôt, comme d'habitude, quand, à onze heures du soir, nous entendîmes le piétinement de chevaux dans la cour. C'était encore trop tôt pour l'estafette qui n'arrive guère avant une ou deux heures de la nuit. C'était bien l'estafette cependant, envoyée en exprès, pour me remettre un pli très pressé du général Rennenkampf. Je l'ouvris et bondis de joie à la bonne nouvelle : c'était l'ordre de laisser à Siao-sir la 2e sotnia, qui tenait la ligne de correspondance, et de me rendre moi-même, avec les autres sotnias, à Saïmatzé pour le 13 juin matin.

Quelle chance d'avoir éludé la poursuite des Khounhouzes! Il en eût cuit à Schestakoff s'il avait maintenu cet ordre, que la discipline militaire m'eût forcé à exécuter, malgré l'ordre formel de Rennenkampf enlevant à Schestakoff le droit de disposer de moi et de mes cosaques.

12 juin. — Nous partons à midi, après le dîner. C'est la troisième fois que je fais le chemin entre Siao-sir et le Sigo-ouline. Les hommes et les chevaux sont en parfait état de santé après un repos prolongé. Nous nous attendons à une existence très mouvementée et pleine d'incidents intéressants. Le temps est superbe et nous envisageons maintenant l'avenir et tout notre entourage autrement qu'auparavant. La vallée que nous traver-

sons est ravissante et la plus fleurie que nous ayons vue jusqu'à présent. Elle serpente entre deux rangées de collines boisées qui atteignent en certains endroits d'assez grandes hauteurs. Le torrent, qui prend sa source sur le flanc nord du Sigo-ouline, est un affluent du Taï-tzi-hé; assez profond sur tout son parcours, il devient une large rivière à la hauteur de Siao-sir.

A cette époque de l'année, tous les arbres et les buissons sont en fleur. Il y en a de blancs, recouverts, dirait-on, de gros flocons de neige; de roses, de mauves, de jaunes. Le long de la route abondent les iris bleus, aux formes archaïques, ressemblant aux fleurs des Primitifs et à celles des tapisseries où des princesses guindées marchent, sans la fouler, sur l'herbe fleurie. Le long de la lisière de la forêt, où les arbres à fruits sont dans toute leur splendeur virginale, les églantiers, les aubépines, les cornouillers, l'épine-vinette et tous les arbrisseaux, qui se colorent en automne de baies rouges, noires ou bleutées, sont maintenant en pleine floraison. Les grappes dorées du cytise, qu'on appelle « pluie d'or » en Russie, se penchent au bout de brindilles au feuillage lancéolé comme des pendeloques précieuses. Les lis jaunes au parfum pénétrant, les amaryllis couleur de feu émergent, reines de beauté et d'élégance, de la multitude des modestes fleurs des champs aux teintes discrètes. Autour des pagodes s'épanouissent les fleurs énormes des pivoines, qui semblent privées de vie comme les idoles placides de ces temples. Dans ce cadre, la nature a rassemblé et disposé ces plantes avec tant d'harmonie et un art si parfait qu'on ne saurait jamais le surpasser.

L'air est imprégné de senteurs diverses.

Nous sommes tous sous le charme.

Après une halte de vingt minutes, une autre d'une heure, nous sommes arrivés à huit heures du soir au campement du détachement de Lioubavine, qui a sous ses ordres le 23e régiment sibérien et le régiment des cosaques d'Argoune. J'ai fait bivouaquer mes sotnias sur la lisière d'une forêt où nous avons trouvé du bois sec pour faire du feu. Pendant qu'on préparait le souper, je suis allé me présenter au général. Il m'a dit qu'on s'était battu dans la journée près de Saïmatzé, mais qu'il n'avait pas encore été informé du résultat.

Nous dormons à la belle étoile, enveloppés dans nos *bourkas* (1).

(1) Les *bourkas* sont de larges manteaux en feutre de laine, employés au Caucase.

13 juin. — Nous nous sommes levés à quatre heures du matin; le froid était vif et l'humidité si forte qu'on eut de la peine à allumer du feu et à préparer du thé, qui devait nous réchauffer un peu.

Grâce aux mesures énergiques de mes chefs de sotnias, nous réussissons à nous mettre en marche à cinq heures du matin.

La route menant au sommet du Sigo-ouline commence tout de suite au delà de notre bivouac. Nous conduisons nos chevaux à la main, en pataugeant dans le ruisseau qui sert de chemin.

En approchant du village de Sifaladzé, nous fûmes très surpris d'y trouver Rennenkampf avec sa brigade, que nous croyions être à Saïmatzé. Il paraît qu'après l'engagement d'hier, il a dû se replier à quinze kilomètres en arrière de Saïmatzé, aussitôt réoccupé par les Japonais.

Le général suppose que nous ne serons pas attaqués avant demain. Il m'a raconté que, du haut de l'éperon où nous nous sommes battus le 25 mai, il a suivi tous les mouvements des Japonais approchant de Saïmatzé : les vedettes se sont montrées d'abord sur les hauteurs environnantes et se sont assuré, en plongeant leurs regards sur Saïmatzé, que l'ennemi n'y était plus: alors seulement l'avant-garde s'y est aventurée en envoyant en avant ses éclaireurs. Le gros des troupes est entré dans la ville quand des postes d'observation eurent occupé les cimes des hauteurs en avant et sur les côtés. Je me trompe peut-être, mais il m'a semblé que le général trouvait toutes ces précautions exagérées!

J'appris les détails de la reconnaissance du 9 juin au col d'Aian-ia-min, où nous avons failli perdre notre artillerie, faute d'avoir pris les mêmes précautions que les Japonais : la 4e batterie des cosaques du Transbaïkal se plaça si près de l'ennemi qu'en un instant elle fut criblée de balles et de projectiles. Après quelques tentatives vaines pour retirer les canons dont les chevaux avaient été tués, on fut obligé de les abandonner momentanément, et les artilleurs se réfugièrent sous l'abri le plus proche. Alors, les cosaques, qui servaient de couverture à la batterie, s'avancèrent sous les ordres du colonel Rossiisky et ouvrirent une vive fusillade. C'est grâce à la présence d'esprit et au courage de Rossiisky que les Japonais furent tenus à distance jusqu'à la tombée de la nuit, et que notre batterie put être enlevée de cette position critique à la faveur de l'obscurité.

Les officiers de notre détachement viennent de recevoir, en cadeau de l'impératrice, du cognac, des biscuits exquis et différents objets très appréciés en campagne. Ces présents sont accueillis avec reconnaissance

et chacun est touché de la pensée gracieuse de notre souveraine.

Les sotnias que j'ai ramenées de Siao-sir sont, par ordre du général, replacées sous le commandement du chef de régiment. Elles ont pris position sur un plateau élevé à quelques mètres au-dessus de la vallée. La place est bien choisie : sèche, abritée du vent et à proximité d'un bois ombreux. Pendant que nos brosseurs abattaient des branchages pour nous faire un abri et que Pépino nous préparait à dîner, nous avons étendu nos *bourkas* par terre et nous nous sommes reposés en devisant. Tout à coup, le crépitement d'une fusillade se fit entendre devant nous, à courte distance, et quelques instants après le canon se mit à tonner. C'était si inattendu que je sautai sur mes pieds en disant aux officiers qu'il fallait seller les chevaux tout de suite. Des cosaques qui m'avaient entendu coururent à leurs chevaux sans attendre les ordres des commandants de sotnias. Engelhardt les arrêta, fit appeler le maréchal des logis chef, lui demanda si les chevaux avaient reçu leur ration d'avoine, et, sur la réponse affirmative, commanda de les seller.

Mon exclamation m'avait été arrachée par cette fusillade imprévue. Mais ce fut certainement de ma part un manque de sang-froid. Le calme dont ne s'est pas départi Engelhardt fut une bonne leçon aussi bien pour moi que pour les cosaques, qui devaient attendre que mes ordres leur fussent transmis par leurs chefs directs.

La fusillade augmentait d'intensité et avait l'air de se rapprocher. Pour ne pas être en reste avec Engelhardt, je demandai à Pépino si le dîner serait bientôt prêt. Il me répondit : *Fra dieci minuti.* (Dans dix minutes.) Un quart d'heure après, nous avions mangé de la soupe avec de la viande et nous nous apprêtions pour le départ. Pépino dut encore laver la vaisselle avant de l'emballer, et ne put partir qu'avec l'arrière-garde, qui, pendant la retraite, n'est généralement composée que de combattants.

Mes sotnias suivirent le régiment qui se retirait sur le Sigo-ouline. Moi-même, j'allai voir ce qui se passait dans la batterie où se maintenait un feu continu. Le général Rennenkampf y était déjà. L'alerte avait été donnée au moment où les Japonais s'étaient montrés à l'entrée de la vallée, à deux kilomètres de notre avant-garde.

L'attaque de l'ennemi se ralentit — ce qui veut dire qu'il manœuvre pour occuper les hauteurs dominantes. Quand ce mouvement sera exécuté, notre détachement se trouvera dans une situation précaire. Le

général, ne jugeant pas notre position assez avantageuse pour y accepter la bataille, vient de donner l'ordre de la retraite sur le Sigo-ouline. La batterie s'ébranle et nous la suivons.

La 5e sotnia de Schanschieff est laissée à Sifaladzé pour ne pas perdre le contact avec l'ennemi.

Je refais une deuxième fois depuis ce matin la traversée du col de Sigoouline : elle paraît beaucoup plus longue et plus fatigante quand on la fait avec une grosse colonne traînant son artillerie, son convoi de vivres et celui de la Croix-Rouge.

On m'informe que le colonel Rossiisky me prie de le rejoindre, pour me transmettre un ordre du général.

Le général apprit ce matin qu'une grosse colonne ennemie s'avance du sud, par la vallée de Tzao-hé. Si cette colonne parvient au pied du Fen-schou-line avant nous, elle nous coupera la retraite sur Liao-Yang, et nous obligera à forcer le passage de Sigo-ouline, qui sera sûrement occupé sous peu par le détachement japonais, venant de Saïmatzé. Entre Fen-schou-line et Sigo-ouline, pas d'autre route pour remonter vers le nord. Le général a déjà envoyé de Sifaladzé une sotnia du 1er régiment d'Argoune, sous le commandement du capitaine Tokmakoff, et celle du prince Djandéri, avec mission de suivre les mouvements de l'ennemi et de prévenir si notre retraite était menacée. Maintenant, j'ai reçu l'ordre de descendre dans la vallée du Tzao-hé avec deux sotnias de notre régiment, de prendre le commandement du détachement qui s'y trouve déjà et de tâcher de retenir l'ennemi aussi longtemps que possible, pour donner aux troupes du général Rennenkampf le temps d'arriver et de se mettre en position sur le grand Fen-schou-line.

Je transmets cet ordre à Troukhine. La 1re et la 2e sotnias étaient seules disponibles (encore, cette dernière était-elle dans l'arrière-garde, ce qui m'a fait perdre une heure à l'attendre). Enfin nous partons : j'emmène un cheval de main avec le strict nécessaire pour une expédition qui pourrait durer deux ou trois jours. Pépino reste avec le convoi de la division.

A la hauteur du village de Gon-gaou-tzé, j'aperçus les chevaux du général et son escorte auprès d'une fanza. Sans arrêter ma troupe, j'entrai et demandai à Rennenkampf s'il n'avait pas d'autres recommandations à me faire. Il se montra très mécontent de ce que j'avais perdu tant de temps et dit à Rossiisky que, vu l'importance de ma mission, il aurait dû me

donner les premières sotnias qui se trouvaient sous sa main, sans se préoccuper du régiment dont elles faisaient partie. Il ajouta qu'il m'enverrait du renfort aussitôt qu'il aurait rejoint le détachement Lioubavine qui se trouve déjà au pied du Fen-schou-line. Il est convenu que je lui enverrai mes rapports ici, jusqu'à nouvel ordre.

En un temps de galop, je rattrapai ma troupe; six kilomètres plus loin, nous prîmes à gauche un sentier qui descend dans la vallée du Tzao-hé. La route, depuis Sigo-ouline jusqu'au Fen-schou-line, passe le long d'une crête de montagne, dont le point le plus élevé est le col du Pa-li-line. C'est par là que le détachement du général Rennenkampf fait sa retraite. La vallée du Tzao-hé est en contre-bas; on y arrive par une descente rapide de plus d'un kilomètre. J'ai laissé un poste d'observation sur une hauteur, à la bifurcation de la route du Liao-Yang (par le col de Fen-schou-line) et du sentier que nous suivons. Ce poste doit servir de relais aux estafettes que j'enverrai au général avec mes rapports; il est aussi chargé de me prévenir quand l'ennemi, venant de Saïmatzé, fera son apparition, afin de me donner le temps de prendre les mesures nécessaires, et de ne pas avoir ma retraite coupée.

Du haut de la montagne, nous vîmes de la cavalerie auprès d'un village à cinq ou six kilomètres à vol d'oiseau vers l'est, c'est-à-dire du côté de l'ennemi : c'étaient les sotnias de Tokmakoff et de Djandiéri. Nous les rejoignîmes bientôt.

La troupe dont je prends le commandement occupe une position assez avantageuse pour la défense; c'est un éperon de la montagne, avançant dans la vallée et bordé de chaque côté par des chaînes de montagnes. Un petit bois, dans la partie inférieure de l'éperon, nous sert d'abri contre les indiscrétions de l'ennemi. Des postes d'observation ont été placés à droite et à gauche sur de hautes cimes. Je complimente Djandiéri de la façon intelligente dont il a su utiliser cette position. Son seul désavantage est de ne pas avoir devant elle une ligne de feu suffisamment étendue, à cause d'un coude de la vallée à un kilomètre au delà.

Djandiéri et Tokmakoff ont rencontré l'ennemi ce matin en débouchant dans la vallée du Tzao-hé. A cinq kilomètres d'ici, les hauteurs étaient occupées par les Japonais, qui ont tiré sur eux sans leur occasionner de pertes. Nous nous attendons à être attaqués d'un moment à l'autre.

En outre des postes d'observation, des vedettes ont été placées à deux

kilomètres en avant, et des patrouilles sont envoyées périodiquement en aval de la Tzao-hé et dans les vallées latérales.

Je grimpe jusqu'au poste de droite pour m'assurer qu'il est bien choisi. Il fait très chaud; j'avance lentement en m'arrêtant souvent, et cependant les deux cosaques qui m'accompagnent ont peine à me suivre : ils sont essoufflés et tout en sueur. Comment lutter dans ces conditions avec les Japonais qui sont des montagnards accomplis?

D'en haut, on aperçoit la vallée avec ses courbes et ses embranchements latéraux, jusqu'à un coude où la rivière disparaît dans un étroit défilé, celui-là même où, ce matin, nos sotnias ont été fusillées par les Japonais. Je distingue auprès d'un village des hommes tenant des chevaux à la main; ils sont une vingtaine à peu près : c'est probablement une patrouille japonaise.

Du haut de cette cime, la vue embrasse de tous les côtés un vaste espace; pas un mouvement de l'ennemi ne saurait échapper à la vigie placée en observation. Je me rends compte de l'avantage que présentent de pareils postes, avantages dont les Japonais ne manquent jamais de profiter : ils se dissimulent derrière les rochers, les arbres et les buissons, pour suivre nos mouvements dans la vallée, qui est toujours à découvert.

Nous devrions, nous aussi, changer notre système de reconnaître l'ennemi, et faire notre profit des leçons qu'il nous donne. Malheureusement, les lenteurs de cette tactique ne sont pas dans notre caractère impulsif et spontané. Nous sommes incapables de nous soumettre aux exigences d'un système raisonné; nous aimons mieux nous livrer au hasard, ou plutôt à la fatalité, et agir selon l'inspiration et les circonstances.

Je découvre une lacune bien regrettable dans l'éducation des cosaques : on ne leur a pas appris à se servir des signaux par gestes. Je me vois obligé d'installer des hommes en cordon pour me transmettre de vive voix les communications de la vigie. Le téléphone militaire appartenant à notre division a été abandonné à Kharbine avec des objets d'équipement qu'on a jugé inutile d'emporter, pour ne pas restreindre la mobilité du détachement; nous n'avons, non plus, ni héliographes ni lampes électriques à signaux. On peut expliquer, sans l'excuser, cette négligence à se servir des moyens techniques indispensables aux troupes de toutes les armes, par la formation hâtive de régiments de réserve, comme le nôtre.

Quand je descendis, j'appris qu'une patrouille ennemie, montée sur de grands chevaux, suivait la vallée dans notre direction. J'envoyai aussitôt trois cosaques qui devaient servir d'appât pour attirer les Japonais. Une vingtaine d'hommes furent placés en embuscade afin de couper la retraite, et nous-mêmes nous les attendîmes dans la forêt qu'ils devaient absolument traverser, car il n'y a pas d'autre route dans la vallée.

On nous avait tant vanté les qualités des chevaux australiens de la cavalerie japonaise qu'il ne fallait pas rater cette occasion de s'en procurer; elle pourrait ne pas se renouveler dans des conditions aussi favorables.

Notre attente durait depuis plus d'une demi-heure, quand un cosaque vint nous avertir que des fantassins japonais se trouvaient sur la montagne, d'où ils pouvaient découvrir notre campement. Ce sont eux évidemment qui prévinrent leurs compagnons, dans la vallée, du danger auquel ils allaient s'exposer, ce qui leur fit rebrousser chemin. Quelques instants plus tard, les cosaques qui devaient attirer la patrouille nous apprirent qu'ils n'avaient pas réussi et que les Japonais s'étaient retirés au grand trot en les apercevant.

Notre déception est pénible, mais nous ne pouvons nous empêcher de constater que les précautions de nos adversaires sont bien prises.

J'ai entendu dire à des officiers d'état-major qu'en voulant éviter des pertes d'hommes, on risque de ne pas faire usage de tous ses moyens d'action. Cette opinion ne peut viser que des chefs timorés, dont la présence à l'armée ne devrait pas être tolérée. Les chefs qui ne se ménagent pas eux-mêmes sont généralement plus soigneux de la vie de leurs soldats que ces théoriciens qui se bornent à critiquer les actions des autres, tout en évitant d'exposer leur personne. Ce sont eux qui, envoyés en mission, organisent les expéditions inutiles, sous prétexte de reconnaître l'ennemi, tandis que le but véritable de ces expéditions est seulement d'obtenir des distinctions militaires. Pour eux, le nombre des victimes démontre leur propre valeur. Ils poussent le cynisme jusqu'à ne pouvoir cacher leur contentement quand des officiers figurent dans la liste des pertes. Cela provient en partie de ce qu'à l'état-major un engagement ne semble sérieux que s'il en résulte de grosses pertes d'hommes. Éviter des pertes inutiles, tâcher d'épargner la vie des soldats y est considéré presque comme une lâcheté.

Le sport joue un grand rôle dans les questions militaires, et certaines

règles sportives peuvent être appliquées avantageusement à la guerre. Les sportsmen savent que le courage ne consiste pas à affronter inutilement le danger; l'essentiel est de n'en pas manquer au moment voulu. Ceux qui ont gaspillé leur énergie sans nécessité n'en ont plus quand il faut produire un violent effort. De même, à la guerre, ceux des chefs qui savent ménager les forces et la vie de leurs soldats auront, au moment de la charge, des troupes fraîches, prêtes au suprême sacrifice.

Tcherkessoff rentre d'une reconnaissance. Il n'a pas rencontré l'ennemi. Il est très probable que les Japonais l'ont laissé passer, sans donner signe de vie, afin d'attirer dans le défilé les troupes qui se seraient fiées aux rapports de leurs éclaireurs.

Mon rapport au général Rennenkampf est expédié. J'ai fait desseller les chevaux et préparer la soupe pour les hommes, du thé pour moi. Pendant ce temps, commodément installé au pied d'un arbre, j'ai voulu lire des lettres qui m'avaient été remises à Sifaladzé, et que je n'avais pas eu le temps d'ouvrir jusqu'à présent. On dirait qu'un sort me poursuit et s'oppose à cette lecture : je dépliais la première, quand Djandiéri vint me dire qu'une fusillade s'entendait dans la vallée latérale et qu'un cosaque y avait vu une colonne de cavalerie. D'un autre côté, on me signala que le poste d'observation installé sur la route de Saïmatzé à Fen-schou-line descendait de la montagne, ce qui signifiait sans doute qu'il se retirait devant l'ennemi. Malgré l'intérêt des lettres, venues de l'autre bout du monde, — de Paris, — je fus bien obligé de prêter mon attention à ces communications graves. Plus tard, la colonne ennemie s'est trouvée n'être qu'un troupeau de bétail conduit par les Chinois dans la montagne. Le poste d'observation laissé derrière moi fut, par ordre du général, remplacé par des cosaques d'un autre régiment. Le chef du poste fut chargé de m'avertir que Rennenkampf se rendait au Fen-schou-line et m'enverrait de nouveaux ordres ce soir en même temps que du renfort.

Engelhardt m'invita à souper.

La nuit venue, j'ai fait occuper notre position avancée par la sotnia de Tokmakoff et me suis retiré avec mes autres sotnias jusqu'à un village à quinze cents mètres en arrière. Djandiéri trouve dangereux de bivouaquer en cet endroit, car les Japonais pourraient nous tourner des deux côtés, en profitant des défilés débouchant derrière nous, dans la vallée. Il propose de se retirer à deux kilomètres plus loin, où il a remarqué une bonne position défensive. Je l'autorise à s'y rendre avec la 3e sotnia et la sienne,

et je reste moi-même ici avec la 1re. En cas d'attaque, nous pourrons nous replier sur la position occupée par Djandiéri.

J'ai fait desseller tous les chevaux et permis aux cosaques de se reposer jusqu'à l'aube, c'est-à-dire jusqu'au moment où les Japonais ont l'habitude de nous attaquer, croyant nous surprendre pendant notre sommeil.

Les cosaques m'avaient préparé en plein air un lit de branchages et d'herbes parfumées. La nuit était chaude, éclairée par un beau clair de lune. J'allais m'assoupir, quand un cavalier m'apporta un pli que j'ouvris à la lumière de ma lampe électrique. C'était mon propre rapport au général Rennenkampf. Je demandai au cosaque ce que cela signifiait et il m'avoua qu'ayant rencontré le général, il avait oublié de lui remettre le pli, parce que celui-ci ne lui en avait pas laissé le temps. Il fut interrogé tout de suite sur mon détachement, reçut l'ordre de revenir aussitôt et de m'informer verbalement que les renforts ne me seraient envoyés que demain matin. Il ne s'était souvenu de son rapport qu'après avoir rejoint notre campement... Que faire? Renvoyer immédiatement le pli au général, ou attendre jusqu'au lendemain et le lui expédier avec le rapport journalier? Je m'arrêtai à cette dernière solution pour plusieurs raisons qui, toutes, me parurent bonnes. Le général était au courant de ce qui se passait chez nous, puisqu'il avait causé avec le chef du poste d'observation et avec mon messager; l'ennemi ne se montrait pas, et puis il était déjà tard. Si j'envoyais à présent mon rapport, qui ne contenait rien d'important, il parviendrait au général dans la nuit, pendant son sommeil. Je congédiai donc le cosaque, après l'avoir grondé fort pour sa nigauderie; mais je ne me sentais pas la conscience tranquille : j'avais le vague sentiment d'agir irrégulièrement; mon devoir eût été de réexpédier le rapport sans une minute de retard.

14 juin. — Je me suis réveillé à trois heures; il faisait encore nuit, tout était calme et silencieux autour de moi. Je prévoyais une journée très mouvementée. Les Japonais ne tarderaient pas à nous attaquer, et, s'ils ne le faisaient pas, c'est moi qui irais au-devant d'eux aussitôt que j'aurais reçu du renfort.

Je laissai dormir mes hommes jusqu'à quatre heures du matin, puis, quand les prémices de l'aube parurent, je fis seller les chevaux.

La nature s'éveillait peu à peu. L'air était d'une pureté, d'une fraî-

cheur délicieuses. L'idée de la guerre, du sang versé paraissait une cruelle ironie dans cette quiétude qui nous entourait.

Mais voici que le sous-lieutenant Élénief, du régiment d'Argoune, arrive de nos avant-postes, seul et à pied : il est dans un état piteux. Ses vêtements sont en loques et couverts de poussière. Lui-même paraît exténué; son visage est hâve, ses mains portent des égratignures. Il nous raconte par quelles tribulations il vient de passer. Envoyé hier matin de Sifaladzé en reconnaissance avec une patrouille de cosaques, il approchait de la vallée de Tzao-hé, quand il fut surpris par une fusillade partie des hauteurs environnantes. Il revint en arrière, mais la retraite était déjà coupée; alors Élénieff donna l'ordre à sa troupe de se disperser et de tâcher de regagner le détachement: lui-même prit un sentier de montagne, dans la direction de Fen-schou-line. Il dut abandonner son cheval, un mongol ordinaire. Il ne montait pas ce jour-là, fort heureusement, le pur sang qui lui a fait gagner le deuxième prix à la course des cent kilomètres. Vers le soir seulement il vit les feux de notre bivouac, et quelques instants après une voix cria en russe : « Qui vive? » Ce fut peut-être le moment le plus dangereux par lequel Élénieff eut à passer, car le cosaque en vedette le tenait au bout de son fusil, et, si la réponse eût tardé, il eût été tué net.

Élénieff se rendant auprès du général Rennenkampf, je le chargeai de lui remettre mon rapport du matin et celui d'hier, et de lui expliquer ce qui était arrivé. Je lui donnai un cheval et un guide jusqu'au Fen-schou-line.

Le soleil avait paru, et, comme tout restait calme, j'ordonnai de desseller les chevaux de nouveau et de les nourrir, afin qu'ils fussent prêts à fournir un bon service, car la journée ne se passerait pas sans combat.

A la position d'avant-garde où je me rendis, la nuit s'était écoulée sans alerte.

Je grimpai au poste d'observation de gauche, d'où la vue complète ce que l'on ne voit pas de celui de droite : on y domine un profond défilé, par lequel l'ennemi pourrait nous tourner. J'aperçus un demi-escadron de cavalerie à l'endroit où hier nous avions vu quelques cavaliers.

Une colonne de cinq sotnias avec de l'artillerie parut dans la vallée derrière nous. Elle venait de Fen-schou-line et devait constituer les renforts promis par le général. Je m'empressai de descendre, me réjouissant

à l'avance de pouvoir, avec des forces aussi imposantes, prendre l'initiative de l'attaque.

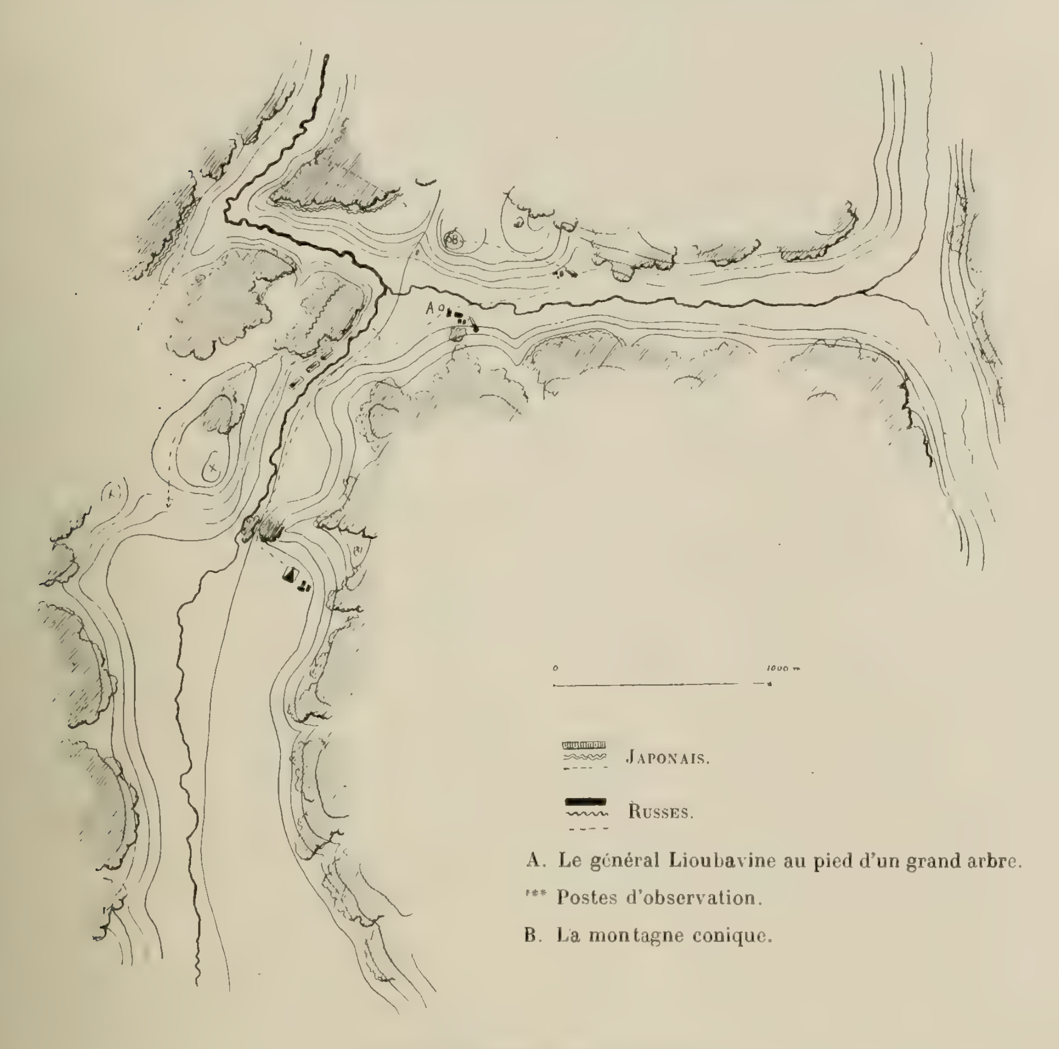
Ma joie fut de courte durée, car, en approchant, je vis, au devant de la colonne déjà arrêtée et descendue de cheval, le général Lioubavine et le colonel Rossiisky. C'était la fin de mes rêves, de mes espoirs d'une action indépendante où je me promettais de ne pas commettre les fautes que j'avais vu faire à d'autres.

Je ne m'attendais pas à être remplacé et encore moins à l'accueil que je reçus. Lioubavine me dit que le général Rennenkampf était furieux; que, ne recevant pas mon rapport hier soir, il a craint que nous ne fussions enveloppés et décimés par les Japonais, et que c'était pour cette raison qu'il envoyait le général Lioubavine lui-même, à la tête d'un fort détachement. Rossiisky tomba aussi sur moi, me reprochant d'avoir placé mes réserves (les 3e et 6e sotnias) dans des positions trop éloignées de l'avant-garde et de n'avoir pas envoyé de patrouilles en reconnaissance du côté de l'ennemi, sur lequel je n'avais aucun renseignement.

Il m'eût été facile de démontrer combien ces reproches étaient injustifiés, mais Rossiisky ne m'écoutait pas. Je voyais bien que tout le monde était contre moi, à cause des inquiétudes occasionnées par mon silence. Enfin, je m'adressai à Lioubavine, qui paraissait plus calme, et lui racontai comment mon rapport m'était revenu. J'ajoutai que j'avais envoyé des reconnaissances hier soir et ce matin, mais que je n'avais aucune confiance dans leurs dires, parce que mes patrouilles sont obligées de parcourir le fond de la vallée, tandis que les Japonais se tiennent dans la montagne et ne dévoilent pas leur présence aux éclaireurs. Ils préfèrent attirer sous leurs feux des détachements importants. Les postes d'observation sur les hauteurs rendent de bien meilleurs services. Je dis y avoir été tout à l'heure moi-même et avoir vu, non loin d'ici, un demi-escadron de cavalerie ennemie et des fantassins en vedette sur la montagne la plus rapprochée — ce qui me fait supposer que l'avant-garde japonaise se trouve présentement derrière le deuxième coude de la vallée, à trois kilomètres à peu près du point où nous sommes.

Rossiisky semble ne pas me croire; il s'adresse au commandant du régiment d'Argoune, le lieutenant-colonel Kobilkine, et lui dit : « C'est vous qui commanderez le gros de la colonne: quant à l'avant-garde... » Alors, il regarde en hésitant les officiers supérieurs, cherchant celui qu'il nommera à ce poste important. Je rougis de désappointement et de honte.

Comment! je commandais depuis hier le détachement avancé, j'avais étudié le terrain de nos futures opérations, et c'est un autre qui conduirait l'avant-garde? Heureusement l'hésitation de Rossiisky ne fut pas de longue durée; il se retourna vers moi et me dit en souriant : « Eh bien,



PLAN DU COMBAT DE TZAO-HÉ

c'est vous qui prendrez ce commandement. » Je le remerciai, voyant bien qu'il n'avait plus de rancune contre moi.

Je pars immédiatement avec la 1[re] et la 6[e] sotnias de notre régiment; le général et Rossiisky me suivront dans une demi-heure avec le gros de l'avant-garde. Je dis à Rossiisky qu'il entendra les feux de salve de l'ennemi avant un quart d'heure. Il est juste neuf heures dix minutes. Nous partons au grand trot, précédés des éclaireurs commandés par Tcherkessoff.

Nous sortons du bois; notre route traverse la rivière et descend la vallée jusqu'à son intersection avec une autre vallée, plus large, qui la coupe à angle droit. C'est là que je m'attendais à rencontrer l'ennemi, et je ne me suis pas trompé. Aussitôt que nous paraissons en vue des hauteurs qui sont de l'autre côté de cette vallée, une salve est de là-haut tirée sur nous.

Engelhardt porte la main à sa casquette et me dit : « Vous permettez, colonel? » Je fais signe que oui, ayant compris son idée. En un clin d'œil, Engelhardt avec sa sotnia est déjà au bas d'une falaise sur notre gauche à l'abri du feu de l'ennemi; ils mettent pied à terre et escaladent le talus escarpé du rocher qui fait face aux hauteurs occupées par l'adversaire. C'est la tactique, toujours la même, adoptée dans le détachement du général Rennenkampf : comme on ne découvre l'ennemi qu'après qu'il a tiré (toujours de la montagne), il faut, sans perdre de temps, descendre de cheval et occuper aussi des hauteurs, d'où l'on pourra se mesurer avec lui. Celui qui domine l'autre a toujours l'avantage: il est bon de ne pas l'oublier.

Je consulte ma montre : depuis le moment où nous avons quitté notre position avancée, jusqu'à la première salve de l'ennemi, il s'est écoulé juste douze minutes. Rossiisky peut maintenant s'assurer que je ne me trompais pas en affirmant que l'ennemi était tout près.

J'entends la voix d'Engelhardt : « La hausse à douze cents pieds. Demi-sotnia, feu! » Le feu de salve qui retentit eût fait honneur à des fantassins.

En ce moment, Tcherkessoff, qui s'était arrêté au bas des hauteurs occupées par les Japonais, y monte avec ses éclaireurs, car l'ennemi, pris en écharpe par les salves d'Engelhardt, s'est porté en arrière.

Nous avons en face de nous une montagne conique. Si les Japonais s'en emparaient, notre position ne serait plus tenable, car ils pourraient balayer de leur feu toute la vallée derrière nous.

Je donne l'ordre à la 6e sotnia de mettre pied à terre et de prendre position en se dispersant à gauche de la 1re sotnia.

Je descends de cheval et m'avance au milieu de la vallée transversale pour me rendre compte d'où tirent les Japonais. C'est assez difficile, parce qu'ils ne se montrent pas, et l'on ne peut s'orienter que d'après le son de leur tir et le sifflement des balles. Celles-ci commencent à devenir inquiétantes et je suis obligé de m'abriter derrière un arbre.



« VOUS PERMETTEZ, COLONEL » (COMBAT DU TZAO-HÉ, 14 JUIN)

Rossiisky arrive, accompagné de ses cosaques d'ordonnance, et s'approche de moi; mais alors le feu devient si violent que nous revenons en arrière en nous dispersant au galop. Nous atteignons une fanza où venait d'arriver le général Lioubavine avec la 3e sotnia de notre régiment, commandée par le capitaine Lowzoff, et la 1re du régiment d'Argoune, du capitaine Schounguéeff.

Je fais remarquer au général combien il était important d'occuper la montagne conique. Il est également indispensable d'éclairer la partie de la vallée à notre droite et de laisser un poste d'observation au croisement de cette vallée avec un défilé dont les Japonais peuvent profiter pour nous tourner. Le général m'autorise à donner des ordres en conséquence. J'envoie un peloton en observation et je charge Lowzoff d'occuper la montagne conique qui nous fait face. Il faut arriver à cheval aussi près que possible du sommet, afin que les hommes ne soient pas trop essoufflés par l'ascension de la pente, assez raide, ce qui rendrait leur tir défectueux.

Lowzoff, au lieu de remplir ponctuellement mes ordres, fait descendre de cheval sa sotnia, derrière un petit hameau au bas de la montagne, et grimpe la côte à pied: il ne profite même pas d'une ravine qui permettrait de se tenir à l'abri du feu de l'ennemi. Les cosaques mettent plus de dix minutes pour atteindre le sommet; nous les suivons avec la plus grande impatience. Enfin, les premiers arrivés ouvrent le feu. Tcherkessoff se joint à eux avec ses éclaireurs, mais les Japonais se sont rapprochés et leur feu devient très vif. Après une vingtaine de minutes, les cosaques commencent à descendre un à un de la montagne, et bientôt il n'y reste plus personne. Toute la sotnia remonte à cheval et va se placer sur les hauteurs à notre droite, à côté des cosaques d'Argoune, d'où elle riposte au tir des Japonais.

Lioubavine et Rossiisky sont justement furieux que cette position ait été abandonnée, mais ils ont tort, selon moi, de vouloir la faire occuper de nouveau par ceux-là mêmes qui n'ont pas réussi à la garder. Mon avis est qu'il fallait y envoyer des troupes fraîches de la réserve, aussitôt qu'on a pu s'apercevoir de la défaillance des combattants. Des hommes, fatigués par l'escalade de la montagne, éprouvés aussi par le feu de l'ennemi, ne feront plus de bonne besogne.

Rossiisky veut aller lui-même dire à Lowzoff de reprendre cette position, mais je le préviens, comme il est de mon devoir, étant chef de l'avant-garde.

La journée est chaude, la côte très raide, et je comprends en la gravissant pourquoi les cosaques mirent tant de temps à l'escalader, malgré l'impulsion que devaient leur donner les balles japonaises, qui sillonnent le sol en cet endroit.

Je passe à côté d'un cosaque étendu à plat ventre. Le croyant tué, je suis sur le point de passer outre, quand il me vient le soupçon que ce cosaque fait le mort pour ne pas attirer l'attention des Japonais. Je le



LES COSAQUES AU COMBAT

pousse du pied et je m'aperçois qu'il est bien vivant et sans une égratignure. Pour l'habituer aux balles, je l'oblige à se tenir debout, bien en vue.

Les cosaques d'Argoune occupent la première crête des hauteurs; Lowzoff, avec sa sotnia, est un peu plus loin. Je lui demande pourquoi il a abandonné la montagne conique. Il me répond qu'un cosaque inconnu lui a transmis verbalement l'ordre de la retraite. Je lui fais observer qu'un ordre de retraite transmis verbalement ne doit jamais être exécuté, si l'on n'est pas tout à fait sûr du messager. Je lui ordonne, ainsi qu'à Schoun-

guéeff, de reprendre la position. Les deux sotnias vont retrouver leurs chevaux, placés derrière un hameau qui les abrite des balles; elles traversent la vallée au grand galop et grimpent cette fois-ci la côte sans descendre de cheval. Mais les Japonais ont changé de place : ils les prennent en enfilade. Les cavaliers montent lentement sous le feu de l'ennemi. Plusieurs tombent. Les autres s'arrêtent et reviennent à leur première position, ayant échoué dans cette nouvelle tentative de reprendre le cône. Ils ont certainement manqué de courage. En persévérant, ils auraient pu atteindre le sommet; mais c'eût été inutile, car le cône est maintenant sous le feu croisé de l'ennemi et la place n'est plus tenable.

Je passe au flanc gauche où combattent la 1re et la 6e sotnias de notre régiment. La 1re avance toujours en refoulant l'ennemi; la 6e remonte les hauteurs qui dominent un défilé où les Japonais se sont engagés pour faire un mouvement tournant auquel Djandiéri va s'opposer. Tout marche bien de ce côté, mais voici qu'on m'avertit qu'Engelhardt est blessé à la jambe et que Tcherkessoff le remplace. J'ai bien envie d'aller serrer la main à Engelhardt que des cosaques emportent à l'ambulance; je n'en ai pas le temps : le feu de l'ennemi devient de plus en plus intense et se rapproche du mont conique, ce qui est inquiétant pour notre voie de retraite.

Je rejoins Lioubavine et Rossiisky qui se tiennent sous un grand arbre, près d'un groupe de fanzas, derrière lesquelles sont abrités nos chevaux et ceux des deux sotnias de notre flanc droit.

Rossiisky me dit, en souriant, qu'il a reçu lui aussi son paquet du général Rennenkampf pour avoir tardé à lui envoyer son rapport.

Les Japonais ne sont pas loin; on entend très distinctement les commandements traînants et modulés précédant chaque salve.

Mais voici que derrière nous, dans la position occupée par le gros de la colonne, nos petits canons de montagne se mettent à tonner, et quelques shrapnels éclatent au-dessus des Japonais, dont le feu cesse aussitôt.

Comme toujours, le tir de notre artillerie met en joie les cosaques. Ce n'est pas seulement un nouvel auxiliaire qui apparaît pendant le combat, c'est aussi un appui moral.

Assis au pied d'un arbre, je m'assoupis brusquement après notre dernier coup de canon et pendant l'accalmie qui s'ensuivit; mais mon sommeil ne fut pas de longue durée : les Japonais ont repris l'offensive; leur feu me semble encore plus violent et plus étendu qu'auparavant. Ils ont évidemment reçu des renforts.

LES COSAQUES AU COMBAT

Le général permet de renvoyer nos chevaux en arrière, car maintenant les fanzas ne peuvent plus leur servir de refuge. On les emmène un à un, profitant des accidents de terrain pour les faire passer inaperçus; mais ce mouvement n'échappe pas aux regards vigilants des Japonais, qui ouvrent sur eux des feux de salve.

Un cosaque, arrivé du poste d'observation sur la montagne, nous annonce que deux colonnes ennemies remontent la rivière. Comme le cosaque n'a pas vu ces colonnes lui-même et ne fait que transmettre une communication de son chef, nous ne savons pas si ces nouvelles troupes sont en amont ou en aval de la Tzao-hé; dans ce dernier cas, elles menaceraient notre retraite. Le général renvoie ce cosaque au poste d'observation pour obtenir des renseignements plus précis.

En ce moment, le général reçoit l'ordre de se retirer promptement sur Fen-schou-line, car Rennenkampf vient d'apprendre qu'une forte colonne japonaise est en marche sur ce point par une autre route, et que nous pouvons avoir la retraite coupée. Il est probable que ce sont les mêmes colonnes vues du poste d'observation.

Il est deux heures, ce qui fait que pendant quatre heures et demie nous avons arrêté l'avance des Japonais tout en leur étant inférieurs en nombre; quatre sotnias (1) seulement ont pris part au combat, tandis qu'à en juger par l'intensité et l'étendue du tir de l'ennemi, il devait avoir deux compagnies d'infanterie au début de l'engagement, et sept ou huit maintenant qu'il a reçu progressivement des renforts.

Le général Lioubavine m'ordonne de prendre le commandement de l'arrière-garde et de couvrir la retraite du détachement. Lui-même, Rossiisky et leur suite vont rejoindre le gros de la colonne; ils se retirent sur le Fen-schou-line.

Je laisse un mince rideau de cosaques sur notre droite, pour dissimuler notre retraite, et je passe au flanc gauche où sont rassemblés les chevaux des sotnias qui combattent encore avec acharnement. J'envoie un sous-officier les prévenir que l'ordre de la retraite a été donné. Cet ordre est écrit et signé de ma main.

Une sotnia du régiment d'Argoune, qui était venue renforcer notre flanc gauche, est à cheval; elle part la première. Aussitôt qu'elle a tra-

(1) Une sotnia au complet a cent vingt-huit cavaliers, ce qui fait quatre-vingts cosaques à pied; mais nous n'avions guère plus de cent cavaliers ou soixante à pied. Quatre sotnias représentent donc une compagnie.

versé la rivière et se trouve sur la route qui conduit au bivouac, des feux de salve retentissent au sommet de la montagne conique. Il était bien temps de vider la place : si nous avions retardé notre retraite de quelques minutes, nos pertes eussent été très grandes.

J'attends avec impatience le retour des cosaques qui combattent là-haut, car les Japonais avancent toujours et dans peu d'instants nous serons fusillés à courte distance.

Enfin, mon envoyé revient et m'annonce que les sotnias se retirent à pied par la montagne et nous rejoindront au bivouac. C'est parfait; nous évitons de cette façon des pertes d'hommes sérieuses et ne subirons que des pertes de chevaux.

Je donne l'ordre aux maréchaux des logis commandant les fractions restées avec les chevaux des sotnias de se retirer en colonne par un, à des intervalles de trois chevaux, pour présenter moins de prise au feu de l'ennemi, et de longer le plus près possible le bord de la falaise où l'on est le plus à couvert. Mais les voilà tous partis à la fois, au galop, en prenant le même chemin que la sotnia d'Argoune. Les cosaques ont à la main trois, quatre et jusqu'à six chevaux, et ne réussissent pas à les maîtriser. Cela devient une véritable cohue. Le tir des Japonais s'abat sur nous en une tourmente de balles; je m'attends à voir le sol jonché de cadavres de chevaux (les hommes sont en petit nombre). Pas du tout : il en tombe cinq ou six seulement, et un seul cosaque, blessé assez grièvement. J'arrête des cosaques dont les montures sont moins ardentes; quatre mettent pied à terre et vont relever leur camarade tombé à quelque cinq cents mètres en arrière.

La 6e sotnia est déjà au bivouac quand j'y arrive; la 1re descend de la montagne. Je vois Tcherkessoff descendre aussi. Il est soutenu par deux cosaques; sa tête retombe sur sa poitrine, il traîne péniblement les pieds. Je m'avance à sa rencontre, le croyant blessé. Heureusement, il n'en est rien : c'est une faiblesse causée par l'exercice violent et la chaleur, ou peut-être un léger coup de soleil. Je lui fais boire quelques gouttes de mon élixir de vie et cela le remet suffisamment pour qu'il puisse remonter à cheval, soutenu à droite et à gauche par des cosaques.

Le maréchal des logis chef de la 1re sotnia me raconte comment Engelhardt a été blessé. Au moment où il traversait en courant une clairière, pour occuper avec sa sotnia une nouvelle position, il reçut une balle qui lui fractura l'os au-dessous du genou. Il essaya de se traîner un

peu plus loin, mais les forces lui manquèrent et il fut transporté en arrière, après avoir donné ses ordres au maréchal des logis chef, qui devait le remplacer jusqu'à l'arrivée de Tcherkessoff. On est allé quérir celui-ci de l'autre côté de la vallée où il combattait, isolément, avec ses éclaireurs.

Toute la 1re sotnia éprouve un grand chagrin de la perte d'un chef aimé. Je regrette aussi beaucoup son absence temporaire et souhaite de tout mon cœur qu'il guérisse vite ; s'il ne revenait pas, ce serait une perte irréparable pour le régiment.

La sotnia de Tokmakoff est restée seule en arrière ; le détachement de Lioubavine est déjà parti. Je charge Tokmakoff d'occuper la crête de l'éperon, au-dessus du bivouac, et de retenir l'ennemi aussi longtemps que possible pour nous donner le temps de mettre en lieu sûr nos blessés, qui ont été emportés sur des civières. Ils sont suivis par la 1re et la 6e sotnias. Cette dernière devra soutenir celle de Tokmakoff si l'ennemi devient trop pressant.

Mais nous ne sommes pas poursuivis. Je devance l'arrière-garde et le convoi des blessés pour faire mon rapport au général Lioubavine sur les incidents de la retraite.

Je prie Rossiisky d'expliquer au général Rennenkampf l'incident concernant mon rapport d'hier et de tâcher de me faire épargner les observations en termes violents qu'il ne ménage pas aux chefs des régiments, cosaques d'origine et peu habitués aux bonnes manières. Il me serait vraiment trop dur de supporter un pareil langage. Rossiisky comprend et j'ai sa promesse d'intercéder en ma faveur.

Je sens que le général Lioubavine et Rossiisky ont été contents de moi aujourd'hui, et j'éprouve moi-même la satisfaction d'avoir fait mon devoir, d'avoir gardé mon calme et ma lucidité pendant l'affaire. Le général m'a laissé diriger le combat ; toutefois, j'étais obligé de lui demander son autorisation avant d'agir et ne pouvais disposer ni des réserves, ni de la batterie. Je me trompe peut-être, mais il me semble que j'aurais pu obtenir de meilleurs résultats, si j'avais tout seul commandé le détachement, comme j'en avais eu l'espoir.

Le bivouac de la brigade, où nous camperons jusqu'à demain matin, se trouve dans un élargissement de la vallée, à cinq ou six kilomètres de Fen-schou-line.

Nos officiers se sont installés au bord de la rivière où les cosaques

préparent leur thé dans leurs marmites d'ordonnance. Nous voulions nous restaurer aussi, mais on nous apprend la fâcheuse nouvelle que tous nos chevaux et mulets de bât ont été expédiés de l'autre côté du col de Fen-schou-line. A l'exception d'une cruche de thé, avalée à la hâte ce matin, nous n'avons rien mangé de toute la journée.

Des cris joyeux retentissent au campement. C'est le général Rennenkampf qui vient d'arriver et félicite les cosaques de leur belle conduite pendant notre engagement d'aujourd'hui dans la vallée du Tzao-hé. Tous les officiers sont convoqués par le général; je reste en arrière, espérant ne pas être remarqué. Après des compliments et des remerciements à notre adresse, Rennenkampf dit qu'il est impardonnable de ne pas envoyer de rapports des détachements isolés quand l'ennemi est proche, ainsi que l'ont fait le lieutenant-colonel Kvicka et le capitaine Schanschieff. (Il a omis de nommer Rossiisky, coupable de la même faute.) Alors, je m'avance et dis au général que son chef d'état-major est au courant du malentendu qui fut cause que mon rapport ne lui est pas arrivé. A mon grand étonnement, il me répond que Rossiisky lui a parlé de moi, mais qu'il me considère quand même comme fautif pour ne pas lui avoir renvoyé ce rapport dans la nuit, au lieu d'attendre jusqu'au matin. Il a raison et je m'en rends compte. J'ai remercié vivement Rossiisky d'avoir parlé au général. J'aurais préféré la plus dure des punitions à l'humiliation d'être réprimandé.

Revenus à notre installation agreste, après le départ du général, nous avons été agréablement surpris d'apprendre que mon brosseur avait apporté du train régimentaire un grand seau rempli de soupe au riz et du poulet, envoyés par Pépino. La soupe est chaude, le seau ayant été enveloppé dans une couverture de cheval. Le commandant et les officiers du régiment ont donc eu à souper, quand tout espoir de se procurer de la nourriture était perdu. Si Pépino avait été présent, on lui aurait fait une ovation.

Il commence à pleuvoir. N'ayant plus de tente, je me suis réfugié sous un bosquet d'arbres où les cosaques m'ont fait un lit de branchages et d'herbes; mais la perspective de passer la nuit sous la pluie n'est guère réjouissante.

Nous étions couchés, enveloppés tant bien que mal dans nos bourkas et nos bachliks, quand on vint nous avertir que nous partions immédiatement pour Siao-sir, par le col de Fen-schou-line et Gon-gaou-tzé. Tout le

monde est content : une marche est certainement préférable à une halte de nuit, sous la pluie et sans abri.

Nous avons dû stationner au pied du Fen-schou-line pendant plus d'une heure pour laisser passer l'artillerie et le train de la Croix-Rouge. Nous ne descendîmes pas de cheval pour ne pas laisser mouiller nos selles.

La route est étroite. Nous avançons lentement, un à un, nous arrêtant à chaque pas; à la longue, cela devient très fatigant, surtout quand il fait nuit.

L'ennemi nous poursuit avec ténacité; nous savons que les escarmouches se multiplient à l'arrière-garde : un officier et plusieurs cosaques ont été blessés. Les Japonais avancent aussi de Saïmatzé et ont déjà occupé Gon-gaou-tzé, ce qui fait que nous ne pourrons plus nous rendre à Siao-sir par cette route; il nous faudra faire un grand détour, en passant par Fanza-poutza.

J'entends dire que des mulets à bât avec leur charge sont tombés dans le précipice que nous longeons. J'ai bien peur que ce ne soient les miens, car je ne me fie pas à l'habileté de Pépino et de mes cosaques à charger des bêtes de somme.

La pluie devient de plus en plus forte, la nuit est très noire. Nous avançons à travers une forêt, dans une espèce de tranchée creusée pour le passage de l'artillerie. On est arrêté à chaque instant par un accident arrivé aux voitures du train, ou à cause des charges qui se sont déplacées sur les bêtes de somme. Nous arrivons enfin au col de Fen-schou-line, après trois heures de cette marche pénible.

Ici, on commence à distinguer les objets les plus proches. Le cheval de mon voisin paraît une ombre fugitive, changeant constamment de forme et disparaissant quand il s'éloigne de quelques pas.

Il fait froid et venteux au sommet de la montagne. Nous devons attendre assez longtemps notre tour pour descendre le versant ouest du Fen-schou-line. Cette descente, moins longue que la montée, est aussi assez fatigante.

De temps en temps, nos montures font de brusques écarts, à cause des chevaux et des mulets qui gisent en travers de la route. Les pauvres bêtes n'auront pu probablement résister à la fatigue, aux charges trop lourdes ou mal équilibrées.

Les convois de vivres et de munitions de guerre firent halte au pied

du Fen-schou-line, et nous pûmes accélérer l'allure de nos chevaux, ce qui avait l'avantage de nous tenir éveillés.

Il était deux heures de la nuit quand nous arrivâmes à Fanza-poutza, où le commandant de l'étape, Mayewsky, vint à notre rencontre. Le village était plein de troupes de différentes armes. Le général et l'état-major occupèrent les meilleures fanzas, comme de raison. Je ne trouvai à me loger que dans une fanza où des officiers de cosaques et d'infanterie étaient déjà installés. Elle me parut bien sale, mais je n'avais pas le choix. Nous avons pris du thé, malgré l'heure tardive et le sommeil qui nous accablait.

15 juin. — Il pleut toujours: notre gîte nous paraît encore plus misérable à la lumière du jour; nous sommes attaqués par des tourbillons de mouches qui ne nous laissent pas un moment de tranquillité. Dans ce village, où, il y a un mois, le commandant d'étape Mayewsky nous avait donné l'hospitalité, où nous avions trouvé en abondance vivres et fourrages, plus rien: et nous devons avoir recours aux conserves, dont peu d'officiers ont fait provision. Du reste, l'insouciance avec laquelle la plupart de nos officiers envisagent la question de l'alimentation est incompréhensible. Dans les régiments dépourvus de mess, les officiers supérieurs et quelques-uns des chefs de sotnias font préparer des repas chauds, composés d'une soupe, de viande ou de poulets, rarement des légumes, même quand ils sont abondants; quant aux officiers subalternes, ils prennent l'habitude de manger tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ou ils se nourrissent de thé, de quelques œufs, que leur brosseur peut acheter ou qu'il trouve dans le réduit d'une fanza. Le pain est rare; on le remplace par des espèces de crêpes préparées par les cosaques. Pépino a un profond mépris pour cette préparation qu'il trouve malpropre et peu ragoûtante. Le fait est que, pour faire ces crêpes, les cosaques se servent des cuves chinoises qui ne sont jamais nettoyées, pas plus d'ailleurs que les mains de ces pétrisseurs de pâte. Voici la recette : mélangez et pétrissez de la farine, des œufs et de l'eau; étendez ce mélange en l'aplatissant contre les parois de la cuve, préalablement chauffée et graissée, et servez chaud. J'ai mangé de ces crêpes quand Pépino n'était pas là pour me donner à dîner et les ai trouvées excellentes (1).

(1) Je ne prends jamais Pépino quand je vais en expédition; il reste alors avec le train régimentaire.

Le général Kouropatkine, qui s'intéresse aux besoins des officiers, a donné l'ordre de leur faire distribuer des rations pareilles à celles des soldats, ce qui leur garantit quotidiennement une nourriture saine et abondante. Mais ceux-ci, habitués à manger un morceau de-ci de-là chez un camarade hospitalier, au lieu de profiter de cette mesure si sage, ont préféré toucher la valeur de cette ration, qui est de dix roubles par mois. Ceci est d'autant moins compréhensible que la paye reçue par les officiers en temps de guerre est plus que suffisante, et ceux qui ne dépensent pas leur argent en vin et spiritueux (très chers) envoient à leur famille les deux tiers et quelquefois davantage de leur solde.

Je suis allé voir Engelhardt, qui se trouve à l'ambulance de la Croix-Rouge. Enveloppé d'une robe de chambre en bure de laine, étendu inerte sur un lit de camp, il a conservé ses manières et son langage distingués; il cause comme s'il se trouvait dans un salon mondain et non dans une fanza délabrée. Il se plaint seulement de ce que sa blessure ne lui permettra pas de prendre part aux prochains combats. Il a été évacué à midi; toute la 1re sotnia a demandé à lui faire ses adieux. Les cosaques lui sont profondément et sincèrement attachés; il n'a cependant jamais recherché la popularité, et, s'il a obtenu l'affection de ses hommes, c'est seulement par sa bonté et son équité. Jamais il n'a levé la main sur aucun d'eux et ne les a injuriés. J'ai eu souvent l'occasion d'apprécier la noblesse de son caractère et ce courage calme et réfléchi que je préfère à l'audace des natures impétueuses.

Je me rappelle l'épisode du combat dans la vallée du Tzao-hé, où, sous une pluie de balles, il me demanda la permission d'ouvrir le feu et s'élança avec sa sotnia au-devant de l'ennemi, d'un geste rapide, élégant et assuré.

A quatre heures de l'après-midi, une violente fusillade retentit du côté de Fen-schou-line. Ordre est donné de seller promptement; mais beaucoup de nos chevaux ont été envoyés, faute de fourrage, dans les prés, à un kilomètre de Fanza-poutza. Les miens y sont aussi. Nous ne pensions pas être serrés d'aussi près par les Japonais.

Les feux de salve deviennent plus fréquents et se rapprochent; on dirait que la fusillade part de derrière les collines où sont nos chevaux. Des officiers sont partis en reconnaissance. Le général se porte aussi à l'avant. On ne sait pas ce qui se passe ni si l'ennemi est en force.

Notre brigade s'est formée en colonne de marche. L'infanterie occupe

des retranchements faits à la hâte et des talus de fossés présentant des défenses naturelles.

Nous nous attendons à aller au-devant de l'ennemi; mais la journée s'écoule et nous restons toujours là, immobiles, écoutant le crépitement de la fusillade derrière la montagne, sans nous rendre compte de ce qui se passe.

Vers huit heures du soir, le général nous fait dire de desseller les chevaux et de les attacher aux piquets. Il est permis aux hommes de se reposer, mais sans désarmer. Les officiers dorment sur le front de leur régiment. Heureusement, il ne pleut pas.

16 juin. — Ce matin, la pluie tombe à torrent. Nous quittons notre bivouac à quatre heures et nous nous retirons vers Sikhéiane, sur la route de Liao-Yang.

Sikhéiane est occupé par de l'infanterie et de l'artillerie, et l'on croit que nous ne permettrons pas à l'ennemi d'aller au delà. Nous faisons en deux heures cette courte étape.

L'emplacement du bivouac est un vaste champ labouré qui présente en ce moment l'apparence d'un marais.

J'ai très peu dormi ces dernières nuits et je commence à ressentir une grande fatigue; de plus, j'ai depuis ce matin un frisson fiévreux dont je voudrais bien me débarrasser. Profitant de ma situation d'officier supérieur sans fonctions définies, je quitte le bivouac et je vais m'installer dans une fanza du village. Après un bain chaud, je m'endors sous la moustiquaire qui me protège des mouches. Réveillé à midi, ayant dîné de bon appétit, je me sens maintenant tout ragaillardi et prêt à recommencer la vie aventureuse de ces derniers jours. Ce qui me paraît inquiétant, c'est le silence qui règne alentour. Le bruit du bivouac pourrait ne pas parvenir jusqu'à nous, mais les cosaques et les soldats sont fureteurs et l'on devrait entendre leurs jacasseries dans le village où ils sont sans doute venus s'approvisionner.

Mon trompette, envoyé aux renseignements, me dit que notre brigade est partie vers le nord depuis trois ou quatre heures. Destination inconnue.

En dix minutes, chevaux et mulets sont sellés et chargés, et nous prenons la route de la montagne, où nous retrouvons des traces du passage de la brigade.

Du sommet, nous voyons une longue colonne en marche dans le lointain : les nôtres, sans doute.

La vallée du Taï-tzi-hé, très large en cet endroit, se déroule à perte de vue. Malgré la distance assez grande qui nous sépare de la colonne, nous sommes parvenus à la rattraper au moment où elle pénétrait dans le village de Lutzaïadzé, désigné pour la halte de nuit.

Je m'excusai de mon retard auprès de mon chef de régiment; il me



PASSAGE DU TAÏ-TZI-HÉ DEVANT MITZY

répondit aimablement que cela n'avait pas d'importance et qu'il n'y avait eu aucune nécessité de me hâter. S'il n'avait pas dit ces paroles avec tant de sincérité et de bonhomie, j'aurais pu croire qu'il se moquait de moi.

17 juin. — Nous nous sommes mis en route, à destination de Siao-sir, à sept heures du matin. Nous avons remonté la vallée du Taï-tzi-hé, et l'avons traversée deux fois. Malgré les pluies des derniers jours, le fleuve est resté guéable sur ce parcours et nos effets n'ont pas été mouillés.



PASSAGE DU TAÏ-TZI-HÉ SUR DES CHALANDS

De nombreux chalands, chargés de foin, descendent le courant : ils pourront nous être utiles si la crue augmente.

Nous arrivons à Mitzy à deux heures. Ce gros village paraît très prospère : la plupart des fanzas sont construites en maçonnerie et recouvertes de tuiles. Il s'y trouve aussi des impanes, appartenant à de riches négociants : mais elles ont été pillées et saccagées, tout dernièrement, par les Khounhouzes.

Je me suis installé dans une jolie fanza, avec jardin potager, à deux cents mètres du bourg. Pépino, fourrageant dans le potager, y a trouvé des petits pois : les premiers de l'année.

Le soir, les officiers furent appelés à l'état-major. Le général nous dit qu'il a besoin d'être renseigné sur l'ennemi, qui a occupé Fanza-poutza depuis notre départ. L'officier qui se proposera pour faire cette reconnaissance difficile et périlleuse devra employer tous ses moyens afin d'arriver à proximité des Japonais, sans être vu ni de ses vedettes, ni des habitants, qui ne manqueraient pas de le dénoncer.

Il y eut comme toujours beaucoup d'officiers désireux de prendre part à cette expédition. On tira au sort et Oboukhoff fut favorisé. Cette nuit, accompagné de cinq cosaques à pied, et se dirigeant à l'aide de la boussole, il explorera le dédale de cette région montagneuse, car il n'ose pas se fier à un guide.

18 juin. — Halte toute la journée, en attendant les rapports des officiers envoyés en reconnaissance. Il pleut.

19 juin. — Le temps s'est éclairci. Il fait très chaud. Nous avons à traverser le Taï-tzi-hé, qui n'est plus guéable depuis hier soir.

Je reçois l'ordre de faire effectuer le passage du fleuve en bateau à la 1re et à la 3e sotnias de notre régiment et à la batterie de quatre canons des gardes-frontières, commandée par le capitaine Sozontovitch. Cette batterie fait partie de tout un parc d'artillerie acquis par notre ministère des finances pour la défense du chemin de fer de l'Extrême-Orient. Les canons sont des obusiers de montagne, tirant avec beaucoup de précision jusqu'à trois mille cinq cents mètres. Cette artillerie rend maintenant d'excellents services à l'armée, mais, par une anomalie qu'expliquent seules les chinoiseries de la bureaucratie, elle continue d'appartenir au ministère des finances; en conséquence, les parcs d'artillerie de l'armée



PASSAGE DU TAÏ-TZI-HÉ SUR DES CHALANDS

se refusent à lui fournir sur place ses obus, d'un modèle spécial, et obligent chaque batterie à les aller chercher elle-même à Kharbine, dépôt unique (appartenant également au ministère des finances). L'inconvénient de ce système est que la batterie, ne pouvant emporter plus de cent quatre-vingts obus, devient inutilisable quand elle les a épuisés, et qu'il lui faut de cinq à six semaines pour s'approvisionner à nouveau.

J'avais à ma disposition cinq chalands, réquisitionnés ce matin aux Chinois qui descendaient le fleuve.

Trois chalands réunis et reliés par des cordes formaient un radeau servant au transport des canons. Les deux autres chalands transportaient les hommes, les selles et les munitions de guerre. Les chevaux ont traversé le fleuve à la nage.

Les chevaux des cosaques, dont les stanitzas (villages cosaques) sont sur les bords des grands fleuves du Transbaïkal, entrent volontiers dans l'eau et suivent les nageurs expérimentés qui savent diriger leurs montures; mais il y a peu de bons nageurs au régiment, et la plupart des chevaux se sont refusés à aller de l'avant; ils revenaient au rivage malgré les clameurs des cosaques et les coups de nagaïkas. Le plus difficile fut d'organiser le passage des premiers chevaux. Tant qu'il n'y en eut pas un seul de l'autre côté pour leur faire comprendre dans quelle direction il fallait nager, cette large nappe d'eau au courant rapide et bouillonnant effraya les bêtes les plus courageuses.

Mon *Djiguitte* donna l'exemple; il comprit ce qu'on voulait de lui et piqua de biais contre le courant, entraînant beaucoup de chevaux qui le suivirent comme un chef de file.

Les cosaques ne se montrèrent pas très habiles à diriger les bateaux, ce qui nous fit perdre beaucoup de temps et nous obligea à faire la navette entre les deux rives avec un radeau et deux chalands seulement.

Nous avons mis quatre heures à faire passer deux sotnias et une batterie, ce qu'on aurait pu faire en bien moins de temps si nous avions eu des rameurs sachant leur métier, comme les cosaques du Don, d'Astrakhan et de l'Oural.

La cavalerie devrait apprendre obligatoirement à traverser les grands fleuves à la nage, avoir trois ou quatre bons nageurs dans chaque peloton et des hommes sachant ramer et diriger les embarcations.

Je passai le dernier et dus moi-même me mettre au gouvernail, car les hommes qui m'accompagnaient n'avaient aucune idée de la manœuvre à

exécuter et notre bateau descendait le courant comme une épave.

Il n'y avait sur la rive droite du Taï-tzi-hé que quelques pauvres habitations sans vivres ni fourrage. Espérant nous procurer ce dont nous avions besoin dans un hameau qu'on apercevait à un kilomètre en amont, je voulus y aller: mais la route qui y conduisait et qui longeait un rocher



PASSAGE DU TAÏ-TZI-HÉ SUR DES CHEVAUX A LA NAGE

à pic était submergée à plus d'un mètre de profondeur, ce qui rendait le passage dangereux, surtout à cause de la violence du courant. Je pris un sentier de détour, dont on se sert probablement quand le passage au bord de la rivière est intercepté comme aujourd'hui. Ce sentier, très raide, devait conduire à un col qui permettrait de contourner le rocher. Avant de le gravir, je dis à Pépino et aux ordonnances de me suivre dès que les chevaux seraient sellés et chargés. J'escaladai la montagne, tenant mon cheval à la main, et trouvai la côte bien plus longue et plus dure que je ne

l'avais pensé. Le sentier se perdait au sommet dans un épais fourré; l'endroit où je me trouvais était encore séparé du hameau par un large et profond précipice. La nuit était venue et je me demandais si je ne ferais pas mieux de revenir à notre point de débarquement. En ce moment, je vis arriver Pépino. Il traînait trois chevaux dont deux chargés; lui-même portait sur son dos mon fusil de chasse et des sacs que les cosaques lui avaient confiés. Ils lui avaient assuré qu'ils le rattraperaient et lui reprendraient ces effets aussitôt qu'ils auraient terminé le chargement de leurs propres chevaux. Pépino est éreinté et très fâché contre les cosaques, car il commence à croire qu'ils lui ont joué le mauvais tour de le charger comme un mulet et de l'envoyer tout seul en avant, pendant qu'ils restaient en arrière à se gausser de lui et à fumer tranquillement leur pipe. Je ne l'ai jamais vu d'aussi méchante humeur, et il faut avouer qu'il y avait de quoi. Mais le pauvre garçon n'était pas encore au bout de ses tribulations. Un des chevaux fit un faux pas et voilà la cantine ouverte, tout son contenu renversé dans le gouffre. Casseroles, poêles à frire, gril, assiettes et toute la ferblanterie dégringolent de la montagne en sonnant un joyeux carillon, qui dut paraître un glas funèbre à Pépino. Nous avons dû descendre le raide talus à la recherche des pièces de la cantine, si malencontreusement éparpillées. C'est alors que les cosaques sont arrivés et nous ont aidés à ramasser la batterie de cuisine, qui était pour Pépino, et pour moi du reste, le plus précieux de notre bagage.

Il ne pouvait plus être question de remonter la hauteur; la nuit était très noire et nous avions beaucoup de difficulté à nous orienter, car nous avions perdu le sentier et nous nous trouvions au bas de la côte au milieu de taillis entrecoupés de ravines. Des aboiements de chiens nous tirèrent d'embarras : il devait y avoir par là une habitation, et, par conséquent, un chemin pour nous conduire au rivage. C'était bien une fanza, mais il n'était pas facile de l'atteindre : nous en étions séparés par un ravin assez profond. Enfin nous y arrivâmes; mais des cosaques nous avaient précédés à la recherche de fourrage et de vivres. Les manzas, ayant appris que j'étais un *capitan*, se prosternèrent devant moi, demandant aide et protection : les cosaques leur avaient pris tout leur grain et n'avaient payé qu'un rouble, tandis que les Chinois en demandaient deux. Je leur donnai trois roubles en plus de l'argent payé, et cette largesse mit toute la famille en joie. Je me décidai à coucher ici et le fis savoir aux commandants des sotnias et de la batterie. Mon détachement était tout près.

20 juin. — Il faisait encore nuit quand j'allai surveiller la traversée des autres sotnias de notre régiment. On avait réquisitionné de nouveaux bateaux et le passage se faisait plus vite; les chevaux, voyant d'autres chevaux sur la rive opposée, allaient plus volontiers à la nage.

A l'aube, le fleuve était redevenu guéable en aval de Mitzy et le régiment d'Argoune put le traverser.

Le général est arrivé en bateau à sept heures du matin et nous nous sommes mis en marche aussitôt. La route au bas de la falaise est toujours submergée, mais l'eau n'arrive pas au poitrail des chevaux et le courant est bien moins rapide qu'hier.

On croit que nous ferons halte dans quelque village sur la rive droite du Taï-tzi-hé, quoique notre destination soit Siao-sir, seulement à vingt kilomètres d'ici.

Nous avons traversé trois chaînes de montagnes peu élevées. A la dernière descente, pendant que nous allions à pied, tenant nos chevaux à la main, je fis un faux pas et fus précipité dans un ravin, heureusement peu profond en cet endroit. Je me suis fait cependant assez mal à la tête, au cou et au dos; ma figure est tout ensanglantée et je ne trouve pas d'eau pour laver l'œil unique que je possède.

Par bonheur, bientôt après, nous nous arrêtons dans un village où je trouve de l'eau pour laver ma blessure avant l'arrivée du docteur Tereschkovitch. Celui-ci m'examine, me demande où je souffre et me conseille de faire un pansement d'eau de Goulard ou d'arnica. Seulement, le docteur ne peut me fournir ces médicaments, parce qu'il ne les a pas dans sa pharmacie, ni ceux-ci, ni bien d'autres!

J'ai essayé d'appliquer des compresses d'eau froide sur ma tête; mais elles ne tenaient pas, et j'ai dû abandonner tout traitement. Mon oreiller était brûlant; et je ne m'endormis que très tard dans la nuit.

21 juin. — Nous avons dû lever le camp à six heures du matin. J'avais très mal à la tête et me sentais tout brisé. Comme nous n'avons pas de voiture d'ambulance, j'ai dû me remettre à cheval, ce qui me parut très dur dans l'état où j'étais.

Nous sommes restés sur place pendant une heure, attendant le rapport d'un officier envoyé en reconnaissance : il arriva enfin et parla au général. Après un court conciliabule avec son chef d'état-major, le général nous donne l'ordre de revenir à Mitzy.

Pour ne pas subir les heurts si fatigants de la marche en colonne, je pris les devants avec la pointe d'avant-garde. Nous avions traversé la première chaîne de montagnes, à cinq kilomètres de notre halte de nuit, quand un cosaque nous avertit que la colonne avait rebroussé chemin et se dirigeait maintenant sur Siao-sir.

Les officiers et une partie des hommes ont traversé le Taï-tzi-hé en des bateaux réquisitionnés. La batterie avec ses caissons, les chevaux de selle et de bât ont passé le fleuve à gué. Le gué s'est trouvé plus profond qu'on ne le supposait et toutes les charges des bêtes de somme sont mouillées. Ce qui est plus important et plus fâcheux, c'est que les projectiles contenus dans les caissons de la batterie sont mouillés aussi. Il est inconcevable que le chef de la batterie ait envoyé ses caissons sans s'assurer à l'avance de la profondeur du gué. Le retard d'une heure ou deux perdues à faire le transport des projectiles en bateaux eût été compensé par la certitude qu'ils arriveraient en bon état.

A Siao-sir, nous ne nous sommes arrêtés que pendant une heure, et nous avons continué la route dans la direction de Sigo-ouline, jusqu'au village de Psiao-tza-poutza, à sept kilomètres au sud de Siao-sir.

Le baron Korff, envoyé en reconnaissance, a rencontré non loin de notre halte une patrouille ennemie. N'étant pas en force pour l'attaquer à l'arme blanche, il a fait mettre pied à terre à ses cosaques et a ouvert le feu. Un Japonais avait été tué et trois autres blessés ; le reste de la patrouille a fui au grand galop, poursuivi par nos cosaques qui n'ont subi aucune perte (1).

22 juin, sept heures du matin. — Nous remontons la vallée, tant de fois parcourue, qui conduit au Sigo-ouline.

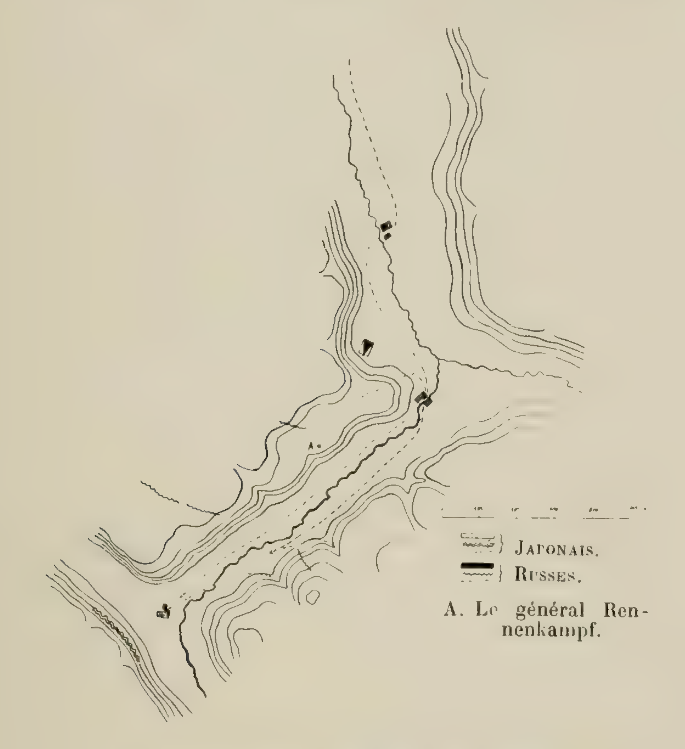
Notre régiment précède la colonne, ayant à l'avant-garde la 6e sotnia, dont la pointe est formée d'un peloton commandé par le capitaine Fédosséeff.

Nous allons d'un pas si allongé que constamment nous rattrapons l'avant-garde : elle est alors obligée de s'éloigner de nous au trot. Fédosséeff se plaint, avec raison, que cette vitesse ne lui permette pas d'explorer les villages, les taillis et les accidents de terrain où l'ennemi pourrait s'être dissimulé. L'ordre est d'avancer quand même le plus rapidement possible.

(1) Des Chinois nous ont dit le lendemain que les Japonais ont enterré un des leurs et emmené trois blessés dans des charrettes d'ambulance.

Nous avions parcouru plus de vingt kilomètres depuis notre halte de nuit, quand le chef d'état-major Rossiisky nous rejoignit. Nous nous avançâmes, Rossiisky, Troukhine et moi, à la hauteur des éclaireurs, pour choisir l'emplacement du bivouac avant l'arrivée de la colonne.

En un endroit où la vallée paraissait barrée par des hauteurs qui la coupent en travers, nous aperçûmes un village entouré d'arbres. Rossiisky nous dit en indiquant ce village : « Voici l'endroit où nous allons camper. » En ce moment, un feu de salve est tiré sur nous des hauteurs



L'ENGAGEMENT DU 22 JUIN 1904

sur notre gauche et devant nous. Nous étions alors à quelque cent mètres des tireurs ennemis. Les balles sifflèrent au-dessus de nos têtes sans que personne fût atteint. Nous nous dispersâmes aussitôt en éventail et revînmes au galop jusqu'à un enfoncement dans la montagne où l'on était à l'abri.

Rossiisky prit le commandement de l'avant-garde ; nous descendîmes de cheval et fûmes occuper la crête d'un éperon peu élevé du côté où se trouvait l'ennemi. Rossiisky prit le fusil d'un des cosaques restés avec les chevaux et alla s'aligner parmi les tirailleurs.

En moins d'un quart d'heure, sur notre droite, de l'autre côté de la

vallée, se firent entendre les feux de salve des cosaques du gros de la colonne, conduits par le général lui-même.

J'étais d'avis qu'il fallait occuper le sommet de la montagne où nous combattions. Nous pourrions alors voir exactement l'emplacement et les forces de l'ennemi et prévenir toute tentative pour s'emparer de ce point, très important, qui dominait notre position. Pour l'exécution de ce plan, il nous fallait du renfort; j'obtins de Rossiisky l'autorisation d'aller en parler moi-même au général.

Afin de ne pas exposer mon cheval aux balles qui balayaient la vallée, je m'en fus à pied. Au moment où j'allais quitter le couvert, un cosaque vint à moi et me dit d'un ton ému qu'ayant pris un officier japonais pour moi, il avait failli être tué. Voici comment : après la première salve, ce cosaque, en patrouille, s'était réfugié derrière un bouquet d'arbres; quand, plus tard, il revint en arrière, il vit un officier vêtu de khaki descendre la montagne en boitant: croyant que c'était moi (j'étais seul à porter une blouse de khaki dans le détachement) et que j'étais blessé, il descendit de son cheval et vint me l'offrir. A son grand étonnement, cet officier braqua sur lui son revolver et tira deux fois sans l'atteindre. Alors, seulement, le cosaque comprit qu'il avait affaire à un Japonais et il s'enfuit au lieu de l'attaquer lui-même. Quand je lui reprochai sa lâcheté, il me répondit que le cheval qu'il conduisait le gênait dans ses mouvements et qu'il avait son fusil en bandoulière et non chargé.

Je trouvai le général et sa suite au milieu d'une clairière, sur un haut plateau. Le général s'appuyait à un arbre et tirait avec son revolver-carabine sur les Japonais qui traversaient la vallée en courant. Je lui exposai mon plan : mais le général préférait concentrer toutes ses forces en un seul point et agir selon les circonstances, au lieu de nous étendre sur notre flanc gauche, dans la direction de Sigo-ouline. Ordre a donc été envoyé à Rossiisky et à sa troupe de venir se joindre au gros de la colonne qui occupe le côté droit de la vallée.

Pendant notre conversation, le feu de l'ennemi fut dirigé avec plus d'intensité sur notre groupe; le général nous dit : « Retirez-vous. Vous ne voyez donc pas que l'ennemi n'en veut qu'à moi seul? » Un trait sympathique de Rennenkampf, c'est qu'il est toujours gai au plus fort de la bataille et conserve sa bonne humeur dans les moments les plus critiques. Ordinairement, c'est le contraire : les plus braves, tout en restant calmes, ont l'air préoccupé quand ils sont au feu; quelques-uns sont même



LE GÉNÉRAL RENNENKAMPF AU COMBAT DE SIGO-OULINE

d'une très méchante humeur, dont se ressentent leurs subordonnés.

Trois cadavres japonais gisent à découvert près du village. Le général offre cinquante roubles pour chaque ennemi rapporté ici mort ou vif (1). Plusieurs cosaques de son escorte s'apprêtent à aller ramasser ces corps sous une fusillade à bout portant, car il y a beaucoup de Japonais dans le village.

Le général fait sonner la charge et donne en même temps l'ordre à la batterie d'ouvrir le feu. Le capitaine Sozontovitch vient lui dire qu'il ne peut pas tirer un seul coup, parce que, ses obus ayant été mouillés, il craint qu'ils n'éclatent dans la gueule des canons. A quoi bon se donner la peine de traîner avec soi une artillerie toujours encombrante, si elle ne peut servir quand on en a besoin?

Les 2e et 6e sotnias de notre régiment, qui se trouvaient sur les hauteurs, avancent à l'attaque, mais elles sont bientôt arrêtées par un précipice à parois verticales qui les sépare de la position occupée par l'ennemi. Il faut revenir en arrière et descendre dans la vallée. Elles s'emparent du village que les Japonais ont évacué en se repliant sur les hauteurs qui le surplombent. Il ne saurait être question de monter à l'assaut de ces hauteurs avec nos petites forces, d'autant que l'ennemi paraît avoir reçu du renfort, car son feu a pris de l'extension et devient très violent. Les cosaques se retirent en emportant les blessés et un seul mort.

Les cadavres ennemis sont apportés par les volontaires partis à leur recherche. On les enterre au pied d'un arbre et notre interprète écrit en nippon sur un morceau de bois cloué à l'arbre : « Ici sont enterrés par les Russes trois Japonais qui ont vaillamment combattu pour leur Patrie. » Le cosaque est enterré plus bas; une croix en bois est placée sur sa tombe.

Il nous paraît démontré que nous nous trouvons devant les avant-postes de l'ennemi, qui, au début de l'engagement, n'avaient pas plus de deux compagnies. Elles ont été renforcées depuis et présentent maintenant une force imposante, appuyées sur les hauteurs, dont elles ne pourraient être délogées qu'avec de l'artillerie. Le gros de la troupe doit être au pied du Sigo-ouline.

(1) Le grand état-major exigeait qu'on lui envoyât les armes, l'équipement et la tenue des Japonais morts ou prisonniers, pour établir à quel corps d'armée appartenaient les combattants.

LES VOLONTAIRES VONT ENLEVER LES CADAVRES JAPONAIS SOUS LE FEU DE L'ENNEMI

Nous n'avancerons plus qu'à la condition d'engager toutes nos forces, ce qui n'entre pas dans les vues du général. Il donne l'ordre de la retraite.

Nous nous arrêtons pour la nuit dans un village à trois kilomètres en arrière de l'endroit où nous nous sommes battus.

A l'exception peut-être de son chef d'état-major, le général ne dit à personne ce qu'il a l'intention de faire; nous ne savons pas non plus quel est le but poursuivi par notre détachement. A en juger d'après les opérations déjà réalisées, on pourrait croire que nous sommes chargés d'éclairer le flanc gauche de notre armée en nous tenant toujours en contact avec l'ennemi et en l'empêchant de faire un mouvement tournant sur Moukden par les grandes voies de Fen-houan-tchen et du Yalou, où nous n'avons pas de troupes du tout. S'il en est ainsi, nous ne devons jamais pousser nos attaques à fond et plutôt nous tenir sur la défensive.

23 juin. — Nous nous attendions à être attaqués pendant la nuit. La fusillade n'a pas cessé un instant aux avant-postes; mais, partout où se trouve le général, si près qu'on soit de l'ennemi, on jouit d'un repos complet, car il ne permet pas qu'on le dérange sans nécessité absolue et lui-même ne dérange jamais ses hommes au repos.

La retraite continue, nous ne faisons aujourd'hui qu'une courte étape et arrivons au même village où nous avons passé l'avant-dernière nuit.

24 juin. — Il est de bonne heure quand nous entrons à Siao-sir; notre régiment y reste seul; le général s'installe de l'autre côté du fleuve avec le régiment d'Argoune.

J'occupe Siao-sir avec la 1re et la 2e sotnias; l'état-major du régiment et les autres sotnias s'établissent à trois kilomètres en arrière.

Le capitaine Sozontovitch a demandé au général la permission de rester un ou deux jours à Siao-sir pour y faire des réparations à son matériel. Je tremble d'avoir sur les bras une batterie sans projectiles, dans le cas où nous serions attaqués; aussi j'engage Sozontovitch à faire ces réparations à Ben-si-hou, lui faisant entendre qu'ici il court le danger de se faire prendre à l'improviste par les Japonais. Mes conseils produisent l'effet désiré et il traverse le Taï-tzi-hé avec sa batterie, accompagnée par notre 2e sotnia.

Vers six heures du soir, coups de fusil tirés à nos avant-postes, à trois kilomètres au-dessus de Siao-sir. La 6e sotnia, qui était de service, va soutenir nos grand'gardes. La fusillade augmente d'intensité; plusieurs salves éclatent.

A neuf heures du soir, la 6e sotnia, refoulée par l'ennemi, se replie sur Siao-sir. Troukhine m'envoie l'ordre de réunir mes deux sotnias au régiment qui se retire jusqu'au gué, où nous attendrons l'issue de l'engagement. Il commence à pleuvoir. Nous nous endormons, accroupis dans les sillons d'un champ labouré.

25 juin. — L'ennemi n'a pas avancé: il occupe toujours le village de Samia-pou, ce même village où nous avons organisé, il y a quinze jours, un pique-nique si amusant.

Le général nous ordonne de traverser le Taï-tzi-hé et de nous cantonner dans les villages riverains, distants de deux kilomètres l'un de l'autre. J'occupe le plus près du gué avec la 1re et la 2e sotnias; Troukhine est plus loin avec les autres. Le général est parti pour Ben-si-hou avec le régiment d'Argoune.

Nos patrouilles nous annoncent la présence de vedettes ennemies en avant de Samia-pou. Les espions chinois viennent nous dire qu'un gros détachement ennemi, composé d'infanterie, d'un escadron de cavalerie et de seize canons, occupe le village où nous avons couché après l'engagement du 22 juin.

26 juin. — Ce soir, un autre espion nous apprend que le gros de la troupe japonaise s'est retiré, laissant sur place quatre cents hommes d'infanterie et de la cavalerie. Leurs avant-postes restent à la hauteur de Samia-pou.

27 juin. — Nous recevons par estafette l'ordre de faire une reconnaissance avec tout le régiment dans la direction de Sigo-ouline.

Nous partons à trois heures et demie du matin et faisons halte à Samia-pou pour attendre les rapports des patrouilles envoyées en reconnaissance.

Les Japonais, prévenus probablement de notre approche, ont disparu. Korff, qui est monté au sommet d'une haute montagne près du village de Tchi-tchaiou, où les Japonais, au dire des habitants, avaient leur artil-

lerie, n'a pas vu un seul ennemi. Les Chinois disent qu'ils se sont retirés en partie du côté de Sigo-ouline, en partie sur Ben-si-hou, par une route de montagne.

Le régiment rentre le soir dans ses cantonnements.

28 juin. — Repos. Oboukhoff, envoyé en reconnaissance à Tzian-tchan, rapporte que ce poste est occupé par deux mille Japonais et trois canons.

29 juin. — Un peloton, commandé par le capitaine en second Filippof, va en reconnaissance dans la direction du Sigo-ouline. Il remonte la vallée jusqu'au point où nous avons eu l'engagement du 22 juin et trouve les hauteurs toujours occupées par l'ennemi. La croix placée sur la tombe du cosaque tué est renversée; on y a mis une inscription en chinois, déchiffrée par le sous-officier Matvéeff : « Ici est enterré un chien. » Il croit que cet acte de sauvagerie a été commis par des Khounhouzes et non par des soldats japonais.

Cela eût été d'autant plus vilain de leur part que l'inscription mise par nous sur les tombes de leurs morts était très élogieuse.

Le lieutenant-colonel Zabotkine vient de rentrer de Moukden. Il nous apporte en cadeau d'une dame de Moscou du sucre et du cognac. Le cadeau est adressé aux officiers du détachement du général Rennenkampf. C'est justement aujourd'hui l'anniversaire de sa fête; à cette occasion, les officiers se réunissent chez moi; nous faisons venir la musique du régiment et nous buvons à la santé de notre général.

30 juin. — Le temps est toujours beau; on se demande quand viendra la saison des grandes pluies, dont on parle comme d'une calamité en Mandchourie.

Le bruit court que le détachement du général Rennenkampf aurait subi une défaite désastreuse, que nos pertes seraient énormes et que le général lui-même serait parmi les blessés; on l'aurait vu emporter sur une civière. Cette triste nouvelle nous impressionne fort; mais, quand nous voulons savoir qui l'a transmise, aucun des cosaques ne peut nous renseigner. Toutes nos investigations sont inutiles et nous nous disons que ce n'est peut-être qu'une de ces inventions colportées parmi les soldats et les cosaques, et dont on ne sait jamais la provenance ni le but dans lequel elles sont mises en circulation.

1ᵉʳ juillet. — Mélikoff, avec sa 2ᵉ sotnia, part à six heures du matin en reconnaissance du côté de Sigo-ouline.

A onze heures, je reçois du commandant du régiment l'ordre suivant : « Le prince Mélikoff rapporte que son avant-garde a rencontré à huit kilomètres au sud de Siao-sir deux compagnies d'infanterie et un escadron de cavalerie ennemie. Il demande du renfort. Je lui envoie à l'instant la 5ᵉ sotnia. Je vous charge de vous rendre avec elle auprès de la 2ᵉ sotnia et de prendre le commandement de ce détachement. Tâchez de retenir l'ennemi aussi longtemps que possible et tenez-moi au courant des événements. — Lieutenant-colonel Troukhine. »

La 5ᵉ sotnia, commandée par le capitaine Schanschieff, arrive aussitôt et nous partons dans la direction du sud.

Nous trouvons la 2ᵉ sotnia à la lisière d'un bois sur les bords d'une falaise, en arrière du village de Samia-pou. Cette position très avantageuse barre la vallée enserrée par les contreforts de cette région montagneuse. C'est par cette vallée que l'ennemi s'avance et Mélikoff a bien choisi l'emplacement où il pourra résister à des forces supérieures en nombre, si toutefois elles ne tournent pas sa position, en prenant un des nombreux défilés qui débouchent sur plusieurs points. Je fais placer un poste d'observation sur une arête de la montagne à gauche, au-dessus de la route d'où vient l'ennemi.

Les éclaireurs se replient au galop devant un peloton de cavalerie qui les poursuit ; l'infanterie n'est pas loin non plus.

De l'autre côté du village, à peu près à un kilomètre en avant de nous, la vallée fait un coude ; nous ne verrons les Japonais que quand ils l'auront dépassé. J'ai l'intention de les laisser approcher et de n'ouvrir le feu qu'à la distance de cinq cents mètres, quand ils auront traversé le village.

Peut-être ont-ils été prévenus par les habitants de la réception qui leur était préparée, car ils se sont arrêtés, ont occupé une position défensive et envoyé en avant des éclaireurs.

Les cosaques en observation n'ont pas compris que leur mission était seulement de nous avertir de l'approche de l'ennemi ; quand les éclaireurs japonais se sont trouvés à portée de fusil, ils n'ont pu résister à la tentation de tirer dessus et les premiers coups ont mis hors de combat quatre hommes et deux chevaux. Je fus très ennuyé de voir notre présence sur les hauteurs ainsi démasquée. Il n'y a plus d'espoir que les Japonais s'exposent à notre feu au fond de la vallée.

Pour reconnaître l'ennemi et me rendre compte de ses intentions, j'envoie en avant-garde un peloton commandé par Oboukhoff et je le suis avec la 5e sotnia.

Au moment où l'avant-garde approchait des cadavres des chevaux tués par nos cosaques, une fusillade très vive partit de la crête des rochers qui surplombent la vallée en cet endroit. Tandis que l'ennemi était bien abrité sur des hauteurs d'accès très difficile, nous étions à découvert et bien inférieurs en nombre. En conséquence, nous nous sommes repliés sur notre position derrière Samia-pou.

Nous n'avons pas vu de cadavres de Japonais auprès des chevaux morts, mais le sous-officier Joukoff, commandant le poste d'observation, affirme qu'il en a tué deux lui-même et que l'un des deux devait être un officier, car il avait un équipement beaucoup plus brillant que les autres et des bottes vernies qui scintillaient au soleil (1).

Korff, resté tout le temps en observation sur une haute cime à notre droite, a vu distinctement avec sa jumelle comment les Japonais s'apprêtaient à nous recevoir : une compagnie était alignée sur deux rangs, le premier rang couché et le deuxième à genoux.

Comme le but de notre expédition était seulement de reconnaître l'ennemi, qui n'a pas l'air de vouloir avancer, je me suis décidé, après avoir consulté mes chefs de sotnias, à laisser devant Samia-pou un peloton, sous les ordres de Korff, et à rentrer avec le reste de mes hommes au cantonnement.

Je suis d'avis que, pendant le combat, toutes les forces disponibles doivent être mises en action, sans même ménager les réserves, à moins qu'elles ne soient indispensables pour faire face à de nouveaux renforts de l'ennemi ou couvrir la retraite. Quant aux avant-postes, chargés d'assurer la protection immédiate des troupes en station, leur force ne doit pas dépasser la nécessité absolue sous peine de fatiguer inutilement les hommes et les chevaux. Ceux qui tiennent à placer des forces exagérées aux avant-postes sont surtout préoccupés de leur propre sécurité.

Je rencontre à mi-chemin le cosaque envoyé avec mon rapport au commandant du régiment; il me remet un pli de Troukhine m'écrivant que je ferais bien de laisser aux avant-postes toute la 2e sotnia, pour mieux assurer la protection du régiment !

(1) Les Chinois nous ont dit plus tard que les Japonais ont eu un *capitan* et un soldat tués, deux autres soldats blessés et deux chevaux tués.

2 juillet. — L'ennemi ne montre aucune activité; nos patrouilles sont reçues par des coups de fusil tirés du haut des rochers où se trouvaient hier les Japonais, qui n'avancent toujours pas. Les habitants nous disent qu'il ne reste plus que deux cents hommes en cet endroit et que cinq cents se sont retirés dans un village à trois kilomètres en arrière.

Le capitaine Drosdovsky, remplaçant Engelhardt au commandement de la 1re sotnia, est allé avec ses hommes en reconnaissance; il est revenu ce soir sans avoir rencontré l'ennemi. Les Japonais, paraît-il, se dirigent vers l'Ouest, c'est-à-dire du côté de Ben-si-hou, par fractions de cinquante à soixante hommes. Il est très important pour nous de vérifier l'exactitude de ce renseignement, et Korff avec Nicolaï escaladent de nuit une haute montagne d'où ils observent les mouvements de l'ennemi dans cette direction.

Notre brigade a perdu dix-neuf officiers tués, blessés ou prisonniers. Quatre officiers subalternes nous restent. Seuls ils assurent le service si pénible des reconnaissances, que l'on ne peut vraiment effectuer qu'en essuyant le feu de l'ennemi à bout portant; car les Japonais masquent leur présence à l'aide des plus grandes précautions et s'efforcent de couper la retraite à nos éclaireurs en les laissant passer dans les défilés et leur barrant le passage au retour. Heureusement pour nous, les Japonais, qui ont d'habiles pointeurs dans l'artillerie, tirent mal du fusil; autrement, à l'heure présente, nous n'aurions plus d'officiers.

Les reconnaissances les plus difficiles sont celles de nuit. Il s'agit souvent de gravir de hautes montagnes dans un pays inconnu, sans guides, car on peut rarement se fier aux Chinois. A chaque instant, l'ennemi peut vous surprendre. Une pierre qui roule, le craquement d'une branche sous les pieds, un faux pas, le moindre son risquent d'éveiller l'attention des vedettes vigilantes et de dénoncer nos éclaireurs. Et, quand on est parvenu sans encombre au sommet de la montagne, tout danger n'est pas encore écarté : il faut revenir sur ses pas, au petit jour, et trouver souvent la route barrée.

Nos officiers se sont familiarisés avec l'idée qu'il n'est possible d'obtenir des renseignements précis qu'en exposant sa vie. Ils font cela comme un sport; quelques-uns en sont friands, mais Korff est un amateur par excellence de ces expéditions nocturnes. Ses camarades le plaisantent en lui demandant sur quelle cime il se propose de passer la prochaine nuit.

Une estafette nous apporte une communication du colonel Rossiisky : le 30 juin, pendant une reconnaissance des abords de Fanza-poutza, le général Rennenkampf a été blessé à la jambe avec fracture de l'os, Zéderberg tué, le capitaine Vlassoff mortellement blessé, le capitaine en second Popovitsky blessé légèrement, quinze cosaques hors de combat; mais Rossiisky ne dit pas le nombre des morts.

Ainsi, la nouvelle qui nous est parvenue de source mystérieuse était en partie vraie. Ce qu'il y a d'étrange et d'inexplicable dans cette communication, c'est qu'elle nous fut faite le jour même du combat, qui avait eu lieu à quarante kilomètres de distance à vol d'oiseau...

3 juillet. — Ma femme est en Mandchourie depuis un mois, en qualité de sœur de charité, dans le train sanitaire de l'impératrice Alexandra. Ce train fait la navette entre Kharbine et nos positions avancées, sur la voie du chemin de fer. La dernière lettre que j'ai reçue d'elle était partie de Liao-Yang, il y a trois semaines; cependant, deux ou trois jours de marche seulement nous séparent de cette ville. Pour lui donner de mes nouvelles et avoir des siennes plus promptement, j'envoie Pépino avec un convoi qui se rend à Liao-Yang. Il lui porte une lettre et lui confirmera de vive voix que je suis en bonne santé et satisfait de mon sort.

Le général Lioubavine, qui remplace Rennenkampf dont la blessure n'est pas très grave, est arrivé ce matin avec le 2e régiment d'Argoune. Il donne l'ordre à notre régiment de prendre les devants et d'aller occuper un village à dix kilomètres au sud de Siao-sir; lui-même nous suivra le lendemain avec le régiment d'Argoune et notre 3e sotnia, qui reste en arrière auprès de l'état-major de la brigade. Nous allons soutenir l'attaque du corps d'armée de l'Est (général comte de Keller); du détachement du général Herschelmann à Sikhéian, fort de six bataillons et de quatre batteries de campagne, marchant sur Fanza-poutza, et d'un détachement qui se trouve présentement à Ben-si-hou.

Nous quittons nos cantonnements à six heures du soir et nous nous arrêtons pour la nuit sur les falaises en arrière de Samia-pou.

4 juillet. — Au lever du soleil, nous reprenons notre route. Le temps est superbe. Ayant fait à peu près dix kilomètres à partir de Siao-sir, nous bivouaquons au bord de la rivière, sous des arbres clairsemés où les montagnes s'écartent et forment une large vallée.



DANS L'ATTENTE DE RENSEIGNEMENTS

L'emplacement du bivouac n'est pas bien choisi ; nous avons derrière nous deux défilés par lesquels les Japonais pourraient nous surprendre. En arrière de ces défilés, le terrain est propice à la défense si nous étions attaqués à l'improviste, ce qui est toujours possible, vu l'insouciance et la négligence des cosaques aux avant-postes. Mais Troukhine se croit obligé de se conformer strictement à l'ordre du général Lioubavine qui est de s'arrêter à dix kilomètres au delà de Siao-sir, comme si trois à quatre kilomètres étaient de quelque importance pour la cavalerie. Cette absence d'initiative est le trait saillant de beaucoup de nos chefs, qui préfèrent s'en remettre aux ordres du commandement que d'encourir la moindre responsabilité. Le commandement devrait, de son côté, s'abstenir de donner des ordres trop précis, à cause des éventualités qu'on ne saurait prévoir exactement. Un autre reproche adressé aux états-majors, c'est l'abus qu'ils font des locutions techniques apprises à l'académie militaire, locutions qui compliquent les ordres donnés et souvent même en changent le sens. Mais l'hostilité qui règne entre les officiers combattants et les officiers d'état-major tient surtout au ton de supériorité écrasante de ces derniers vis-à-vis de tous ceux qui n'ont pas passé par l'académie militaire. Ils n'admettent de leur part aucune objection et traitent avec une incrédulité et une méfiance humiliantes les rapports d'officiers qui, souvent, n'obtiennent les renseignements qu'ils apportent qu'au péril de leur vie.

La protection de notre bivouac est assurée par des avant-postes et des patrouilles. Nous nous reposons en sécurité.

5 juillet. — Les éclaireurs annoncent qu'une patrouille de cavalerie japonaise s'avance du sud, suivie par de l'infanterie. La fusillade commence aux avant-postes, un cavalier japonais est tué ; aussitôt, deux compagnies d'infanterie gravissent les hauteurs et ouvrent le feu sur les cosaques de l'avant-garde. Avant de se replier, les cosaques ont vu sortir du défilé une colonne ennemie forte de deux bataillons.

Nos chevaux sont déjà sellés et nous nous retirons sur la position en arrière de Samia-pou.

A quatre heures de l'après-midi, le commandant de l'avant-garde rapporte que l'ennemi s'est arrêté au bivouac et n'a pas l'air de vouloir bouger d'aujourd'hui.

Je me rends auprès du général Lioubavine pour lui exposer la situa-

L'ENGAGEMENT DU 5 JUILLET 1904

tion et savoir ce qu'il attend de nous, car je m'aperçois que Troukhine n'est pas du tout au courant de ce que nous devons faire. Le général m'apprend que l'attaque simultanée des corps d'armée de l'Est, de Herschelmann, du détachement stationnant à Ben-si-hou et du nôtre est décommandée. Il me charge de dire à Troukhine que, si les Japonais n'avancent pas, il doit laisser une seule sotnia à Samia-pou et revenir avec les autres aux cantonnements sur la rive droite du Taï-tzi-hé.

Nos officiers se sont installés sur le haut plateau en arrière de Samia-pou; les cosaques bivouaquent dans les deux bois qui sont de chaque côté du plateau.

Mélikoff nous régale d'une soupe excellente préparée par Nicolaï. Les feux ne sont allumés que dans un bas-fond où l'ennemi ne les apercevra pas.

Je m'étends sur ma bourka. A ma droite, j'aperçois le croissant de la nouvelle lune (on l'appelle « la Faucille » en Russie) finement découpé sur le fond du ciel, d'un vert lumineux à l'horizon et qui se dégrade en passant par le mauve, jusqu'au pourpre foncé du zénith.

J'ai mes superstitions auxquelles j'attache plus ou moins d'importance; mais la plus tenace est de croire que la chance ne m'abandonnera pas pendant tout le mois si, à première vue, j'aperçois la nouvelle lune à ma droite. Des coïncidences fortuites ont corroboré cette croyance, coïncidences que la raison se refuse à admettre et qui m'impressionnent néanmoins.

La nuit est délicieuse; pas un souffle dans l'air. J'éprouve cette béatitude que seul le calme de la nature peut donner. Le présent s'évanouit et l'esprit se complaît à des rêveries infiniment douces.

6 juillet. — A quatre heures, nous sommes réveillés par les salves de notre avant-garde tirant sur les Japonais. Nul doute que ce ne soit l'annonce d'un combat sérieux. Troukhine vient me dire qu'il est temps de se lever.

Le soleil commence à chauffer; l'herbe scintille de rosée matinale; les bois, tout proches, se détachent en noir sur le fond estompé des montagnes environnantes. C'est beau. Mais il n'y a plus de trace de l'état d'âme d'hier soir. Les ordonnances des officiers empaquettent à la hâte les différents objets éparpillés dans l'herbe. Les cosaques ont déjà occupé la lisière du bois, après avoir examiné attentivement leur fusil et jeté un

regard sur le contenu des cartouchières. Les chevaux sont conduits dans des vallons, derrière les bois, où ils seront à l'abri du tir direct de l'ennemi.

Voici la disposition des sotnias pour le combat : 6e sotnia à l'avant-garde : c'est elle qui assurait la protection du régiment depuis hier; Korff, avec un peloton de la 2e sotnia, occupe l'arête de la montagne sur notre



LE RÉVEIL. — DÉBUTS DU COMBAT DU 6 JUILLET

extrême flanc gauche, où j'ai eu un poste d'observation dans l'escarmouche du 1er juillet. La 5e et la 2e sotnias sont déployées en tirailleurs sur la lisière du bois, à notre gauche, et la 1re sotnia dans le bois, à droite.

J'ai prévenu le commandant de la 1re sotnia, Drosdovsky, que, pour s'opposer à un mouvement tournant de notre flanc droit, il était urgent de faire occuper le sommet de la montagne, à droite, au moins par un peloton commandé par un officier. Drosdovsky charge Tcherkessoff de cette mission.

Entre temps, la 6e sotnia a été obligée de se replier sous l'attaque de

l'avant-garde ennemie. Elle va se placer sur l'arête de la montagne où se trouve déjà Korff. Elle a plusieurs morts et des blessés.

Des chaînes denses de l'ennemi ouvrent un feu très violent sur nos positions du haut des montagnes qui nous font face. Elles y sont parvenues sans que nous ayons aperçu leurs mouvements, et maintenant encore on ne les voit pas, car elles sont dans la forêt qui recouvre toutes les pentes. En suivant le son de leur tir, il semble qu'elles se déplacent, remontent les hauteurs ou avancent sur notre flanc droit. Tcherkessoff est là pour les recevoir et pourra s'opposer efficacement à leur mouvement; mais notre aile gauche m'inquiète parce que je sais qu'il existe un défilé, par lequel les ennemis peuvent parvenir sans être vus jusqu'à Siao-sir, en tournant notre position.

Je n'ai reçu aucune mission spéciale du commandant du régiment. Depuis quelque temps, Troukhine ne me consulte plus et je devine qu'il voudrait me tenir à l'écart : il a dû remarquer que je n'ai pas une haute opinion de ses capacités militaires. Il n'y a pas eu de froissements entre nous; il est plus que poli avec moi, il me témoigne même de la déférence, mais il préférerait se soustraire à ma critique, qu'il sent peser sur lui quand je le vois irrésolu et manquant d'initiative. Du reste, ce n'est peut-être pas de sa faute : il tremble devant Rennenkampf qui le maltraite souvent.

Pour suivre les opérations, je me place derrière un arbre isolé sur le plateau qui sépare les sotnias. Je suis préoccupé par notre aile gauche où le feu devient de plus en plus intense. Je me décide enfin à aller conférer avec Troukhine. Il faudrait demander des renforts au général Lioubavine. Nous n'avons en tout que quatre sotnias, car la 3e est auprès de Lioubavine et la 4e tient les postes de correspondance, ce qui représente trois cents carabines contre deux, et peut-être trois bataillons d'infanterie.

Troukhine est assis sous un arbre, à l'abri des balles. Il admire comment Drosdovsky, avec un calme superbe, dirige le feu de ses cosaques, en leur disant après chaque salve tirée : « C'est très bien, c'est parfait! » Tcherkessoff est là, couché et dormant du sommeil des justes, malgré le vacarme de la fusillade, alors que je le croyais sur la cime de la montagne, protégeant notre aile droite contre les tentatives d'un mouvement tournant des Japonais. Je demande à Drosdovsky : « Qui est sur la montagne? » Il me répond : « Mais personne jusqu'à présent : je vais y envoyer Filippoff! »



LE COMBAT DE LIASIEC, 6 JUILLET 1904

MON TROMPETTE DEMENTIEFF AVEC MON CHEVAL ALI

J'expose à Troukhine mes appréhensions par rapport à notre aile gauche ; mais, ici, tout le monde est si confiant dans l'issue du combat que mes craintes et mes conseils ne sont pas pris au sérieux. Drosdovsky et même Troukhine sont tout assurance. Nos salves sont tirées avec tant de perfection et d'ensemble qu'elles pourraient faire envie à l'infanterie ; le feu de l'ennemi a l'air de se ralentir. Comment, alors que tout marche à souhait, peut-on parler du danger d'être tourné par l'ennemi? « Tourné — enveloppé » — ce sont des mots qu'on n'ose même pas prononcer devant des braves comme Rennenkampf ou Mischenko, et la hantise d'être tourné dénote assurément un manque de courage.



L'APPROCHE DE L'ENNEMI

Ces messieurs croient que l'affaiblissement du feu des Japonais indique qu'ils ont renoncé à l'attaque ; mais je sais, moi, qu'une accalmie dans leur feu signifie, au contraire, qu'ils se déplacent pour occu-



LES SALVES DE NOS COSAQUES

per une meilleure position ou qu'ils manœuvrent pour tourner la nôtre.

On s'aperçoit bien vite que je ne me trompais pas : Filippoff et son peloton, ayant gravi la côte en courant, ont ouvert un feu de salve au moment même de leur arrivée au sommet. Il est évident que si nous avions tardé de quelques instants, ce sont les Japonais qui auraient occupé cette cime. Nous aurions dû alors tendre tous nos efforts pour les en



PASSAGE DU FLEUVE

déloger, en subissant de très fortes pertes, ou bien nous mettre en retraite sous leur feu plongeant.

On peut dire, sans exagération, que Filippoff nous a tirés d'une situation critique. Les Japonais se sont repliés et il faut espérer que, pour le moment, nous resterons tranquilles de ce côté.

Ce cas démontre le danger de ne pas prévoir les mouvements tournants de l'ennemi, et aussi la possibilité de s'y opposer efficacement par des mesures opportunes.

La fusillade, qui avait augmenté d'intensité sur notre aile gauche, se

ralentit peu à peu. Nous eûmes bientôt l'explication de cette accalmie apparente : Zabotkine, qui se trouvait sur l'extrême aile gauche, en ramène la 6e sotnia et le peloton de Korff: il y laisse seulement un peloton de la 5e sotnia sous les ordres d'un sous-officier, Kaïoukoff.

Un quart d'heure ne s'est pas écoulé que nous voyons dégringoler de la montagne Kaïoukoff et ses cosaques, et quelques instants après la crête est occupée par les Japonais dont le tir, qui nous prend en enfilade, est surtout dirigé sur nos chevaux, rassemblés derrière le bois à gauche.

Troukhine n'avait pas bougé de place durant tout le combat; il restait toujours avec la 1re sotnia, où l'on n'avait aucune inquiétude. Troukhine et Drosdovsky ne comprirent ce qui nous menaçait que lorsque les balles se mirent à pleuvoir du haut de la crête qu'ils croyaient être toujours entre nos mains. L'imprévu pendant le combat ne doit pas exister; il faut être préparé aux surprises, même si elles sont désagréables : l'essentiel est de savoir y parer.

Les chevaux, pris de panique quand le feu de l'ennemi commença à les atteindre, partirent tous à fond de train du côté de Siao-sir, et les cosaques qui eurent le temps de sauter en selle ne les rattrapèrent pas sans peine.

La 2e et la 5e sotnias, qui se trouvaient sous le feu plongeant des Japonais, durent se retirer en toute hâte en marchant à découvert. La 1re et la 6e sotnias, plus éloignées de la crête occupée par les Japonais (la 6e sotnia avait été ramenée par Zabotkine et placée à la droite de la 1re), étaient quand même à portée de fusil; elles se retirèrent à pied, par petits groupes isolés, cherchant à s'abriter autant que possible dans les plis du terrain, au-dessous des hauteurs qui bordent la vallée.

Troukhine a l'air ahuri : on l'avait assuré que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, et, tout à coup, les choses prennent une tournure déplaisante. Pauvre Troukhine! Il y a une demi-heure, il se croyait un triomphateur, et le voilà obligé de décamper sans tambour ni trompette, aussi prestement que ses subordonnés: c'est vraiment humiliant.

Nous faisons plus d'un kilomètre à pied avant que les cosaques ne réussissent à maîtriser les chevaux et à nous les ramener.

A mi-chemin de Siao-sir, Mélikoff occupe des points élevés pour couvrir notre retraite; il suit la colonne aussitôt qu'elle l'a dépassé.

Nous allons au grand trot, et cependant les Japonais se tiennent cons-

tamment à notre hauteur en courant le long de la crête de la montagne, et ne cessant de tirer.

Nous rencontrons le général Lioubavine, Rossiisky et le régiment d'Argoune, pas loin du gué sur le Taï-tzi-hé. Rossiisky est très mécontent de nous : il trouve que nous avons quitté beaucoup trop tôt nos positions à Samia-pou et ne comprend pas pourquoi Mélikoff a abandonné les hauteurs pour couvrir notre retraite.

La preuve que nous avons tenu aussi longtemps que possible, c'est que nous avons soixante chevaux tués, sans compter les hommes hors de combat. Quant à Mélikoff, il n'a reçu aucun ordre, et, s'il s'est arrêté pour faire passer devant lui la colonne, il a agi selon son inspiration personnelle.

Personne ne dirigeait le combat ; les chefs de sotnias étaient abandonnés à leurs propres ressources, et c'est leur initiative qui nous a préservés de fautes très graves. Les erreurs presque toujours inévitables en pareil cas furent dues seulement à l'absence du commandement. Nous avons mérité une bonne parole plutôt qu'un blâme.

La critique est nécessaire, mais elle doit être juste et formulée en connaissance de cause. Si quelqu'un doit être blâmé aujourd'hui, c'est le chef d'état-major lui-même, parce qu'il n'a pas eu l'idée d'envoyer à une troupe qui se battait depuis plusieurs heures, à cinq kilomètres de distance, des renforts indispensables, sous prétexte qu'on ne les lui demandait pas. Les officiers et les cosaques de la réserve ne comprenaient pas pourquoi on ne les détachait pas pour nous soutenir. Ils disent que le bruit de la fusillade était comme le grondement continu d'un tonnerre lointain. Mais l'état-major ne voulait rien entreprendre avant d'avoir reçu des rapports détaillés. Il faut être du métier pour penser à écrivasser au milieu d'une pareille fournaise.

Lioubavine et Rossiisky s'arrêtent auprès d'un village et suivent les mouvements des Japonais. Ceux-ci continuent à avancer vers un deuxième gué, en face du village, où se trouvent le train régimentaire et l'état-major installés sur la rive droite du fleuve. Ils ont un espace de trois kilomètres à traverser à découvert. Le feu du régiment d'Argoune et celui de deux de nos sotnias, qui ont occupé la lisière d'un bois, les arrêtent. Les mouvements tournants, préconisés par les Japonais, sont impossibles sur ce terrain découvert, et l'attaque de front leur ferait subir de trop grandes pertes. C'est probablement la raison qui leur fait pour aujourd'hui abandonner la partie et se replier sur Siao-sir.

Le feu cesse peu à peu des deux côtés. Nous traversons le Taï-tzi-hé et nous nous installons pour la nuit dans un village à trois kilomètres du fleuve.

L'ennemi ne nous a plus inquiétés de la journée.

7 juillet. — Nous continuons la retraite. Il paraît que nous devons nous rendre à Ben-si-hou où vont se concentrer une division d'infanterie et plusieurs batteries. Nos éclaireurs ont vu une patrouille japonaise sur la rive droite du Taï-tzi-hé; cela veut-il dire que nos adversaires ont l'intention d'étendre de ce côté leur champ d'action? Cette question est de grande importance, car la route de Moukden n'est pas défendue et l'ennemi pourrait y parvenir en trois ou quatre jours.

Courte halte dans un village près de Gaolintzé. A quatre heures, nous nous remettons en marche. Notre 6e sotnia est en pointe d'avant-garde; la 1re, en tête de la colonne, au centre de laquelle se trouve le train régimentaire. Troukhine, Mélikoff, Korff et moi, précédons la 2e sotnia qui suit le train et les convois. La 5e sotnia, du capitaine Schanschieff, est restée à Gaolintzé pour conserver le contact avec l'ennemi. Si elle venait à être serrée de près par les Japonais, elle devrait se retirer par la route de Moukden, toujours sans perdre contact.

Le crépuscule survient au moment où, après une série de montées et de descentes, nous arrivons sur les rives du Taï-tzi-hé (rives droites, côté nord), en face de Mitzy.

Ordre nous est transmis de ne pas parler, d'éteindre les pipes, de tenir les chevaux gris à la droite des chevaux à robes sombres. Toutes ces précautions sont nécessitées par la présence de l'ennemi de l'autre côté du fleuve, que nous devons longer sur un parcours de trois kilomètres, au pied de hautes falaises sans issues latérales.

Nous traversons ce passage difficile comme des ombres, dans un silence complet. Tout près, sur la rive opposée, nous voyons les feux des bivouacs de l'ennemi et les éclairs fugitifs de lampes électriques qui signalent peut-être notre présence. Il fait nuit quand nous entrons dans un défilé qui nous permettra de contourner les rochers à pic barrant la route du village. Nous gravissons une route étroite, au-dessus d'un torrent dont on voit de temps en temps les scintillements.

Notre tête de colonne avance lentement; elle s'arrête souvent pour attendre le retour des éclaireurs, car Djandiéri, qui a passé ici avec la pointe d'avant-garde, nous fait dire que les Japonais se trouvent sur la



AU SOMMET DU COL ENTRE OUI-IEN-NIN ET BEN-SI-HOU

rive droite du Taï-tzi-hé, non loin de l'endroit où débouche ce défilé, et qu'ils pourraient nous barrer le passage. Nous n'arrivons au col de la montagne qu'à onze heures du soir.

La descente est très rapide : en certains endroits, les chevaux glissent des quatre pieds. La nuit est d'un noir opaque, et, quand je perds de vue la croupe du cheval blanc de mon trompette Démentieff, je me sens complètement désorienté.

Enfin, nous sommes au bas de la côte. Il me semble qu'il y fait encore plus obscur. Une odeur de fumier et les senteurs spéciales aux fanzas me font deviner que nous sommes entrés dans un village.

Tout à coup, quelques cavaliers passent en arrière au galop : d'autres les suivent. Il se produit un encombrement, une poussée, et je suis acculé contre un mur. On n'entend qu'un piétinement de chevaux, les chocs et les frottements d'une masse mouvante ; pas une voix ne s'élève. Je n'ai pas le temps de demander ce qui se passe, que mon trompette Démentieff prend mon cheval par la bride et lui fait faire volte-face en me chuchotant à l'oreille : « Les Japonais! » C'est si inattendu qu'au premier moment je ne me rends pas compte de ce qui arrive. Je distingue à peine des formes vagues, et ne sais si les cavaliers qui m'enserrent sont des Japonais ou des cosaques. Ma perplexité ne dure qu'un instant. Je demande à Démentieff où sont les Japonais ; mais, avant qu'il me réponde, j'entends la voix de Troukhine questionnant : « Quelle est cette sotnia? » Le charme est rompu aussitôt et ce commencement de panique s'apaise.

Il paraît qu'une patrouille de cosaques, revenant en arrière et voulant se faire livrer passage, cria aux hommes conduisant le convoi : « En arrière! » Ceux-ci comprirent que les Japonais étaient là, et tournèrent bride, tâchant de se frayer un passage dans la colonne en marche.

Étant moi-même dans un état de cécité complète par cette nuit sombre, je comprends que des gens fatigués par une longue et pénible marche dans les ténèbres, énervés par toutes les précautions qu'on leur fait prendre, et prévenus que l'adversaire, dont ils connaissent bien l'astuce, est là, prêt à leur dresser un guet-apens, que ces gens, surtout des non-combattants, aient été saisis de frayeur en se croyant enveloppés par un ennemi que la nuit rendait invisible. J'éprouvai moi-même en ce moment un sentiment fort désagréable, mais je fis honte à Démentieff d'avoir pu céder à la peur. Il n'est pas comme moi, il discerne les formes dans la nuit comme un chat.

Guidé par la voix des officiers, je m'approche du groupe où se trouvent Troukhine, Mélikoff et Korff. Ils discutent la conduite à tenir, car pendant cette alerte nous avons perdu contact avec les sotnias qui nous précèdent et ne savons plus où aller. Nous nous trouvons de nouveau sur la rive du Taï-tzi-hé, l'ennemi ne doit pas être loin; il s'agit maintenant de ne pas donner dans le panneau. La nuit, je ne puis juger qu'à la façon d'un aveugle, et mon avis est de rester où nous sommes, jusqu'à l'aube.

En ce moment, un officier envoyé par Lioubavine, pour montrer le chemin à la colonne qui s'était détachée de l'avant-garde, vient nous tirer d'embarras. Notre bivouac se trouve à quatre kilomètres en aval du fleuve. Nous repartons avec les mêmes précautions qu'auparavant, car maintenant nous distinguons de l'autre côté de l'eau les feux des Japonais. Ils ne nous voient pas ou ne veulent pas nous remarquer.

Le village où nous devons passer la nuit est plein de monde. Une seule fanza est libre, mais tellement imprégnée de la puanteur des provisions liquides qui fermentent dans de grandes cuves que nous préférons coucher dehors. Il est trois heures du matin.

8 juillet. — Réveil à six heures. La colonne est déjà en marche. L'air, saturé des vapeurs qui montent du fleuve, est étouffant.

La route, pierreuse et assez raide, traverse le col d'une haute montagne. Au bout, nous trouvons Ben-si-hou.

Ben-si-hou est la première ville chinoise qui me paraît propre. Nous passons devant une rangée de boutiques et de fanzas en maçonnerie. Le pont en dos d'âne que nous traversons est en pierre de taille. Il enjambe la rivière où se baignent les cosaques arrivés avant nous. A gauche, le général Lioubavine s'est installé avec son état-major au fond de la cour d'un impane, près d'une grande pagode. Nous occupons des fanzas dans les faubourgs, sur la route qui mène aux mines de Yantaï. Troukhine, Zabotkine, Mélikoff et l'état-major du régiment se logent dans une pagode, au milieu d'une fournée de dieux, plus grands que nature, qui doivent être horrifiés de ce sacrilège.

Je me choisis une gentille petite fanza au bord de la rivière où je vais tout de suite prendre un bain; l'eau est pure, transparente, mais très froide.

Drosdovsky vient de recevoir une nouvelle nomination : Kouropatkine

le charge de former une sotnia d'éclaireurs aux ordres du grand état-major, et dont il aura le commandement. Le commandant et les officiers de notre régiment donnent un banquet en son honneur. Pépino et Nicolaï, aidés de plusieurs cosaques, s'ingénient à préparer un repas somptueux avec le choix plus que restreint des provisions trouvées à Ben-si-hou. Une longue table est dressée sur la grande terrasse de la pagode. A deux heures de l'après-midi, quand tous les invités sont ras-



BANQUET EN L'HONNEUR DE DROSDOVSKY

semblés, la musique joue tous les morceaux de son répertoire. Le grand succès est pour *Daisy Bell*, — romance anglaise ou américaine, — réminiscence du séjour de notre régiment à Port-Arthur, où l'élément féminin était représenté par des Américaines qui y donnaient la note gaie.

Je rentre chez moi, me proposant de prendre un peu de repos après un festival qui n'était pas dans mes habitudes. Au moment où j'allais m'étendre sur les cannas, on m'apporte de la part du général Lioubavine l'ordre de partir immédiatement pour An-pin avec la 5e et la 6e sotnias, afin de servir de liaison entre les détachements du général Lioubavine et celui du général Herschelmann.



L'ABREUVOIR DEVANT MA FANZA A BEN-SI-HOU

A l'état-major, où je suis allé demander des instructions plus détaillées, j'apprends que je ne serai pas envoyé à An-pin; une seule sotnia suffira pour la liaison. On venait de recevoir communication que le général Herschelmann, à la tête d'une division d'infanterie, de trois régiments de cavalerie et de quarante pièces d'artillerie, compte attaquer les Japonais demain et reprendre Sikhéian. Le général Lioubavine croit que nous recevrons l'ordre de soutenir Herschelmann.

Je regrette beaucoup d'avoir perdu cette occasion de prendre part à une grande bataille sous les ordres de l'ancien camarade avec lequel j'eus l'occasion de combattre pendant la guerre russo-turque.

9 juillet. — On n'entend plus parler d'un mouvement offensif de Herschelmann. Peut-être aura-t-il subi le sort des précédents projets d'attaque, contremandés au dernier moment par le général Kouropatkine?

Le 2e régiment de cavalerie du Daghestan, qui vient d'être formé au Caucase par un ancien garde à cheval, le colonel Khan Nakhitchévansky, arrive ce soir à Ben-si-hou. Les officiers de notre brigade qui ont servi dans la garde à cheval et ceux qui sont originaires du Caucase vont à la rencontre de ce régiment où la plupart des officiers sont d'anciens gardes à cheval et des Géorgiens. Je vais aussi au-devant de mes jeunes camarades, qui étaient à l'école et quelques-uns en nourrice quand je servais déjà au régiment.

Notre groupe est assez nombreux; nous chevauchons gaiement, organisant des courses le long de la route. En traversant un village, à un tournant de rue, nous nous rencontrons avec des cavaliers daghestans qui, nous ayant probablement pris pour des Japonais, tirent vivement leurs sabres du fourreau. Ils sont très confus de leur méprise.

Voici le peloton d'avant-garde; la colonne n'est pas loin. En tête sont le commandant du régiment, Khan Nakhitchévansky, et ses adjoints, les lieutenants-colonels prince Toumanoff et Bunting. Le fanion du commandant est surmonté du croissant, car lui et ses hommes sont musulmans. Le colonel comte Schouvaloff, aide de camp de l'empereur, garde à cheval, lui aussi, marche en tête de la 2e division (1).

Les cavaliers sont très bien montés; ils sont braves, mais difficiles à

(1) Nos régiments de cavalerie se subdivisent en deux ou trois divisions, ayant chacune deux escadrons ou sotnias.

L'ABREUVOIR DEVANT MA FANZA A BEN-SI-HOU

manier, car ils ne possèdent que des notions sommaires sur la discipline et les règlements militaires.

Le régiment s'est installé au bivouac du régiment d'infanterie de Srétensk. J'accompagnai le colonel chez le général Lioubavine auquel il devait se présenter. Nous ne sommes rentrés au cantonnement qu'à dix heures du soir.

10 juillet. — Le bruit a couru que nous nous rendons à Liao-Yang. Je m'en suis beaucoup réjoui, dans le vague espoir de revoir ma femme, ne fût-ce que quelques instants, si son train sanitaire était de passage à Liao-Yang. Malheureusement, ma joie fut de courte durée, car nous reçûmes presque aussitôt l'ordre de reprendre dans deux ou trois jours la route de Siao-sir.

11 juillet. — Mélikoff donne un grand dîner à son compatriote le prince Toumanoff, le lieutenant-colonel Bunting, ancien garde à cheval, et le prince Murat. Ce dernier est le fils du prince Achille Murat, marié à la princesse Dadiane de Géorgie. Murat nous raconte avec beaucoup de verve que, pendant une reconnaissance qu'il a faite ce matin, il a répondu au qui vive des sentinelles japonaises par le mot du général Cambronne à la bataille de Waterloo.

12 juillet. — Le régiment du Daghestan, qui n'est ici que depuis trois jours, a déjà reçu le baptême du feu. Ce matin, un capitaine d'état-major, arrivé de Moukden pour cueillir quelques lauriers, se réclama de ses attributions d'officier à l'état-major du commandant en chef, le général Alexéeff, pour organiser une petite expédition en pays ennemi. On se crut obligé de lui donner une compagnie du régiment d'infanterie de Tchitin et une sotnia du régiment du Daghestan. Il suivit avec cette troupe le même itinéraire que celui de la reconnaissance faite la veille par Murat et n'obtint pas de nouveaux renseignements; mais cette expédition nous coûta quelques hommes tués et blessés, et parmi ces derniers le lieutenant du régiment de Tchitin Ivanoff, blessé au ventre, et le lieutenant Biskoupsky, ancien garde à cheval, blessé à l'épaule. Deux officiers blessés au tableau! Cela mérite une mention particulière à l'organisateur de l'expédition, et il l'obtiendra sans doute. Seuls, les officiers combattants sont oubliés dans la distribution des récompenses.

13 juillet. — Il pleut, le temps est triste, mais j'ai un rayon de soleil dans l'âme; car j'espère, dans deux ou trois jours, revoir ma femme. Je viens, en effet, de recevoir l'ordre de me rendre à Moukden pour y faire une inspection du train régimentaire et une enquête au sujet de plaintes portées par le personnel du train contre leur chef, le capitaine en second Zotoff.

Ce qu'il y a de grave, c'est que ces plaintes ont été adressées aux autorités de Moukden, en rivalité avec le haut commandement à Liao-Yang. C'est Mélikoff qui a suggéré au commandant du régiment que je pourrais mieux régler cette affaire que Zabotkine. Je ne sais pas par quels arguments il a réussi à convaincre Troukhine; quant à Mélikoff, il a voulu me donner la possibilité de rencontrer ma femme. Il sait bien qu'à moins d'une blessure ou d'une maladie grave, je ne demanderai jamais de congé, ne me croyant pas le droit de quitter mon poste en temps de guerre. C'est un service qu'il vient de me rendre et je ne l'oublierai pas.

Je pars à midi avec mes deux cosaques; je suis monté sur *Ali*, avec *Djiguitte* comme cheval de main et un mulet pour mon bagage.

Nous rencontrons en cours de route le 11e régiment d'infanterie de Pskoff et une batterie. Leurs trains de fourgons, lourds et volumineux, ne pourront jamais se mouvoir dans la région montagneuse.

Mes cosaques disent que, maintenant que notre aile gauche reçoit du renfort en infanterie et en artillerie, les Japonais n'auront qu'à se bien tenir; car, si nous avons pu jusqu'ici les tenir en échec avec nos faibles forces, nous prendrons certainement l'offensive à présent et les rejetterons en Corée ou dans la mer! — Si leurs prévisions pouvaient se réaliser!

Après avoir traversé deux chaînes de montagnes peu élevées, nous entrons dans une plaine bornée au nord et à l'ouest par des hauteurs qui présentent d'excellentes positions. C'est là que sont les mines de Yantaï.

A six heures du soir, nous arrivons à la station de Yantaï-les-Mines, point terminus d'une voie de vingt kilomètres, reliant les mines au chemin de fer de la Chine orientale à la station de Yantaï.

Pas de train en partance aujourd'hui, mais le commandant de la place me promet de me donner tout à l'heure un wagonnet qui fera ce parcours en une heure et demie.

Dans le convoi de blessés qui arrive à l'instant de Ben-si-hou, se trouvent Biskoupsky et Ivanoff, frappés dans la reconnaissance d'hier.

L'état de Biskoupsky est satisfaisant, mais le pauvre Ivanoff souffre beaucoup. Le médecin qui accompagne le convoi demande au commandant du champagne pour en donner à ce malheureux qui aurait besoin d'un fortifiant. On ne trouve pas de champagne. Hélas! Ivanoff n'en a plus besoin : l'infirmier vient de nous dire qu'il est mort! Il est triste de penser que la vie de ce jeune homme et celle de tant d'autres furent sacrifiées pour donner de l'avancement ou une décoration à un ambitieux.

J'expédie mes chevaux et mon bagage à Liao-Yang par la route et je prends place dans le wagonnet que deux soldats mettent en mouvement à l'aide de barres et de leviers. Comme le terrain est en pente, nous faisons une bonne vitesse : on dirait une automobile.

Le train pour Liao-Yang quitte la station de Yantaï bientôt après mon arrivée; mais, à cause de stationnements prolongés aux stations intermédiaires, nous ne faisons que vingt kilomètres en quatre heures.

On me dit à la gare de Liao-Yang que le train de l'impératrice Alexandra a quitté la ville il y a trois jours, et qu'il n'y reviendra pas avant cinq ou six jours. Je suis très désappointé et attristé, car je ne pourrai pas faire un aussi long séjour.

Comme il n'y a pas de train pour Moukden avant demain, je vais chercher un gîte aux baraquements de l'étape. On y couche sur des banquettes recouvertes de nattes, sans matelas ni oreillers, heureux si l'on trouve une place libre; car il n'y a pas d'hôtels à Liao-Yang : seulement des chambres garnies qui sont des bouges infects, très mal famés.

14 juillet. — La chaleur est intolérable. La différence de température entre les montagnes où nos troupes évoluent et la plaine que traverse le chemin de fer est très grande. Jamais, jusqu'à présent, nous n'avions souffert de la chaleur, tandis qu'ici c'est une vraie fournaise.

Grâce à l'aimable intervention du commandant de la gare, j'obtiens une place dans un train sanitaire en partance pour Moukden; on y est très à l'étroit et on y manque d'air.

15 juillet. — Nous sommes à Moukden à quatre heures du matin. Deux étrangers quittent le wagon en même temps que moi et s'installent au buffet de la gare. Voyant qu'ils ont de la difficulté à se faire comprendre du garçon, j'offre mes services comme interprète. Ces messieurs sont des correspondants militaires : l'un est Jessen, Danois; l'autre,

Anglais, Douglas Story. Ils me recommandent l'hôtel Manchouria, où ils descendront eux-mêmes, et qui n'est connu et fréquenté que par des attachés militaires et des correspondants étrangers. L'hôtel occupe une vaste fanza et ses dépendances; il est propre et même élégant. On y trouve un bain, ou plutôt un baquet qu'on emplit d'eau apportée du puits ou de la cuisine, selon qu'on veut prendre un bain froid ou un bain chaud. Le propriétaire de l'hôtel a été au service de négociants anglais et il sait se conformer aux habitudes britanniques.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, l'affaire dont j'ai à m'occuper est délicate; il faut, avant tout, la retirer de la juridiction des autorités de Moukden. J'apprends que je dois m'adresser au commissaire militaire de Moukden, le colonel Kwetzinsky.

Les distances en ville sont très grandes. N'ayant pas de cheval ici et ne voulant pas marcher sous ce soleil tropical, je dus faire mon choix entre le rikscha, que j'apprécie médiocrement, et la foudoutounka, sorte de chariot à deux roues, sans banquette, recouvert d'une bâche et si bas qu'à chaque cahot on se cogne la tête et l'on se heurte aux parois. J'ai essayé de la foudoutounka, mais je ne recommencerai plus.

J'ai trouvé le colonel Kwetzinsky. Il se montra très conciliant et ne fit aucune objection à la transmission de l'affaire.

Je me rendis donc au bivouac du train régimentaire et je fis rassembler les hommes. Je pris note de leurs plaintes et de leurs déclarations. Ils sont mécontents des exigences et des mauvais traitements de leur chef. Celui-ci a certainement des torts, mais, d'un autre côté, sa troupe, formée des éléments les moins disciplinés et les moins capables de fournir un bon service, ne peut être tenue en respect que par la plus grande sévérité. J'ai prévenu Zotoff que je ferai l'inspection des chevaux, du matériel et de la comptabilité demain matin.

Tout à l'heure, j'ai été très étonné de trouver le capitaine Schanschieff avec sa sotnia au bivouac du train, quand je le croyais à Gaolintzé ou sur le col de Daline d'où il devait suivre les mouvements des Japonais. Il me dit qu'attaqué par les Japonais, il se retirait sur Moukden comme il en avait reçu l'ordre. Autant qu'il m'en souvient, il ne devait en aucun cas perdre le contact avec l'ennemi, et il s'est retiré à quatre-vingts kilomètres sans être seulement poursuivi. Schanschieff a l'air de trouver sa conduite tout à fait correcte; il ajoute qu'en arrivant à Moukden, il a présenté son rapport aux autorités locales. Je suis étonné que le commissaire ne m'en

ait pas parlé. Voilà de quoi égayer à nos dépens l'état-major du général Alexéeff.

Avant de rentrer à l'hôtel, je passai à la gare pour m'enquérir du train de ma femme et lui envoyer un télégramme à Kharbine où elle doit se trouver en ce moment.

Story, Jessen et moi nous dînons à huit heures à l'hôtel. Le repas est assez bon, mais c'est surtout le champagne, dont je n'avais pas pris depuis longtemps, qui me paraît exquis. Malgré la légende, qui a couru au grand état-major, que dans le détachement de Rennenkampf on boit le champagne comme de l'eau, nous n'y avons ni vin, ni aucun spiritueux. Notre mobilité et la grande distance du chemin de fer ne permettent pas aux cantiniers de parvenir jusqu'à nous.

Story me parle avec beaucoup d'enthousiasme de mon ami Keller, qu'il voyait tous les jours pendant le temps qu'il passa au corps d'armée de l'Est. Story et Jessen ont assisté à la bataille de Tachitchao; ils ne comprennent pas pourquoi on donna l'ordre de la retraite à onze heures du soir, quand cette journée avait été victorieuse pour nos armes. Story me raconte que, pendant que les Japonais, cherchant nos batteries, fouillaient une vallée de leurs obus, un officier d'ordonnance parcourut cette vallée à l'aller et au retour, au milieu du fracas des shrapnels et des chimoses qui éclataient autour de lui. On s'attendait à chaque instant à le voir tué, mais il eut la chance de revenir indemne. Cet officier est le lieutenant Zolotnitzky, ancien garde à cheval, qui a voyagé avec moi dans le Transsibérien.

Il faisait nuit quand un cosaque m'apporta un télégramme adressé à mon nom au train régimentaire. Ce télégramme est de Rossiisky : « Faites savoir pourquoi Schanschieff a quitté Daline et se trouve à Moukden. Renvoyez-le de suite à Daline. »

16 juillet. — Arrivé au bivouac, je fais venir Schanschieff. Il me confirme ce qu'il m'a dit hier : qu'il a été obligé de se retirer devant les forces supérieures des Japonais occupant le col de Daline ; il n'a pu me donner aucune explication valable de son arrivée à Moukden. Je lui transmets l'ordre de partir aujourd'hui même et de retourner avec sa sotnia à Daline, après avoir informé de son départ le commissaire. Ayant terminé avec Schanschieff, je commence l'inspection qui dure très longtemps. La comptabilité et le matériel sont en ordre, les hommes en bonne santé et



MOUKDEN

vêtus convenablement; mais les chevaux, tout en étant suffisamment nourris, sont dans un état pitoyable, le dos et les pieds si abîmés qu'ils sont impropres au service. Cela n'a rien d'étonnant, vu que les chefs de sotnias sont autorisés à prendre de bons chevaux dans le train et à les remplacer par des rosses. Sous le rapport de la moralité, les hommes sont loin d'être triés sur le volet.

L'enquête et l'inspection terminées, je me rendis à la gare où j'appris que le train de l'impératrice Alexandra arrivait de Kharbine le soir.

Comme j'ai beaucoup de temps devant moi, je vais en rikscha à l'ambulance de l'impératrice Alexandra, à trois kilomètres de la gare. J'espérais y trouver des nouvelles plus exactes sur l'arrivée du train de ma femme ; car les sœurs de cette ambulance, étant de la même communauté que celles du train, sont probablement tenues au courant de leurs déplacements.

J'ai quelque difficulté à obtenir les renseignements souhaités. Le médecin de service est occupé avec ses malades, les sœurs auxquelles je m'adresse ne savent rien; enfin, la sœur supérieure paraît et me dit que le train de l'impératrice est en gare de Moukden. On vient de l'en informer par téléphone!

Je ne fais qu'un bond jusqu'à mon rikscha et je promets un fort pourboire à mon homme s'il va vite. Le rikscha court à toutes jambes, mais il faut du temps pour couvrir trois kilomètres, et ce temps me paraît interminable.

Enfin, j'arrive; mais je ne vois pas de train blanc (les trains de l'impératrice Alexandra et ceux de l'impératrice mère sont les seuls trains sanitaires tout blancs; ceux de la grande-duchesse Wladimir et de la princesse Youssoupoff sont gris clair). Je cours chez le commandant de la gare; il est absent et l'on ne sait ni où il est, ni quand il reviendra. Un des scribes auquel je fourre un rouble dans la main me dit que le train de l'impératrice n'est pas encore passé et qu'on l'attend à dix heures du soir. Je ne m'explique pas comment la sœur supérieure a pu être ainsi induite en erreur.

Je n'avais rien mangé depuis le matin et ne fus pas fâché de trouver à dîner à la gare. De temps en temps je passais aux bureaux du commandant, mais il n'était toujours pas là. J'envoyai chercher mon bagage et la note de l'hôtel, craignant de manquer le train si je quittais la gare.

Il était sept heures du soir quand le commandant arriva enfin, et à ma

demande s'il était sûr que le train de l'impératrice arrivait ce soir, il me répondit que ce train avait passé par Moukden dans la journée et s'y était arrêté pour un quart d'heure. J'eus un serrement de cœur. Quelle guigne que ce train si impatiemment attendu soit passé justement pendant mon excursion à l'ambulance — une absence d'une heure en tout! Ce n'était pas la sœur supérieure qui s'était trompée, mais bien le scribe.

Un train de marchandises part à six heures du soir; tous les wagons sont fermés, car ils ne doivent pas servir aux voyageurs; mais cela m'est bien égal. Je saute sur le perron d'un wagon et nous partons.

Les trains stationnent interminablement à chaque gare, attendant leur tour pendant des heures et quelquefois des journées entières. Aussitôt que nous stoppons aux stations, je cours prendre place dans le train prêt à partir.

Quoique je tombe de sommeil, je crains de m'endormir et de manquer une correspondance. Il ne faut pas songer non plus à descendre pour prendre le thé : les trains de marchandises partent sans qu'on en soit averti, et j'ai trop peur de rester en arrière.

17 juillet. — Sautant d'un train dans l'autre, j'arrive à Liao-Yang à onze heures du matin. Ici, nouvelle déception : le train de l'impératrice est parti pour Haïtchen deux heures plus tôt. Je m'obstine et continue mon voyage sur les perrons des wagons de marchandises qui se succèdent de gare en gare. Il semble qu'un mauvais sort me poursuive, que je ne pourrai jamais atteindre ce train blanc après lequel je cours, et que quelque chose d'imprévu m'empêchera de revoir ma femme.

Enfin, à une petite station, j'aperçus le train blanc. Je sautai à bas du wagon, mais mon cœur battait si fort que je ne pouvais avancer. Malgré l'évidence, j'avais peur que ce ne fût pas le train de l'impératrice Alexandra. Ces superbes wagons blancs, brillamment éclairés, marqués du chiffre en or de l'impératrice, me firent l'effet d'une apparition enchantée que je craignais de voir s'évanouir. Mais c'était bien lui. C'est le plus beau et le plus luxueux des trains sanitaires en Mandchourie. Aprenant que je suis le mari de la sœur Kvitka, les médecins, les infirmiers, les bonnes sœurs, tout le monde me sourit et me dirige vers le coupé particulier de ma femme.

Il me semblait qu'il nous faudrait des mois pour nous dire tout ce que nous avions vu et éprouvé depuis notre séparation.

Le colonel Peschkoff, commandant du train, m'autorise à dormir dans le wagon confié à ma femme et destiné aux officiers blessés et malades. Les deux infirmiers de ce wagon, Loubinetz et Riasanoff, anciens soldats de Préobragenzky (le 1er régiment d'infanterie de la garde), sont très fiers que leur sœur soit la femme d'un colonel actuellement en service actif. Ils me reçoivent et me traitent avec une déférence toute particulière.

18 juillet. — Notre train a quitté la station assez tard dans la nuit et nous arrivons ce matin à Haïtchen.

On se bat sur les hauteurs qui décrivent devant nous un grand arc de cercle, allant du sud à l'est; à mesure que la journée avance, la bataille s'étend vers le nord. On voit apparaître et s'évanouir dans le ciel de petits nuages blancs : ce sont les projectiles ennemis qui éclatent au-dessus de nos troupes. Le son grave du canon et le crépitement de la fusillade semblent se rapprocher ou s'éloigner, selon la direction du vent.

La joie de me trouver auprès de ma femme n'empêche que je ne déplore d'être loin de mon détachement, au moment où il se bat peut-être. J'ai le plus vif désir de prendre part à la bataille qui a lieu sous nos yeux; mais je suis ici en contrebande, car j'étais envoyé à Moukden et me trouve à plusieurs heures de chemin de fer au sud de Liao-Yang. Vu les circonstances, le commandant de l'armée m'aurait certainement excusé, mais je préfère garder l'incognito.

Le colonel comte de Bobrinsky vient inviter ma femme à dîner de la part du général Kouropatkine. Elle est obligé de décliner cette invitation parce que le départ du train est fixé à huit heures du soir, après la réception des blessés. Ils seront nombreux, car la bataille est engagée sur un front de soixante kilomètres au moins et paraît très sérieuse.

Parmi les premiers blessés qui nous arrivent du détachement du général Mischenko, se trouve mon ami le colonel Kartzeff, blessé de part en part d'une balle entrée dans l'épaule et sortie sous l'omoplate. Il est gai et dîne avec nous avec beaucoup d'appétit.

On vient de me dire que Keller a été tué hier d'un éclat d'obus. Mon cœur se sert à se rompre, et j'ai toutefois l'impression étrange que cette affreuse nouvelle ne me surprend pas. J'avais comme un pressentiment que les jours de Keller étaient comptés, et cependant il était si enjoué, si plein de vie!

Au moment où je m'approchais de ma femme pour lui communiquer

la nouvelle de la mort de notre ami, elle recevait les blessés tout ensanglantés apportés tout droit du champ de bataille. Elle pleure, mais de nouveaux blessés arrivent sans relâche et elle doit vaincre sa propre émotion pour se consacrer tout entière à soulager leur misère.

Je ne comprends pas comment la mort de mon ami d'enfance, de mon seul ami peut-être, m'ait si peu impressionné. J'éprouve le sentiment que je ne dois pas me laisser aller au chagrin, sachant combien Keller trouvait belle et désirable la mort sur le champ de bataille (1). Pauvre Théo! le voilà exaucé.

Il y a quelques jours, j'ai reçu une lettre de lui, écrite au bivouac de Nutkhioï en date du 1er juillet. Il avait demandé au général Kouropatkine de me nommer au 2e régiment de cosaques de Verchnéoudinsk. Il était sûr de l'adhésion du commandant de l'armée, car il l'avait entendu dire qu'il voulait me donner très prochainement un commandement. Pourtant, à son grand désappointement, Kouropatkine avait refusé, car lui-même avait un autre candidat. Keller avait alors insisté auprès du général Herschelmann pour que je reçusse un détachement isolé de quelques sotnias de cosaques ou de commandos d'éclaireurs à cheval, afin d'agir sur l'aile gauche du corps d'armée de l'Est pendant l'action offensive qui se préparait.

Maintenant, la mort est venue anéantir à jamais toutes ces interventions amicales et tous ces projets.

Je ne puis plus retarder mon départ et je demande au colonel Peschkoff la permission d'aller jusqu'à Liao-Yang dans son train, car il n'y en a pas d'autre en partance. Il consent, mais il n'y a de place nulle part, à cause de l'affluence des blessés : on en a mis par terre, entre les lits et dans les couloirs. Comme ma femme fait le service de nuit, je puis profiter jusqu'au matin de son coupé. Je la vois au passage, de temps en temps, quand elle va chercher des médicaments, des cigarettes ou des friandises pour les blessés, dont on tâche de satisfaire les moindres désirs. La plupart demandent des cigarettes et des boissons acidulées pour étancher leur soif ardente; quelques-uns, qui ont des blessures graves, sont capricieux comme des enfants : ils ne veulent plus de ce qu'ils ont demandé quand on le leur apporte et s'impatientent si on ne leur donne pas immédiatement ce qu'ils désirent.

J'étais assis dans le coupé de ma femme, craignant de manquer la sta-

(1) Par une étrange coïncidence, Plœhve, l'adversaire politique de Keller, quand il était gouverneur à Ekaterinoslav, a été tué trois jours après lui par un anarchiste.

tion de Liao-Yang si je m'endormais; mais la fatigue et les émotions de ces deux jours et d'une nuit passée sans sommeil ont eu le dessus et je m'assoupis.

Je fus réveillé brusquement par la voix de Pépino : *Colonnello, signor colonnello!* Il était dehors, sur le perron de la gare de Liao-Yang, et m'attendait. Il avait appris que le train de l'impératrice devait revenir de Haïtchen dans la nuit et devinait que je m'y trouverais, car il avait su par mes cosaques où j'étais allé.

Je sautai hors du coupé et je courus au wagon des blessés pour faire mes adieux à ma femme.

L'aube paraissait à peine quand le train blanc disparut dans la brume. Le reverrai-je jamais?

20 juillet. — J'ai dû laisser mon cheval *Djiguitte* à Liao-Yang, aux soins d'un vétérinaire, car il est tombé malade à la suite d'une légère insolation. Mon brosseur Makaroff reste auprès de lui et le ramènera au détachement quand il sera guéri.

Nous quittons les baraquements de l'étape, à Liao-Yang, à six heures du matin. Le soleil est déjà brûlant.

Au crépuscule, nous arrivons dans un village, à quatre kilomètres avant Ben-si-hou. Ce village est occupé par deux compagnies du régiment de Pskoff. On nous dit que notre détachement est parti pour Siao-sir il y a deux jours. Je me décide à passer la nuit ici, n'ayant plus de raison pour faire halte à Ben-si-hou.

Le canon tonne sur la rive gauche du Taï-tzi-hé, dans la direction de Sikhéian : c'est une reconnaissance que fait le colonel Grouleff, commandant du régiment de Pskoff, avec deux bataillons de son régiment et les cavaliers daghestans.

21 juillet. — Il fait moins chaud que dans la large plaine qui s'étend au sud de Moukden et que traverse la ligne du chemin de fer de la Chine orientale.

En cours de route, nous rencontrons Schestakoff en tête de son bataillon qu'il conduit à Moukden. Je ne lui demande pas, par discrétion, comment il se fait qu'il recule au lieu d'aller en avant comme le font maintenant toutes les troupes; un de ses officiers m'en donne l'explication : Schestakoff a levé le camp et pris la route de Moukden de sa propre initia-

tive, disant qu'il n'avait d'ordres à recevoir de personne! — Et moi qui blâmais le manque d'initiative de nos chefs!

Nous traversons Ben-si-hou sans nous arrêter et nous arrivons à l'heure du déjeuner à Oui-ian-nin, où Komarovsky est cantonné avec sa sotnia. Pépino donne un coup de main aux cosaques qui préparent la popote des officiers et nous faisons un repas excellent en suivant du regard les agissements d'une cinquantaine de Japonais, sur une colline en face de nous, de l'autre côté du Taï-tzi-hé.

Nous faisons halte pour la nuit dans le village de San-tza-tzé; il est occupé par la sotnia à pied du capitaine Soubotine. Les cosaques doivent s'équiper et se munir de chevaux à leurs frais; mais les régiments formés au Transbaïkal n'ont pas été démobilisés depuis 1900, et, afin que cette charge ne pèse pas trop sur la population, l'administration du Transbaïkal a décidé de nous envoyer, pour combler nos pertes, des hommes sans chevaux. Des officiers vont en Transbaïkalie acheter des chevaux aux frais des régiments qui nous arriveront bientôt. Peut-être ces hommes à pied nous rendront-ils de meilleurs services dans la montagne que les cavaliers, puisqu'ils n'auront pas la préoccupation de leurs montures.

Nous ne sommes séparés de l'ennemi que par le Taï-tzi-hé.

Nicolaï arrive directement de Moukden avec un chargement de vivres pour la 2e sotnia. Je suis content de faire route avec Nicolaï. Nous entrons, en effet, dans la région infestée par les Khounhouses, où l'on peut rencontrer aussi des patrouilles japonaises. Nicolaï a quatre cosaques. Ces cinq fusils ne seront pas de trop, car, en fait d'armes à feu, nous n'avions à nous trois que mon revolver, le fusil de mon cosaque André lui ayant été volé par des Chinois pendant une halte de nuit. Pépino a une sainte horreur de tous les engins de mort, et ne consent à porter mon fusil de chasse que dans sa housse.

La canonnade se fait de nouveau entendre du côté de Ben-si-hou.

22 juillet. — Nous arrivons avant midi au village de Santchan-tzaï, sur la rive droite du Taï-tzi-hé, où sont cantonnés nos deux régiments et la batterie des gardes-frontières de Sozontovitch. J'arrive juste à temps, car demain notre détachement part en expédition pour Tzan-tchan.

23 juillet. — Il fait bien chaud quand nous quittons le cantonnement, à six heures du matin. Notre colonne suit la rive droite du Taï-tzi-hé en

remontant le courant. Elle s'allonge sur trois kilomètres et cependant notre convoi n'emporte que le strict nécessaire.

Dans la montagne, sur la rive gauche du fleuve, nous voyons apparaître en différents points de la fumée qui monte et disparaît : ce sont des signaux prévenant l'ennemi de notre approche. Et nous qui espérions le surprendre!!!

Nous pouvons constater maintenant que depuis Oui-ian-nin, traversé



LA COLONNE DU DÉTACHEMENT DE LIOUBAVINE EN EXPÉDITION

par nous hier matin, les Japonais sont échelonnés tout le long de la rive gauche du Taï-tzi-hé : nous défilons sous les yeux de leurs vedettes et de petits détachements qui ne peuvent guère s'opposer à notre passage.

Au village de Soui-doun, où le fleuve fait un double crochet en forme de S, j'ai pris avec moi quelques cosaques et j'ai coupé à sa base le promontoire pour déloger l'ennemi s'il s'y trouvait; car un petit détachement dissimulé derrière les rochers aurait pu nous infliger des pertes sensibles. C'est là que les Khounhouses avaient élu domicile, de là qu'ils tiraillaient sur nos postes de correspondance. En ce moment, nous n'y trouvons ni

Japonais ni Khounhouses. Peut-être sont-ils cachés dans les taillis qui couvrent la montagne, mais ils ne donnent pas signe de vie à l'approche d'une colonne importante.

La descente de l'autre côté du rocher est très difficile : un sentier, à peine tracé dans le roc, conduit au bord du fleuve à un endroit où nos petits chevaux s'enfoncent sans toucher le fond. Nous prenons un bain plutôt agréable par cette chaleur.

Ayant coupé au plus court, nous nous sommes beaucoup éloignés de la colonne. En face de nous, de l'autre côté du fleuve, est le village de Manza-tchenza, où nous allons faire halte. Ce village occupe l'emplacement d'une ancienne forteresse, dont les murs d'enceinte crénelés sont encore debout, et tout recouverts de lierres et d'autres plantes amies des ruines.

C'est ici seulement que le commandant nous informe du but de notre expédition : nous le connaissions déjà, mais pas officiellement. C'était, comme toujours, le secret de Polichinelle. Ce secret que les officiers devaient ignorer était su des habitants du village où nous étions cantonnés. Ils l'avaient entendu discuter par les plantons de l'état-major.

Nous partirons à minuit pour attaquer à l'aube les Japonais, aux abords de Tzan-tchan. Ni disposition ni ordres écrits. On nous apprend que le lieutenant-colonel Madritoff, à la tête d'un détachement de cosaques d'Orenbourg et de quelques canons de montagne, s'avance du côté nord et va soutenir notre attaque.

On est très inquiet sur le sort du lieutenant comte Beningsen (ancien garde à cheval), envoyé en reconnaissance hier matin. Hier au soir, on a reçu de lui un rapport disant que, dans un engagement avec une patrouille japonaise, il a eu deux hommes blessés et deux chevaux tués. Depuis lors, pas de nouvelles; on craint qu'il n'ait été fait prisonnier ou qu'il ne soit mort (1).

Après le dîner, on dort afin d'être frais et dispos pour la marche et le combat de nuit.

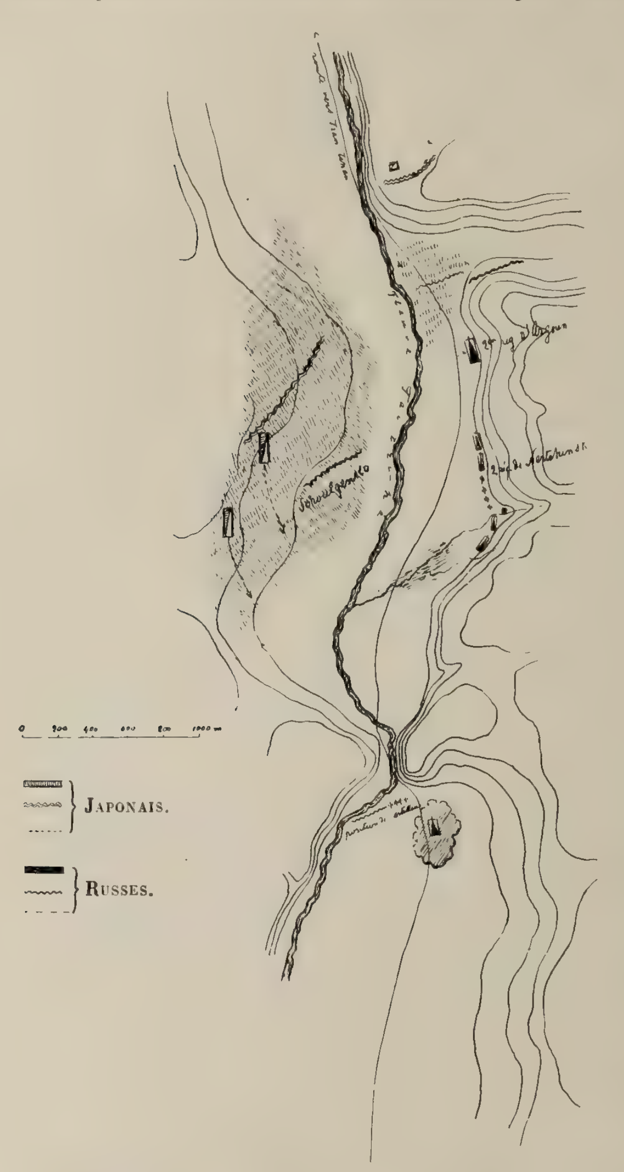
On commence à s'apprêter et à seller depuis onze heures du soir.

24 juillet. — Nous avons quitté Manza-tchenza à minuit juste. La nuit

(1) Beningsen, trouvant la route de retour barrée par l'ennemi, se retira vers le nord où il rencontra le détachement de Madritoff; il réintégra son régiment quelques jours plus tard.

était très noire. La lune ne s'est levée que vers trois heures du matin.

Voici l'ordre de marche : le régiment d'Argoun en tête; détachée en avant-garde, une sotnia commandée par le lieutenant prince Magaloff. Notre régiment formait le gros de la colonne, ayant en tête la 3[e] sotnia, puis la 2[e] en couverture de la batterie, derrière laquelle venaient les autres unités et le convoi de la Croix-Rouge, ainsi que les chevaux et les mulets de bât. Tcherkessoff était resté au cantonnement avec la 1[re] sotnia pour couvrir le train d'équipage.



L'ENGAGEMENT DE TZAN-TCHAN, 24 JUILLET 1904

L'ennemi étant prévenu, nous pouvions recevoir un feu de salve chaque fois que nous traversions un défilé propice aux embuscades. Un endroit surtout était dangereux. Je le connais bien : la route longe la rivière au pied de falaises rocheuses; quelques salves tirées de là-haut, quand la colonne y serait engagée, la mettraient dans une situation dangereuse. J'en touchai un mot à l'adjoint du chef d'état-major, mais il trouva que les précautions étaient superflues, et c'est lui qui eut raison, parce que les Japonais n'ont pas eu l'idée de nous barrer le chemin. C'est bien saint Nicolas qui nous protège, comme on dit en Russie.

Pendant que notre colonne défilait sous ces rochers, sans aucune



MARCHE DE NUIT

méfiance, j'avoue que j'ai éprouvé quelque émotion. A chaque instant, je m'attendais à voir des langues de feu percer l'obscurité et à entendre crépiter la fusillade au-dessus de nous.

Nous nous sentîmes tous soulagés quand la lune, émergeant de la crête des montagnes, éclaira la vallée profonde que nous traversions.

La lueur verdâtre du clair de lune commençait à se fondre dans les tons gris précurseurs de l'aube. Une brume épaisse s'élevait et estompait les silhouettes des montagnes qui se profilaient en clair sur le fond sombre du ciel.

Nous traversâmes le fleuve et notre colonne s'allongea au bas des hauteurs situées à notre droite; à gauche, la vallée s'élargit jusqu'aux collines en pentes douces, de l'autre côté du Taï-tzi-hé.

Tout à coup, la fusillade éclata suivie du son familier des balles frappant le sol. Nous l'attendions depuis trois heures, et cependant elle nous surprit comme un événement imprévu.

Filipoff, qui commande la 3e sotnia, la déploie en « lava », car nous sommes sur la ligne du tir de l'ennemi.

Notre mouvement en avant est arrêté. A juger d'après le feu des Japonais, nous avons, pour le moment, à combattre contre deux ou trois compagnies seulement; mais, pour pouvoir avancer, il faudrait enlever leurs positions ou les tourner afin de les forcer à les abandonner. Cependant, le tir continue, sans résultat appréciable.

En attendant notre tour d'aller au feu, nous rassemblons nos hommes au pied des hauteurs, afin de les mettre à l'abri des balles.

Le général Lioubavine et le colonel Rossiisky sont à l'avant-garde : le capitaine Schoulgenko, à la tête de ses cosaques sapeurs (vingt-deux hommes en tout), a été envoyé sur la rive droite du Taï-tzi-hé pour assurer la protection de notre flanc gauche. Un peloton de notre 3e sotnia est expédié en flanqueurs sur les hauteurs à droite. Mélikoff est d'avis qu'il faut encore une sotnia pour couvrir notre aile gauche qui, selon lui, court le danger d'être tournée. Il le dit à Troukhine, qui commande le gros de la colonne; mais c'est trop demander à ce chef que de lui faire prendre une résolution : il préfère en laisser la responsabilité à son supérieur.

Je ne pensais pas qu'un mouvement tournant de l'ennemi fût à craindre sur notre gauche, parce que le terrain y est à découvert (j'oubliais le gaolian qui s'y étend à perte de vue), et aussi parce que

Madritoff était attendu de ce côté-là. On s'étonnait même de ne pas entendre ses canons.

Des cosaques apportèrent le corps de l'ordonnance de Rossiisky, tué au moment où son maître et lui s'approchaient à bout portant des Japonais, les prenant pour les nôtres. La faute en est à Kobilkine, commandant du régiment d'Argoun, qui leur avait donné cette indication quand Rosiisky lui avait demandé où était son avant-garde.

On a creusé une fosse derrière la fanza où se tiennent le médecin et les infirmiers de la Croix-Rouge, et on a enterré cette première victime en présence de quelques officiers et des cosaques.

La brume s'est dissipée, le soleil commence à chauffer ferme.

Notre 4e sotnia est appelée à renforcer l'avant-garde. La fusillade est toujours au même point, ce qui veut dire que nous ne réussissons pas à déloger l'ennemi. Mais voici que sur notre aile gauche des coups de fusil se font entendre; ils sont suivis par un feu rapide, de plus en plus intense et qui se rapproche de nous. Ce sont les Japonais qui ont passé inaperçus dans le gaolian et qui serrent de près Schoulgenko et ses cosaques. Mélikoff avait raison, là était le danger auquel il fallait parer sans une minute de retard. Malheureusement, Troukhine, malgré les conseils qui lui sont donnés, ne se décide pas encore à y envoyer du renfort; il envoie demander les ordres du général Lioubavine.

Cependant, le feu sur notre gauche devient très violent; les Japonais avancent en force et sont déjà à la hauteur du gros de la colonne. Nous voyons Schoulgenko et ses cavaliers qui se retirent au pas en faisant le coup de feu; mais les Japonais, qui sont à pied, nous sont cachés par le gaolian.

Notre position et surtout celle de la batterie deviennent dangereuses. Nous nous trouvons allongés en une colonne par six, l'artillerie sur une file, entre des falaises aux parois verticales et un marais. Nous ne pouvons ni nous déployer, ni faire usage des canons.

Filippoff gravit avec sa sotnia un rocher qui nous surplombe et ouvre un feu de salve sur les Japonais qu'il voit bien de là-haut.

La retraite s'impose. Pendant que Mélikoff ouvre le chemin à la batterie, on amène à l'avant les chevaux des cosaques qui combattent à pied. Cette rencontre sur un espace restreint occasionne quelque confusion. Un canon est embourbé dans la vase et les cosaques s'unissent aux artilleurs pour l'en retirer.

Les Japonais ne sont plus qu'à quatre cents mètres de notre arrière-garde, mais le gaolian nous cache à leur vue et leur tir est défectueux. Les balles pleuvent en rafales au-dessus de nos têtes et nous nous retirons sans grandes pertes.

Nous aurions beaucoup souffert du feu de l'ennemi pendant la traversée du fleuve, où il nous prenait en enfilade, si notre batterie, déjà en



LE PASSAGE DU TAI-TZI-HÉ SOUS LE FEU DE L'ENNEMI

position sur l'autre rive, n'avait ouvert un feu de shrapnels sur les Japonais courant pour nous barrer le passage. Sous notre feu, ils se sont arrêtés net et nous avons pu nous rassembler à la hauteur de la batterie. En cet endroit, il était possible de nous déployer et d'attaquer l'ennemi s'il avançait.

Le capitaine d'état-major Schnabel, ancien artilleur, est monté sur une colline d'où il a dirigé le feu de notre batterie sur deux bataillons en colonnes qu'il avait aperçus derrière les chaînes des tirailleurs japonais. Nos shrapnels les ont obligés à se replier vers les hauteurs qui longent

la rive droite du Taï-tzi-hé; en les contournant, ils peuvent nous prendre à revers.

Dès le début de l'engagement, le commandant de la batterie Sozontovitch avait demandé l'autorisation de se mettre en position à l'endroit qu'il occupe en ce moment, car il ne pouvait être d'aucune utilité dans le passage étroit où s'était arrêtée la colonne, à huit cents ou mille



LA BATTERIE DES GARDES-FRONTIÈRES EN ACTION

mètres de l'ennemi; mais l'ordre de se tenir aussi près que possible de notre avant-garde fut maintenu.

Ce n'est pas la seule faute à enregistrer dans cette journée. Nous pouvons en tirer les enseignements suivants : que le commandement doit se trouver avec le gros de la colonne et non pas à l'avant-garde où le détail empêche de juger de l'ensemble; que la place de l'artillerie est en arrière des troupes engagées, car à l'avant, elle risque d'être démontée sans avoir pu faire usage de ses canons; qu'il ne suffit pas de protéger ses flancs dans le voisinage immédiat, mais qu'il faut envoyer en avant des éclaireurs ou

de petits détachements, dans le but de refouler des patrouilles de l'ennemi et d'être renseigné sur ses mouvements derrière sa ligne de combat.

Une partie des combattants sont revenus à pied par la montagne, sous les ordres de Rossiisky. Notre batterie et les cosaques continuent à tirer; le feu des Japonais a repris aussi.

Je vois en ce moment un jeune infirmier, presque un enfant, traverser



LES CHEVAUX DES COMBATTANTS

à cheval la rivière et galoper à toute bride vers l'emplacement de notre récent engagement, où il n'y a plus personne. Je lui crie : « Où vas-tu donc? Les Japonais sont là. » Et lui me répond sans s'arrêter : « Notre docteur y est resté (1). »

Nous suivons avec anxiété ce brave garçon, risquant sa vie pour sauver le maître qu'il croit en danger. Fort heureusement, il a passé sous le feu de l'ennemi à l'aller et au retour sans être atteint d'une seule balle. Il

(1) Il ne savait pas, ni moi non plus, du reste, que le docteur était revenu par la montagne et se trouvait maintenant auprès des blessés.

faut bien rendre cette justice aux Japonais qu'ils tirent comme des mazettes.

Nos morts sont enterrés au fond d'un joli bois, près d'une petite pagode.

Ne voyant pas venir Madritoff, le général Lioubavine s'est décidé à se retirer sur Manza-tchenza, à onze kilomètres en arrière.

Si l'ennemi ne nous a pas poursuivis, cela ne veut pas dire qu'il ne nous attaquera pas cette nuit. J'ai les meilleures raisons pour ne pas me



LE GÉNÉRAL LIOUBAVINE PENDANT L'ENGAGEMENT

fier à la protection de nos avant-postes; les détachements envoyés périodiquement en reconnaissance assurent bien mieux qu'eux la sécurité du bivouac, mais je ne sais si l'on a envoyé de ces détachements.

Quand la nuit est avancée et le bivouac plongé dans le sommeil, je vais voir si les postes sont à leur place et s'ils veillent. Le premier ronfle comme une locomotive; le second dort aussi, ainsi que le troisième et les suivants. Inutile de les réveiller, ils se rendormiraient aussitôt. Je me décide donc à rentrer chez moi et à suivre leur exemple, bon ou mauvais,

25 juillet. — Nuit tranquille. On quitte Manza-tchenza à cinq heures du matin, à destination du village de Tchangaoutzé, à quatre kilomètres au nord du précédent cantonnement, sur le Taï-tzi-hé. Tcherkessoff s'y rend par ordre avec sa sotnia et le train régimentaire.

A midi, je descendais de cheval devant mon ancienne fanza, à San-



APRÈS L'ENGAGEMENT DE TZAN-TCHAN

tchan-tzaï. Tcherkessoff n'était pas encore parti; il était en train de déjeuner et j'ai accepté avec beaucoup de plaisir son invitation. Nous avons rapidement expédié notre repas et sommes partis aussitôt que les chevaux et les mulets du train eurent été chargés. Vers le soir, il se mit à pleuvoir. C'était la première pluie depuis un mois. A quand donc la saison des grandes pluies?

26 juillet. — Il pleut toute la journée. Je profite de la halte et du mauvais temps pour rester dans ma fanza à écrire des lettres.

27 juillet. — A sept heures du matin, nous quittons nos cantonnements et nous nous dirigeons vers l'ouest en longeant le Taï-tzi-hé, dont nous nous écartons seulement quand les rochers avancent jusqu'au fleuve et interceptent le passage.

Halte à Beilin-poutza, un groupe de trois villages, dont deux sont au bord du fleuve et le troisième à mi-côte, à deux cents mètres en arrière.



BEILIN-POUTZA, CANTONNEMENT DU 2e COSAQUES DE NERTCHINSK

C'est là que je me cantonne avec la 1re division (la 1re et la 2e sotnias). Le ciel s'est éclairci, il fait très chaud, l'air est saturé de vapeurs. Vers le soir, le ciel de nouveau se couvre de nuages.

28 juillet. — Pas de pluie, mais la crue des eaux est si forte que le fleuve n'est plus guéable.

Les stratégistes de notre détachement supposent que les Japonais vont profiter maintenant de la crue du Taï-tzi-hé, qui coupe la retraite à l'armée de Liao-Yang, pour nous attaquer sur tout notre front.

La saison des pluies n'est pas encore venue, mais une autre période, probablement de plus longue durée et tout aussi énervante, fait son apparition : c'est celle des discussions interminables sur les récompenses distribuées largement, trop largement peut-être, après les faits d'armes et les combats importants. Ces discussions sont motivées maintenant par la liste des officiers récompensés, qui nous a été envoyée par le grand état-major. Impossible de contenter tout le monde, et ceux qui se croient lésés manifestent leur mauvaise humeur par des boutades contre le commandement. J'ai essayé d'enrayer le mal en plaisantant les mécontents et en leur proposant de faire payer une amende à quiconque soulèverait ces questions. Mes efforts n'ont pas été couronnés de succès ; on m'a répondu, non sans raison, que je ne suis pas juge en cette matière, n'y étant pas intéressé moi-même, puisque j'ai déjà, pour mes deux campagnes précédentes, toutes les décorations qu'on peut recevoir dans mon grade.

Les rapports de camaraderie ne sont plus les mêmes ; on dirait qu'une fée maligne a jeté la discorde parmi nous.

Je vais m'assurer que les postes d'observation sur la montagne ont été bien choisis. Cela me distraira un peu de ces conversations ennuyeuses.

29 juillet. — Le gué en face de Mitzy a un mètre cinquante de profondeur. La cavalerie et l'infanterie pourraient passer, mais pas l'artillerie, dont les caissons seraient sous l'eau.

Le hameau où ma division est cantonnée est à mi-côte. L'unique rue passe d'un côté au-dessous des potagers étagés sur la montagne ; courges et potirons d'espèces différentes y grimpent sur des échalas en forme d'auvent, comme dans les pergolas italiennes. Les cosaques y ont remisé leurs chevaux que protègent du soleil les larges feuilles de ces cucurbitacées. Les toiles des tentes sont tendues de l'autre côté de la rue, contre les haies rustiques derrière lesquelles s'alignent les fanzas.

Un peintre trouverait ici de nombreux sujets de tableaux.

Nos éclaireurs nous rapportent que les Japonais ont tenté de traverser le fleuve, mais qu'ils ont échoué à cause de la profondeur et de la violence du courant.

La journée a été superbe et pas trop chaude, la soirée délicieuse. On n'avait pas envie de rentrer dans les fanzas où les discussions sur les récompenses durent toujours.

J'ai reçu l'ordre de faire demain, avec mes deux sotnias, une recon-



LE REPAS DES COSAQUES

naissance des rives gauches du Taï-tzi-hé, dans la direction de Siao-sir. Mon détachement doit se rassembler à six heures du matin au cantonnement des 3e et 4e sotnias, dans le village de Beilin-poutza, au bord du Taï-tzi-hé.

30 juillet. — La matinée étant très belle, j'étais tout joyeux de faire une expédition intéressante que je pouvais diriger à ma guise ; mais j'avais compté sans mon hôte : Rossiisky est arrivé au rendez-vous et a pris le commandement du détachement.

Nous nous sommes dirigés vers l'est, les indigènes nous ayant dit qu'il s'y trouve un gué. Arrivés à l'endroit indiqué, les éclaireurs ont essayé de traverser le fleuve, mais ils ne touchaient pas le fond et le courant les emportait. On a essayé de passer en d'autres endroits, toujours sans succès.

Et nous sommes rentrés bredouilles!

J'avoue que je n'étais pas mécontent que cet insuccès se fût produit en présence du chef de l'état-major. Si la reconnaissance avait été conduite par moi, ou un autre officier, on aurait pensé en haut lieu qu'avec plus de persévérance, nous eussions pu trouver un gué et obtenir de meilleurs résultats.

Nous recevons l'ordre de quitter le cantonnement demain à sept heures du matin pour nous rendre à San-tzia-tzé. Nos préparatifs ne sont pas longs.

31 juillet. — A six heures, comme je m'apprêtais pour le départ, je reçus du général Lioubavine l'ordre suivant :

« Restez à Beilin-poutza avec vos deux sotnias. Votre tâche est de surveiller la vallée du Taï-tzi-hé jusqu'à Siao-sir. Un poste sera établi sur le col, en face de Gaolintzé, pour observer la route de Siao-sir à Daline. Envoyez journellement des reconnaissances vers Siao-sir.

« Vous êtes principalement chargé de suivre les mouvements de l'ennemi qui tenterait de traverser le Taï-tzi-hé et d'en déterminer les forces.

« Vous devez maintenir la liaison avec le détachement du lieutenant-colonel Madritoff, sur le col de Daline, en lui communiquant tous les deux jours ce qui se passe chez nous et lui demandant de nous tenir au courant des événements qui se produiraient de ce côté.

« Je vous prie de m'envoyer votre rapport chaque matin. Les communications importantes doivent être transmises immédiatement.

« Les renseignements que vous obtiendrez par les espions doivent être contrôlés par des reconnaissances.

« Nous nous rendons aujourd'hui à Oui-ian-nin. Une sotnia restera à San-tsia-tzé.

« Major-général Lioubavine. »

Un peu plus tard, avant le départ du détachement de Lioubavine, son chef d'état-major m'a verbalement informé que, si j'étais serré de près par l'ennemi, je devais me retirer soit sur Ben-si-hou, si la voie était libre, soit sur Moukden.

Comme la route de Ben-si-hou longe les falaises aux bords du Taï-tzi-hé, l'ennemi pourrait facilement intercepter le passage. Sans perdre de temps, j'allai voir s'il n'y aurait pas dans la montagne des sentiers nous permettant, en cas de nécessité, de contourner le rivage.

J'étais accompagné de Nicolaï et de quelques cosaques. Nous avons trouvé une route assez bonne par laquelle les sotnias et le convoi pourraient éventuellement passer. Elle débouche dans une vallée transversale à cinq kilomètres du fleuve, et peut être utilisée pour nous diriger sur Ben-si-hou, si l'ennemi occupait le Taï-tzi-hé.

A deux heures, une patrouille japonaise parut en face de nous, près de Mitzy; elle se retira dans la montagne après avoir lorgné longuement de notre côté.

Un officier de cosaques d'Orenbourg est arrivé de la part de Madritoff pour la liaison. Il nous a raconté comment une demi-sotnia fut surprise une nuit par les Japonais. Les sentinelles n'avaient pas eu le temps de donner l'alarme que les ennemis avaient déjà cerné les fanzas où couchaient les cosaques. Ceux-ci sautèrent sur leurs chevaux et se frayèrent un passage, abandonnant selles et chargement. Cinq cosaques furent tués et deux blessés; les autres s'échappèrent.

1er août. — Il pleut. Nos patrouilles n'ont pas rencontré l'ennemi.

Nous n'avons plus ni farine ni sucre. Pépino remplace le pain par des galettes de grain de tchoumisa (sorte de céréale très répandue en Mandchourie).

2 août. — Il pleut sans discontinuer. La crue a augmenté de dix centimètres.

Nicolaï est parti pour Moukden en quête de provisions.

Chaque matin, à cinq heures, les chefs de patrouilles viennent prendre mes ordres. Je veille à ce que les instructions du général Lioubavine soient exécutées ponctuellement. Quant à la sécurité de notre détache-



LES MARÉCHAUX FERRANTS COSAQUES

ment, je l'abandonne à la disposition des commandants de sotnias, exigeant seulement qu'il y ait un peloton en armes pour le service de jour, avec les chevaux toujours sellés en cas d'alerte.

Tant que le Taï-tzi-hé n'est pas guéable, nous pouvons nous considérer comme à l'abri d'un coup de main ; mais, dès que le niveau de l'eau baissera, le fleuve ne représentera plus une ligne de défense comme le suppose notre état-major.

J'ai demandé l'autorisation de faire avancer mes avant-postes de l'autre côté du fleuve quand la crue aura diminué, ou bien de faire reculer

mon détachement, pour garder une distance suffisante afin d'avoir le temps de nous préparer au combat ou à la retraite, selon les circonstances; mais on m'a répondu que nous étions suffisamment protégés par le fleuve pour donner le temps nécessaire à nos apprêts. On ne veut pas admettre qu'un cours d'eau ne présente un obstacle que tant qu'il n'est pas guéable, et qu'en nous trouvant sur la même ligne que nos avant-postes, nous risquons d'être surpris dans notre sommeil, comme il est arrivé aux cosaques d'Orenbourg. Un détachement en marche, en reconnaissance ou en présence de l'ennemi, peut et doit quelquefois coucher tout vêtu et équipé, ayant ses chevaux sellés. Mais, quand on se trouve au bivouac ou dans un cantonnement pour un temps plus ou moins prolongé, cela n'est plus possible : il faut donner un repos complet aux hommes et aux bêtes.

3 août. — Les discussions interminables sur les récompenses m'ennuient plus que jamais, et je me décide à quitter mes compagnons de fanza et à aller m'installer ailleurs. Sous prétexte que je veux me trouver plus près de nos grand'gardes, je déménage dans le village du même groupe, qui se trouve au bord du Taï-tzi-hé.

Je suis logé chez un pharmacien chinois, dans une bonne fanza claire et propre. Je me promets bien de ne pas toucher aux bocaux pleins d'ingrédients inconnus, placés dans les armoires et sur les étagères, et je ne demanderai jamais à mon patron de m'administrer aucune de ses drogues.

Le bruit court que l'impératrice a donné le jour à l'héritier du trône, si longtemps attendu et désiré. J'ai écrit à Rossiisky pour lui demander si je pouvais communiquer cette heureuse nouvelle à mon détachement. Il m'a répondu que, ne recevant aucune correspondance depuis assez longtemps, il ne sait pas si la nouvelle est exacte. On ne la communiquera aux troupes que quand elle sera confirmée officiellement.

Il pleut toujours. L'eau est montée à plus d'un mètre. Maintenant, nous pouvons dormir sur les deux oreilles.

Vers le soir, la pluie a cessé ; le croissant de la lune a paru. La nuit est douce et belle. Je suis heureux d'être seul. J'ai tiré de ma sacoche tous mes trésors, mes lettres et mon journal qui ne me quitte jamais, et je me plonge dans la lecture des chères lettres que je sais par cœur.

4 août. — Il pleut de nouveau. Les commandants de sotnias viennent me demander la permission de s'établir dans mon village, car il y fait plus sec que là-haut.

Le capitaine Anitchkoff, blessé pendant l'expédition de Rennenkampf à Aian-ia-min, arrive pour prendre le commandement de la 1re sotnia, en remplacement de Tcherkessoff, plus jeune que lui de grade.

Je communique aux officiers un ordre du chef d'état-major : « Tâchez de savoir au juste quelles sont les forces de l'ennemi à Siao-sir. Envoyez des espions chinois et, si possible, quelques cosaques à pied qui traverseront le fleuve en bateau en face de Siao-sir et nous donneront des renseignements précis. Tout est tranquille ici. Toujours pas de nouvelles. — Colonel Rosshsky. »

Les commandants de sotnias me proposent de charger de cette mission le maréchal des logis Matvéeff, très intelligent et parlant couramment le chinois. On ne comprend pas toujours ce qu'il dit, à cause de l'accent du midi qu'il avait acquis pendant son séjour à Shan-Haï où il a servi chez notre consul. Il est très débrouillard et saura nous renseigner sur les Japonais.

On m'amène deux Chinois qui consentent à se rendre à Siao-sir pour nous fournir tous les renseignements dont nous avons besoin. Ces Chinois sont catholiques; ils font le signe de la croix pour montrer qu'ils sont chrétiens et m'assurent que je puis avoir entière confiance en eux. J'ai entendu dire toutefois que les Chinois chrétiens ne jouissent guère d'une bonne réputation et qu'ils ne méritent pas plus de confiance que leurs congénères lamaïtes ou bouddhistes.

5 août. — La pluie a cessé depuis la nuit et le niveau de l'eau a baissé de quinze centimètres. Le soleil paraît dans l'après-midi et sèche les derniers vestiges de boue dans les cours de nos fanzas.

Filippoff, qui commandait la 3e sotnia par intérim, a dû la remettre à Vischniakoff (ancien lancier de la garde, comme Filippoff), plus ancien en grade. Filippoff arrive dans mon détachement en qualité d'officier subalterne à la 1re sotnia.

Tcherkessoff est parti pour San-tsia-tzé. Il va demander un congé et s'établir à Moukden, afin de soigner ses nerfs tout à fait détraqués. Mélikoff a aussi les nerfs très dérangés; il est sérieusement malade et alité. Le docteur Téreschkovitch assure que c'est la maladie dominante dans

l'armée. Non seulement les personnes âgées, mais les jeunes gens eux-mêmes ne supportent pas la vie que nous menons plus de deux ou trois mois sans avoir besoin de repos. Je suis heureux de constater que, malgré mon âge et l'existence si différente que je menais avant de reprendre du service, je me porte mieux qu'auparavant. Je l'attribue à la vie en plein air, à l'exercice, à une nourriture plus simple et surtout à l'absence de vin et de spiritueux dont notre détachement est privé et que nous remplaçons par le thé.

Les espions rapportent que toutes les communications à travers le Taï-tzi-hé sont interrompues depuis quatre jours; qu'il y a à Siao-sir cinq cents hommes d'infanterie, vingt cavaliers, cinquante-cinq Khounhouses enrégimentés et cinq canons.

Matvéeff, qui n'est revenu que très tard dans la soirée, rapporte qu'il n'a pu aller au delà de San-tsia-tzaï, village au bord du Taï-tzi-hé, en face de Siao-sir, occupé, au dire des habitants, par sept cents Japonais ayant de l'artillerie; que trois cents hommes se trouvent au village de Toun-da-vu, sur la rive droite du fleuve, à trois kilomètres en aval de San-tsia-tzaï; que plus loin, vers l'ouest, c'est-à-dire dans notre direction, il y a un détachement japonais assez important au village de Salintzé, et un autre sur la rive droite; que tous les villages en amont de notre ligne d'observation sur le Taï-tzi-hé sont occupés par les Japonais, dont les patrouilles font chaque jour des va-et-vient le long du fleuve.

Ce rapport verbal de Matvéeff ne m'inspire aucune confiance : il entre dans trop de détails, comme tous les gens qui mentent, et, sans être ivre, il sent le khanschin, eau-de-vie de grain infecte fabriquée par les Chinois.

J'envoie ce rapport au général Lioubavine, en le prévenant que, n'ayant pas foi dans les dires de Matvéeff, j'enverrai demain en reconnaissance le baron Korff, qui contrôlera ces renseignements.

Des cosaques, venus du quartier général de la division à San-tsia-tzé (ne pas confondre avec San-tsia-tzaï, en face de Siao-sir), disent qu'ils ont vu, à la tombée de la nuit, trois barques, ayant à bord une vingtaine d'hommes et six chevaux, se détacher du rivage, près de Mitzy, et se diriger sur la rive droite. A la vue des cosaques, les barques sont revenues à leur point de départ. J'ai fait placer pour la nuit un poste d'observation en face de Mitzy.

6 août. — Il ne pleut pas. Le temps reste gris. Il fait humide et froid.

Un officier d'état-major nous est arrivé, accompagné d'un demi-escadron de dragons de Niégine. Il est chargé d'étudier les voies de communication qui vont du sud (occupé par l'ennemi) dans la direction du col de Daline. C'est la route la plus directe sur Moukden; c'est par là que les Japonais pourraient éventuellement envoyer un corps d'armée, qui couperait la retraite à l'armée de Liao-Yang, en détruisant la voie du chemin de fer et les dépôts.

Cet officier nous transmet les dernières nouvelles de Russie : l'impératrice a effectivement mis au monde un héritier au trône, qui a été nommé Alexis. Le général Kouropatkine est dans un excellent état d'esprit; il dit qu'il a pu dormir tranquillement ces dernières nuits. Kouropatkine croit que, si les Japonais se décident à marcher sur Moukden, ils choisiront la route de Tzan-tchan ou celle de Siao-sir, et non par la route de Ben-si-hou, trop rapprochée de notre armée. Le 5e corps d'armée sibérien, commandé par le général Soboleff, doit arriver en gare de Liao-Yang le 1er août; il sera suivi par le 1er corps d'armée, venant de Russie, et, aussitôt que celui-ci aura débarqué, nous prendrons l'offensive.

Il paraît qu'après la bataille de Haï-tchen, le 18/31 juillet, les Japonais se sont retirés sur toute la ligne, et l'on n'arrive pas à découvrir leurs intentions. Stössel a fait savoir que, dans les combats du 11/24 et du 16/29 juillet, nos pertes ont été de cinquante-cinq officiers et quinze cents soldats, tandis que les assaillants y ont perdu près de dix mille hommes. Ces derniers ont refusé de secourir leurs blessés et d'enterrer leurs morts; ils ont laissé ce soin aux Russes.

Ces bonnes nouvelles nous donnent du cœur. On finirait par s'abrutir si l'on ne recevait jamais aucune communication du dehors.

Korff est revenu de sa reconnaissance. Il n'a pas trouvé de Japonais sur la rive droite du Taï-tzi-hé et croit que les habitants nous informent de la présence des Japonais dans leurs villages pour nous empêcher d'y aller et de dévaster leurs champs et leurs potagers; car, ne trouvant plus ni foin ni paille, nous sommes obligés maintenant de nourrir nos chevaux avec ce que nous trouvons dans les environs de nos bivouacs ou de nos cantonnements. Pas d'herbe dans cette partie de la Mandchourie : tout le terrain est en culture, et il est évident que, malgré le prix assez élevé que nous leur payons, les Chinois préfèrent vendre leur grain mûr plutôt qu'en herbe. De notre côté, nous ne pouvons agir

autrement, car nous ne recevons rien de l'intendance, dont les convois ne parviennent pas jusqu'à nous.

7 août. — Le temps est toujours gris. Je vais reconnaître dans la montagne des sentiers en différentes directions, pour ne pas être pris au dépourvu si les Japonais nous attaquent à l'improviste.

Une patrouille arrivée de Daline m'apporte un rapport du commandant de bataillon du 1er régiment d'infanterie de Tchitin. Un poste de cosaques d'Orenbourg, établi sur le col de Tankhoualine, a été fusillé des hauteurs environnantes par un adversaire invisible. Pour renforcer ce poste, le commandant a retiré une sotnia de cosaques de la position avancée qu'elle occupait à Tzin-hé-tchen, où elle surveillait la route de Tzan-tchan.

Cette mesure du commandant de bataillon me paraît insensée. Au lieu de renforcer ce poste avec des hommes pris dans son propre bataillon, il fait abandonner le poste d'observation très important situé à la distillerie Tzin-hé-tchen où aboutissent trois routes venant du sud. Je vais en référer au général Lioubavine.

Zabotkine m'écrit qu'un cantinier est attendu à San-tzia-tzé ce soir. Je m'empresse d'y envoyer Pépino pour nous acheter du champagne, afin de fêter dignement la naissance du grand-duc héritier. Les commandants des sotnias envoient prendre de la vodka qu'ils offriront aux cosaques dans le même but.

Nicolaï a rapporté de Moukden des vivres pour la 2e sotnia, un peu de farine et du sucre.

Des espions chinois affirment qu'à Ioulounschen, en face de Ben-si-hou, les Japonais ont mille hommes de troupes.

9 août. — Pépino n'a trouvé chez le cantinier que trois bouteilles de vin rouge; il n'avait pas de champagne du tout et tout son sucre avait été acheté par l'infanterie cantonnée à Ben-si-hou.

Le lieutenant-colonel Mouffel, commandant le détachement de Daline, m'écrit : « Le 7 août au matin, les cosaques du poste sur le col de Tankhaouline descendirent dans la vallée pour y chercher du fourrage; quand ils voulurent remonter, des coups de fusil partirent du point qu'ils venaient de quitter. Ils furent obligés de se replier jusqu'au bivouac de mon détachement en contournant la montagne. Une heure après, j'arri-

vais sur les lieux d'où était partie la fusillade, avec une compagnie et demie de mon bataillon; mais nous n'avons plus trouvé l'ennemi. Les seules traces de son passage sont de nombreuses cartouches vides. D'un autre côté, le capitaine de cosaques Morève me rapporte que ses vedettes ont essuyé le feu des Japonais à la hauteur de la pagode de Tzin-hé-tchen, mais que ceux-ci se sont retirés quand Morève est venu soutenir ses avant-postes avec une demi-sotnia de cosaques. Ma 10e compagnie et la 3e sotnia de cosaques d'Orenbourg qui se tiennent sur la route de Daline-Tzin-hé-tchen ont remarqué un mouvement offensif des Japonais de Tzan-tchan sur Daline et Moukden. — Lieutenant-colonel MOUFFEL. »

J'ai envoyé ce rapport au général Lioubavine, et fait prévenir les cosaques de mon détachement que l'ennemi déploie une grande activité, ce qui nous oblige à nous tenir sur le qui-vive.

10 août. — La journée a été très belle et pas trop chaude. J'ai suivi avec ma jumelle les mouvements du détachement de Filippoff, envoyé en reconnaissance sur la rive gauche du Taï-tzi-hé. L'abaissement des eaux du fleuve lui a permis de le traverser à gué. Je tenais surtout à savoir où conduit la route que nous voyons au delà de Mitzy et qui monte en serpentant sur les flancs d'une chaîne de montagnes.

Quand Filippoff s'approcha du pied de ces montagnes, je vis apparaître sur leur crête des silhouettes d'hommes se tenant à égale distance les uns des autres, comme des vedettes d'avant-postes. Filippoff les remarqua aussi, car, au lieu d'avancer en une colonne, il s'est déployé en lava et a envoyé des éclaireurs à droite et à gauche pour tourner les hauteurs où se trouvaient les postes ennemis. C'étaient des Japonais, il n'y a pas à en douter, quoiqu'ils portassent la chemise bleue et le chapeau de paille des Chinois, dans le but évident de ne pas attirer notre attention. C'est la régularité de leur alignement qui les a dénoncés.

Aussitôt que les éclaireurs de Filippoff se sont détachés du front, les Japonais ont disparu.

Filippoff est rentré seulement ce soir, tout mouillé; car, au retour, dans l'obscurité, il n'a pas trouvé le gué et les chevaux ont été emportés par le courant. Fort heureusement, ils ont trouvé le fond à une centaine de mètres plus bas et ont réussi à aborder sans accident.

A différentes reprises, nos hommes ont vu des vedettes ennemies sur les cimes des montagnes, mais ils n'ont aperçu de troupes nulle part. A

sept kilomètres de Mitzy, la route, devenue de plus en plus difficile, se perd dans la montagne. Il est évident que ce n'est pas de ce côté que nous devons nous attendre à une attaque des Japonais.

11 août. — Les commandants des sotnias viennent chez moi pour se concerter sur les mesures à prendre en cas d'attaque de nuit. Mélikoff est d'avis d'indiquer d'avance la voie de retraite. Selon lui, nous ne pouvons compter sur les routes conduisant à Gaolintzé d'un côté et à Ben-si-hou de l'autre; il est préférable de choisir la route qui se dirige vers le nord, quoique moins bonne que les deux autres, parce qu'on n'y court pas le risque d'avoir sa retraite coupée. Je ne partage pas cette opinion; mais, vu l'insistance des commandants de sotnias, je m'y rends à la condition que, si notre retraite a lieu la nuit, nous ne nous retirerons pas au delà de trois kilomètres de notre cantonnement; que nous camperons sur les hauteurs où se trouve une position défensive avantageuse, et que nous y attendrons le jour pour prendre, seulement alors, une décision définitive et en pleine connaissance de cause.

Je reçois un rapport de Mouffel du 11 août :

« Par ordre du lieutenant-colonel Madritoff, j'ai renforcé le détachement de Tzin-hé-tchen d'une compagnie. Il s'y trouve présentement deux compagnies et une sotnia de cosaques d'Orenbourg. Les habitants disent qu'à Tzan-tchan, les Japonais ont plus d'un millier d'hommes d'infanterie, mille cavaliers et vingt canons de montagne portés à dos de mulets. L'infanterie a des parements jaunes; la cavalerie, rouge.

« Un Chinois, venu de Siao-sir, dit que les Japonais s'apprêtent à attaquer le col de Tankhoualine. Le commandant du 10e régiment de cosaques d'Orenbourg s'avance sur Dapindouchan avec deux compagnies d'infanterie et trois sotnias cosaques. »

« MOUFFEL. »

Mon brosseur Ivan Makaroff revient de Liao-Yang avec la triste nouvelle que mon cheval *Djiguitte* est mort. J'ai un vrai chagrin de la perte de cette belle et bonne bête. Je renvoie Makaroff dans sa sotnia, car j'ai appris que mon cheval est tombé malade par sa négligence.

12 août. — Toute la nuit et dans la matinée, nous entendons la canonnade dans la direction du sud-est, c'est-à-dire de Siao-sir. Cela nous

étonne beaucoup, parce que nous n'avons pas devant nous de troupes russes : Madritoff, qui est sur notre gauche, est en échelon en arrière, et, sur notre droite, on ne trouve de canons que dans le détachement de Lioubavine à San-tsia-tzé et à Ben-si-hou, dans le détachement de Grouleff. On ne peut supposer que les Japonais fassent des exercices de tir pendant la nuit.

Le sous-officier Iolguine, envoyé en reconnaissance, est parvenu à Siao-sir ; il y a causé avec notre ami, le propriétaire de la fanza que j'ai partagée en juin avec Mélikoff et Korff. Celui-ci prétend que le gros des troupes japonaises est derrière Samia-pou, mais que leurs patrouilles viennent tous les jours à Siao-sir, traversent le fleuve quand c'est possible et fouillent tous les recoins des montagnes. Ils payent toujours pour les vivres et le fourrage qu'ils réquisitionnent chez les habitants, mais à des prix inférieurs aux nôtres, et ils font ces payements en assignats ou billets de banque, dont vingt pour cent sont payables par les banques japonaises et quatre-vingts pour cent remboursables après que les Russes auront versé l'indemnité de guerre.

Le chef d'état-major m'avertit que la nouvelle de la naissance d'un héritier au trône est confirmée officiellement et que je suis autorisé à la communiquer à mes cosaques.

Je suis informé officieusement que le général Kouropatkine a demandé par télégramme combien j'avais d'années de service dans le grade de lieutenant-colonel. On suppose que cette demande se rapporte à ma présentation au grade de colonel, en récompense de la part que j'ai prise dans les engagements de mai au 6 juillet.

En Russie, les officiers prenant leur congé sont nommés à un grade supérieur, à l'exception des colonels, qui doivent avoir au moins quatre années de service dans le dernier grade pour être promus généraux. Ainsi, je n'ai aucun avantage à passer colonel, puisque c'est le grade que j'avais pendant ma retraite et que je garderais même si je recevais maintenant de l'avancement, car je n'ai repris du service que pour la durée de la guerre.

Chaque soir, nous faisons nos paquetages et nous nous préparons à un départ précipité en cas d'alerte.

13 août. — Il ne pleut plus depuis quelques jours et le soleil est brûlant. Il faut supposer que la saison des pluies est déjà passée, sans que nous nous en soyons aperçus.

Je prends de vrais bains chauds dans le ruisseau qui passe devant ma

fanza, car l'eau y atteint 30° C. Elle arrive à cette température élevée parce qu'elle coule dans un lit de sable d'un rouge brique foncé qui absorbe les rayons solaires.

Depuis l'aube, la canonnade se fait entendre du côté de Sikhéian, au sud-ouest.

A onze heures du matin, pour la revue à l'occasion de la naissance du



DÉJEUNER APRÈS LA REVUE A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DU TSARÉVITCH

tsarévitch, les sotnias sont rangées en bataille, à pied, sur l'emplacement qui nous sert de champ d'exercices. C'est Mélikoff, en qualité de plus ancien des commandants de sotnias, qui m'a fait son rapport et présenté le détachement. Je leur ai annoncé la bonne nouvelle qui fut accueillie par des hourras, auxquels la canonnade dans le lointain répondait en écho.

Comme d'habitude, en ces occasions-là, une table était dressée, chargée de vodka et de petits verres. J'ai rempli le mien et je l'ai levé en m'adressant aux cosaques : « Au son de la canonnade qui retentit comme un

salut, je bois à la santé de l'empereur, de l'impératrice, du tsarévitch, du commandant de l'armée, le général Kouropatkine, du chef de division, le général Rennenkampf, du commandant du régiment Troukhine, et à la vôtre. » Après chaque toast, les salves d'artillerie répondaient au loin. C'était très impressionnant.

Après le défilé, les cosaques s'en furent en courant aux cantonnements où un repas copieux les attendait. J'avais invité les officiers à déjeuner; la table était dressée à l'ombre des saules, en face de ma fanza. Pépino nous servit un menu inusité : potage à la reine, pâté de volailles, filets mignons sauce Soubise, et un soufflé de chocolat; pour dessert, des caramels et des noisettes; vin rouge de Crimée et du rhum.

L'adjoint de l'état-major m'écrit à la date du 13 août : « *Ou-ian-nin.* — Hier, le 12 août, le général Lioubavine, avec sept sotnias de cosaques, deux compagnies du régiment de Pskoff et deux canons de montagne, a fait une reconnaissance du côté de Fanza-poutza. A deux kilomètres de Taïan, dans un étroit défilé, notre détachement rencontra l'ennemi occupant une position retranchée sur les hauteurs. Cette reconnaissance a démontré que la route de Fanza-poutza est barrée par l'ennemi ayant à l'avant-garde un bataillon au moins et des fractions de cavalerie. Zabotkine, Schoulgenko, Verbitsky et deux officiers d'infanterie ont été blessés légèrement; six cosaques tués et trente-deux blessés. Nous avons commencé la retraite à six heures du soir. Par ordre du général, vous devez surveiller l'ennemi sur la ligne Mitzy-Siao-sir. S'il avançait sur Moukden, vous devez nous renseigner sur ses forces et sur la direction qu'il aura choisie. Si nous sommes attaqués, vous devez nous soutenir avec votre détachement. — SCHNABEL. »

Je me demande comment je vais faire pour soutenir le détachement du général Lioubavine, à trente kilomètres d'ici, ayant à passer au travers des lignes ennemies; car il est à prévoir que les Japonais ne manqueront pas d'intercepter la route qui longe le fleuve. Je suis bien sûr que ce n'est pas le général Lioubavine qui a dicté ce passage : il n'a pas été à l'Académie militaire et se contente d'être brave et d'avoir du bon sens.

14 août. — Nous nous sommes tous réunis sur le bord du Taï-tzi-hé, où le son de la canonnade nous arrive très distinctement; elle dure sans discontinuer depuis ce matin. Toutes nos pensées sont avec ceux qui se battent là-bas. Nous voudrions bien y être nous-mêmes, au lieu de rester

ici, rongés d'inquiétude et condamnés à une tâche utile et nécessaire sans doute à la cause commune, mais sans l'ivresse, l'excitation et le poignant intérêt des grandes batailles.

15 août. — Schnabel m'informe que le corps d'armée de l'Est a été attaqué par les Japonais le 12 et le 13 août : le 14, il reçut du grand état-major l'ordre de se replier au delà du Than-hé. Nos pertes sont d'un millier d'hommes et de beaucoup d'officiers. Schnabel ajoute qu'en face de nos postes, à Oui-ian-nin et San-tsia-tzé, on voit sur l'autre rive des vedettes et de petits détachements japonais.

Je suis inquiet de ne recevoir aucune nouvelle de ma femme. On dit que Liao-Yang va être évacué. Dans ce cas, la poste ne fonctionnera pas régulièrement et la correspondance privée sera arrêtée pour longtemps.

16 août. — Tous les matins, avant sept heures, les habitants, hommes, femmes et enfants, se rassemblent hors de l'enceinte du village pour assister à la tuerie et au dépeçage du bétail qui fait la viande de boucherie du détachement. C'est un spectacle sur lequel ils ne semblent jamais blasés; pas un ne veut le manquer. Leurs regards, ordinairement impénétrables, s'enflamment à cette vue; ils suivent avidement les préparatifs du boucher, puis, quand le sang a coulé et que la bête expirante se débat dans les derniers spasmes, un frisson de plaisir les étreint. Ils suivent des yeux chaque morceau dépecé et dont le sang s'égoutte. On pourrait les prendre pour des affamés qui s'attendent à recevoir quelques bribes de ces chairs pantelantes; pas du tout : c'est la seule vue du sang qui les attire et les fascine. On comprend qu'il n'y a aucune pitié à attendre de cette race, qui met sa volupté à voir meurtrir les chairs et se délecte de la torture.

Ce sont les mêmes manzas, si paisibles d'apparence, qui faisaient mourir lentement, dans des raffinements de cruauté inimaginables, nos employés du chemin de fer de la Chine orientale, fuyant devant les boxers pendant l'insurrection de 1900.

Même les condamnés à mort, Khounhouses ou vulgaires malfaiteurs, rangés sur une seule ligne, à genoux, les mains liées derrière le dos, attendant leur tour d'avoir la tête tranchée, ne peuvent s'empêcher de suivre avec intérêt le geste du bourreau; et, si le coup est bien porté, ils l'acclament en criant : « Ho! » (Bien fait!)

17 août. — Je reçois du général Lioubavine l'ordre suivant :

« *Oui-ian-nin, 16 août.* — Au reçu de la présente, vous quitterez Beilin-poutza et vous vous rendrez à San-tsia-tzé. La 2e sotnia doit rejoindre son régiment qui se trouvera à cinq kilomètres au nord de Ben-si-hou ; elle sera remplacée à San-tsia-tzé par la 3e sotnia. Votre détachement doit entrer en liaison avec la 3e sotnia du régiment d'Argoune, laissée à Oui-ian-nin. Surveillez et défendez les abords du fleuve et la route de San-tsia-tzé à Moukden. Continuez à maintenir la liaison avec le détachement de Madritoff et envoyez des patrouilles du côté de Siao-sir.

« Nous nous déplaçons à Ben-si-hou, évacué par l'infanterie et l'artillerie, qui remontent vers le nord, au croisement des routes de Yantaï-Liao-Yang et de Moukden. Cette manœuvre a été provoquée par le passage des Japonais sur la rive droite du Taï-tzi-hé à Sakhan.

« Si vous êtes attaqué par des forces supérieures, retirez-vous sur Moukden en me prévenant de suite à Ben-si-hou.

« Général LIOUBAVINE. »

La canonnade dure toujours dans la direction de l'ouest ; nous savons que le corps d'armée de Herschelmann est engagé.

J'ai réuni les officiers à déjeuner. Mélikoff, avec sa sotnia, est parti le premier, car il doit fournir une étape plus longue que la nôtre.

Quand la 2e sotnia fut rangée en ordre de marche, je m'en approchai et remerciai les officiers et les cosaques pour leur excellent service dans mon détachement. Pas une seule plainte à enregistrer de la part des habitants.

Nous-mêmes avons quitté le cantonnement à deux heures de l'après-midi et sommes arrivés à San-tsia-tzé quand il faisait encore jour. Je me suis logé au sud du village, dans la fanza d'un meunier. Je me suis rendu de suite au rivage pour étudier le terrain qui nous entoure. Nous sommes séparés d'Oui-ian-nin par un haut massif rocheux qui remonte au nord jusqu'au col de Kaou-tou-lin et dont la partie sud descend à pic sur le Taï-tzi-hé, interceptant le passage de la rive droite. La route de San-tsia-tzé à Oui-ian-nin gravit une forte côte très raide et pierreuse ; elle est à sept ou huit kilomètres de distance, mais on peut y arriver beaucoup plus vite en traversant deux fois le fleuve et en longeant la rive gauche ; ce qui d'ailleurs serait dangereux en ce moment, car les Japonais nous guettent des hauteurs de l'autre rive.

J'aperçois en face, de l'autre côté de l'eau, un grand troupeau de chevaux qui paissent dans un vallon de la montagne; c'est un spectacle rare. Je ne suis pas seul à l'avoir remarqué. Le maréchal des logis chef de la 1re sotnia l'a également aperçu. Il demande à son commandant de profiter de cette heureuse aubaine, qui nous permettrait d'échanger les chevaux dont le dos est abîmé contre des bêtes saines. L'autorisation est donnée;



EXODE DE LA 2e SOTNIA, BEI-LIN-POUTZA

je la sanctionne, et voilà le marchef parti avec vingt cosaques pour s'emparer des chevaux d'abord. Après, on causera avec leurs maîtres. Ils sont armés et équipés, car l'ennemi n'est pas loin et nous aurons peut-être à batailler.

Les cosaques ont traversé le fleuve et sont partis au galop, dispersés en lava. Les habitants du village ont évidemment compris nos intentions, car nous les voyons se précipiter dans la direction du troupeau. C'est une course au clocher entre les cavaliers et les hommes à pied, qui ont moins de distance à parcourir et arrivent les premiers. Ils dispersent les bêtes et

les chassent dans la montagne; mais les cosaques surviennent à leur tour et finissent par réunir une trentaine de chevaux qu'ils nous amènent, suivis par une bande de Chinois criant à tue-tête. Nous avons de la peine à leur faire comprendre que nous ne faisons pas une razzia, mais que nous leur proposons, ou plutôt, imposons un échange.

Les chevaux chinois sont moins bons que les nôtres; seulement, ils ont le dos en bon état, et c'est pour nous l'essentiel. Nous les payons de cinq à quinze roubles en sus de l'échange, selon l'estimation des commandants de sotnias. Les habitants paraissent satisfaits du marché et ils me proposent un mulet au prix de cent roubles, ce qui n'est pas cher.

18 août. — Le matin, à peine levé, j'entendis à côté de ma chambre une voix irritée qui se chamaillait avec le propriétaire de la fanza; j'ouvris la porte et vis un Chinois très élégamment vêtu qui se tut dès qu'il me vit. Il me dit en russe qu'il est l'interprète du commandant de la 3e sotnia.

Je fus étonné de voir au service d'un simple commandant de sotnia un interprète portant le riche costume des Chinois de classe élevée et sachant si bien le russe. Dans l'armée, on fait grand cas des interprètes intelligents et parlant couramment notre langue; ils reçoivent cent roubles et davantage de gages mensuels. Un interprète comme celui-ci serait le bienvenu à l'état-major d'un corps d'armée. La vie y est plus agréable que dans un détachement de cosaques et les avantages pécuniaires sont bien supérieurs, car les fournisseurs donnent de gros pots-de-vin. J'eus ensuite d'autres occupations et ne pensai plus à cet incident.

A cinq heures dix minutes, quatre cosaques arrivèrent au galop et s'arrêtèrent devant ma fanza. L'un d'eux me remit un pli de la part de Troukhine, dont voici le contenu : « *18 août, 8 h. 50 m. du matin.* — Cette nuit, les Japonais ont attaqué à l'improviste la sotnia du capitaine Soubotine, à Oui-ian-nin. Retirez-vous dans la direction de Moukden sans perdre contact avec l'ennemi s'il est possible. — Informez Madritoff. — TROUKHINE. »

Je demandai à ces cosaques comment il se faisait que ce pli m'était remis si tard quand la distance à parcourir n'est que de neuf à dix kilomètres. Ils répondirent qu'ils avaient dû faire un détour de près de soixante kilomètres parce que toutes les routes au nord de Oui-ian-nin étaient déjà occupées par les Japonais dont ils avaient essuyé le feu à

plusieurs reprises. L'aspect de leurs chevaux, tout couverts d'écume, témoignait de la grande distance parcourue et de l'allure vive qu'ils avaient suivie. Les cosaques me dirent que Soubotine avait été cerné et attaqué la veille vers onze heures du soir; que quelques cosaques, ayant réussi à se sauver, en avaient informé l'état-major de la division. Ces hommes avaient raconté que les Japonais étaient apparus brusquement derrière nos avant-postes, sortant, pour ainsi dire, des rochers qui tombent à pic dans le fleuve, tout près du village et dans un endroit si profond qu'on n'avait pas cru nécessaire d'y placer un poste. A l'exception d'Élénieff et de quelques cosaques, qui se sauvèrent à pied et sans vêtements, tous avaient été massacrés ou faits prisonniers. Soubotine est de ce nombre. Le beau pur sang d'Élénieff, gagnant de la course de cent kilomètres, est entre les mains des Japonais (1).

Nous n'avons pas de temps à perdre, car les Japonais qui ont fait le coup se trouvent à Oui-ian-nin depuis dix-sept heures, à une heure et demie de marche seulement de San-tsia-tzé.

Il est plus que probable que l'ennemi, dont les forces se trouvent actuellement dans la direction même que nous aurons à suivre pendant notre retraite, interceptera la seule voie restée libre : la route de Moukden. Il faudra donc se frayer un passage en combattant, et, pour cette raison, je trouve urgent de décider toutes les mesures propres à soutenir le moral de ma troupe. Il faut que notre départ s'effectue sans hâte. En conséquence, je donne l'ordre d'être prêt dans une heure. Je fais part aux officiers de la communication de Troukhine et prends des dispositions pour la formation de la colonne qui, à l'encontre de l'usage courant, ne détachera pas d'avant-garde, car il faut occuper le moins de profondeur possible. Si la route est barrée, la colonne se jettera en avant pour faire une trouée, car c'est notre seul moyen de salut, et je pense que la nuit nous permettra de réussir sans de trop grandes pertes.

J'envoie à Madritoff une forte patrouille qui lui portera l'information de notre retraite et de ce qui l'a causée.

Je fus très occupé pendant les derniers moments passés à San-tsia-tzé, et ce n'est que plus tard que je réfléchis à l'étrangeté de ce fait : comment, nous trouvant à si proche distance d'Oui-ian-nin, n'avons-nous pas appris plus tôt ce qui s'y était passé cette nuit? Les habitants de

(1) Quelques jours après, Soubotine revint au détachement dans un état piteux; il avait réussi à se sauver, aidé par des Chinois.

San-tsia-tzé le savaient sans doute, et, s'ils ne nous l'ont pas dit, c'est qu'ils étaient de connivence avec les Japonais. Je suis sûr maintenant que l'interprète qui, ce matin, menaçait le propriétaire de ma fanza, avait été envoyé par les Japonais pour imposer le silence aux habitants, et surtout à celui qui donnait l'hospitalité au « capitan ». Je fais venir le commandant de la 3e sotnia, Vischniakoff, et lui demande depuis quand il possède cet interprète. Il me répond : « Depuis ce matin. » Maintenant, je ne doute plus que ce soit un espion japonais, et je me promets, à la première halte, de le faire arrêter et conduire à l'état-major de la division où on lui fera son procès.

La nuit est venue brusquement, mais l'étoile polaire nous guide ; car notre route remonte dans la vallée en suivant le méridien.

Nous cheminions depuis quelque temps et avions parcouru quatre ou cinq kilomètres, quand un des éclaireurs me dit que le nouvel interprète insiste pour que nous tournions à gauche dans un défilé, disant que c'est la route directe de Moukden. Je m'étonne que cet homme, que je considère comme un espion, nous serve de guide. Je ne l'avais pas remarqué dans l'obscurité. Il veut, paraît-il, continuer son œuvre et nous livrer à l'ennemi ; car les défilés qui débouchent dans la vallée que nous suivons, sur notre gauche, communiquent tous avec celle qui s'étend d'Oui-iannin dans la direction du nord, presque parallèlement, mais à une distance variant de trois à six kilomètres. Nous savons, par le rapport des cosaques qui m'ont apporté l'ordre de Troukhine, que les Japonais l'ont remontée à vingt kilomètres dans le courant de la journée ; en ce moment, ils sont peut-être encore plus loin au nord.

Je donne l'ordre de m'amener l'interprète, mais on le cherche en vain : il a filé avec le cheval cosaque qu'il montait.

Le ciel se couvrit de nuages et bientôt une pluie diluvienne se mit à tomber. Nous vîmes des lumières devant nous : c'était une pagode près du village de Tchaou-houan-tsaï. Nous y fîmes halte pour nous abriter de la pluie et attendre le lever de la lune, car nous sommes ici en pays inconnu et je ne me fie pas aux habitants pour nous guider.

Les bonzes de la pagode nous firent bon accueil et nous offrirent du thé.

Il était onze heures quand la pluie cessa et que la lune parut. Je venais de donner l'ordre de se remettre en marche, quand nous vîmes arriver le propriétaire de ma fanza à San-tsia-tzé, qui nous annonça que les Japo-

nais avaient cerné San-tsia-tzé et y avaient pénétré une demi-heure après notre départ. Ils étaient si furieux d'avoir laissé échapper une proie qu'ils croyaient sûre, qu'ils ont saccagé toutes les fanzas où nous avions logé, s'imaginant que nous avions été prévenus par les habitants. Ils voulaient mettre à mort mon propriétaire, qui leur avait été probablement dénoncé comme partisan des Russes et qui eut à peine le temps de se sauver. Il avoue maintenant que le faux interprète l'a menacé de mort s'il nous disait ce qui s'était passé à Oui-ian-nin. Il paraît que les Japonais avaient l'intention de nous surprendre la nuit, comme ils l'avaient fait pour Soubotine; et, s'ils sont venus plus tôt, c'est parce qu'ils ont été prévenus par les habitants que nous nous préparions à partir. Les Japonais étaient au nombre de cinq cents environ et avaient envoyé un fort détachement à notre poursuite.

Nous partons; l'étoile polaire brille de nouveau en face de nous et nous donne l'assurance que nous sommes dans le bon chemin.

Nous traversons le col de Kaou-tou-lin, dont la descente est assez difficile parce que la route est ravinée par les pluies, et nous entrons à trois heures du matin dans le village de Pa-tsia-tzé. J'avais laissé un poste d'observation sur le Kaou-tou-lin, et j'en mets d'autres sur les hauteurs qui enserrent de près le village. J'envoie une forte patrouille à la rencontre de l'ennemi pour nous renseigner sur ses intentions.

19 août. — Pa-tsia-tzé n'a encore vu ni les troupes russes ni les japonaises. On y trouve abondance de bétail, de volailles, de grains de tchoumisa et de paille. Il y a longtemps que nous n'avons été à pareille fête.

La patrouille, partie cette nuit en reconnaissance, a rencontré l'ennemi à la descente sud du col de Kaou-tou-lin; elle s'est repliée en voyant des groupes isolés se faufilant le long de la crête de la montagne et cherchant à les tourner. Des coups de feu ont été tirés sur notre droite; j'y ai envoyé une patrouille, mais elle n'a trouvé personne. Nous sommes à vingt kilomètres de San-tsia-tzé et à trois kilomètres de Kaou-tou-lin, déjà envahi par l'ennemi.

L'ordre de Troukhine, où il est dit que nous devons nous retirer sur Moukden « sans perdre le contact avec l'ennemi », me rend perplexe. Est-ce bien l'intention du commandement, ou, tout bonnement, la formule habituelle, n'admettant pas qu'on puisse se retirer autrement qu'en conservant le contact avec l'ennemi? Je reconnais l'écriture de notre sympa-

thique adjoint du chef d'état-major, Schnabel, et je penche vers cette dernière hypothèse; car il me semble qu'on ne peut s'attendre à ce que deux sotnias arrêtent le mouvement d'une armée en marche sur Moukden. Je ne pourrais même pas éventuellement en informer Lioubavine, car j'ignore où il se trouve. Je crois que je devrais plutôt rejoindre Lioubavine sans retard pour prendre part aux combats qui doivent se livrer près de Liao-Yang. J'hésite cependant à transgresser les ordres de mon chef et j'envoie Filippoff avec un peloton auprès du général pour lui demander ce que je dois faire. Sa tâche est difficile: il devra traverser les montagnes sur un espace qui n'est pas marqué sur les cartes d'état-major dont nous sommes munis (au 1/200,000^e) (1), une *terra incognita* sillonnée maintenant par les patrouilles et les détachements ennemis.

Je monte jusqu'au village d'Inschooupoutza, à sept kilomètres au nord de Pa-tsia-tzé, où la route de San-tsia-tzé croise celle de Daline, point stratégique assez importaut.

20 août. — N'ayant pas de nouvelles de Filippoff, je décide de rejoindre moi-même le détachement de Lioubavine. Je ne puis juger que par à peu près de la direction à prendre, car ma carte reste muette à ce sujet. Ne voyant pas de route vers l'ouest, nous remontons la vallée et nous sommes bientôt dans la plaine. Quel soulagement de se retrouver en pays découvert et de voir s'éloigner ces « sopkis » (terme employé en Sibérie pour les collines ou montagnes) inaccessibles qui si souvent ont caché des embuscades! Celles que nous voyons devant nous maintenant ne sont plus que des collines inoffensives, faciles à explorer.

Dans un village, nous apprenons qu'une route, assez bonne, conduit à Fin-dia-pou, entre Ben-si-hou et Moukden, où je suppose que doit être notre détachement. Il paraît que des troupes russes, en grand nombre, se trouvent à Fou-lin, de l'autre côté de Houn-hé. Ainsi Moukden est protégé et je n'ai plus besoin de m'en préoccuper.

Nous fîmes halte: je m'arrêtai avec mes officiers devant une petite fanza proprette et nous descendîmes de cheval. Un cosaque frappa à la porte; mais, au lieu d'ouvrir, une jeune femme chinoise parut à la lucarne en nous menaçant de son tisonnier. Pendant que nous nous efforcions vainement de lui faire comprendre qu'on ne lui ferait aucun mal et qu'on

(1) Les états-majors des grands détachements avaient aussi des cartes au 1/40,000^e et 1/20,000^e; mais je n'ai pu m'en procurer, car on m'a dit au régiment qu'on n'en avait pas.

lui demandait seulement l'hospitalité pour une petite heure et des vivres qu'on lui payerait au-dessus de leur valeur, mon brosseur André, qui est un loustic, pénétra dans la fanza par derrière et désarma, non sans peine, la dame furibonde. Je l'apaisai en lui remettant un billet de cinq roubles et nous vîmes paraître le soleil après l'orage. Elle nous apporta des poulets et des œufs et nous nous quittâmes en bons termes.

Nous voici de nouveau dans la montagne. La canonnade, à peine perceptible dans le lointain, se fait entendre très distinctement maintenant et paraît venir de vingt kilomètres à peu près à vol d'oiseau.

Nous traversons le riche village de Lia-go-vu et nous faisons halte à Sintza-poutza. Pendant toute la journée, nous avons entendu autour de nous des coups de fusil et de falconnet : les cosaques supposent que ce sont des Khounhouses qui attaquent les villages.

21 août. — La route passe par la crête d'une colline peu élevée d'où l'on a une superbe vue sur la vallée s'étendant de Yantaï jusqu'à Moukden et au delà. Nous ne pouvons contenir notre joie de ne plus nous trouver dans la région montagneuse, pittoresque mais traître, où à chaque tournant de route on pouvait s'attendre à recevoir d'un ennemi invisible une volée de balles.

En comparant cette guerre aux campagnes que j'ai faites en Turquie et en Asie centrale, je suis frappé de voir combien la poudre sans fumée et par conséquent l'invisibilité de l'adversaire a changé la psychologie des combattants : les petits points blancs des coups de feux dénonçaient l'ennemi même quand il était dissimulé, et l'on y répondait coup pour coup. Maintenant, c'est tout autre chose : on ne voit l'adversaire qu'au loin, quand il est hors d'atteinte, ou bien au moment du choc, qui ne se présente que rarement.

Toute la poésie des anciennes guerres a disparu. On n'éprouve plus cette exaltation, ce sentiment joyeux qui vous empoignait quand la victoire était assurée. Maintenant, le résultat de la bataille se manifeste seulement quand l'ennemi s'est retiré et qu'on occupe ses positions, ou quand on est obligé soi-même de vider la place. Ni les Japonais ni nous n'avons eu l'occasion de cerner de grandes forces et d'obliger l'adversaire à déposer les armes. Il n'a été donné ni à eux ni à nous d'infliger la défaite dont on ne revient plus.

Un Chinois devance notre colonne et se jette à mes pieds, demandant

qu'on lui rende une vache que les cosaques lui ont volée. J'arrête mon détachement et j'annonce aux commandants de sotnias que je ne bougerai pas tant que les coupables n'auront pas été découverts et que justice n'aura pas été rendue au Chinois. Nous n'étions pas loin du village où nous avions passé la nuit. Un officier et quelques cosaques y retournent avec le plaignant pour faire une enquête sur place. On découvre que le coupable est un habitant du village qui avait vendu une vache ne lui appartenant pas. On l'oblige sur-le-champ à rendre l'argent au véritable propriétaire de la bête et nous repartons.

A midi, nous sommes à Fin-dia-pou. Comme nous approchions des bureaux du commandant de l'étape pour nous renseigner sur le détachement du général Lioubavine, nous rencontrons Filippoff qui nous dit que le détachement bivouaque de l'autre côté de la rivière. Je ne m'étais donc pas trompé. Filippoff est arrivé seulement dans la nuit d'hier, ayant évité les détachements ennemis qu'il apercevait de temps en temps dans la montagne. Le chef d'état-major avait refusé de m'envoyer une patrouille, disant qu'on ne me trouverait plus au même endroit et qu'un petit détachement s'exposerait à être détruit. Je suis content de me retrouver avec tous les camarades, car notre isolement à Beilin-poutza m'avait un peu pesé.

Le général Lioubavine me reçut très cordialement et me dit qu'il s'inquiétait beaucoup de notre sort et nous attendait avec impatience. Je lui répondis que je l'aurais rejoint le 19 si je n'avais reçu l'ordre de ne pas perdre le contact avec l'ennemi; ordre que Lioubavine n'avait jamais donné. Le général me remercia pour mon commandement du détachement isolé et me félicita d'avoir ramené les sotnias en bon ordre et en bonne santé.

Le général habite une fanza isolée, près du bivouac de notre brigade; Troukhine et son état-major, n'ayant pas de tentes, se sont fait construire un abri en branchages.

Je ne savais où décharger mes bêtes, quand l'ordre est venu de transporter le bivouac au bord de la rivière, en face de Fin-dia-pou.

Filippoff m'a prêté la tente qu'Engelhardt lui avait laissée et dont il n'a pas besoin, puisqu'il partage celle d'Anitchkoff. J'ai placé cette tente entre celles des commandants de la 1re et de la 2e sotnias. Pépino, avec mes effets, s'est installé dans une fanza de l'autre côté de l'eau. C'est là que je vais prendre mon bain et mes repas.

N'ayant pas de lit, je couche par terre, sur ma bourka, avec la selle pour oreiller. Bientôt je me sens dévoré par des insectes et me demande si je ne me suis pas couché par mégarde sur une fourmilière. Tout à coup, j'entends un grincement sous la selle; je la soulève et en vois sortir un rat! Puis un nouveau bruit attire mon attention : j'allume ma lampe



CAMPEMENT PROVISOIRE

électrique et découvre un énorme crapaud. Il regarde le foyer de ma lampe avec ses gros yeux qui lui sortent des orbites.

Enfin, je m'endors; mais je suis bien vite réveillé par quelque chose d'humide et de gluant qui m'a sauté dans la main. Je la retire avec dégoût et m'aperçois que c'est le crapaud qui désirait faire avec moi plus ample connaissance. Après ces épreuves, je quitte la tente et m'assieds sur le sable dénudé de toute végétation, préférant l'insomnie à la crainte d'être

de nouveau attaqué par les insectes et les bêtes répugnantes gîtés dans l'herbe.

Vers minuit, une vive fusillade retentit à l'avant-garde, où nous avons un bataillon du régiment de réserve d'Oravaï, une batterie de campagne et une sotnia de cosaques. On entendit un hourra répété deux ou trois fois, puis tout retomba dans le silence. Sans doute une attaque des Japonais repoussée par les nôtres. Nouvelle fusillade avant l'aube, cette fois derrière nous; quelques balles sifflèrent au-dessus du bivouac. Tout le monde fut sur pied en quelques instants; à la hâte, on attela les fourgons des trains et des convois. Des patrouilles partirent dans la direction des coups de feu. Comme la fusillade ne se répéta plus, je m'endormis sans attendre le retour de nos hommes.

22 août. — L'alerte de cette nuit a été causée par des cavaliers du Daghestan qui se sont mis à tirer sur des Chinois rentrant à Fin-dia-pou. Ils les avaient pris pour des ennemis.

Je vais inspecter de jour nos positions avancées, afin de pouvoir, en cas d'alerte, m'orienter de nuit; car je devrai y conduire mes sotnias.

C'est un plateau étroit, parallèle aux collines occupées par les Japonais, et dont il est séparé par un vallon de sept à huit cents mètres. Une chaîne de tirailleurs et deux canons se tiennent dans les retranchements, dissimulés par un amas de branches. La réserve est en contre-bas, prête à renforcer la chaîne en cas d'attaque.

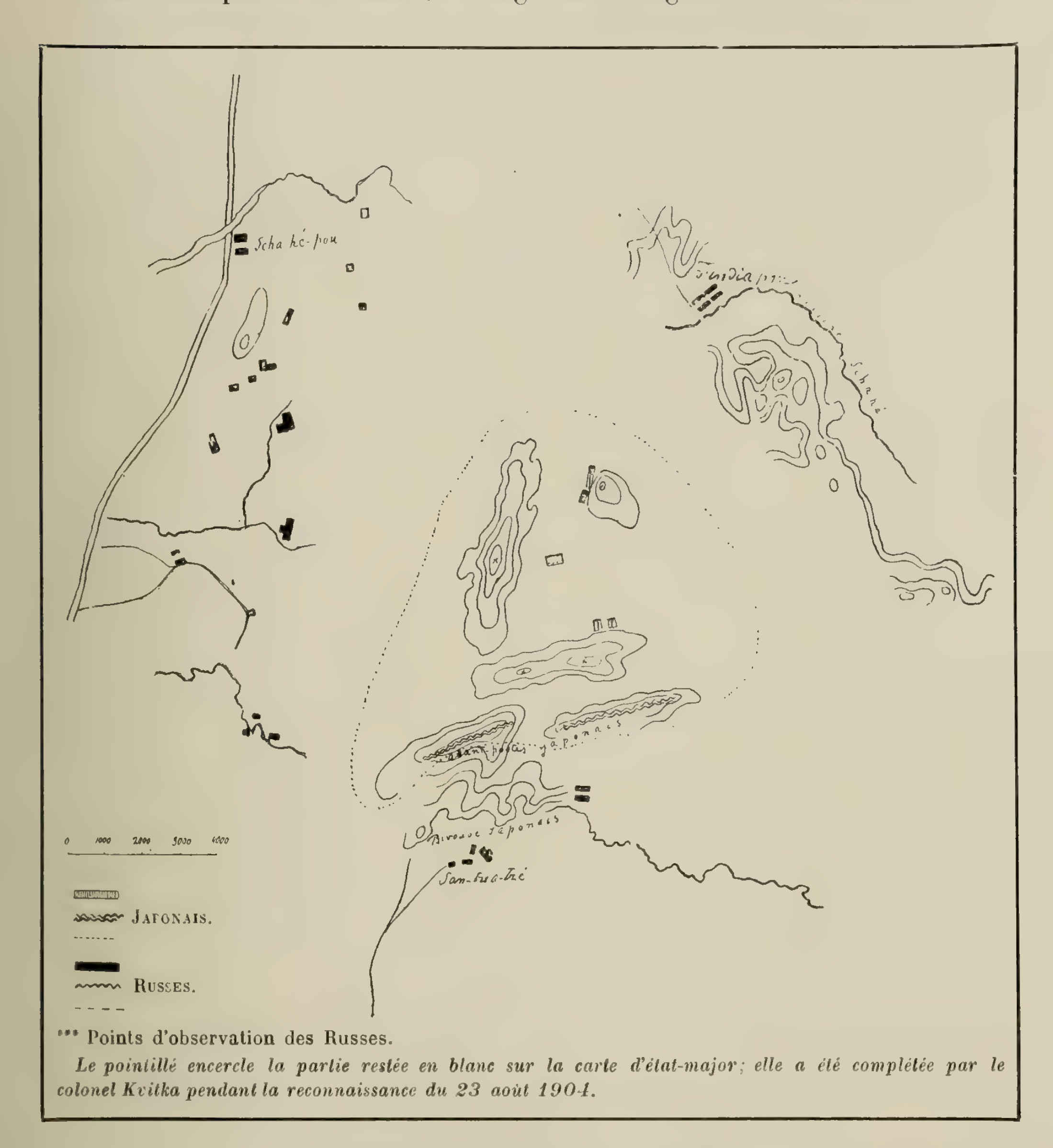
Le soir, nous entendons une fusillade sur notre droite, dans la direction de Yantaï; puis ce sont les roulements sonores des canons de campagne et le son des canons de montagne japonais. On dirait des coups de marteau sur l'enclume.

Ces combats de nuit, même entendus de loin, sont très impressionnants; malgré le sentiment de pitié pour ceux qui y prennent part, on ne peut se défendre de goûter la beauté et la poésie de cet orage soulevé par la volonté humaine, grandiose dans son œuvre de destruction.

Cet orage prit fin, mais aussitôt le ciel fut sillonné d'éclairs; et, comme un écho de la canonnade, la foudre gronda, solennelle et bienfaisante.

23 août. — Troukhine m'écrit : « Par ordre de l'état-major de la division, vous êtes chargé d'aller aujourd'hui, avant onze heures du

matin, avec deux sotnias, en reconnaissance dans la direction de Yantaï-les-Mines, en passant par le village d'Inschoutoun, où vous trouverez la sotnia du capitaine Poliakoff, du régiment d'Argoun. Yantaï-les-Mines et



*** Points d'observation des Russes.

Le pointillé encercle la partie restée en blanc sur la carte d'état-major; elle a été complétée par le colonel Kvitka pendant la reconnaissance du 23 août 1904.

RECONNAISSANCE DU 23 AOUT 1904
(Carte de l'état-major.)

San-tsia-tzé (homonyme de celui qui est sur le Taï-tzi-hé) sont occupés par l'ennemi. La division de cosaques de Sibérie du général Samsonoff se trouvait hier à cinq kilomètres à l'ouest de Yantaï, au village de Iaopa. Vous devrez tâcher de vous renseigner sur les forces des unités de

l'ennemi les plus rapprochées de nous. Votre reconnaissance doit être terminée demain au plus tard, aujourd'hui si c'est possible. — Troukhine. »

Je vais demander à l'état-major des instructions supplémentaires. Le général Lioubavine me dit que de nouveaux rapports de Poliakoff l'informent qu'un mouvement des Japonais se dessine vers le nord ; il me charge, en conséquence, de prendre quatre sotnias au lieu de deux, avec deux canons ; de suivre les mouvements de l'ennemi, et, s'il menace notre voie de retraite, de lui livrer bataille afin de donner au détachement de Fin-dia-pou le temps de parer aux éventualités.

Les cosaques qui ont apporté le rapport de Poliakoff ajoutent que nous aurons à traverser un cours d'eau étroit mais profond, où les chevaux perdent pied. Cela m'oblige à décliner la proposition de prendre de l'artillerie, car ses obus seraient mouillés et ce serait un encombrement inutile.

Troukhine s'étonne qu'on lui prenne quatre sotnias sur cinq, mais il ne s'en plaint pas.

Je trouve la sotnia de Poliakoff à sept kilomètres de Fin-dia-pou. Il a vu, ce matin, des groupes de Japonais travaillant sur les collines qui sont devant nous, à deux kilomètres au sud. Il croit qu'ils creusaient des retranchements pour les tirailleurs et l'artillerie. Quant à la marche de colonnes ennemies vers le nord, il en a été informé par les habitants du village.

Pour arriver à Inschoutoun, nous traversons des champs de gaoliane qui s'étendent jusqu'aux montagnes occupées par les Japonais. Ils pourraient en profiter pour arriver jusqu'à nous sans être aperçus. Afin de sauvegarder notre retraite, j'envoie en arrière deux sotnias (la 2e et la 6e), sous les ordres du prince Mélikoff, qui occupera un mamelon d'où il pourra suivre le mouvement des troupes ennemies, même dans le gaoliane.

Le lieutenant Gérebkoff ira reconnaître les collines où Poliakoff a vu ce matin les Japonais ; il les contournera afin de voir le versant opposé en tâchant d'échapper aux regards de l'ennemi.

Moi-même, je monte sur un pic où se trouve notre poste d'observation, pour me rendre compte de l'aspect général du pays et des intentions de l'adversaire. De ce point, on découvre la vallée depuis Moukden jusqu'à Liao-Yang et Yantaï, bornée à l'ouest par la voie ferrée.

Liao-Yang est en feu, ce qui confirme la nouvelle de son évacuation.

Nos troupes, avant de se retirer, ont dû incendier les dépôts et les baraquements du quartier militaire. Le canon et le crépitement de la fusillade se font entendre entre Liao-Yang et Yantaï, mais je ne vois de mouvements de troupes nulle part.

Du côté du sud s'alignent deux rangées de collines, comme des îlots sortant de la surface houleuse du gaoliane. C'est sur la première rangée de ces collines que Poliakoff avait cru voir des Japonais. Maintenant, il n'y a plus personne, à moins qu'ils ne se trouvent sur l'autre versant, ce dont va s'assurer Gérebkoff.

Je descends et donne l'ordre de me suivre à la 5ᵉ et à la 4ᵉ sotnias, restées sous mon commandement. Nous allons au-devant de Gérebkoff que nous rencontrons bientôt et qui nous dit que l'ennemi s'est retiré sur la seconde rangée de hauteurs.

Nous laissons nos chevaux au bas des collines et je monte sur la crête, accompagné des officiers et de quelques cosaques. Arrivés au sommet, nous nous dissimulons derrière des rochers et braquons nos jumelles sur les cimes qui sont en face de nous, à un kilomètre de distance. Nous y voyons des postes rangés sur la lisière d'une forêt couronnant les crêtes, et nous distinguons distinctement les capotes de couleur sombre et les guêtres blanches. En plusieurs endroits, la fumée monte derrière les arbres, indiquant que le bivouac n'est pas loin. Nous étions là depuis quelques instants seulement quand nous vîmes sortir de la forêt une troupe conduite par un officier qui se mit à placer des postes intermédiaires. Telles sont les mesures de sécurité prises par les Japonais pour la nuit, même quand ils se croient loin de l'adversaire.

J'eus un instant la tentation d'emmener mes cosaques sur la crête et de tirer deux ou trois salves, mais je me suis bien vite repris. Mon rôle se borne à reconnaître l'ennemi et je ne dois l'attaquer que dans le cas où nos voies de retraite seraient menacées. Or, en consultant la carte qu'on m'avait prêtée à l'état-major, je me suis assuré que les Japonais n'avaient pas quitté leurs positions devant San-tsia-tzé et ne montraient aucune velléité d'aller de l'avant. En effet, leurs mouvements offensifs sont toujours précédés de l'envoi de détachements de reconnaissance et de patrouilles, et nous n'en avons pas vu. Les collines que nous avons devant nous sont bien celles qu'indique la carte sur le côté nord de San-tsia-tzé.

Je me demande où Poliakoff a puisé ses renseignements et pourquoi il ne les a pas vérifiés.

Je laisse ici jusqu'à la nuit, en observation, un peloton qui nous rejoindra au bivouac, et nous reprenons la route de Fin-dia-pou.

Le ciel se couvre de nuages orageux, la nuit vient brusquement, et bientôt il se met à pleuvoir; les éclairs qui se succèdent sans interruption nous aveuglent et rendent la nuit encore plus noire.

Après une heure de marche, nous sommes arrêtés par un : « Qui vive? » des vedettes de la 6e sotnia, aux abords d'un hameau dont les maisons ont été saccagées par les Khounhouzes ou par les troupes belligérantes. Nous faisons halte dans une fanza restée debout, et j'envoie quérir les sotnias de Mélikoff qui ne doivent pas être bien loin.

Un officier du détachement de Samsonoff, expédié avec son peloton de cosaques sibériens pour se mettre en liaison avec Lioubavine, arrive aussi et se présente dans notre fanza. Il nous donne des détails navrants sur la défaite de la 54e division de réserve du général Orloff, qui a été cause de l'évacuation de Liao-Yang par nos troupes. Cette division, presque entièrement formée de réservistes, pères de famille, n'aurait dû être employée que dans l'arrière-garde de l'armée, et ne voilà-t-il pas qu'aussitôt arrivée de Russie, on la débarque à Yantaï pour l'envoyer défendre les hauteurs de Yantaï-les-Mines contre les attaques de l'armée de Kouroki!

Bilderling commit la faute de demander à Orloff de le soutenir, et ce dernier eut le tort d'y consentir en abandonnant ses positions sur les hauteurs et en descendant dans la plaine, couverte en ce moment de gaoliane à deux mètres de hauteur. Les Japonais profitèrent de cette erreur en s'emparant des hauteurs, pendant que les troupes d'Orloff se débattaient dans le gaoliane.

Il paraît que le général Kouropatkine et toute l'armée se sont retirés au delà du Scha-hé.

Toutes mes sotnias sont réunies; nous partons. C'est la 2e qui est à l'avant-garde.

Le commandant de cette sotnia, Mélikoff, m'a maintes fois laissé entendre que l'impossibilité de voir la nuit est une réelle infirmité qui ne peut être admise chez un chef de détachement de cavalerie. Ce sont de grosses pierres jetées dans mon jardin, car je ne cache pas mon inaptitude à m'orienter dans les ténèbres.

Mélikoff, qui nous conduit au départ, cède bientôt sa place à Nicolaï qui a la réputation de voir dans l'obscurité comme un chat. Une demi-heure ne s'est pas écoulée que Nicolaï s'avoue perdu. Mélikoff ordonne

de tourner à droite. Nous traversons un vaste champ de gaoliane, dans le sens des sillons, cela va sans dire, car il est impossible de couper en travers; nous franchissons un fossé, mais pas de route. Une voix crie : « Voici le chemin. » Nous suivons cette direction, tout droit, pendant quelque temps, puis la tête de la colonne revient sur ses pas. Nous sommes égarés; autrement, nous serions déjà en vue de Fin-dia-pou, car nous avons quitté notre dernière halte depuis deux heures.

Mais une lumière apparaît dans le lointain; c'est peut-être notre bivouac, à moins que ce ne soit celui de l'ennemi. Mélikoff affirme que ce sont les feux des Japonais et que nous devons rebrousser chemin; cependant, dans une éclaircie de nuages, j'observe sur le ciel, au-dessus de cette lumière, un groupe d'étoiles tout pareil à celui qui était devant nous quand nous nous trouvions encore sur la route. J'émets timidement l'opinion que nous devons avancer; mais que vaut l'avis d'un aveugle quand il s'agit de s'orienter en pleine nuit? Nous retournons donc en arrière et continuons d'errer pendant une heure à travers champs, quand nous sommes arrêtés par une large rivière qui ne peut être que le Scha-hé coulant aussi devant Fin-dia-pou. Ce bourg est-il en amont ou en aval de la rivière? Des lumières brillent de l'autre côté du Scha-hé. Cette fois, il est évident que ce ne peut être notre bivouac, car nous n'avons pas traversé l'eau pendant notre expédition. Je vois de nouveau au-dessus de ces lumières la constellation déjà remarquée.

On parle de revenir en arrière, mais j'en ai assez de cette promenade nocturne et j'envoie Nicolaï avec quelques cosaques savoir de quoi il retourne. Ils traversent la rivière à gué et nous entendons bientôt des voix qui nous crient : « C'est ici, venez par ici .» C'est bien un bivouac, mais pas le nôtre. C'est le régiment d'infanterie de Tchitin qui vient d'arriver et d'allumer ses feux en face de notre bivouac.

Quand on a faim et sommeil, ce n'est pas gai d'errer dans la nuit; mais, cette fois, je m'amusais tout plein de la déconvenue de Mélikoff qui avait si souvent raillé ma mauvaise vue. Le plus drôle, c'est que, si nous sommes tirés d'embarras, c'est grâce à moi.

24 août. — J'avais envoyé mon rapport au général Lioubavine hier, aussitôt que j'avais été sûr de n'être pas menacé d'un mouvement tournant par les Japonais. Aujourd'hui, je lui ai montré sur la carte de 1/20,000, que j'avais corrigée et complétée, la disposition des troupes

ennemies, qui sont toujours à San-tsia-tzé et n'ont pas bougé depuis le dernier rapport reçu à l'état-major. Quant à leur nombre, je n'aurais pu le préciser qu'en les attaquant, ce qui nous aurait attiré des représailles; et je savais que cela n'entrait pas dans les vues du commandement.

Le général m'exprime sa satisfaction, en approuvant tous mes actes.

Arrive l'ordre du général Kouropatkine de nous rendre demain à Fanschen pour arrêter la marche des Japonais qui avancent de San-tsia-tzé (sur le Taï-tzi-hé) par la route de Moukden.

Le lieutenant-colonel Iolschine, qui vient d'être attaché à notre régiment, est envoyé en avant à Fanschen avec deux sotnias; nous partons demain.

25 août. — Nous nous mettons en route à sept heures du matin. Pépino regrette beaucoup de quitter Fin-dia-pou où la musique militaire joue tous les soirs. Ça lui rappelle la *cara patria!*

Sur nos cartes, Fanschen est marqué comme un grand village à vingt-cinq kilomètres à l'est de Fin-dia-pou; aussi fûmes-nous bien étonnés quand notre guide nous amena près d'une pagode entourée de trois petites fanzas en nous disant que c'était Fanschen. Nous croyions à une méprise, d'autant plus qu'on n'y avait pas vu de cosaques. Sans doute y a-t-il un autre Fanschen, inconnu à notre guide. C'est là que Iolschine se trouve, ainsi que l'infanterie et le régiment du Daghestan qui vont faire partie du détachement de Lioubavine. Nous remontons la vallée vers le nord et faisons halte dans le grand village de Tchoutza-tchoun-go, où nous resterons jusqu'à ce que Iolschine et Cie soient retrouvés.

J'ai eu la chance d'obtenir une petite fanza pour moi tout seul. J'y attache une grande importance, car cela me permet de prendre mon bain et de faire ma toilette à mon aise.

Dans la nuit, des coups de feu sont tirés aux avant-postes contre des patrouilles ennemies.

26 août. — Des patrouilles ont été envoyées dans toutes les directions, mais Iolschine reste introuvable et les habitants des environs n'ont pas vu de troupes russes.

27 août. — Iolschine est enfin retrouvé. Il affirme que le vrai Fanschen se trouve bien plus au nord et que c'est là qu'il a préparé notre

cantonnement. Le général n'a pas l'air de le croire et lui donne l'ordre de se joindre à nous.

Le général m'a fait appeler et m'a demandé de lui indiquer sur la carte la route que j'ai parcourue en me retirant de San-tsia-tzé. Cette route est à l'est et remonte une vallée parallèle à celle où nous sommes maintenant. J'ai fait remarquer l'importance d'Inschaou-poutza qui se trouve au croisement des routes de San-tsia-tzé et de Daline. Le général m'a ordonné de m'y rendre demain matin avec deux sotnias pour surveiller ces deux routes et entrer en liaison avec le détachement du général Péteroff à Daline. Le général Lioubavine se retirera à Tin-dia-iou (quatre kilomètres plus au nord), où doit se réunir tout le détachement, à l'exception du régiment du Daghestan, qui va rejoindre Péteroff.

28 août. — Nous n'avons pas eu beaucoup de chemin à faire : Inschaou-poutza n'est qu'à sept kilomètres à l'est de notre cantonnement. Pendant la marche, nous avons entendu des coups de feu à notre droite : c'était notre 4e sotnia, partie en même temps que nous pour le col de Kaou-tou-lin et qui a rencontré des Khounhouzes.

A Inschaou-poutza, abondance de vivres et de fourrages. Nous sommes logés dans de bonnes fanzas, vastes et propres; la mienne est presque luxueuse.

J'ai reçu un rapport du commandant de la 4e sotnia, Bodisko, me disant que les Khounhouzes ne lui laissaient pas une minute de tranquillité et qu'il ne peut les déloger de la montagne, car la plus grande partie de sa sotnia est aux avant-postes. Il me prie de lui donner du renfort. Je crois qu'il pourrait bien se tirer d'affaire tout seul, mais je lui envoie quand même un peloton.

Une patrouille du 10e régiment d'Orenbourg, commandée par le lieutenant Spitsberg, arrive de Daline (à vingt-huit kilomètres au nord-est). Spitsberg m'apprend que le détachement du général Péteroff est composé du régiment d'infanterie de Morschansk et d'une partie du régiment de Tchitin, du 10e régiment des cosaques d'Orenbourg et de deux batteries de campagne. On craint là-bas que les Japonais ne forcent le passage à Madzioudan, entre Daline et Inschaou-poutza.

29 août. — Djiandiéri m'annonce qu'il a remplacé Bodisko à Patsiatzé, en arrière du col de Kaou-tou-lin; il se plaint aussi des attaques conti-

nuelles des Khounhouzes. Bodisko est malade et part pour Kharbine.

Anitchkoff, qui commande la 1[re] sotnia dans mon détachement, demande aussi un congé : il a les nerfs complètement détraqués et ne peut servir au front. Je regrette beaucoup de perdre cet excellent officier; je le remplace par Filippoff. Notre docteur Téreschkovitch croit qu'Anitchkoff aura besoin d'un repos prolongé. C'est le troisième commandant de sotnia dans notre régiment qui est atteint de cette maladie nerveuse, devenue très fréquente dans l'armée. On ne l'avait pas observée dans nos guerres précédentes. Elle est due, sans doute, aux nouvelles conditions de la guerre actuelle.

30 août. — J'apprends que Schanschieff, destitué par Lioubavine pour son escapade à Moukden, vient d'être nommé par Troukhine au poste très important d'adjoint administrateur. Il remplace provisoirement Zabotkine, qui n'est pas encore guéri de sa blessure. C'est un bel avancement.

Il était onze heures du matin quand je vis arriver chez moi le commandant du régiment du Daghestan, Khan Nakhitchévansky, et ses adjoints, le lieutenant-colonel Bunting et le prince Toumanoff, en route pour Daline. Je les invitai à déjeuner. Pépino fut dans l'enchantement de pouvoir faire preuve de ses talents culinaires, car il avait des provisions fraîches sous la main. Je pense que mes hôtes l'ont apprécié à sa juste valeur.

Les cavaliers daghestans ont déjà subi des pertes sérieuses, parce qu'ils se refusent à comprendre qu'avec le tir actuel, on ne peut aller caracoler devant l'ennemi comme jadis faisaient leurs aînés dans les montagnes du Caucase.

31 août. — Je reçois de Djiandiéri le rapport suivant : « *Patsiatzé, 31 août.* — Pendant toute la journée d'hier, depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir, nous avons été en escarmouches avec les Khounhouzes que nous ne réussissons pas à déloger de la montagne. Deux officiers avec des cosaques de Sibérie du général Samsonoff sont arrivés chez moi. Ils m'ont raconté que les Japonais les ont cernés près du village de Tchan-si-tchaï, non loin d'ici, et qu'ils ont perdu seize hommes, tués ou faits prisonniers, en se frayant un passage à l'arme blanche. D'après les dires des habitants, les Japonais occupent le col

d'Ouan-foulin et le gros de leurs troupes s'est avancé à la hauteur du village de Soun-schou-touitzé. »

Pétéroff fait savoir à Lioubavine que l'ennemi occupe Bei-lin-poutza, Tzi-hé-tchen et la route au sud de Matsiatzé.

Le général Lioubavine m'envoie l'ordre suivant du général Sakharoff, chef d'état-major de l'armée : « On nous informe que les Japonais, par



KHAN NAKHITCHÉVANSKY, BUNTING ET LE PRINCE TOUMANOFF EN VISITE CHEZ MOI A INSCHAOU-POUTZA. — SEPTEMBRE 1904

petits détachements, se dirigent vers l'est. Craignant que cette manœuvre ne précède un mouvement tournant notre aile gauche, le commandant de l'armée exhorte la cavalerie à déployer une activité énergique et pleine d'abnégation, afin de découvrir si ce déplacement de l'ennemi est exact. »

Le général Lioubavine ajoute : « C'est à vous et à votre détachement, se trouvant sur notre extrême gauche, qu'incombe la tâche de nous renseigner sur les intentions de l'ennemi. Envoyez immédiatement à San-tsiatzé (sur le Taï-tzi-hé) une patrouille commandée par un officier pour

découvrir où sont les Japonais, et s'il ne se dessine pas un mouvement de leurs troupes vers l'est. Une autre patrouille devra aller dans la direction d'Oui-ian-nin et se renseigner chez les habitants sur la disposition des troupes ennemies en amont et en aval du Taï-tzi-hé. Maintenez-vous en liaison avec nous par Fanschen. — Général M. Lioubavine. »

1er septembre. — En exécution de ces ordres, j'expédie quatre patrouilles, dont trois vers le sud, San-tsia-tzé et Oui-ian-nin, et la quatrième, sous les ordres de Korff, à l'est et au sud-est, dans une région inexplorée et à peine indiquée sur la carte d'état-major. Korff devra également se mettre en rapport avec le régiment du Daghestan à Si-daou-hedzé.

2 septembre. — Les patrouilles sont rentrées ce soir. Leurs rapports s'accordent à dire que les Japonais se sont retirés sur toute la ligne. Il ne s'en trouve ni à Bei-lin-poutza, ni à Mitzy. Le maréchal des logis Matvéeff a été lui-même à Mitzy; le sous-officier Mosséeff a traversé le Taï-tzi-hé à San-tsia-tzé que les Japonais ont aussi évacué; il a suivi la rive gauche, en arrière d'Oui-ian-nin, et a constaté la présence en cet endroit de deux cent cinquante fantassins ennemis à peu près. L'engagé volontaire Obesianinoff a exploré Oui-ian-nin du haut d'une montagne, toute proche, et juge de même qu'il n'y a pas plus d'une compagnie à Oui-ian-nin. Les habitants disent qu'au 1er septembre, il se trouvait trois cents hommes d'infanterie à Oui-ian-nin, deux mille à Ben-si-hou, deux cent quarante cavaliers et douze canons de campagne. Le 26 et le 29 août, deux colonnes japonaises, fortes chacune de deux mille hommes d'infanterie, de vingt cavaliers et de cinquante mulets de bât, dont une partie avec des canons de montagne, se sont dirigés du côté de Tzan-tchan, en remontant la rive droite du Taï-tzi-hé.

Je reçois l'ordre de Rossiisky de m'avancer à la hauteur de Kaou-toulin où je recevrai de nouveaux ordres.

3 septembre. — Nous avons quitté Inschaou-poutza et sommes arrivés à Patsiatzé à onze heures du matin. Avant de continuer la route, j'ai envoyé des patrouilles dans différentes directions pour étudier le pays devant nous et reconnaître les voies de communication. Dès qu'elles furent parties, une vive fusillade éclata sur la montagne au-dessous de

laquelle s'adosse le village de Patsiatzé. C'étaient les Khounhouses qui avaient inquiété ces jours-ci les sotnias de Bodisko et de Djiandiéri. La patrouille attaquée revint en arrière ; elle a un cosaque blessé et un cheval tué. J'envoyai Korff avec deux pelotons pour déloger ces importuns voisins. Nos cosaques sont maintenant plus dégourdis qu'auparavant ; ils gravirent prestement à cheval la montagne, et, à peine arrivés au sommet, j'entendis leur tir rapide auquel les Khounhouses répondirent par



MON DÉTACHEMENT A INSCHAOU-POUTZA. — SEPTEMBRE 1904

une fusillade assez vive et des détonations espacées des falconnets. Un peloton de cavaliers daghestans commandé par le lieutenant Donogoueff, qui venait d'arriver, se joignit aussi à la troupe de Korff. L'escarmouche durait depuis trois quarts d'heure sans réussir à déloger les Khounhouses, séparés des nôtres par un ravin profond, quand j'eus l'idée d'envoyer un peloton de la 1re sotnia tourner la position des bandits et menacer leur voie de retraite. Ceux-ci quittèrent aussitôt les rochers qui les abritaient et s'enfuirent dans la montagne en abandonnant trois cadavres, deux falconnets, un fusil, un baril de poudre et un mouton préparé pour leur repas, si fâcheusement dérangé.

Rossiisky m'écrit de Fanschen : « Le général Rennenkampf a repris le commandement de la division (1). Il vous donne l'ordre d'occuper le village de Houanlin, au delà du col de Kaou-tou-lin, d'où vous enverrez des détachements en reconnaissance au sud, au sud-est, et vous vous mettrez en rapport avec le régiment du Daghestan à Si-daou-hedzé. Demain, notre détachement fera une reconnaissance dans la direction de Bania-poutza. »

Nous sommes partis aussitôt. J'ai arrêté mes sotnias au croisement des routes de San-tsia-tzé, de Madzioudan et du col d'Ouan-foulin, à trois kilomètres au sud du col de Kaou-tou-lin : elles bivouaquent au bord d'un ruisseau, près d'un groupe d'arbres, où campent les officiers.

La vallée est large en cet endroit, mais notre bivouac est un peu trop rapproché des collines boisées de haut en bas, partagées par le défilé qui conduit au col d'Ouan-foulin. J'y vais, accompagné de mon trompette et de Pépino, et nous découvrons au milieu d'une clairière, à trois cents mètres du bivouac, une impane aux tours crénelées, aux murs percés de meurtrières, comme un château fort. Une poterne donne accès dans la cour, au fond de laquelle se dresse une grande fanza dont les vitrages ont des dessins variés, ce qui est une des élégances des maisons chinoises. Sur la gauche, des chevaux et des mulets sont attachés sous un hangar. Au moment où nous entrons dans la cour, une vingtaine de jeunes gens vêtus et chaussés (2) avec une grande recherche et tous pareillement viennent à ma rencontre, et l'un d'eux se nomme en me disant qu'il est aussi « capitan » — chef ou officier. Il me semble que notre apparition les a surpris : mais, avec le tact qui caractérise les Chinois distingués, ils n'en laissent rien paraître et nous font un accueil bienveillant. A mes questions s'il y a des Japonais ou des Khounhouzes dans les environs, ils répondent avec conviction : *Ipen Khounhouzes méiou*. Mais qui sont-ils eux-mêmes? Ils ont l'air d'appartenir à une troupe régulière ; peut-être sont-ils de ces Khounhouzes dont j'ai entendu parler : bandes d'élite, appartenant aux classes privilégiées, faisant la guerre au gouvernement, ne s'attaquant qu'à leurs adversaires politiques et ne s'occupant pas de

(1) Rennenkampf est général divisionnaire, mais, comme un de ses régiments est dans la région maritime et l'autre au corps d'armée de l'Est, il n'a qu'une brigade de cosaques sous ses ordres.

(2) La qualité, la forme et la couleur de la chaussure dénotent le degré d'élégance chez les Chinois. L'interprète de Mélikoff, qui est Coréen, nous dit que la cavalerie khounhouse porte une chaussure particulière, reconnaissable aux initiés.

brigandages. Ceux-ci ont une tenue et des manières fort correctes et ne semblent pas être des voleurs de grand chemin. Pépino s'est déjà lié avec l'un d'eux et lui a acheté des poulets et des œufs.

La nuit venue, je rédigeais un rapport détaillé pour le général Rennenkampf, quand le trompette vint me dire que tous les Chinois étaient partis en emmenant leurs chevaux et leurs mulets. Les cosaques sont persuadés que ce sont des Khounhouzes. Leur disparition m'inquiète, car ils peuvent nous fusiller délibérément du haut des collines qui dominent notre bivouac. Mais voilà qu'on m'amène le « capitan », revenu prendre quelque chose qu'il avait oublié dans la fanza. Je le fais arrêter comme otage, en le prévenant qu'il aura la tête tranchée si nous sommes attaqués cette nuit; lui promettant en revanche que, si tout reste calme, la liberté lui sera rendue demain matin (1).

Le bivouac au clair de lune est très pittoresque. Après souper, nous nous couchons sous un grand arbre, serrés les uns contre les autres.

4 septembre. — Vers neuf heures du matin, des coups de canon retentirent à l'ouest : c'était le combat qui s'engageait dans le détachement de Rennenkampf parti ce matin en reconnaissance. J'allai aussitôt au col d'Ouan-foulin où j'avais envoyé ce matin un poste d'observation, assez fort pour pouvoir résister aux attaques des Khounhouzes qui fourmillent dans toute cette région.

Ce poste se trouve sur une hauteur d'où l'on découvre le champ de bataille à cinq ou six kilomètres à l'ouest. L'avant-garde de Rennenkampf avance en formation de combat; l'ennemi est sur les hauteurs. Nous assistons en ce moment à un duel d'artillerie. Tandis que les Japonais tirent sur nos troupes qui sont à découvert, nos obus éclatent dans un vallon, derrière le premier rang des hauteurs où doivent se trouver les positions fortifiées de Baniou-poutza.

La journée est superbe, le soleil resplendissant, et le tableau déroulé devant nous est du plus haut intérêt. Mais c'est désolant d'assister aux péripéties du combat en simples spectateurs.

La route qui descend du col traverse un défilé qui débouche dans la vallée où sont nos troupes. Au fond de ce défilé, à l'endroit où la route

(1) On trouva le lendemain dans cette impane des livres avec des cartes et des dessins sur la tactique, et plusieurs barils de poudre. Plus de doute, ce sont des Khounhouzes ou une troupe régulière; mais, dans ce dernier cas, ils n'auraient eu aucune raison de fuir.

remonte en serpentant vers le col, nous voyons apparaître un petit détachement à cheval. Si c'est l'ennemi, nous aurons au moins la chance de participer pour une faible part au combat qui a lieu plus loin. Malheureusement, nous sommes vite détrompés, car il y a des chevaux gris dans ce détachement, et les Japonais ne se servent que de chevaux de robes sombres, afin de ne pas attirer l'attention de l'adversaire.

Cette troupe appartient au corps d'armée du général Zassoulitch (que j'avais cru relevé de cette fonction après la malheureuse affaire de Turentchen sur le Yalou : mais le haut commandement l'a maintenu à son poste, paraît-il). Elle sert d'escorte à deux officiers d'état-major étudiant le terrain, à la recherche des positions défensives dans le cas d'une attaque de notre aile gauche.

Des espions chinois m'apprennent que les Japonais ont accumulé de grands dépôts de vivres à Ben-si-hou, surtout du riz. Leurs troupes, au nombre de neuf mille hommes, sont échelonnées entre Ben-si-hou et Baniou-poutza; ils ont dix canons de campagne et douze petits mortiers de montagne. Les troupes et les approvisionnements arrivent du Midi.

5 septembre. — Le temps se gâte. Il pleut, et ceux des cosaques qui n'ont pas de tente doivent chercher des expédients pour s'abriter de la pluie.

Un peloton de cavaliers caucasiens, commandés par le lieutenant Donogoueff (frère de celui qui était chez nous l'autre jour), arrive du quartier général de l'armée pour faire des reconnaissances à l'arrière de l'ennemi. Cette troupe appartient aux deux sotnias d'éclaireurs formées par Drosdovsky et se trouve sous la direction du grand état-major. Les officiers et les hommes de ces sotnias ont été pris dans divers régiments de cavalerie et de cosaques et sont triés sur le volet. On leur reproche néanmoins de se contenter souvent d'informations fournies par des détachements ou des patrouilles de rencontre, au lieu de se renseigner auprès de l'ennemi. Comme ils ont le droit de communiquer directement avec le commandant de l'armée ou avec son chef d'état-major, leurs renseignements parviennent plus tôt que ceux qui doivent suivre la filière hiérarchique. C'est regrettable, car ces derniers ont été puisés aux sources mêmes.

J'ai reçu de Schnabel un petit mot pour me dire les résultats de la reconnaissance faite par Rennenkampf : « Notre reconnaissance a

démontré que les Japonais ont de fortes positions devant le village de Houdsialin qui couvre Baniou-poutza. Nous avons été engagés dans un combat d'artillerie. Les positions ennemies sont bien défendues; la batterie qui tirait sur nous était de douze canons. Les Chinois disent qu'aux trois ou quatre mille hommes que les Japonais ont à Baniou-poutza sont venus se joindre encore cinq mille hommes arrivés de Ben-si-hou (1). — Schnabel. »

6 septembre. — Il pleut à verse; comme les nuits sont déjà assez fraîches, je crains que cette pluie ne provoque des maladies par refroidissement; ce que je désire éviter autant que possible, car je ne possède aucun moyen de transport pour les malades, aucun médicament. Le docteur Tereschkovitch est un compagnon agréable, mais, comme il est dénué de tout, sa présence dans mon détachement est tout à fait inutile. Je me décide donc à cantonner mes sotnias dans les fanzas du village de Houan-lin, à deux kilomètres au sud de notre bivouac. Malheureusement, Houan-lin est disséminé dans la vallée en de petits hameaux et fanzas isolées, ce qui fait que je ne puis y concentrer mes sotnias comme il serait désirable, puisque nous sommes entourés de Khounhouses et à peu de distance des Japonais.

7 septembre. — J'envoie en reconnaissance le capitaine Fédosséeff à la tête d'un peloton. Il devra entrer en liaison avec le régiment du Daghestan à Si-daou-hedzé, en passant par San-tsia-tzé et Bei-lin-poutza, si les Japonais ne s'y opposent pas. Je l'accompagne avec mon trompette jusqu'au grand village de Tchaou-houan-tsaï, où j'ai l'intention de transporter le cantonnement de mon détachement, car nous ne pouvons pas rester à Houan-lin. Donogoueff demande la permission de nous suivre avec ses éclaireurs.

Pendant que Fédosséef et Donogoueff continuent leur route, je visite le village de Tchaou-houan-tsaï, dont la situation stratégique est très avantageuse; car il se trouve au croisement des routes de San-tsia-tzé et de Madzioudan, dans un endroit découvert, à l'abri d'un coup de main. J'envoie mon trompette à Houan-lin avec ordre aux sotnias de transporter ici, tout de suite, le cantonnement. Moi-même, je reste dans la pagode où

(1) Ces renseignements correspondent assez exactement avec ceux qui ont été obtenus par les patrouilles que j'avais envoyées à San-tsia-tzé et à Oui-ian-nin.

les bonzes me font très bon accueil. Ils assurent qu'il n'y a ni Japonais ni Khounhouzes dans les environs; mais je sais bien que ces derniers se trouvent dans chaque village en plus ou moins grande quantité, et qu'on ne peut guère se fier à l'affirmation des habitants, car ils craignent les représailles des Japonais dont les émissaires sont partout.

J'ai très mal à la tête et m'étends sur les cannas de la pagode. Elle se remplit peu à peu de Chinois; il y en a dans la cour et dehors, il en vient toujours. C'est peut-être seulement la curiosité qui les attire, mais je commence à avoir des inquiétudes et me demande s'ils n'ont pas l'intention de me faire prisonnier et de me livrer aux Japonais, ou — ce qui serait pire encore — aux Khounhouzes!

Je suis seul et je réalise maintenant combien j'ai été imprudent en venant me fourrer dans ce guêpier.

En ce moment, des coups de feu retentissent dans la direction suivie par les détachements en reconnaissance. Quelques instants après, un bonze accourt en criant : *Ipen mnogo, mnogo. (Mnogo* est russe et veut dire *beaucoup).*

Nous entendons plusieurs salves, puis un feu rapide. L'attention des Chinois se porte alors sur la fusillade; ils me quittent et s'élancent vers une éminence d'où ils peuvent voir ce qui se passe.

Un cosaque arrive au galop, m'apportant un feuillet arraché au livre de rapport sur lequel ces mots sont griffonnés à la hâte : « Nous avons été surpris par les Japonais; un cosaque est blessé, deux chevaux tués. Nous nous retirons. — Fédosséeff. »

Quelques minutes s'écoulent et je vois revenir au pas nos éclaireurs. Donogoueff s'aperçut le premier qu'une colonne ennemie, qu'il juge être de deux compagnies, s'avançait à leur rencontre. Elle se déploya dans le gaoliane aussitôt qu'elle vit nos détachements. Un commandement se fit entendre et une salve fut tirée à bout portant sur nos vedettes d'avant-garde. Deux chevaux s'abattirent; un des cosaques, avant de fuir, eut le temps de retirer le coussin de sa selle où il conservait son linge et un peu d'argent. Un autre fut blessé et mis en croupe de l'un de nos éclaireurs; puis tous se retirèrent au galop, poursuivis par le tir des vedettes ennemies s'avançant à mi-côte des montagnes qui bordent la vallée.

La rencontre eut lieu à cinq kilomètres de Tchaou-houan-tsaï; au retour, nos éclaireurs ont eu à essuyer le feu des tirailleurs japonais occupant les points dominants des hauteurs, à un kilomètre en arrière.

Selon leur tactique usuelle, ces derniers avaient laissé passer nos détachements pour leur barrer la route au retour.

Je gravis une colline près du village, afin de m'assurer par moi-même des forces de l'ennemi quand il approcherait. Je n'eus pas longtemps à attendre. Les voilà en face de nous, sur la gauche de la grande vallée, où les collines sont coupées par une vallée transversale se dirigeant au nord-est vers Madzioudan. Leurs chaînes sont arrêtées par des falaises escarpées qui les obligent à revenir en arrière et à descendre dans la vallée pour continuer leur marche. D'autres chaînes avancent aussi du côté droit, où les hauteurs n'ont pas de solutions de continuité. Au fond, à deux kilomètres de distance à peu près, je distingue une troupe déployée, et, derrière elle, la poussière soulevée sur la route me fait conjecturer une colonne en marche.

Il est évident que ce n'est pas une patrouille que nos éclaireurs ont rencontrée, mais bien l'avant-garde d'une colonne assez importante.

Les Japonais n'auront garde de se laisser attaquer dans la vallée par de la cavalerie ; ainsi, nous serons donc obligés de les combattre à pied. A cause de leur grande supériorité numérique, je vais me replier à cinq kilomètres en arrière de Houan-line, sur les hauteurs du Kaou-tou-lin, où nous aurons l'avantage de la position dominante.

Quand je descendis du point où j'étais en observation, les Japonais étaient déjà à portée de fusil; mais, au lieu de tirer, ils s'empressèrent de gagner un éperon qui s'avance dans la vallée et forme un rétrécissement d'où ils pourraient nous fusiller à bout portant. J'avais heureusement deviné leur manœuvre, et nous prîmes le trot pour les devancer. Néanmoins, une vingtaine d'entre eux parvinrent jusqu'à l'éperon et ouvrirent sur nous un feu rapide; mais, la course les ayant probablement essoufflés, ils tirèrent plus mal encore que d'ordinaire et aucun de nous ne fut atteint.

A Houan-line, mes sotnias étaient déjà rangées en ordre de marche. Leurs commandants avaient entendu la fusillade et attendaient mes ordres. Nous prîmes la route du Kaou-tou-lin en disposant les vedettes de l'arrière-garde sur les deux crêtes des hauteurs bordant la vallée ; elles devront se retirer lentement, sans perdre le contact avec l'ennemi.

Arrivé au col du Kaou-tou-lin, j'y trouve Iolschine qui me remet de la part de Rennenkampf l'ordre de lui donner le commandement de mon détachement et de revenir au quartier général. Le général a dit à Iols-

chine qu'il trouvait injuste de me tenir seul, si longtemps, au commandement d'un détachement isolé, et qu'il voulait me donner un peu de repos.

Ce repos vient bien mal à propos! Faut-il que ce soit juste au moment où j'allais avoir enfin un engagement intéressant que je doive transmettre mon détachement à un autre! — Je sais bien que le général ne m'aurait pas remplacé s'il se fût douté que nous allions être attaqués.

A Patsiatzé, j'ai rencontré la patrouille dn lieutenant Kolioubakine (1) (ancien garde à cheval), du régiment de Daghestan. Il avait été envoyé ce matin de Si-daou-hedzé pour prendre la liaison avec mon détachement. Sur le col entre Gaolintzé et Bei-lin-poutza, où je tenais en août un poste d'observation, Kolioubakine est tombé dans une embuscade des Japonais. Il a eu un cavalier tué, quatre blessés, et quatre chevaux hors de combat. Lui et son détachement ont réussi à sortir de là par un sentier, à peine praticable, dans la montagne, qui les a amenés ici après un grand détour.

Les Japonais avancent sur toute la ligne, et je me suis hâté d'aller l'annoncer à Rennenkampf.

Il faisait nuit quand j'entrai dans la fanza du général. Il marchait de long en large et dictait à Schnabel son rapport au commandant de l'armée. Quand je lui eus raconté les événements de la journée et lui eus dit mon impression sur la marche des Japonais, il laissa de côté son premier rapport et se mit à en dicter un autre, relatant ma communication.

Je vais rentrer au régiment, dans un autre village, à peu de distance de celui-ci.

8 septembre. — Dans la nuit, nous avons reçu l'ordre d'être prêts au départ pour huit heures du matin.

Trois sotnias de notre régiment, quatre sotnias du régiment d'Argoun et la batterie de Sozontovitch sont alignées sur la route à sept heures trois quarts. Le général veut entreprendre une expédition contre les troupes japonaises qui s'avancent de San-tsia-tzé sur le Kaou-tou-lin; je m'y attendais et j'en suis enchanté, d'autant plus que je suis chargé de conduire la colonne. Je trouve drôle seulement que, voulant me donner du repos, on me fasse faire le trajet de ma position avancée au quartier général — à peu près soixante-dix kilomètres pour l'aller et le retour.

Nous avons trouvé Iolschine à Patsiatzé avec ses deux sotnias; il

(1) Kolioubakine a été tué à l'assaut de la station d'In-kéou, le 11 janvier 1905.

n'avait laissé qu'un peloton sur la Kaou-tou-lin, avec ordre de se retirer aussitôt que les Japonais attaqueraient.

En traversant le col et en descendant dans la vallée, nous n'avons rencontré nulle part l'ennemi. Les habitants assurent que les Japonais se sont retirés du côté de San-tsia-tzé, dès qu'ils ont appris que nous avancions en force.

Je montre au général notre ancien bivouac, et lui indique la route qui va à Ouan-foulin, occupé maintenant par les Japonais. Il ne se doutait pas que nous étions si loin du quartier général et estime que, dans cette région montagneuse, infestée de Khounhouzes, notre position était périlleuse, car elle était propice aux mouvements tournants de l'ennemi qui pouvait facilement nous cerner.

Le temps est humide, et, vers le soir, la température baisse beaucoup.

Nous faisons halte pour la nuit au village de Tchaou-houan-tsaï, que les Japonais ont évacué depuis peu.

9 septembre. — Nous quittons notre cantonnement à sept heures du matin, un vrai matin d'hiver. Il a gelé et tout est couvert de givre.

Le but de notre expédition est de pénétrer au centre même des positions qui ont été reconnues pendant l'engagement du 4 septembre. Cette expédition nous renseignera sur les forces réunies en cet endroit, et les maintiendra en haleine en leur inspirant la crainte des cosaques qui peuvent aisément couper leurs voies de communication.

Notre itinéraire nous conduira à l'ouest, à travers les montagnes; nous marcherons parallèlement au courant du Taï-tzi-hé, jusqu'au village de Kao-taï-tzé, où nous tournerons au nord, tâchant de nous rapprocher autant que possible du camp japonais en le prenant à revers. Le lieutenant-colonel Hrouleff, avec deux sotnias du régiment d'Argoun, protégera notre gauche, exposée aux attaques des troupes échelonnées le long du Taï-tzi-hé. La 5e sotnia d'Argoun, dispersée en éventail, reconnaîtra le pays à notre droite.

Cette tentative ne peut réussir que si nous parvenons au but avant que l'ennemi soit prévenu de notre présence et de nos intentions; aussi, les deux détachements chargés de protéger nos flancs doivent éviter autant que possible de se laisser voir.

Nous descendons la vallée dans la direction de San-tsia-tzé et tournons à l'ouest dans un défilé, à trois kilomètres de notre dernier cantonnement.

Non loin de là, nous traversons le village d'où commence l'ascension d'un col que nous avons à gravir. Le sentier qui y monte est élargi en certains endroits par les cosaques et les artilleurs pour le passage de la batterie. A la descente, il y a moins de travail, car nous pouvons faire descendre les canons en les soutenant avec des cordes.

A douze kilomètres du col, dont la traversée nous avait pris deux



RAID DU GÉNÉRAL RENNENKAMPF AU CENTRE DES POSITIONS JAPONAISES

heures, nous sommes arrivés dans la vallée qui va d'Oui-ian-nin à Baniou-poutza. Korff, avec un peloton, a été envoyé du côté d'Oui-ian-nin pour nous protéger d'une attaque éventuelle du détachement occupant San-tsia-tzé, auquel nous tournons le dos, nous dirigeant vers le nord.

Les éclaireurs rapportent qu'un grand campement est en vue des hauteurs auxquelles est adossé le village de Hoëlin. L'avant-garde, composée des 1re et 4e sotnias et de la 1re sotnia de notre régiment, ainsi que de deux canons de la batterie restée en réserve, vont occuper la crête de ces hauteurs. Le gros de la colonne commandée par Troukhine est arrêté

derrière le village. Rennenkampf lui-même dirige les opérations.

Notre artillerie ouvre le feu sur le camp retranché qui se découvre au fond d'une large vallée, à deux kilomètres et demi de notre position, tandis que les sotnias se jettent sur les avant-postes japonais et les culbutent.

Rigkoff, le brave et sympathique sous-lieutenant du régiment d'Ar-



RAID DU GÉNÉRAL RENNENKAMPF. — PASSAGE DU COL PAR L'ARTILLERIE

goun, a blessé deux officiers ennemis. Il faisait le coup de feu en première ligne, tirant d'une carabine précédemment enlevée à un Japonais.

Pendant une vingtaine de minutes, nous bombardons le camp. Il y règne un désarroi complet. Un convoi, qui se dirigeait vers San-tsia-tzé, fait volte-face et s'en retourne au galop. Dans un vallon, près de nous, sont parqués plusieurs troupeaux de bétail, de chevaux et de mulets; mais nous n'avons pas le temps de nous en occuper. Les Japonais se sont déjà remis de leur surprise : plusieurs compagnies viennent en courant reprendre les positions d'où nous avons chassé leurs avant-postes;

d'autres se dirigent vers l'est dans le but évident de nous couper la retraite.

Notre raid a réussi au delà de toute espérance, et nous nous retirons maintenant, très amusés de l'effet que nous avons produit.

Korff, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, s'était approché d'Oui-ian-nin à pied, à travers la montagne, en se dissimulant derrière des rochers. Voyant qu'une patrouille se détachait du village et remontait vers le nord, il ouvrit le feu et lui fit rebrousser chemin.

Les pertes des Japonais doivent être considérables, car nos shrapnels éclataient dans leur camp au-dessus des hommes affolés, courant de-ci de-là. Nous n'avons que deux cosaques tués et quelques blessés qui peuvent rester à cheval.

L'engagement a duré en tout trois quarts d'heure. Rennenkampf possède la faculté, précieuse pour un général de cavalerie, de juger exactement du moment où il faut rompre — ni trop tôt, ni trop tard. Dans le premier cas, on peut laisser échapper l'éventualité d'une reprise offensive ; dans le second, on risque des pertes sans profit.

Ce raid a été conçu et exécuté avec une audace et un savoir-faire dignes d'éloge : nous avons défilé sur un parcours de vingt kilomètres, parallèlement au front de l'ennemi, échelonné sur la rive droite du Taï-tzi-hé, depuis Bei-lin-poutza jusqu'à Ben-si-hou, et avons pénétré au cœur même de ses positions de Baniou-poutza. Mais le plus difficile reste à faire : car, sans compter que les Japonais peuvent s'opposer à notre retour en envoyant des troupes contre nous, nous aurons à passer, avant d'arriver au col du Kaou-tou-lin, devant Ouan-foulin, occupé par l'ennemi.

Rien de tout cela ne serait inquiétant si nous n'avions pas d'artillerie ; mais nous sommes liés à son sort.

Maintenant, il s'agit de nous assurer le libre passage du col que nous avons traversé ce matin. Il n'est qu'à cinq kilomètres de San-tsia-tzé, et un fort détachement japonais s'y trouve. Si une compagnie de ce détachement occupait la crête des hauteurs, elle nous tiendrait en échec le temps nécessaire aux troupes de Baniou-poutza pour nous rattraper et nous attaquer à revers et sur le flanc.

Le général est resté à l'arrière-garde qui couvre notre retraite et soutient l'attaque d'un détachement sorti d'Oui-ian-nin. C'est à Troukhine à prendre des mesures pour que la voie ne soit pas interceptée, puisqu'il commande le gros de la colonne qui aurait dû détacher une avant-garde.

Mais Troukhine n'a pas reçu d'ordres à ce sujet du général, et il n'ose prendre l'initiative d'une action indépendante.

A un tournant de la route où s'embranche une vallée latérale, nous avons été assaillis par un feu rapide et par des salves tirées sur notre gauche, mais à si grande distance que nous entendions seulement les notes plaintives des balles de ricochet. La nuit était venue et des cordons de feu sillonnaient comme des éclairs les crêtes des montagnes. C'était le feu des tirailleurs japonais. Ces cordons lumineux s'avançaient dans le même sens que nous, nous devançant même, et ils auraient pu nous rejoindre s'ils n'avaient été interrompus de temps en temps par des défilés que les tirailleurs devaient franchir. A en juger par la longueur de la ligne de feu, les chaînes qui nous poursuivaient avec tant d'acharnement devaient être de trois ou quatre compagnies. Cette poursuite dura une heure et demie, puis s'éloigna de plus en plus, et enfin tout retomba dans le silence. A quoi bon cette dépense énorme de cartouches brûlées inutilement, puisque nous étions tout le temps hors d'atteinte?

La lune s'était levée. Nous approchions du col que j'appréhendais. Sachant qu'il n'y avait pas à compter sur l'initiative et la présence d'esprit du commandant de la colonne, je me mis à la tête de l'avant-garde, décidé à agir de mon propre chef. Il n'y avait qu'une chose à faire si le col était occupé par l'ennemi : s'élancer sur lui et le culbuter par une attaque impétueuse à l'arme blanche. Je savais que les cosaques me suivraient. Cette décision prise, j'attendis le moment d'agir avec une impatience fiévreuse, souhaitant même que l'ennemi fût là. Aussi je fus vraiment désappointé quand, arrivés au sommet de la montagne, nous n'y trouvâmes personne! — Non, décidément, les Japonais ne savent pas profiter de nos fautes.

Nous recevons l'ordre de nous arrêter pour la nuit au village de Tchaou-houan-tsaï. C'est vraiment crâne de la part du général de remettre le retour à demain, sachant que nous aurons à passer cinq kilomètres du col d'Ouan-foulin occupé par l'ennemi.

Je m'étais installé dans ma fanza isolée et j'allais me coucher quand une vive fusillade éclata sur les hauteurs en face de nous, où se trouvait notre poste d'observation. Mon brosseur, tout ému, vint me demander s'il devait desseller les chevaux, comme je l'avais commandé ; il m'informait en même temps que les sotnias n'avaient pas même déchargé leurs bêtes de somme. Avant de répondre, je l'envoyai s'enquérir si les chevaux du

général allaient être dessellés. Il revint bientôt, tout à fait rassuré, quoique la fusillade durât encore. Il avait entendu le général dire à ses cosaques qu'on ne bougerait pas avant demain matin. Cette faculté de deviner les intentions de l'ennemi semble presque de la double vue. On raconte qu'une fois, on réveilla le général en l'informant d'une alerte aux avant-postes; l'ennemi avançait en grand nombre. Il répondit : « Allez lui dire qu'il ne me dérange pas, car j'ai sommeil! » Et, tournant le dos à son interlocuteur ébahi, il s'endormit instantanément. L'ennemi ne le dérangea pas jusqu'au matin!

J'ai entendu dire aux cosaques : « Quand c'est le général Rennenkampf qui nous mène au combat, nous ne nous ménageons pas, car nous savons bien qu'il ne nous fera pas tuer pour des vétilles. » La confiance qu'il a su inspirer à ses subordonnés est un bel atout entre ses mains.

10 septembre. — La fusillade d'hier soir s'est vite calmée; la nuit s'est écoulée tranquillement, et, ce matin, nous nous sommes mis en marche par un gai soleil.

Deux sotnias ont été envoyées à Ouan-foulin pour protéger notre marche de flanc, mais l'ennemi ne nous a pas inquiétés.

Les cosaques tués hier ont été enterrés sur le sommet du Kaou-toulin; on leur a rendu les honneurs militaires et les sotnias qui prirent part à l'engagement ont défilé devant leurs tombes.

J'ai profité de la bonne humeur du général, satisfait de l'heureuse issue de notre raid, pour lui demander un congé de huit jours qu'il m'a octroyé très aimablement. Je suis un des rares officiers qui n'ont pas demandé de congé depuis qu'ils sont au détachement.

Si j'ai transigé maintenant avec mes convictions, c'est que le 17 septembre, jour de la fête patronale de ma femme, n'est pas loin, et je voudrais bien le passer auprès d'elle. Je sais que le détachement ne bougera pas pendant quelques jours et qu'on n'aura pas besoin de moi, d'autant plus que Zabotkine est rentré et que nous avons maintenant au régiment deux officiers supérieurs, sans me compter.

12 septembre. — Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu quitter le cantonnement, me rendant à Moukden en compagnie de Nicolaï et des cosaques envoyés par Mélikoff pour acheter les provisions dont on manque.

A cinq heures de l'après-midi, nous avons passé devant le bivouac du 1er régiment de tirailleurs sibériens de S. M. l'empereur de Russie, dont le commandant, colonel Lèsche, m'a invité à prendre du thé dans sa fanza. Il m'a raconté différents épisodes de la bataille de Liao-Yang, dans laquelle son régiment s'est distingué. Il dit que les Japonais, marchant à l'assaut de nos retranchements, n'ont jamais pu résister à nos contre-



ENTERREMENT DE NOS MORTS APRÈS LE RAID DU 7 SEPTEMBRE 1904

attaques quand elles se faisaient au dernier moment, c'est-à-dire quand les assaillants sont tout proches; les uns tombent à genoux et tendent leurs fusils, d'autres fuient en jetant leurs armes et leur équipement. Malheureusement, nos soldats, exaspérés par les actes de cruauté des Japonais constatés maintes fois sur les champs de bataille et dans des rencontres entre petits détachements, sont devenus impitoyables et les clouent avec leur baïonnette sans faire de prisonniers (1).

(1) Lèsche est parfaitement digne de foi et l'on ne peut douter de ses paroles; du reste, lui et son régiment sont devenus presque légendaires dans l'armée. Son récit de l'assaut de

Lèsche me donne un guide qui nous conduit à Moukden à travers champs; nous y arrivons à six heures du soir.

Je me rends aussitôt chez le chef de gare qui m'apprend que le train sanitaire de l'impératrice Alexandra arrive demain matin.

Je couche dans un des baraquements de la sotnia des éclaireurs de Drosdovsky, qui lui-même, malheureusement, est absent. Ni lits ni cannas; on couche par terre dans la boue et la poussière apportées par les habitants de passage en ce local. Et l'on est content néanmoins de trouver des vitres aux fenêtres et de n'avoir pas froid.

13 septembre. — Je vais rejoindre le train de ma femme, arrêté à une petite station, à onze kilomètres de Moukden, et qui pourrait y rester longtemps, car la gare de cette ville est obstruée par des trains militaires et la voie ne sera pas libre de si tôt.

Je suis tout ému de voir de loin ces wagons blancs qui me sont si chers.

14 septembre. — Notre train est toujours à la même place, mais je ne m'en plains pas.

C'est aujourd'hui la fête de la congrégation à laquelle appartiennent les sœurs du train; à cette occasion, un service religieux est célébré en plein air; les sœurs, les médecins et les infirmiers forment le chœur.

Nous sommes arrivés à Moukden le soir. Ma femme a dîné chez le général Kouropatkine qui lui a parlé de moi en termes flatteurs. Il a l'intention de prendre bientôt l'offensive et de donner alors à Rennenkampf une mission spéciale fort intéressante. Kouropatkine sait que je suis ici; mais je ne me présente pas chez lui, parce qu'il me répugne de me mettre en avant, et aussi pour qu'on ne croie pas que je suis venu en quête de nominations et de distinctions.

15 septembre. — Le train sanitaire de l'impératrice Alexandra repart aujourd'hui pour Kharbine, mais son commandant Peschkoff a permis à ma femme de rester à Moukden jusqu'au retour. Elle est invitée à loger

nos retranchements m'a aussi été confirmé par d'autres, mais nous n'avons obtenu ces résultats que lorsque la contre-attaque était faite au moment où l'assaillant était à trente-cinquante mètres. Si on la faisait trop tôt, les chaînes de l'adversaire s'ouvraient et nos soldats étaient accueillis et décimés par les feux rapides des troupes en arrière.

dans le wagon de la princesse Ouroussoff et de la comtesse Steinbock, femmes des aides de camp du général Kouropatkine, arrivées de Pétersbourg à Moukden pour voir leurs maris pendant quelques jours et autorisées par le commandant de l'armée à placer leur wagon dans ce train sur la voie de remisage.

Le même soir, ce wagon fut accroché à celui du commandant de



« TE DEUM » DU PERSONNEL DU TRAIN DE L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA

l'armée, qui nous emmena visiter les batteries de siège et le fonctionnement du nouveau phare avec son réflecteur.

Notre train a stoppé à une dizaine de kilomètres de Moukden ; nous sommes descendus et avons continué la route sur des rails de Decauville, dans des wagonnets ouverts.

Les batteries sont disposées dans des excavations profondes, au milieu de champs de gaoliane.

Les dames ont manœuvré facilement la culasse de ces canons monstres tirant à treize kilomètres.

Le phare, adapté au-dessus d'un wagon spécial du train que nous venons de quitter, projetait des faisceaux de lumière en deux bandes parallèles, et l'on y voyait comme en plein jour. Avec de pareils phares, les surprises nocturnes ne seront plus possibles, et l'assaillant sera mitraillé sur l'une ou l'autre de ces zones éclairées, où les distances seront mesurées à l'avance. Le système employé jusqu'à présent exige un matériel d'un grand poids, ne pouvant être transporté que sur de bonnes



VISITE DES BATTERIES DE SIÈGE — LES DAMES SONT INVITÉES

routes; il ne peut donc être utilisé sur les champs de bataille.

Pendant le trajet de retour à Liao-Yang, le général Kouropatkine est venu prendre le thé chez ces dames. Il paraissait plein d'entrain et d'espoir dans la réussite de son plan de campagne.

16 septembre. — Nous sommes allés visiter les antiquaires de Moukden, où les bronzes, les porcelaines et les jades attirent la convoitise des amateurs. Nous trouvons qu'à Paris ces objets de curiosité sont moins chers et en plus grand choix.

17 septembre. — Le général Kouropatkine annonce que si les Japonais n'entament pas les hostilités, comme l'ont rapporté les espions, c'est nous qui prendrons l'offensive le 21 ou le 22 septembre. Je crois que le but de cette déclaration est d'inciter les Japonais à nous attaquer les premiers et à se briser contre les défenses érigées sur la ligne du Scha-hé. Mais les Nippons sont plus malins que nous, et ce n'est pas en rusant que nous les vaincrons.



FOU-LINE. — DÉJEUNER CHEZ LE GÉNÉRAL KONDRATOVITCH

19 septembre. — Je retourne aujourd'hui au détachement. Le temps est superbe : une vraie journée d'été, ensoleillée et chaude.

Toute notre société, c'est-à-dire les Ouroussoff, Steinbock et leurs amis, est invitée à déjeuner aujourd'hui chez le général Kondratovitch, à Fou-line, qui se trouve sur la route que je dois suivre, à onze kilomètres de Moukden. Grâce à cette invitation, ma femme pourra m'accompagner une partie du chemin.

La princesse Ouroussoff et la comtesse Steinbock sont à cheval; ma femme et la sœur d'Ouroussoff, dans un cabriolet conduit par un soldat.

A neuf kilomètres de Moukden, la route monte à travers une forêt de pins, et nous arrivons au plateau élevé où bivouaque la 9e division, commandée par le général Kondratovitch. Il est venu avec sa suite à notre rencontre.

Le déjeuner fut servi sous une grande tente où la table et les sièges étaient remplacés par le terre-plein. Sur les côtés de la table improvisée, des fossés étaient creusés pour permettre aux convives de s'asseoir au lieu de s'accroupir. Cette ingénieuse disposition ne demande que des pelles-bêches d'ordonnance et un terrain friable; il dispense de surcharger de meubles les fourgons du train, comme je l'ai vu dans un régiment d'infanterie en marche.

La musique a joué pendant le repas, qui fut très animé. On y parla de la reprise prochaine de l'offensive et personne ne mit en doute nos succès futurs.

Je fis mes adieux à ces dames, si hospitalières pour ma femme et pour moi. Le souvenir radieux de ces quatre jours passés à Moukden m'encouragera à supporter les privations et les vicissitudes de la guerre.

La séparation d'avec ma femme est bien triste; mais je la surmonte en pensant que le moment est venu de mettre un terme aux revers qui nous poursuivent si malheureusement depuis les débuts de la guerre, et je suis heureux de pouvoir prendre part aux actions qui amèneront la défaite de nos adversaires

Mes hommes m'attendent au bas de la falaise, près du pont sur le Houn-hé.

DEUXIÈME PARTIE

L'OFFENSIVE

---

20 septembre. — Nous avons passé la nuit dans un village au bord du Houn-hé, où se trouve cantonné un poste d'infanterie.

Pour rejoindre le détachement, j'ai pris la route de Fouschoun, un peu détournée, mais bien meilleure. Le commandant de Fouschoun m'a dit que Rennenkampf s'est déplacé plus à l'est, du côté de Daline.

Le temps est gâté; il fait froid, il pleut; on à peine à croire qu'hier encore il faisait une journée d'été.

A la nuit tombante, nous avons découvert un petit village caché sous des arbres, où nous avons fait halte pour la nuit, dans une fanza bien tenue. Il y avait des poulets et des œufs, le *desideratum* de l'officier en campagne.

21 septembre. — Nous traversons la petite ville de Matzun-dan, encaissée entre des collines boisées, toutes resplendissantes des ors, des incarnats et des pourpres du feuillage d'automne. Très pittoresque, l'ancienne poterne de l'enceinte fortifiée, tapissée de verdure et se reflétant dans les eaux de la rivière qui contourne la ville.

Des cosaques que nous rencontrons nous disent que Rennenkampf et son état-major se trouvent dans le village d'Oubania-poutza, et que notre régiment bivouaque un peu plus loin, sur les positions du détachement d'infanterie du général Péteroff, à San-loun-niou.

J'ai trouvé le commandant du régiment et ses officiers entassés dans une fanza délabrée; ils me proposèrent d'y loger aussi, mais je déclinai

cette offre, espérant trouver mieux. Effectivement, Pépino et mon cosaque André, fort débrouillard, ont découvert une masure que des soldats étaient chargés de protéger contre les spoliations de leurs camarades, à la recherche de bois de chauffage. J'ai congédié ces soldats en leur donnant un bon pourboire et leur promettant de défendre moi-même cette habitation envers et contre tous. En moins d'une heure, le papier du vitrage qui avait été arraché fut remplacé par des journaux collés à la colle de farine; un feu flamba dans le fourneau, la chambre fut nettoyée et le thé servi. Les officiers qui viennent me voir s'étonnent de ce que j'aie réussi à m'arranger si confortablement là où d'autres n'ont trouvé que ruine et désolation.

On télégraphie de l'état-major que, par ordre du commandant de l'armée, nous reprenons demain matin l'offensive sur toute la ligne (1). A cette occasion, un service religieux vient d'être célébré, en présence de toutes les troupes, sur la place d'armes de San-loun-niou.

22 septembre. — Les troupes du général Péteroff et la brigade de Lioubavine quittent San-loun-niou en même temps; nous autres, nous devançons l'infanterie et nous nous mettons à gravir le col de Tankhoualine, assez raide et couvert de verglas. C'est ici que, dans le courant de l'été, le lieutenant-colonel Mouffel se débattait contre les attaques incessantes des Khounhouzes.

Le vent, qui a fait rage toute la nuit, a abattu les feuilles des arbres; le beau coloris automnal a disparu des montagnes, qui ont repris l'apparence triste et renfrognée de l'hiver.

Nous faisons halte à Gaolintzé.

Le général Rennenkampf a sous ses ordres quatorze bataillons, dix-huit sotnias et trente-cinq canons. Il est chargé de tourner le flanc droit des Japonais et de s'emparer de Ben-si-hou. Son avant-garde, commandée par Lioubavine, et composée de deux sotnias de cosaques d'Argoun et de la batterie des gardes-frontières du capitaine Sozontovitch, a pour mission de prendre Ben-si-hou à revers, en passant sur la rive gauche du Taï-tzi-hé.

Deux correspondants militaires américains sont arrivés à Gaolintzé

(1) Le général Kouropatkine m'a fait remettre son ordre du jour pour la prise de l'offensive avec la dédicace : « A mon ancien camarade de guerre André-Valérianovitch Kvitka, de la part d'A. Kouropatkine. »

pour suivre les opérations avec notre détachement : l'un est Little (de taille énorme); l'autre, Mac Cullagh, correspondant du *New-York Herald* de Paris.

23 septembre. — Nous quittons de bonne heure Gaolintzé et arrivons à San-tsia-tzé à midi.

Nous apprenons que Rennenkampf vient, par ordre du commandant de l'armée, d'être subordonné au général Ivanoff, commandant du 3e corps (1). C'est bien regrettable, car personne ne saurait exécuter mieux que Rennenkampf la mission délicate qui nous a été donnée, et qui exige une liberté d'action et une indépendance complètes. Les suites de cette mesure se font déjà sentir : au lieu de nous emparer de Ben-si-hou par un coup de main, en profitant de ce que les Japonais ne sont pas encore prévenus de nos intentions, nous voici immobilisés à San-tsia-tzé pour quarante-huit heures, dans le but d'agir de concert avec les troupes du général Ivanoff, qui sont à moins d'une journée de marche de Ben-si-hou.

24 septembre. — Il gèle la nuit, mais en plein jour le soleil chauffe encore comme en août.

Mac Cullagh et Little dînent chez moi, dans la petite fanza que j'occupe seul au bord de la route. Ils me parlent du Japon et des Japonais qu'ils connaissent bien pour avoir été à Tokio avant de venir dans l'armée russe. Ils me disent que les correspondants militaires se trouvant dans l'armée japonaise ne sont autorisés à communiquer à la presse que les nouvelles et les renseignements fournis par l'état-major de l'armée (2).

25 septembre. — Les habitants nous apprennent qu'Oui-ian-nin est occupé par des troupes d'infanterie japonaise; nous devons les déloger de là aujourd'hui. Les cosaques vont traverser le Taï-tzi-hé et prendre Oui-ian-nin à revers, tandis que la brigade de Pétéroff l'attaquera simultanément en s'avançant le long de la rive droite.

La 6e sotnia de Nertchinsk, qui est à l'avant-garde, a rencontré et

(1) On raconte que Kouropatkine aurait pris cette mesure vis-à-vis de Rennenkampf parce que des personnes de son entourage lui ont fait craindre qu'abusant de son indépendance, Rennenkampf nous entraînât dans des aventures risquées.

Tout le plan de campagne de Rennenkampf a été contrecarré par Ivanoff, et c'est au premier qu'on a imputé la responsabilité des fautes commises.

(2) N'aurions-nous pas dû agir de même?

culbuté les avant-postes ennemis. Des coups de feu isolés ont été échangés de part et d'autre.

Après avoir traversé des collines peu élevées, nous avons débouché dans une large vallée en face d'Oui-ian-nin, de l'autre côté du fleuve. Notre infanterie était encore assez éloignée.

On ne remarquait aucun mouvement dans le village, et le général Liou-



ATTAQUE ET PRISE D'OUI-IAN-NIN, 25 SEPTEMBRE 1904

bavine le crut évacué par les Japonais. Il donna l'ordre au capitaine comte Keller, commandant la 5e sotnia de Nertchinsk, de prendre le trot et d'occuper le village : nous la suivîmes de près.

Aussitôt que la 5e sotnia entra dans l'eau pour traverser le fleuve, un feu rapide partit des habitations riveraines et des collines les plus rapprochées. Le général hâta la traversée des cosaques et de l'artillerie sans répondre au feu de l'ennemi, et, suivant notre avant-garde, nous nous enfonçâmes dans un ravin, tout contre le village, mais qui tournait à droite dans des champs et débouchait derrière une fanza isolée, close de



LA TRAVERSÉE DU TAÏ-TZI-HÉ, EN FACE D'OUI-IAN-NIN, SOUS LE FEU DE L'ENNEMI

murs en terre assez élevés pour abriter notre batterie et nos chevaux. La batterie ouvrit aussitôt un feu rapide sur les collines, tandis que les chaînes de cosaques démontés se dispersèrent le long du talus de ce ravin, et se mirent à tirer sur les habitations occupées par les Japonais, à la lisière du village.

L'infanterie arriva bientôt, mit en fuite les derniers défenseurs et



TRANSPORT DES BLESSÉS

attaqua les collines défendues avec acharnement par les Japonais. Il y eut un moment d'arrêt dans nos chaînes, qui se couchèrent; moment critique où l'assaillant doit être renforcé, stimulé par l'exemple ou l'élan de quelques-uns. Mais voici que nos petits canons de montagne activent le feu; les Japonais perdent pied, se retirent sur toute la ligne et sont poursuivis par nos soldats. Les morts et les blessés sont emportés sur des brancards improvisés, car les civières d'ordonnance et de la Croix-Rouge ne suffisent plus.

Les deux généraux et un groupe d'officiers suivaient les phases du

combat près d'une petite pagode ; je les ai photographiés en souvenir de nos succès d'aujourd'hui.

Les plus grandes pertes sont pour le bataillon du régiment d'infanterie de Mokschansk, commandé par le colonel Daniltchouk, ancien commandant retraité de régiment, et qui n'a repris du service qu'à la déclaration de guerre. Le haut commandement n'a pas cru pouvoir lui donner un



GROUPE DES OFFICIERS SUPÉRIEURS

régiment, parce que sa carrière militaire a été interrompue pendant quelques années ; et cependant, par son intelligence, son courage et sa loyauté, il serait digne des plus hautes fonctions. Il est adoré dans son bataillon par les officiers et les soldats.

C'est en grande partie à la batterie de Sozontovitch qu'est due notre prompte victoire ; malheureusement, sur les cent soixante-dix obus qu'il avait dans ses caissons, quatre-vingt-seize ont été dépensés aujourd'hui ; il n'en reste plus que soixante-quatorze !

Zabotkine et moi, nous occupons une belle fanza où des Japonais,

probablement des officiers, ont abandonné leur repas tout préparé : un plat de riz et de légumes frais que nous mangeons à leur place.

Notre attaque fut si impétueuse que les Japonais n'ont pas eu le temps d'emporter leurs blessés : ils sont soignés à l'ambulance de la Croix-Rouge.

26 septembre. — Nous avons passé la nuit à Oui-ian-nin, et sommes repartis à l'aube, par la route de la rive gauche. L'infanterie avance de ce côté du Taï-tzi-hé, ayant à franchir le col de la chaîne de montagnes rocailleuses qui entourent Ben-si-hou, et que nous comptons attaquer aujourd'hui.

Le régiment d'Argoun est en tête de la colonne. Une sotnia éclaire notre flanc gauche, du côté de Fanza-poutza et Sikhéian.

Nous traversons un affluent du Taï-tzi-hé près du village de Sio-goutsan-tza, et gravissons une falaise d'où la vue s'étend au loin. A droite, au delà du Taï-tzi-hé, s'entassent les montagnes et les pics de forme arrondie ou en pointe de casque. Ben-si-hou apparaît au fond d'un vallon relié à la rive gauche par un pont de bateaux, construit probablement par les Japonais, car il n'y était pas quand nous vînmes récemment dans ces parages. Une série de hauteurs espacées les unes des autres de quinze cents à deux mille mètres, et servant de contreforts à un massif de rochers sur notre gauche, viennent aboutir au fleuve. Le premier rang de ces hauteurs est défendu par les Japonais, qui, à en juger par leur ligne de feu, doivent y avoir deux compagnies.

Notre batterie tire sur le pont que nous avons reçu l'ordre de détruire. Deux de nos obus explosent au-dessus d'une colonne qui le traverse ; mais celui-ci ne paraît pas endommagé, quoique l'explosion semble avoir fait beaucoup de victimes. Un nouvel ordre nous fait suspendre le feu, probablement pour permettre à nos troupes d'utiliser le moyen de passage que les Japonais avaient préparé sans se douter qu'il pourrait nous servir un jour.

Le général Lioubavine dirige seul les opérations, car nos deux officiers d'état-major sont restés auprès de Rennenkampf. Nous ne l'avons jamais vu aussi résolu et aussi énergique.

Le commando de tirailleurs montés va occuper une pointe du terrain qui s'avance sur notre droite : il ouvre un feu de salve sur les collines qui nous font face, pendant que Hrouleff, avec deux sotnias, entreprend un

mouvement tournant sur notre gauche, et que Keller les attaque de front en « lava ».

Les Japonais ne résistent pas à l'impulsion des cosaques secondés par les tirailleurs, et se replient sur le deuxième rang de hauteurs, à proximité du pont.

Quand nous prenons position sur les hauteurs que l'ennemi vient



DERRIÈRE L'ENNEMI, A BEN-SI-HOU

d'abandonner, nous recommençons la manœuvre qui nous a si bien réussi, combinant le tir du commando avec un mouvement tournant et une attaque frontale. Encore une fois, les Japonais se retirent, cette fois-ci en traversant le pont et en se réfugiant dans les retranchements de Ben-si-hou, poursuivis par le tir de nos cosaques qui occupent en face la crête de la falaise, à cent ou cent cinquante mètres de distance. La fuite des Japonais est si précipitée qu'ils abandonnent les cadavres de ceux d'entre eux tués sur le rivage, trop près des cosaques pour pouvoir être emportés sans danger.

Tout à coup, deux colonnes de fumée noire s'élèvent derrière la ville! La fumée s'étend bientôt sur un large espace. Ce sont évidemment les dépôts de riz et d'autres approvisionnements dont les espions nous ont parlé, et que les Japonais ont incendiés pour qu'ils ne tombent pas entre nos mains.

Nous sommes sûrs de coucher ce soir à Ben-si-hou et nous causons de notre future installation.

La crête où nous nous trouvons domine la vallée qui paraît éloignée de mille mètres à vol d'oiseau. Les points visibles des positions japonaises les plus éloignées sont à longue portée de fusil. Ces positions nous tournent le dos, faisant face aux troupes d'Ivanoff, de Rennenkampf et d'Eck (ce dernier sous les ordres de Rennenkampf).

Les montagnes, qui entourent Ben-si-hou sur trois côtés, s'étagent en amphithéâtre et viennent se resserrer sur le Taï-tzi-hé en un éperon rocailleux; sur la gauche, en une théorie de pics de formes variées, que les Japonais, en petit nombre, défendent pas à pas devant les troupes d'Eck qui s'avancent le long de la rive droite.

Les défenses naturelles autour de Ben-si-hou paraissent inexpugnables, mais à la condition essentielle que les hauteurs de la rive gauche ne soient pas entre les mains de l'adversaire; car cela lui permettrait de balayer ces positions en les prenant à revers.

Malgré le retard de vingt-quatre heures qui nous a été imposé par l'immobilisation à San-tsia-tzé, les Japonais ont été pris à l'improviste. Leurs forces sont de deux bataillons et de deux canons. Nous les apercevons au-dessus du col qui mène à Oui-ian-nin, d'où s'avancent les troupes de Rennenkampf.

Le général Lioubavine fait venir deux canons de notre batterie sur la hauteur que nous occupons, à deux cents mètres de notre position avancée, sur la falaise, et les fait pointer sur la batterie japonaise qui nous tourne le dos. En contre-bas se trouvent ses caissons attelés de mulets aux caparaçons rouges.

Nos premiers obus ont dépassé le but; maintenant, ils éclatent au-dessus de la batterie et des caissons. Nous voyons les artilleurs ennemis s'éparpiller après chaque explosion, mais un instant après ils reprennent leurs places. Nous nous attendons à voir leurs canons démontés, car notre tir paraît être très juste; mais voici qu'il s'arrête. Qu'est-il arrivé? Il ne reste plus un seul projectile : il faut aller s'approvisionner à Kharbine!!!

Pour comble de dérision, cette batterie, amenée ici sous un feu très vif des Japonais sans avoir perdu un seul homme, ni parmi les artilleurs ni parmi les cosaques d'escorte, a deux cosaques tués et des blessés au retour.

C'est à l'audace, à l'énergie et à l'expérience de Lioubavine qu'on doit attribuer la prompte occupation de la clef de la position : maintenant, c'est



NOTRE BATTERIE DERRIÈRE L'ENNEMI

à l'infanterie et à l'artillerie à nous soutenir et à porter à l'ennemi le coup de grâce. Mais personne ne vient. On ne nous envoie même pas les canons, qui seuls pourraient rendre la position intenable aux Japonais et les obliger à vider la place.

Les troupes d'Eck sont arrêtées par le tir très violent des Japonais, perchés sur toutes les cimes dominantes. Pourquoi ne traversent-elles pas le fleuve, qui est guéable à deux kilomètres en arrière, et ne viennent-elles pas profiter de la porte ouverte que nous leur avons ménagée à l'arrière des positions japonaises ? Eck a sûrement reçu des instructions qu'il

n'ose pas enfreindre, ainsi que Rennenkampf, qui est cependant l'audace même.

Lioubavine eut un moment l'idée de s'emparer de Ben-si-hou avec ses sotnias seules, sans attendre l'arrivée de l'infanterie, et cela n'eût pas présenté de grandes difficultés; mais, une fois là, l'ennemi eût vite fait de nous cribler d'obus et de balles des hauteurs qui entourent le bas-fond où se trouve la ville.

Nous restons donc sur la même position jusqu'au soir, ne tirant qu'à de rares intervalles, à courte distance, et seulement quand les Japonais font mine de traverser le pont et de venir à notre rencontre; nous devons, hélas! ménager nos cartouches.

La nuit vient. Une sotnia occupe les avant-postes sur la crête de la falaise, ayant un poste près du pont et un second sur la gauche, où passe la route de Fanza-poutza. Les autres sotnias se retirent à deux kilomètres en arrière et se cantonnent dans deux petits villages au pied de la première rangée des collines occupées par les Japonais quand nous sommes survenus. Il est assez difficile de s'orienter dans l'obscurité et de passer à travers les champs cultivés, entrecoupés de haies et de fossés.

Nos éclaireurs, qui avaient fait un raid dans la direction de Fanza-poutza et de Sikhéian, n'ont pas rencontré l'ennemi; en revanche, ils ont fait de bonne besogne en coupant la communication télégraphique et téléphonique de Ben-si-hou avec les points où se trouvent les réserves japonaises et leurs dépôts. Ils ont rapporté plus de deux cents mètres de fil de métal.

27 septembre. — Pour arriver à notre position avancée, on est obligé de traverser un grand espace découvert dans la zone dangereuse du tir de l'ennemi. Afin d'éviter des pertes inutiles, les sotnias s'y sont rassemblées avant l'aube.

Le général Lioubavine m'a donné jusqu'à ce soir le commandement de l'avant-garde. Comme, en plus des chefs de régiments, quatre officiers supérieurs sont présents dans le détachement (Hrouleff, Iolschine, Zabotkine et moi), le général veut nous charger du service d'avant-garde à tour de rôle.

Le jour pointait à peine quand je me dirigeai vers la crête de la falaise où une sotnia de cosaques d'Argoun et une escouade du commando de Sretensk étaient couchées en chaîne et guettant dans un épais taillis.

L'ennemi, en face de nous, tout près, veillait aussi et tirait des feux de salve quand il voyait paraître quelqu'un.

Depuis hier, la situation des Japonais a bien changé. Des renforts ont dû leur arriver pendant la nuit. Une grande activité règne partout. Nous les voyons creuser de nouveaux retranchements, ériger des travaux de défense. Les cimes et les crêtes des montagnes, où l'on n'apercevait hier que des groupes d'hommes peu nombreux ou des tirailleurs isolés, sont occupées maintenant par des chaînes denses. Les réserves se tiennent dans des vallons, hors de notre vue; mais nous pouvons nous rendre compte de l'emplacement qu'elles occupent par le va-et-vient continuel de troupes entre Ben-si-hou et certains points derrière les collines, où elles disparaissent.

En plus des deux canons qui tiraient hier sur la route d'Oui-ian-nin, nous apercevons un peu plus haut, sur la gauche, une nouvelle batterie de quatre canons.

Dans un champ de gaoliane, de l'autre côté du fleuve, apparaissent, comme s'ils surgissaient de terre, quatre officiers d'état-major japonais. Ils sortent évidemment d'une tranchée qui nous fait face et qui défend les abords du pont.

Les officiers se concertent, puis l'un d'eux se met à gravir la colline de droite, s'arrêtant souvent et braquant sa jumelle dans notre direction; les trois autres rentrent dans la tranchée. De bons tireurs pourraient facilement en abattre un ou deux, mais à quoi bon? Je considère qu'il est bien plus utile de les observer sans se découvrir, afin, quand le moment sera venu, de savoir à quoi nous en tenir.

Nos cinq sotnias et le commando de tirailleurs ne peuvent mettre en ligne que trois cents fusils. Ce n'est pas avec de pareilles forces que nous pouvons entreprendre des actions décisives. Ce qui est de la plus grande importance pour le moment, c'est de conserver, jusqu'à l'arrivée des troupes qui auraient dû être ici hier, la position avantageuse que nous occupons. Il n'est pas encore trop tard pour déloger les Japonais, et nous pourrions le faire aisément, malgré les renforts en troupes et en artillerie qu'ils ont reçus et les nouveaux travaux de défense qu'ils ont élevés; mais il faut se presser, sinon le moment favorable nous échappera à tout jamais.

Les chaînes de tirailleurs de l'ennemi, faisant face aux troupes d'attaque de Rennenkampf, Eck et Pétéroff, semblent être accrochées aux

saillies de la corniche rocailleuse qui couronne les montagnes aux talus verdoyants. La brigade de Pétéroff, qui avance le long du fleuve, a devant elle quatre ou cinq compagnies seulement; mais elles occupent des points dominants et deux pics en forme de pain de sucre, au bord même du fleuve, qu'il sera bien difficile de prendre d'assaut, et qu'il faudrait plutôt tourner.

Le pavillon de la Croix-Rouge flotte au-dessus de l'ambulance en face de nous, à mi-côte d'une colline; on y porte les blessés japonais descendus des montagnes assaillies par nos troupes et dont les balles parviennent jusqu'à nous, car nous sommes dans le dos des ennemis; par conséquent, nos troupes, attaquant du nord-est, nous font face.

Notre artillerie, tirant de derrière la montagne, ne change pas de direction, et ses obus éclatent dans un espace vide, au lieu de fouiller le terrain inconnu et de le battre en tous sens pour atteindre les réserves.

Nous suivons avidement ce qui se passe devant nous. C'est un spectacle inusité que de se trouver pendant deux jours dans la zone même des opérations de l'ennemi; pas un de ses mouvements ne nous échappe. Ce spectacle est d'autant plus rare que nous avons devant nous un adversaire qui fait de l'invisibilité une des conditions principales de sa tactique.

C'est vraiment bien regrettable que nos faibles forces et le nombre limité de nos cartouches ne nous permettent pas de prendre part à cette lutte pour la possession de Ben-si-hou, ou plutôt des positions japonaises.

J'envoie le rapport suivant au général Lioubavine : « Position avancée. L'ennemi a reçu des renforts dans la nuit. Toutes les montagnes, à commencer par celles de droite, sont occupées par des chaînes de tirailleurs ayant à proximité des réserves maintenues dans les vallons. De nouveaux retranchements et des batteries sont en construction. Il règne une grande activité et un mouvement de troupes de Ben-si-hou vers les positions sur les montagnes faisant face aux troupes d'attaque des généraux Ivanoff, Rennenkampf et Eck. Nos obus, tirés au delà des montagnes, explosent à cinq cents mètres à droite des points occupés par les réserves de l'ennemi (notre droite sera la gauche pour nos troupes qui combattent de l'autre côté des montagnes). — Lieutenant-colonel K... »

La 6ᵉ sotnia de Nertchinsk vient nous renforcer. Je lui fais occuper la crête qui se prolonge à gauche; on y découvre la route de Fanza-poutza, par laquelle l'ennemi pourrait recevoir des renforts.

On ne saurait arriver jusqu'à nous sans traverser un passage découvert

sous le feu de l'adversaire, qui ne manque pas de tirer sur tous ceux qui s'y montrent. La 6e sotnia l'a traversé en chaîne dispersée et par bonds, sans perdre un seul homme, malgré les salves répétées des Japonais.

Afin de ne pas exposer toute la chaîne occupant la crête de la falaise, j'y laisse seulement un homme sur dix, autorisant les autres à se retirer à trois-cinq mètres en arrière, où le terrain a une légère déclivité, ce qui les met un peu à l'abri des balles. Je le fais aussi pour ménager les cartouches et en ne tirant que sur les troupes qui s'apprêteraient à traverser le pont.

Aussitôt en place, le commandant de la 6e sotnia, Djiandiéri, me fait savoir qu'un escadron de cavalerie, venant de Ben-si-hou, s'approche du pont, et que des fractions d'infanterie descendues des collines se dirigent vers nous. Comme un pli de terrain couvre une partie de l'espace entre Ben-si-hou et le pont, je vais à gauche sur la partie de la falaise occupée par la 6e sotnia pour voir moi-même ce qu'il en est. La cavalerie et les fantassins se sont approchés, puis ont rebroussé chemin et sont rentrés à Ben-si-hou.

Nous jouissons actuellement d'une certaine accalmie. Cela provient de ce que les Japonais apportent toute leur attention à repousser les attaques de nos troupes venant du nord et du nord-est. Maintenant, nous pouvons regarder ce qui se passe sans risquer de recevoir une balle dans la tête en punition de notre curiosité. J'en profite pour faire un dessin panoramique du pays où se développent les phases de la bataille.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, presque toutes les montagnes sont surmontées d'une corniche ou crête de rochers, aux parois verticales, où les défenseurs sont accrochés par grappes et en cordons de chaînes. Les hommes des réserves partielles sont assis ou se tiennent debout, le dos appuyé contre le roc quand ils ne trouvent pas de saillie assez large pour s'asseoir. Ils attendent le moment où l'adversaire se rapproche du sommet afin de rejoindre ceux qui sont sur la brèche et de les aider à rejeter les assaillants. Ils se servent, à cet effet, de leurs armes et de pierres ou de fragments de rochers qu'ils font rouler sur eux.

La fusillade, qui avait été très violente sur les montagnes, se ralentit peu à peu ; et, comme nous ne voyons pas se retirer les ennemis, nous comprenons, hélas ! que nos attaques ont été repoussées. Il était à prévoir aussi que les Japonais, rassurés de ce côté, allaient diriger leur effort contre notre position avancée sur la falaise, au-dessus du pont. Nos prévisions ne nous trompèrent point. Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure

depuis la cessation du feu sur les montagnes, qu'une fusillade très vive éclata contre nous. Ce n'étaient plus seulement les soldats garnissant les tranchées d'en face qui ouvraient le feu, mais aussi ceux qui combattaient tout à l'heure contre les troupes du général Péteroff; les tireurs nous prenaient en enfilade.

Le commandant de la sotnia d'Argoun, capitaine Fouss, son officier subalterne prince Magaloff et moi, nous fûmes obligés de nous reculer un peu, car les balles tombaient dru autour de nous, et les branches du buisson auprès duquel nous étions assis étaient coupées net comme avec un sécateur.

De temps en temps, on regardait la marche du soleil; on consultait sa montre et l'on s'étonnait de la lenteur du mouvement des aiguilles. Le temps paraît long quand le danger vous menace et que la pensée n'est pas distraite par l'action.

Un cosaque vint me dire de la part du général Lioubavine de ne pas tirer tant que nous ne serions pas attaqués par des troupes traversant le fleuve. Je fis répondre que ce n'était pas nous qui tirions, mais les Japonais; le général avait été induit en erreur parce que les tireurs ennemis étaient si proches qu'il était difficile d'apprécier quand c'était eux qui tiraient ou quand c'était nous.

Vers cinq heures de l'après-midi, la fusillade augmenta d'intensité, le feu rapide alternant avec des feux de salve. Cela nous fit supposer que les Japonais se préparaient à l'attaque de notre position. Je donnai l'ordre à notre chaîne d'avancer jusqu'au bord même de la falaise; mais personne ne bougea, à l'exception des officiers. Alors, je me levai, hors de moi, et criai aux cosaques que, s'ils n'avançaient pas immédiatement, je les obligerais à tirer debout. Cette menace et mon ton décidé produisirent l'effet voulu : la chaîne rampa en avant et ouvrit, elle aussi, des feux de salve, au commandement de ses officiers, sur les troupes ennemies massées derrière le pont.

Nous avions l'avantage de la position dominante et notre feu était si bien dirigé que les troupes d'attaque se dispersèrent et se retirèrent, emportant leurs morts et leurs blessés.

Quand la nuit fut venue, les Japonais activèrent le feu encore une fois; mais je ne permis plus d'y répondre, et bientôt tout retomba dans le silence. Des coups de feu se faisaient encore entendre seulement dans les montagnes où les Japonais avaient à défendre le passage des cols.

Il était dix heures du soir quand je reçus l'ordre de faire reculer les chaînes d'avant-garde jusqu'à la petite pagode où le général Lioubavine s'était tenu dans la journée. Je ne devais laisser des postes qu'aux mêmes points où ils se trouvaient la nuit dernière. Mon service étant terminé, j'étais autorisé à rentrer au cantonnement, qui cette nuit est à Sio-gou-sianza.

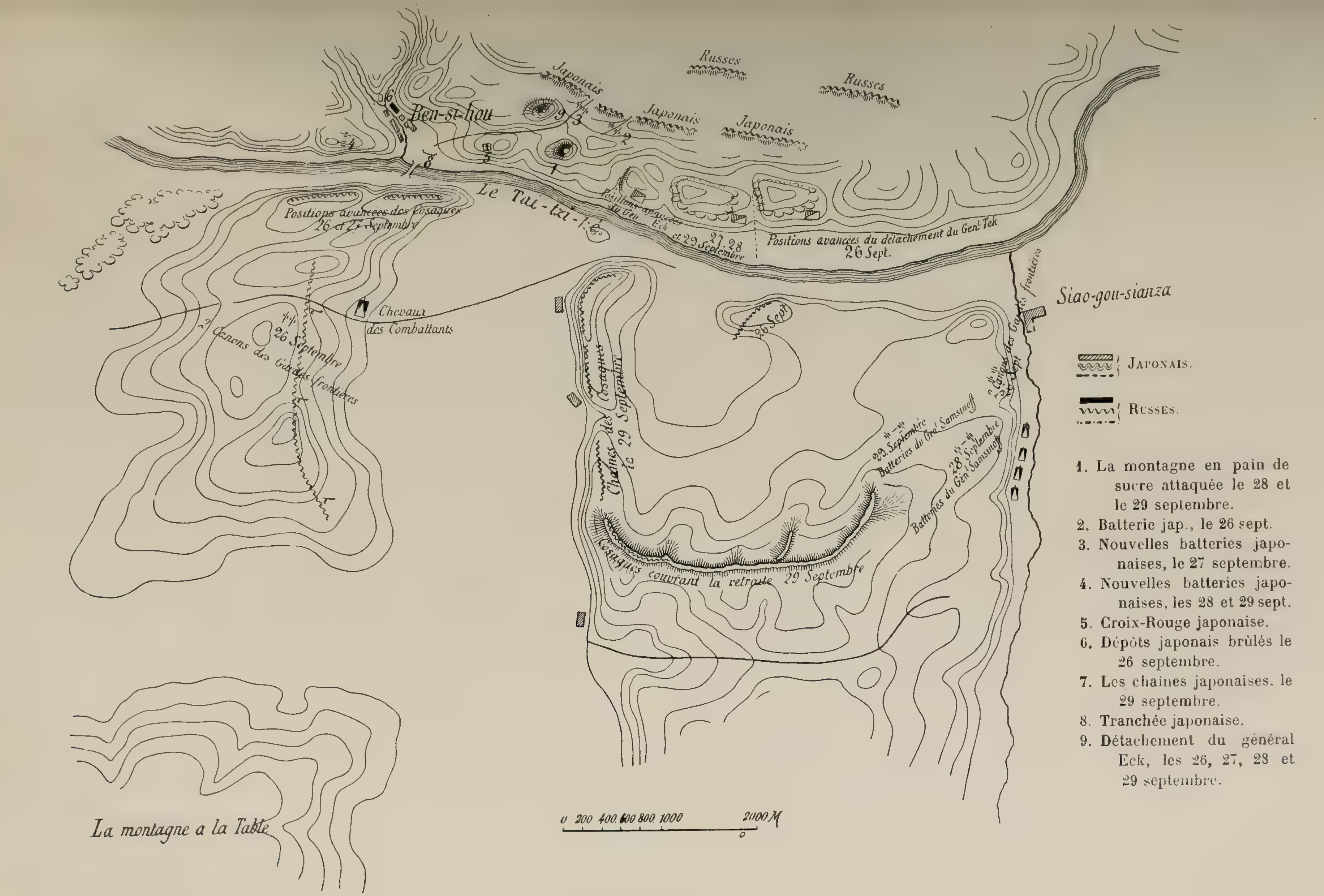
Le trompette Maschouroff m'avait amené mon cheval, et je rentrai au village, où Zabotkine avait occupé une bonne fanza pour nous deux et fait préparer un souper par les cosaques. A jeun toute la journée, j'ai trouvé les mets exquis, et les cannas sur lesquelles je me suis étendu après souper me parurent le comble du confort et du luxe.

A la satisfaction que j'éprouve d'avoir rempli mon devoir, se joint cette joie intense que tous ceux qui rentrent sains et saufs après un combat ont sûrement ressentie. La joie de vivre, ce terme devenu si banal, est bien applicable à ces moments-là.

28 septembre — Dans la montagne, la fusillade n'a pas cessé de toute la nuit. Un hourra lointain se fit entendre deux fois : c'étaient nos soldats qui reprenaient l'attaque des points dont ils n'avaient pu venir à bout en plein jour.



VUE PANORAMIQUE DES POSITIONS DES RUSSES ET DE L'ENNEMI A BEN-SI-HOU



COMBATS DERRIÈRE BEN-SI-HOU

Zabotkine et moi nous arrivâmes en retard à nos positions; et quand nous dûmes, pour les atteindre, traverser l'espace découvert, les Japonais s'acharnèrent contre nous en nous saluant d'un feu roulant.

Je ne suis pas de service, mais je vais quand même sur la falaise pour voir s'il y a du nouveau depuis hier. En face de nous, sur la crête d'une colline en forme de bonnet phrygien, tout contre le fleuve et à quatre



SOUS LE FEU DE L'ENNEMI

cents mètres au plus de notre position, s'élève ce matin un remblai de terre rouge, fraîchement remuée; on y travaille encore, et voici des gueules de canons qui apparaissent au-dessus, braquées dans notre direction. Ce serait le bon moment de tirer sur la batterie qu'on installe, d'autant plus qu'elle est tout près; mais Iolschine, qui me remplace aujourd'hui, ne croit pas pouvoir enfreindre l'ordre du général de ménager les cartouches.

Je suis allé trouver Lioubavine et lui ai rapporté ce que je venais de voir. Le plus important était d'éloigner au plus vite les chevaux des cinq

sotnias rassemblés dans un étroit vallon et qui eussent été à l'abri des regards indiscrets, si les cosaques, selon leur habitude, n'avaient allumé des feux pour préparer leur thé. Le ciel est pur; pas un souffle de vent, et la fumée s'élève en colonne, indiquant exactement l'emplacement de notre bivouac.

Zabotkine fut chargé de conduire les chevaux des sotnias en arrière, dans un vallon, à l'autre bout des collines où nous sommes. Il les fit passer par escouades, en prenant différentes directions, pour présenter moins de prise au feu de l'ennemi.

A peine les chevaux avaient-ils quitté le bivouac que plusieurs chimoses éclatèrent à la place même où ils étaient massés quelques instants plus tôt. Mais les Japonais s'aperçurent bien vite de ce déplacement et fouillèrent de leurs obus tous les plis de ces collines où nous aurions pu chercher un refuge. Les chevaux des cosaques filaient avec un entrain extraordinaire, au lieu de tirer à la bride comme ils le font quand on les conduit à la main.

Nous apprîmes alors que le général Samsonoff avait été envoyé pour nous prêter main-forte. Malheureusement, trop tard, car notre position avancée sur la falaise est déjà aux mains de l'ennemi.

La batterie de Samsonoff, qui s'est arrêtée derrière le village de Siogou-sianza où nous avons couché cette nuit, tire sur les montagnes pour soutenir l'attaque de Rennenkampf et d'Eck. Elle ne voit pas la nouvelle batterie japonaise, à cause d'une rangée de collines intermédiaires qui interceptent la vue de ce côté-là. J'ai remis au général Lioubavine le croquis de cette batterie que j'avais fait en arrivant sur la falaise, ce matin, dans l'espoir de l'utiliser pour diriger le feu de notre artillerie. Le général l'a envoyé immédiatement au chef d'état-major du détachement de Samsonoff; mais je doute que celui-ci veuille s'en servir, à cause de la méfiance de cette élite pour les renseignements des officiers de la ligne, surtout quand ce sont des renseignements exigeant certaines connaissances techniques. J'en ai une preuve en ce moment même : malgré mon rapport d'hier, notre batterie, qui tire de l'autre côté des montagnes, n'a pas rectifié son feu, et ses obus continuent à éclater dans le vide.

Mon cheval a été emmené par mégarde avec les autres, et je me vois obligé de me retirer à pied. Impossible de rester, car les Japonais sont à nos trousses. Je prends un sentier qui me conduira en droite ligne au lieu de rassemblement de nos sotnias.

En quittant le cantonnement, ce matin, il faisait si froid que j'avais mis une vareuse sous mes vêtements; mais, à l'heure où nous avons dû nous retirer, le soleil brûlait et j'étouffais. Je m'arrêtai donc pour retirer ma vareuse et mon manteau. Je me trouvais en ce moment sur la route qui coupe les collines dans une déclivité de terrain. J'enlevai mon sabre, le ceinturon avec le revolver, la jumelle et le sac aux cartes; puis vint le tour du manteau, de la tunique et de la vareuse. Tout à coup, le son du vol d'un projectile se rapproche et une chimose vient s'enfoncer en terre près de moi; elle fait explosion, lançant en l'air une gerbe d'éclats, de terre et de fumée noire et nauséabonde. Je m'attendais à ce que d'autres obus suivissent celui-ci, et j'étais déshabillé, mes vêtements et mes effets épars sur l'herbe! Je me hâtai le plus possible; mais, comme toujours en pareil cas, je le fis très maladroitement, perdant du temps à chercher, à boutonner et à boucler mes affaires. Là-dessus arriva Kobilkine, à cheval; le pauvre homme venait ici s'abriter des chimoses qui semblaient le poursuivre. Quand je lui dis qu'une chimose venait d'éclater en cet endroit, il piqua des deux sans demander son reste. Cela m'égaya tant que je repris mon calme et pus me vêtir tranquillement.

Au moment où j'allais continuer ma route, je vis arriver un cosaque conduisant mon cheval.

Pendant que j'attachais à la selle le manteau et la vareuse, deux autres chimoses tombèrent et éclatèrent près de nous. Nous eûmes beaucoup de peine à maîtriser nos chevaux qui se cabraient de peur et tentaient de fuir.

Nos sotnias ont abandonné la chaîne de collines que nous occupions et que nous défendions depuis avant-hier, et se sont repliées jusqu'à la rangée de hauteurs qui fait suite à celle-ci. Samsonoff est derrière nous, au devant du village de Sio-gou-sianza. Sa batterie est dissimulée dans un champ de gaoliane; elle tire maintenant sur le pont, car il n'y a plus d'espoir de nous en servir nous-mêmes; un de ses obus éclate au-dessus d'une troupe de Japonais qui le traversait; nous voyons tomber beaucoup de monde dans l'eau.

C'est bien dommage que cette batterie ne soit pas arrivée hier, quand nous nous trouvions encore en face de Ben-si-hou. Nous aurions pu bombarder l'arrière des positions japonaises; maintenant, nous ne les voyons plus que de biais.

Les troupes du général Pétéroff, qui combattent depuis trois jours sur

la rive droite du Taï-tzi-hé, ont fait bien peu de progrès dans leur marche, car elles ont la lourde tâche de prendre successivement d'assaut des rochers présentant de sérieuses défenses naturelles. En ce moment, ayant reculé nous-mêmes, nous nous trouvons à la hauteur de ces troupes. De la pointe des collines qui surplombent en falaise le bord du fleuve, nous assistons à l'attaque du pic en forme de pain de sucre.

Nous voyons des hommes quitter l'avant-garde de Péteroff, couchée derrière des rochers formant un parapet naturel, et courir un à un jusqu'au pied du pic où ils sont momentanément abrités des balles pleuvant sur tout l'espace à traverser. Quand ils sont à peu près une soixantaine, ils commencent l'escalade, gravissent la côte très lentement, s'arrêtent derrière des anfractuosités pour reprendre haleine sans s'exposer au tir plongeant des hauteurs voisines.

Il me semble étrange qu'on n'ait pas envoyé, de la réserve, des détachements pouvant soutenir l'attaque et occuper le pic, quand il serait pris par cette poignée d'hommes.

Les Japonais, massés sur l'autre versant du pic qu'ils ont à défendre, sont prévenus de ce qui se passe, et leurs réserves se portent en grand nombre sur le sommet. Blottis derrière la corniche, ils attendent l'assaillant sans tirer.

A mesure que nos volontaires se rapprochent, l'intérêt devient palpitant. Nous oublions l'ennemi qui tiraille sur nous des hauteurs qu'il vient de nous enlever.

Le drame qui se déroule devant nous touche à sa fin. Voici une vingtaine des plus lestes et des plus intrépides qui s'élancent, en criant hourra, sur la pointe du pic; mais, alors, un mur humain se lève devant eux, un feu de salve retentit, et presque tous nos vaillants soldats tombent foudroyés. Les survivants dégringolent la montagne, entraînant leurs camarades qui montaient encore; mais bien petit est le nombre de ceux qui reviennent de cette expédition. Nos braves tombèrent les uns après les autres sous le feu implacable des Japonais qui, debout et triomphants, se tiennent maintenant sur la crête.

Tout le versant est de la montagne est jonché de cadavres; des blessés se traînent vers un abri ou tâchent de descendre; mais, atteints de nouveau, ils se raidissent ou se renversent en des poses crispées.

Je me demande pourquoi on n'a pas essayé de tourner ce pic au lieu de l'attaquer de front.

Mon cosaque André m'apporte un poulet cuit et du thé tout préparé dans une petite marmite. Il ne se décide pas à monter et me fait signe de descendre, estimant « qu'il fait trop chaud » là-haut. Ce qui veut dire, en langage cosaque, que l'endroit est dangereux. Comme tout est relatif, André, qui n'est cependant pas un lâche, éprouve un malaise à l'idée de se trouver dans un milieu où nous autres nous passons toute la journée, — affaire d'habitude, — et, ici même, me raconte en riant comment Pépino, resté à Oui-ian-nin avec les convois, est venu ce matin à Sio-gou-sianza pour me préparer à souper; mais, entendant siffler des balles et les voyant frapper les murs de notre fanza, il a été pris d'une telle peur qu'il a sauté en selle et a filé. Il abominait, disait-il, le vol des balles, et, étant sujet italien, il ne voulait pas être tué pour des Russes. Les cosaques se moquèrent de lui et voulurent le retenir de force, mais il leur échappa et partit au galop.

Pépino a montré maintes fois du sang-froid sous le feu de l'ennemi; mais les conditions d'existence auxquelles nous sommes habitués depuis quatre jours de combats, presque ininterrompus, lui ont paru insupportables. Cependant, à Oui-ian-nin, où il est allé se réfugier, les obus viennent aussi éclater de temps en temps.

J'avais perdu mon kodak avant-hier, sans savoir au juste en quel endroit; je l'ai beaucoup regretté. Car, pendant ces journées de combat, j'eus l'occasion de photographier des incidents qui ne se reproduiront peut-être jamais dans les mêmes conditions. Je suis enchanté d'apprendre par André que le kodak a été retrouvé et remis à Hrouleff.

En rentrant ce soir dans notre fanza, j'ai compris pourquoi Pépino avait été pris de panique. Cette habitation, située sur la limite extérieure du village, se trouve sur la ligne de prolongation du tir des Japonais contre nos positions de l'autre rive. Leurs balles y pleuvent comme s'ils l'avaient choisie pour cible.

La deuxième attaque du pic en pain de sucre commença dès onze heures du soir; la fusillade dura toute la nuit et bien peu parmi nous purent dormir.

29 septembre. — Il faisait encore nuit quand Zabotkine et moi nous rendîmes à pied aux positions gardées depuis hier. Nous avons passé devant la batterie de Samsonoff, qui a changé de place : aujourd'hui, elle est à mi-côte en arrière des collines. Ses canons sont protégés par un ouvrage de défense.

Les hauteurs, occupées après l'abandon de nos premières positions et que nous conservons encore maintenant, s'amorcent d'un côté au massif des rochers qui se relie en arrière à la position de Samsonoff et se termine au bord du Taï-tzi-hé par une falaise. La crête de ces hauteurs est étroite et forme un parapet naturel derrière lequel sont couchés les cosaques avec leurs fusils braqués sur les collines prises par l'ennemi. A l'aube, quatre sotnias de cosaques de Sibérie, de la division de Samsonoff, sont venues nous renforcer. Elles sont commandées par le colonel Plaoutine, ancien hussard de la garde.

Nous leur avons fait place sur notre droite et nous allons nous aligner vers la gauche, où l'on peut s'attendre à un mouvement tournant des Japonais.

Les Sibériens ont un autre type que nos Transbaïkaliens : ils sont plus trapus, ont les traits plus grossiers, la chevelure et la barbe d'un brun fauve et l'air rébarbatif. Cette divergence de types est très curieuse, les uns et les autres étant de même origine.

Depuis l'aube, sur les montagnes de la rive droite du Taï-tzi-hé, la bataille est engagée avec acharnement. Nos troupes semblent avoir un peu avancé, mais le pic en pain de sucre est toujours aux Japonais.

La batterie de Samsonoff soutient de son feu l'attaque de l'infanterie de Pétéroff. Mais voici que la nouvelle batterie japonaise commence à la bombarder; ses projectiles passent par-dessus nos têtes et vont éclater dans un vallon qui nous sépare de notre artillerie ; d'autres obus tombent au delà. Aussitôt, le tir des Japonais est rectifié et six obus éclatent simultanément au-dessus de notre batterie. La fumée noire des chimoses et la poussière qu'elles soulèvent nous empêchent de rien distinguer; seulement, quand la fumée est dissipée, nous constatons avec joie que les canons et les hommes paraissent ne pas avoir souffert.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la nouvelle batterie japonaise est séparée de la nôtre par deux rangs de hauteurs qui interceptent la vue. Comment se fait-il alors que les Japonais puissent rectifier leur feu au moment même du tir? Quand nous sommes passés ce matin devant notre batterie, nous y avons remarqué des Chinois porteurs d'eau : on en avait besoin pour arroser le sol au recul des canons, car, sur un terrain sec, le recul soulève de la poussière qui pourrait dénoncer la présence de la batterie. Ne seraient-ce pas ces mêmes Chinois qui dirigent maintenant le tir des Japonais?

La ligne de feu des ennemis tirant de nos anciennes positions s'étend de plus en plus et augmente d'intensité. Des renforts leur arrivent de Ben-si-hou où le nombre de troupes a beaucoup augmenté depuis hier, et aussi du sud, c'est-à-dire de Fanza-poutza ou de Sikhéian.

Nous voyons bientôt arriver de cette direction deux escadrons de cavalerie, chevaux de haute taille et robes de couleurs sombres; ils sont suivis de deux bataillons d'infanterie. Ces troupes prennent position à droite de leurs chaînes de tirailleurs, en face de notre flanc gauche.

Notre aile droite, s'appuyant sur le fleuve, n'a pas à craindre de mouvement tournant; mais, derrière le haut massif qui est à gauche, sont des routes qui vont de la Montagne à la Table (ainsi nommée à cause de sa forme en pyramide tronquée) jusqu'à Sio-gou-sianza. Si ce massif était occupé par les Japonais, ce serait funeste pour nos armes, car ils pourraient alors diriger leur feu plongeant en arrière de nos positions. Je dis au général Lioubavine combien il serait important d'être maître de ce massif. Il en convient et me charge du commandement de l'aile gauche des combattants, avec autorisation de porter mes chaînes vers la gauche menacée d'un mouvement tournant et d'occuper la crête du massif. Plaoutine commandera l'aile droite, ayant sous ses ordres les cosaques de Sibérie.

J'envoie Djiandiéri avec la 6e sotnia sur le sommet. Aussitôt qu'il y est parvenu, il ouvre un feu rapide sur la gauche, c'est-à-dire sur des troupes que nous ne voyons pas d'ici, ce qui donne raison à mes prévisions. Il me reste la 5e sotnia de Keller et le commando de tirailleurs du régiment de Stretensk. Toujours pour ménager les cartouches, nous ne tirons que sur des buts bien visibles et à bonne distance.

La batterie de Samsonoff s'est retirée depuis longtemps derrière Sio-gou-sianza, car sa position sur les hauteurs n'était pas tenable. Ayant éloigné sa rivale, la batterie japonaise dirige à présent son feu sur nous. Ses chimoses explosent sur l'arête même où nous sommes alignés en longues chaînes; on voit bien que les distances avaient été mesurées à l'avance. Une grêle de balles pleut des hauteurs qui nous font face. L'étroite corniche que nous défendons devient une véritable fournaise. Le nombre des morts et des blessés s'accroît sans cesse.

Voyant une colonne se détacher des hauteurs et se diriger vers la Montagne à la Table dans le but évident de tourner notre flanc gauche, je

donne l'ordre à Keller de monter aussi le massif et de placer sa sotnia à gauche de celle de Djiandiéri.

Vers midi, le général Lioubavine juge que nous ne pouvons plus nous maintenir dans cette position et donne l'ordre de se retirer par échelons jusqu'au point occupé par Samsonoff.

Après avoir donné mes instructions au commandant des tirailleurs qui restera sur les hauteurs jusqu'à l'attaque frontale des Japonais, je rejoins mes sotnias sur le massif d'où nous couvrirons la retraite du détachement et tâcherons d'arrêter le mouvement tournant.

En ce moment, l'acharnement des combattants arrive à son apogée. Le crépitement de la fusillade et le fracas du canon se confondent en un seul roulement continu, semblable à un tonnerre lointain. Nos chaînes gravissent encore une fois la montagne en pain de sucre; mais, aujourd'hui, deux bataillons sont rassemblés à son pied, et trois ou quatre compagnies placées à mi-côte soutiennent ceux qui escaladent le sommet.

A mesure que je monte la côte très raide du massif, le tableau de la bataille se développe dans toute sa cruelle splendeur. Au-dessus de moi, c'est le combat entre les cosaques et les Japonais qui leur font face; au loin, la lutte des troupes des généraux Pétéroff, Rennenkampf, et, tout au fond, Ivanoff contre l'ennemi fourmillant sur les crêtes des montagnes et ayant ses réserves massées au-dessous.

Le nombre des forces ennemies s'est doublé depuis hier; des milliers de vies vont être sacrifiées pour en venir à bout.

C'est la partie décisive qui se joue là-bas, et, si nous la gagnons, ceux qui nous font reculer maintenant seront obligés de battre en retraite.

Je suis forcé de me détourner momentanément de ce spectacle si poignant, car je viens de m'écorcher le bras en tombant, et le sang coule à flots. Un infirmier de la 5e sotnia, qui a vu mon accident, me fait un pansement. J'escalade maintenant les rochers avec plus de prudence, m'arrêtant de temps en temps pour reprendre haleine et jeter un coup d'œil sur les combattants.

Il était trois heures quand j'arrivai au sommet. Je vis, hélas! que tout espoir de vaincre était perdu : les soldats de Pétéroff, arrivés au haut du pic, avaient été culbutés par les Japonais dressés devant eux en masse compacte; l'ennemi était à dix contre un et avait l'avantage de rester de pied ferme sur un point dominant, tandis que nos malheureux soldats y arrivaient haletants et débandés. Les réserves, prises en écharpe par les



DERNIÈRES SALVES

feux convergents des cimes environnantes, ont dû se retirer. La partie est définitivement perdue!

Les Japonais qui nous font face, et qui ont pu voir aussi que nous sommes vaincus là-bas, balayent maintenant de leurs obus et de leur fusillade les positions que nos derniers échelons abandonnent.

Sur le massif, la 6e sotnia de Djiandiéri tire des feux de salve sur l'ennemi qui s'avance, tandis que la sotnia de Keller répond au feu des Japonais tirant de la Montagne à la Table.

Quand les hauteurs au-dessous de nous furent occupées par l'ennemi et toutes nos troupes retirées sur le plateau occupé par le détachement de Samsonoff, nous nous mîmes en retraite par un sentier longeant l'arête étroite du massif où ne peut passer qu'un homme à la fois.

L'ennemi nous fusillait sur les deux faces du massif, et, quand le passage où nous cheminions s'élargissait suffisamment pour permettre d'y réunir quelques hommes, nous répondions au feu, à droite et à gauche. Arrivée au bout du massif, où la crête s'élargit en une plate-forme transversale, toute la 6e sotnia put être alignée avant de descendre, et nous tirâmes nos dernières salves plongeantes sur les Japonais qui se massaient pour attaquer les hauteurs suivantes.

Nos chevaux nous attendaient au bas de la montagne. Je voulus conduire mes sotnias sur le plateau où se trouvaient les troupes de Samsonoff et de Lioubavine, mais ce plateau était abandonné. Le général Lioubavine, que je suis allé trouver, me donne l'ordre d'occuper en arrière les hauteurs boisées où notre détachement est déjà rassemblé.

Ici non plus nous n'avons pu nous maintenir à cause de la violence du feu de l'infanterie et de l'artillerie japonaises, et nous nous sommes retirés dans un village, à trois kilomètres en arrière.

Aujourd'hui, les Japonais ont suivi la même tactique que nous, lors de nos attaques réitérées contre la série des hauteurs défendant les approches de Ben-si-hou, le 26 septembre. Seulement, ils ont eu l'avantage d'une grande supériorité numérique et une artillerie qui ne ménageait pas ses projectiles.

Nos troupes, qui combattent sur la rive droite du Taï-tzi-hé, se retirent lentement, profitant des défenses naturelles pour retenir ou repousser l'ennemi, reprenant l'offensive chaque fois que c'est possible.

L'action de l'aile gauche de notre armée n'a malheureusement pas réussi, mais au moins a-t-elle attiré et neutralisé pendant plusieurs jours

des forces importantes de l'armée japonaise, ce qui a dû alléger l'effort de notre centre.

A qui la faute de cet insuccès? Les uns blâment Rennenkampf d'avoir refusé à Samsonoff le renfort du bataillon qu'il réclamait. (Cela ressemble bien peu à notre général.) D'autres estiment que la cause de notre défaite est la mise en sous-ordre de Rennenkampf; Ivanoff, devenu son chef hiérarchique, l'ayant privé de toute liberté d'action. On dit que Stackelberg, le commandant du 1er corps d'armée sibérien, est venu se briser contre des positions japonaises inexpugnables, au lieu de les tourner, parce qu'il manquait de bonnes cartes et n'avait pas fait reconnaître le pays avant d'attaquer. Tout le monde s'accorde à dire que la faute de cet échec retombe sur nos généraux et surtout leurs états-majors, dont les erreurs ont fait sacrifier en vain des milliers d'existences.

Mon bras blessé me fait très mal; j'ai la fièvre et suis abattu par les fatigues de la journée, le sang perdu et surtout le chagrin de nos revers. Il y a trois jours, nous étions pleins d'espoir, toutes nos actions se couronnaient de succès, et voilà où nous en sommes aujourd'hui.

Zabotkine m'a remplacé au commandement des sotnias et j'ai obtenu du commandant du régiment l'autorisation de me rendre à Oui-ian-nin pour y prendre un peu de repos et tâcher de me remettre jusqu'à demain.

Oui-ian-nin est à trois kilomètres; j'y vais aussitôt. Notre train régimentaire se retirait sur San-tsia-tzé. J'ai retenu Pépino et mon cosaque avec les chevaux et les mulets de bât. Toutes les fanzas du village sont occupées par les ambulances et je dois coucher dans le camp abandonné des convois, dans une hutte de gaoliane que les soldats du train viennent de quitter.

On se bat sur les montagnes au-dessus d'Oui-ian-nin et les obus japonais éclatent dans les villages. On se hâte d'évacuer les blessés: tous les trains et les convois de l'intendance ont été réquisitionnés pour les transporter en partie vers le nord, en partie à San-tsia-tzé.

Un cosaque de notre détachement nous dit que le général Lioubavine et sa troupe se retirent sur San-tsia-tzé en se maintenant sur la rive gauche du Taï-tzi-hé et sans perdre contact avec l'ennemi.

30 septembre. — Vers une heure du matin, mon cosaque me réveille et m'informe qu'il n'y a plus personne à Oui-ian-nin; que le dernier échelon

d'infanterie est en route pour San-tsia-tzé et que les soldats conseillent de nous retirer au plus vite, car les Japonais ne tarderont pas à arriver par ici.

La fusillade, en effet, s'était rapprochée et les obus de l'ennemi tombaient maintenant au delà de notre campement. Il fallait partir.

Nous avons pris la route de San-tsia-tzé, le long de la rive droite du Taï-tzi-hé; elle est plus courte que celle de la montagne, mais il faudra traverser deux fois le fleuve et contourner le massif de rochers près de San-tsia-tzé.

Une forte pluie a défoncé le chemin ; nous pataugeons.

Au village de Lian-da-touï, j'ai rencontré Voïnoff, chef du train de l'intendance de division. Il me proposa d'attendre le jour dans sa fanza et de faire route avec lui jusqu'à San-tsia-tzé. Il est ici avec quelques cosaques montés; ses fourgons lui ont été enlevés pour le transport des blessés, après avoir été vidés de trois mille cinq cents kilos de biscuits contenus dans des sacs empilés sur le bord de la route.

Un régiment de cosaques de Sibérie traversant en ce moment le village, j'ai proposé à Voïnoff de leur distribuer ces biscuits. Il le voulait bien, mais seulement à la condition que le régiment donnât un reçu en règle pour le contrôle. Comme les cosaques ne pouvaient s'arrêter afin de lui délivrer ce document, j'ai promis à Voïnoff de le lui signer moi-même et j'ai permis aux cosaques d'emporter les biscuits. En un clin d'œil, il ne resta plus rien de ce gros tas; mais Voïnoff était soucieux, parce que les choses ne s'étaient pas passées selon les règlements de l'intendance : il eût préféré que les biscuits fussent détruits en présence d'un personnage officiel, qui le lui eût certifié sur papier timbré!

Il fallait hâter notre départ, car, si Lioubavine s'était déjà retiré au delà du gué de San-tsia-tzé, nous risquions de tomber entre les mains des Japonais.

La pluie alternait avec la grêle; à chaque instant, l'air était ébranlé par les coups de foudre. Ce bruit cependant paraît un jeu d'enfant comparé aux salves d'artillerie et à l'explosion des obus.

Nous avons traversé le Taï-tzi-hé sans incidents; mais, deux heures après notre passage, une patrouille de cosaques y a été massacrée par les Japonais.

J'ai rencontré Zabotkine à San-tsia-tzé; il m'a dit que notre régiment est à peu de distance d'ici, dans la vallée que nous avons remontée pen-

dant notre retraite du 18 au 19 août. Nous nous y sommes rendus et avons occupé une fanza dans le village de Sia-tsia-hedsi.

La brigade de Pétéroff se retire en combattant par la route de la montagne; Lioubavine, avec le régiment d'Argoun, est encore sur la rive gauche du Taï-tzi-hé; mais il ne tardera pas à passer sur la rive droite, car l'ennemi le serre de près. Nous venons d'apprendre que le colonel Rossiisky a été grièvement blessé, pendant les combats de Ben-si-hou, dans le détachement du général Rennenkampf.

Le colonel Pankoff, commandant du 8e régiment des cosaques de Sibérie, est venu prendre le thé dans la fanza que Zabotkine partage avec moi. Il est informé par ses éclaireurs que les Japonais occupent les hauteurs en face de la vallée où nous sommes, et qu'ils y érigent des batteries. Il croit que nous serons bombardés dans la nuit ou au point du jour, et nous conseille de suivre son exemple et d'aller coucher dans un village un peu plus éloigné et à l'abri des obus. Il ne saurait être question de cet exode puisque notre régiment reste ici.

1er octobre. — Nos cosaques effarés nous réveillent en criant que nous sommes seuls dans le village, que le régiment est parti brusquement dans la nuit pour Bei-lin-poutza, et qu'ils l'apprennent à l'instant par des éclaireurs des cosaques de Sibérie, retirés aussi mais dans une autre direction. Nos cosaques ont dû avoir un sommeil aussi profond que le nôtre pour n'avoir rien entendu. Ce n'est pas la première fois que pareille chose nous arrive.

Nous nous sommes habillés en un tour de main et avons pris la route qui passe devant Mitzy. En arrivant au bord du Taï-tzi-hé, nous avons été accueillis par une vive fusillade partie des hauteurs de la rive gauche, décharge immédiatement suivie par les crécelles des mitrailleuses. Nous sommes revenus en arrière aussi vite que nous le permettaient nos bêtes de somme et avons remonté la vallée jusqu'au point d'intersection d'une route conduisant à Bei-lin-poutza par la montagne.

A huit kilomètres au nord du village où nous avions couché la nuit dernière, nous avons trouvé le détachement du général Samsonoff mettant en état de défense les hauteurs barrant la vallée. Nous avons appris que le général Rennenkampf venait de partir avec une petite escorte dans la direction de Gaolintzé pour rejoindre Lioubavine. Nous l'avons rattrapé; il nous fit bon accueil et s'intéressa beaucoup à nos récits sur les

combats en arrière de Ben-si-hou. Je suis sûr qu'il doit regretter immensément de n'y avoir pas pris part lui-même avec un fort détachement. Qui sait? cela eût peut-être donné une tout autre tournure aux actions de notre armée, et, au lieu d'avoir à déplorer des pertes énormes et inutiles, nous eussions refoulé l'ennemi et délivré Port-Arthur. — Ces réflexions sont désolantes; mieux vaut ne pas penser à ce qui aurait pu être.

Les montagnes que nous avons traversées sont hautes, très boisées et coupées de cours d'eau.

Nous sommes arrivés à Gaolintzé à une heure de l'après-midi. Le général ne comptait pas avoir son convoi et ses vivres avant le soir, et se disposait philosophiquement à jeûner. Mais, comme Pépino était arrivé en même temps que nous avec les mulets chargés, Zabotkine et moi nous avons invité le général et sa suite à partager notre repas, qui fut abondant et très bon.

Notre régiment est à Gaolintzé et le régiment d'Argoun défend les approches du col qui nous sépare de Bei-lin-poutza occupé par les Japonais.

2 octobre. — Nous allons nous retirer sur Tzin-hé-tchen. Me sentant tout à fait malade et sachant que je manquerais de soins au régiment, j'ai demandé à Troukhine l'autorisation de suivre le général Rennenkampf à Oubaniou-poutza, où je trouverais l'ambulance de la Croix-Rouge qui possède d'excellents médecins et les médicaments nécessaires pour un traitement sérieux.

Zabotkine va aussi à Oubaniou-poutza pour y prendre un convoi avec des cadeaux de l'impératrice Alexandra aux officiers et aux cosaques de notre détachement.

A Oubaniou-poutza, nous nous sommes logés dans une bonne fanza. J'ai commencé par avaler une forte dose de quinine et me suis couché sur des cannas chauffées en empilant sur moi tous les vêtements que je possède.

3 octobre. — Nous recevons de bien tristes nouvelles sur les combats du Scha-hé. On dit que nos pertes sont de plus de vingt-cinq mille hommes.

4 octobre. — Zabotkine aussi est malade; il a une forte fièvre et le médecin de la Croix-Rouge nous conseille à tous deux d'aller à Moukden

passer quelques semaines. Nous n'y consentons pas, espérant être en état de reprendre le service actif; car on a reçu ce matin à l'état-major de la division un ordre du jour du général Kouropatkine disant que le devoir de l'armée de Mandchourie est de lutter avec la plus grande énergie, afin d'attirer sur elle toutes les forces ennemies et d'alléger ainsi le sort des défenseurs de Port-Arthur.

Les nuits sont très froides; le soleil ne réchauffe un peu la température qu'entre onze heures et deux.

10 octobre. — Le général Rennenkampf est parti ce matin pour Gaolintzé, tandis que Zabotkine et moi allons rejoindre notre régiment à Tzin-hé-tchen, en prenant la route de Daline.

A San-loun-niou se trouve le détachement de Péteroff, dont deux compagnies défendent le col de Tan-haou-lin au sud, et deux autres le col de Daline à l'est.

Le village de Tzin-hé-tchen est abandonné par nos troupes qui se sont portées à deux kilomètres en avant, au village de San-dia-si, où est aussi le régiment de réserve de Bougoulminsk, commandé par le colonel Zaraco-Zarakovsky.

Depuis le col de Daline jusqu'à San-dia-si, sur un parcours de vingt-cinq kilomètres, nous n'avons pas rencontré un seul soldat, mais, en revanche, nous avons eu la chance de n'y pas rencontrer non plus les Khounkouzes qui pullulent, paraît-il, dans ce pays montagneux.

Enfin, nous arrivons à San-dia-si assez tard dans la nuit. Des soldats de l'infanterie nous disent que notre régiment est à l'avant-garde, à trois kilomètres plus loin, au village de Fou-dia-lou-sa.

Nous décidons de passer la nuit ici, d'autant plus que, grâce au flair de mon cosaque André, nous pouvons nous installer dans une petite fanza, blottie au pied de la montagne, et qui a échappé, par miracle, aux ravages des soldats.

11 octobre. — Sitôt arrivés à Fou-dia-lou-sa, nous allons nous présenter au commandant du régiment. Il nous dit, non sans malice : « En voilà une visite inattendue! »

Nous avons trouvé une très belle fanza pour nous deux, Zabotkine et moi.

On vient de recevoir la nouvelle que le colonel Pankoff, commandant

du 8e régiment de cosaques de Sibérie, a été tué d'une balle tirée de la rive gauche du Taï-tzi-hé, au moment où il visitait ses avant-postes. Je regrette beaucoup ce brave et aimable homme qui m'a tant plu quand j'ai fait sa connaissance après notre retraite de Ben-si-hou.

Notre régiment s'est emparé, il y a quelques jours, de Fou-dia-lou-sa, qui était défendu par des Khounhouzes. Ces brigands se sont enfuis dans la montagne après leur défaite.

Je soupçonne que mon propriétaire, un robuste gaillard, et ses quatre fils, aussi de bien beaux gars, sont des Khounhouzes qui, pour le moment, et bon gré mal gré, ont échangé leurs armes contre les outils de paisibles laboureurs. Ils ont l'air d'appartenir à une classe élevée et traitent mes cosaques avec hauteur. En revanche, Pépino est très apprécié par les « madames »; il les régale de friandises et leur chante tout son répertoire de chansons napolitaines. Quand Pépino est invité dans leur fanza, ce qui arrive souvent, il y règne une grande animation; on entend des chansons et des rires sans fin.

Fou-dia-lou-sa est située au milieu d'une large vallée entre deux rangées de collines terminées à droite et à gauche par des massifs de rochers dont les parois verticales descendent sur le Taï-tzi-hé. Celui de gauche (sud-est) est relié à la région montagneuse qui s'étend jusqu'au Yalou; son sommet domine tout le pays environnant. Le massif de droite est beaucoup moins élevé; il a la forme d'un cube dont trois côtés sont à pic et le quatrième se réunit aux collines qui couvrent l'espace entre le Taï-tzi-hé, notre vallée jusqu'aux positions de Tzin-hé-tchen, et la vallée qui va de Tzin-hé-tchen à Gaolintzé et plus loin dans la direction de Siao-sir.

L'avant-garde de notre régiment occupe un petit village à douze cents mètres à l'ouest de Fou-dia-lou-sa, entre les deux massifs de rochers. Des postes d'infanterie ont été placés en plusieurs endroits sur les hauteurs; un sous-officier et douze hommes occupent le massif de droite formant promontoire, mais il n'y a personne sur le sommet du massif de gauche parce qu'on a jugé que ce point est trop éloigné des grand'gardes. C'est une lacune grave, car les Japonais peuvent y parvenir par le versant opposé sans être aperçus.

Une longue ligne de postes ennemis se voit sur les hauteurs de la rive gauche; de plus, la fumée de leurs bivouacs s'élève au-dessus de quelques-uns des vallons, derrière les montagnes, sur notre droite et notre gauche.

De petits détachements commandés par des officiers sont journellement envoyés en reconnaissance; leur rôle se borne à constater la présence des avant-postes ennemis; ne dépassant pas les mailles du réseau qui protège les troupes de l'adversaire, ils ne peuvent donner de renseignements utiles.

L'autre jour, le lieutenant Ivanoff, parti en reconnaissance avec le sous-lieutenant Krilevsky (qui venait de nous arriver de l'École militaire d'Orenbourg) et six cosaques, furent cernés par les Japonais; ils ne purent se sauver qu'en abandonnant leurs chevaux et en escaladant les rochers d'où ils regagnèrent le cantonnement. Leurs chevaux revinrent à Fou-dia-lou-sa malgré le feu très vif dont les accueillirent nos avant-postes qui, les voyant arriver au grand galop dans le crépuscule sans répondre au qui-vive de nos sentinelles, les ont pris pour de la cavalerie ennemie.

Zabotkine, ne se remettant pas, est parti pour Moukden.

L'état-major de l'armée de Mandchourie a informé le général Rennenkampf que tous les officiers de son détachement ayant pris part aux combats autour de Ben-si-hou devaient être présentés pour des récompenses. Le commandant et l'aide de camp du régiment sont très occupés à remplir les feuilles de présentation pour les grades et les décorations à recevoir. Comme toujours, je suis le seul qui soit omis dans ces listes parce que j'ai eu le tort de me distinguer dans les guerres précédentes. Dieu me garde d'aspirer à ces distinctions, mais je ne puis me défendre de trouver une certaine injustice à ne jamais recevoir aucun encouragement. Ne serait-il pas préférable de nommer à l'ordre du jour d'une division, d'un corps d'armée ou du commandant en chef, ceux-là seuls qui se sont distingués? Ne serait-ce pas plus équitable que cette abondante distribution où tous, qu'ils l'aient mérité ou non, reçoivent des croix avec les glaives? Oui, tous, même ceux qui n'ont jamais entendu siffler une balle, tels que les chefs d'étapes, les commandants de stations du chemin de fer et des trains sanitaires, les médecins et les vétérinaires, sans parler de l'état-major et surtout des officiers de l'entourage du commandant en chef, couverts de décorations sans jamais s'être exposés comme les officiers qui servent au front. Ces messieurs s'imaginent être des héros quand par hasard ils se sont trouvés au feu pendant quelques instants en portant un ordre à l'un des généraux qui eux-mêmes ne sont jamais en première ligne. Un truc se pratique pour les aides de camp et ceux qui sont à la suite des hauts personnages : au lieu de leur distribuer eux-mêmes des

décorations, ces dignitaires les envoient en mission, pendant un engagement, auprès d'un général quelconque. L'étiquette oblige ces généraux à présenter immédiatement ces envoyés à la décoration en louant leur vaillance. On en rit après, mais on est bien vu des chefs qui vous savent gré de cette politesse.

19 octobre. — A midi, une vive fusillade a éclaté aux grand'gardes des cosaques sur le Taï-tzi-hé. Les cosaques ont dû se replier et l'ennemi s'est emparé du village.

Aussitôt, une compagnie du régiment de Bougoulminsk et notre 6e sotnia s'avancèrent sur la gauche, s'abritant derrière le haut massif, tandis que la 4e sotnia, dispersée en lava, prenait la droite. Après une courte escarmouche, les Japonais se retirèrent et le village fut repris par nos troupes.

20 octobre. — De nouveau, à midi, la fusillade recommence; mais, cette fois-ci, elle part des hauteurs à notre droite. Les Japonais ne veulent décidément pas me laisser déjeuner tranquillement : je vais être obligé de changer les heures de mes repas!

21 octobre. — Des coups de fusil ont été échangés entre nos postes avancés et ceux de l'ennemi dans le courant de la journée et de la nuit. Quand on est réveillé par des coups de feu, on attend ce qui va suivre : si la fusillade augmente d'intensité, il faut se lever et se préparer au combat; si le tir est espacé, on ne s'en inquiète pas et l'on se rendort.

22 octobre. — Le général Rennenkampf donne l'ordre de pousser des reconnaissances dans les directions de Siao-sir, de Tzan-tchan et de Dapin-douschan; il veut, en outre, avoir un plan détaillé du pays environnant. Je me charge de cette dernière besogne et je pars avec une petite escorte pour le grand massif du sommet duquel je compte obtenir une impression générale du pays. Plus tard, je vérifierai les distances.

Nous n'avons pu faire beaucoup de chemin à cheval; il a fallu continuer l'ascension à pied, la côte étant très raide et très glissante, surtout aux endroits recouverts d'herbe sèche. Nous avons mis une heure et demie pour arriver au sommet. Des coups de feu partaient de derrière la

crête que nous longions : c'étaient nos patrouilles qui, ayant rencontré un détachement ennemi, l'avaient repoussé.

La vue du sommet est superbe : du fond de la vallée, le fleuve, en ses courbes sinueuses, se détache en noir sur le sable blanc. De tous côtés, les montagnes se succèdent à perte de vue en une gamme de tons dégradés de violets et de bleus.

Là-bas, à droite, se découvre un bout de la vallée de Siao-sir s'embranchant dans celle du Taï-tzi-hé. Devant nous sont les hauteurs où s'alignent les postes de l'ennemi. Plus à gauche, le promontoire de Soui-doun, théâtre des exploits des Khounhouzes pendant l'été dernier; maintenant, c'est le bivouac d'un détachement japonais avancé. Encore plus à



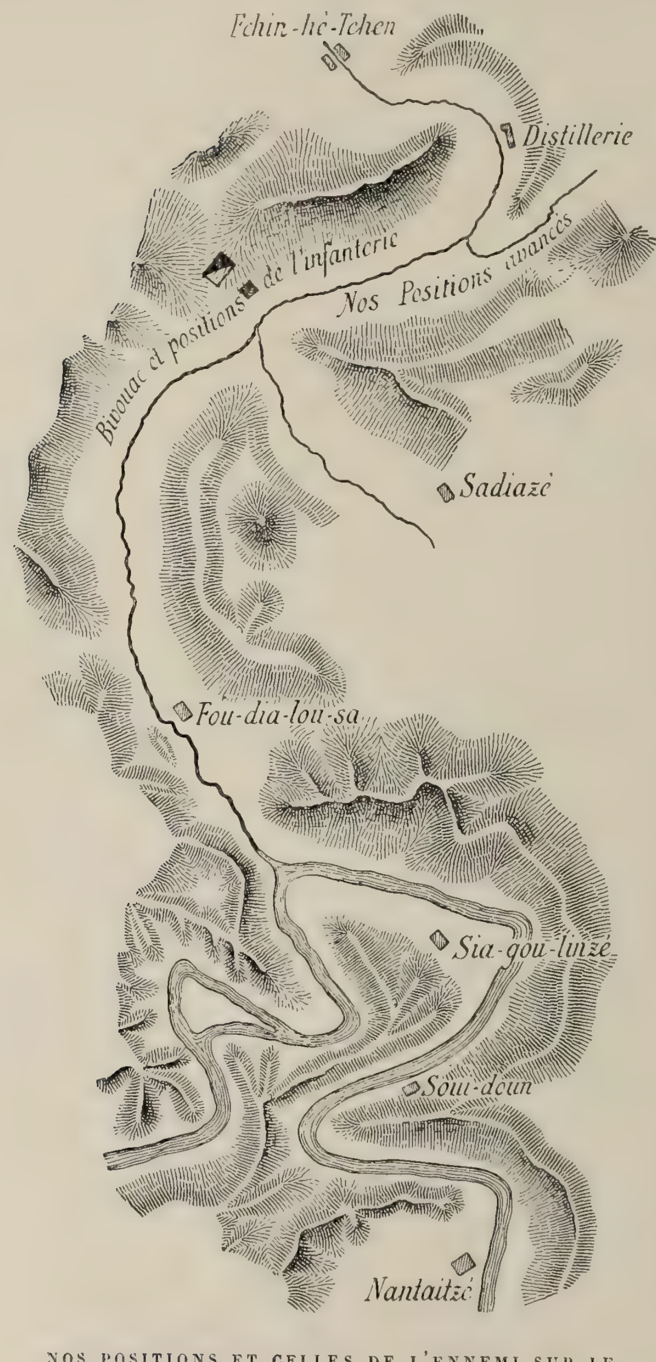
VUE A VOL D'OISEAU DES POSITIONS SUR LE TAÏ-TZI-HÉ

gauche, au delà de Soui-doun, est le fort de Manza-tchenza, où nous avons fait halte le 24 juillet, avant notre marche de nuit sur Tzan-tchan.

Que de souvenirs évoque la vue de ce fleuve près duquel nous avons passé la belle saison et que nous avons traversé si souvent pour aller à la rencontre de l'ennemi!

Cette fois, nos détachements d'infanterie, partis en reconnaissance, s'avancent par la montagne, et les vedettes nippones se sont repliées aussitôt qu'elles ont vu que nous les dominions. J'ai observé bien des fois qu'il nous suffisait d'occuper un point culminant pour déterminer les Japonais à se retirer. J'en ai parlé à mes chefs, mais cela n'a pas paru les intéresser; et, cependant, combien de revers eussent été évités si nous avions usé de ce moyen si simple d'en imposer à l'ennemi! En guerre, rien ne doit être négligé de ce qui peut donner l'avantage sur l'adversaire.

Je me sentais malade en quittant la fanza et me voici tout à fait remis par l'air vivifiant de la montagne.



NOS POSITIONS ET CELLES DE L'ENNEMI SUR LE TAÏ-TZI-HÉ EN OCTOBRE 1904

24 octobre. — La neige est tombée abondamment pendant la nuit, et, ce matin, un gai soleil éclaire un paysage hivernal d'un grand charme.

Le commandant de la compagnie d'infanterie cantonnée dans notre village a été légèrement blessé, ce matin, pendant une reconnaissance.

Il était dix heures du soir et je dormais déjà quand Pépino vint me réveiller. Plus personne dans le village; notre régiment et l'infanterie l'ont quitté. Ma fanza se trouvant au fond d'une cour dont la porte se ferme lorsque tout le monde est couché, rien d'étonnant que mes cosaques ne se soient pas aperçus de ce qui se passait dehors; mais je ne puis m'expliquer que, dans le désarroi de l'alerte, on n'ait pas pensé à me prévenir du départ inopiné de la troupe.

Nous dûmes partir aussi, puisqu'il eût été dangereux de rester dans un village dont la plupart des habitants sont des Khounhouzes, ainsi que nous l'apprîmes par l'interprète de Mélikoff, en relations amicales avec quelques-uns des indigènes.

Arrivés au bivouac de l'infanterie, nous avons trouvé toutes les troupes rassemblées et attendant des ordres. Personne ne sait au juste ce qui a motivé l'alerte; on croit cependant que de fortes colonnes de l'ennemi avec de l'artillerie ont été vues par les éclaireurs du régiment de Bougoulminsk sur la route de Dapin-douschan.

Enfin, Troukhine, qui est allé aux nouvelles chez le commandant du détachement, Zaraco-Zaracosvky, nous confirme que c'est une fausse alerte et que nous allons rentrer au cantonnement. Et voilà comment,



FOU-DIA-LOU-SA SOUS LA NEIGE

sans vérifier les renseignements de ses éclaireurs, tout le détachement a été mis en branle. Cela donne peu de confiance dans le sang-froid et la perspicacité de notre chef.

Ce n'est qu'à trois heures du matin que j'ai réintégré mon domicile. Le patron, en ouvrant la porte de la cour, souriait ironiquement. Je n'étais pas de bien belle humeur en rentrant, et, quand il m'a semblé que même les Chinois se moquaient de nous, j'ai eu de la peine à contenir mon irritation.

25 octobre. — Le temps s'est radouci; le soleil chauffe de nouveau et la neige a complètement disparu de la vallée ; il n'en reste que sur les versants nord des montagnes.

Pépino a persuadé aux Chinois de lui apporter des truites que ceux-ci ne voulaient pas pêcher, je ne sais pour quelles raisons. J'aurai désormais des truites exquises, et assez grosses, tous les jours.

30 octobre. — Depuis sept heures du matin, on tiraille un peu partout. A neuf heures, des Japonais apparaissent sur un contrefort du massif de gauche surplombant le village où se trouvent nos grand'gardes. Ils se mettent à fusiller nos cosaques d'un feu plongeant; mais ceux-ci s'abritent derrière des fanzas et leur répondent.

Trois Japonais, probablement des officiers, lorgnèrent nos positions de Fou-dia-lou-sa pendant quelque temps, puis tout le détachement disparut. Un poste d'observation fut placé à l'endroit où les Japonais ont été vus. L'accès en est très facile du côté de l'ennemi. Il aurait pu y amener un ou deux canons de montagne et nous bombarder à deux mille mètres de distance.

Le général Rennenkampf organise une course entre Fou-dia-lou-sa-Gaolintzé (soixante-quinze kilomètres aller et retour), pour les officiers de notre régiment, et le même parcours, mais en sens inverse, pour les officiers du régiment d'Argoun cantonnés à Gaolintzé.

Troukhine est très étonné que j'aie accepté la proposition de faire la course. C'est, croit-il, incompatible avec le grade d'officier supérieur, et lui-même se gardera bien de prendre part à cet exercice violent, malgré la terreur que lui inspire le général qui courra avec nous. Je monterai *Ali;* il est robuste et très rapide.

Mon parcours d'entraînement ordinaire jusqu'à la distillerie n'est que de quinze kilomètres de galop, mais c'est suffisant pour commencer.

La fusillade aux avant-postes ne m'intéresse plus. Je me prépare joyeusement pour une épreuve sportive qui promet d'être difficile, car il y aura des montagnes et des rivières à traverser, et, si l'on veut couper au plus court, il faudra abandonner la route et galoper à travers des champs labourés et des terrains peu praticables.

1 novembre. — Le général Rennenkampf, qui s'est installé à la distillerie, est venu nous faire visite à Fou-dia-lou-sa. Pendant le déjeuner chez Troukhine, il m'a questionné sur la disposition des troupes ennemies marquées sur le plan que j'ai relevé. Il se propose de faire avec moi, un matin, l'ascension du haut massif, afin de se rendre compte des voies d'accès de l'ennemi et des mesures à prendre pour la défense. Je l'ai reconduit jusqu'à la distillerie. Nous sommes partis au grand galop pour nous donner un avant-goût de la course. Mon cheval court plus vite que le sien et j'aurais pu facilement le distancer: mais, voulant faire mieux

encore, j'ai coupé au plus court, oubliant que la rivière que j'avais à traverser était couverte d'une mince couche de glace, ce qui ralentit forcément l'allure de mon cheval, tandis que le général fit simplement le tour. Je me suis bien amusé et je m'étonne que mes jeunes camarades soient si indifférents à ce genre de sport.

La grande course allait avoir lieu quand je reçus, dans la nuit du 5 au



POSTE AVANCÉ DEVANT FOU-DIA-LOU-SA

6 novembre, l'ordre de conduire les sotnias cantonnées à Fou-dia-lou-sa au bivouac de l'infanterie, et de les réunir au détachement d'avant-garde dont Troukhine vient de recevoir le commandement. Ce sont : quatre sotnias de notre régiment, le commando des tirailleurs volontaires du régiment de Bougoulminsk, et quatre canons de montagne de Sozontovitch.

Nous partons donc en expédition pour Oui-tzé-ioui-tzé, sur la route de Dapin-douschan.

Le gros de la colonne, commandée par le général Eck, chef de la 71[e] division d'infanterie, sous la direction du général Rennenkampf,

viendra de Mazientzé nous rejoindre sur le col de Tchen-ha-lin, dont notre avant-garde devra probablement s'emparer.

6 novembre. — Partis très tôt de Fou-dia-lou-sa, nous n'avons fait que traverser le bivouac et nous nous dirigeons vers le sud.

A onze kilomètres du bivouac, en approchant du village de Tin-dia-ioui où nous allions passer la nuit, nos éclaireurs rencontrèrent les vedettes ennemies et les culbutèrent. La fusillade augmenta vers le soir et l'un de nos artilleurs fut blessé dans le village même où nous étions cantonnés.

Nos tirailleurs, prenant exemple sur l'ennemi, laissèrent passer une patrouille de cavalerie japonaise qui venait reconnaître notre village et la fusillèrent au retour. Deux hommes et deux chevaux tombèrent, mais, dans l'obscurité, nos soldats ne virent pas si ces hommes avaient été emportés par leurs camarades.



VEDETTES COSAQUES

C'est Mélikoff, avec sa sotnia et le commando des tirailleurs, qui est chargé de s'emparer du col de Tchen-ha-lin.

7 novembre. — Il faisait encore nuit quand Mélikoff divisa les tirailleurs en deux troupes égales et leur donna l'ordre d'avancer des deux côtés de la route qui suit le fond de la vallée en se maintenant sur la crête des hauteurs. Lui-même les suivrait avec ses cosaques une demi-heure plus tard.

Mélikoff partit, et, pendant que les autres sotnias et l'artillerie s'apprêtaient aussi au départ, des cosaques apportèrent le cadavre de l'un des deux cavaliers tombés hier soir sous le feu de nos tirailleurs. Il avait un

dolman noir à brandebourgs rouges, une culotte rouge : au bras gauche, deux bracelets, l'un en cuir avec une montre et l'autre avec une boussole. Dans la sacoche qu'il portait au ceinturon se trouvait une carte de la Mandchourie orientale depuis Fen-houan-tchen jusqu'à Sin-zin-tin, avec les noms des villes et des villages en japonais et en russe, trois portions de riz dans de petits sacs en toile, un paquet de pastilles ressemblant à de la kola. Dans les sacoches de la selle, que les cosaques avaient apportée aussi, se trouvaient des outils pour le ferrage, une longue scie en spirale et du linge de rechange ; dans la poche à fers, il y avait deux fers de bonne fabrication. Ses vêtements et son linge étaient très propres. Six cosaques ont été détachés pour l'enterrer et lui rendre les honneurs militaires.

Le jour pointait à peine quand nous nous mîmes en route. Nous passâmes devant les cadavres des chevaux japonais tués hier soir.

A sept heures et demie retentirent les premiers coups de feu du côté du col, et la fusillade atteignit soudainement à son maximum d'intensité. Nous arrivions en ce moment à l'endroit où la 2ᵉ sotnia avait laissé ses chevaux.

Au lieu de pousser en avant, Troukhine arrêta le détachement en disant qu'il attendrait le rapport de Mélikoff. Je n'ai pas eu la patience d'attendre aussi et m'en fus seul à pied dans la direction de la fusillade.

Les balles commencèrent bientôt à voler dans l'étroit défilé qui conduit au col.

Un sous-officier envoyé par Mélikoff et porteur de son rapport à Troukhine vint à ma rencontre. Mélikoff demande des renforts immédiats, sinon il ne pourra plus tenir contre les attaques acharnées des Japonais. Pendant que je prends connaissance de ce rapport, Keller arrive avec sa sotnia à pied et me dit de la part de Troukhine que je devais prendre le commandement de l'avant-garde et me maintenir sur le col jusqu'à l'arrivée du gros de la colonne.

Nous fûmes bientôt au chemin en lacet qui monte au col. La côte n'est pas très raide, mais le soleil chauffe, et nous nous sommes vêtus chaudement en quittant le cantonnement, car il gelait en ce moment-là.

Nous avons trouvé Mélikoff au sommet et ses cosaques dispersés sur la lisière de la forêt couronnant la montagne. Les tirailleurs gar-

nissaient l'enfoncement de la route formant une tranchée naturelle.

L'ennemi occupait la crête boisée d'une montagne, à cinq cents mètres de distance. Nous en étions séparés par un vallon, mais un peu plus loin cette montagne se reliait à notre position par un col qui aurait pu permettre aux Japonais de nous tourner le flanc droit.

Quand Mélikoff attaqua le col de Tchen-ha-lin, il ne s'y trouvait, fort heureusement pour nous, que vingt hommes qui se retirèrent aussitôt que les cosaques d'un côté, et les tirailleurs de l'autre, apparurent sur les hauteurs voisines.

Il est incompréhensible que les Japonais, sachant que nous avancions en force, n'aient pas pris des mesures pour garder le col, clef de la position : nous nous en apercevons bien maintenant, car les troupes ennemies qui essayent de le reprendre et qui nous attaquent vigoureusement sont composées de quatre à cinq cents hommes, tandis que nous les tenons en échec avec un peu plus de deux cents cosaques.

Un cosaque vient me dire que des chaînes japonaises exécutent un mouvement enveloppant de notre flanc droit; j'y envoie Keller avec sa sotnia et bientôt les feux de salve m'annoncent qu'ils sont arrivés à temps pour arrêter le mouvement de l'ennemi.

Dans mon rapport à Troukhine, je propose d'envoyer une demi-compagnie sur notre droite pour envelopper le flanc gauche de l'ennemi et l'obliger à abandonner les hauteurs qu'il occupe; s'il y reste, nous ne pourrons pas avancer, car il nous prend en écharpe.

La colonne du général Eck arrive à dix heures trente; aussitôt, on fait monter la batterie de Sozontovitch qui ouvre le feu. Malgré les shrapnels qui doivent faire des ravages dans leurs rangs, les Japonais tiennent bon; il semble même que leur feu augmente d'intensité : ils ont probablement reçu des renforts.

Le lieutenant Lapschakoff, arrivé avec une patrouille du grand état-major, est blessé à l'épaule au moment où il lorgnait les positions de l'ennemi.

Le feu des Japonais se ralentit peu à peu et l'ordre de reprendre la marche fut donné; mais nous autres cosaques, formant l'avant-garde, ne pouvions pas avancer parce que nos chevaux étaient restés en arrière dans le défilé, et que la route de la montagne est tellement obstruée par l'infanterie et la batterie de montagne n° 8 qu'ils ne pouvaient passer. Enfin, on finit par se ranger sur un côté, les chevaux furent amenés, et

nous descendîmes dans la vallée, suivis, à deux kilomètres de distance, par l'infanterie.

Tout près d'Oui-tzé-ioui-tzé, nos éclaireurs vinrent nous prévenir qu'ils ont vu une centaine de Japonais au sommet d'un rocher couvrant les abords de la ville. Sozontovitch porta vivement sa batterie au pied du rocher qui surplombe la route, la mettant ainsi hors d'atteinte de l'ennemi; la 5e sotnia mit pied à terre et monta à l'assaut du rocher, pendant



LE GÉNÉRAL ECK SUR LE COL DE TCHEN-HA-LIN

qu'une autre sotnia cherchait à tourner les Japonais. Elle put arriver à cheval jusqu'au sommet. Les Japonais vidèrent la place après avoir tiré quelques centaines de cartouches, sans effet.

Nous sommes entrés à Oui-tzé-ioui-tzé. Tous les officiers du régiment ont trouvé place dans une vaste fanza. Les cosaques s'apprêtaient à nous servir le thé, quand Troukhine, rentré de l'état-major de la division, nous transmit l'ordre du général Eck d'aller immédiatement occuper un village à six kilomètres plus loin, sur la route de Dapin-douschan. Keller devait se rendre dans un autre village, direction de Tzan-tchan. On voulait nous

adjoindre la batterie de Sozontovitch, mais on a changé d'avis au dernier moment. Nous ne nous en plaignons pas, car, dans un pays de montagnes comme celui-ci, l'artillerie ne rend que peu de services et n'est qu'un encombrement pour la cavalerie.

Il faisait un beau clair de lune; il gelait et l'air était particulièrement vivifiant. Cette marche de nuit à travers des défilés mystérieux, où, dans l'éclairage lunaire, les rochers et les arbres prenaient l'aspect étrange des paysages créés par l'imagination exubérante de Gustave Doré, nous faisait éprouver des sensations morbides chatouillant agréablement l'épiderme.

Nous pouvions nous attendre à chaque instant à être attaqués, et l'idée d'un combat dans ce décor fantastique nous faisait souhaiter ardemment une rencontre avec l'ennemi.

Nous arrivâmes dans un village composé seulement de cinq fanzas. La plus grande, que nous occupâmes, était sale et tout imprégnée des senteurs spécifiques de la Chine.

Mélikoff nourrit toute la bande.

8 novembre. — Le sous-officier envoyé ce matin porter le rapport de Troukhine au général Eck est revenu, bride abattue, à dix heures. Il raconte qu'au point du jour, notre détachement a été attaqué par les Japonais. L'ennemi tirait du haut des montagnes qui entourent la ville de trois côtés. Fort heureusement, le rocher qui la domine, où se trouvaient les Japonais hier, à notre arrivée, avait été occupé le soir même par notre 8e batterie de montagne, dont le feu a couvert ce matin la retraite de nos troupes. Il paraît que cette batterie, tirant des salves sur les colonnes de l'ennemi massées au fond de la vallée, leur a tué beaucoup de monde.

Le sous-officier qui nous a donné ces nouvelles est porteur d'un ordre à Troukhine du chef d'état-major de la division lui commandant de revenir à Tzin-hé-tchen, en passant par Dapin-douschan et Mazien-tzé, tandis que le détachement s'en retourne par le chemin parcouru hier.

Les hauteurs du défilé que nous avons traversé hier soir pour venir ici sont occupées par les Japonais, et notre estafette a galopé sur un parcours de deux kilomètres, sous leur feu plongeant.

Un quart d'heure nous suffit pour nous mettre en marche. Il fallait se hâter, car la seule issue encore libre pouvait être d'un moment à l'autre barrée par l'ennemi.

Les indigènes que nous rencontrons nous disent qu'il y a deux mille hommes à Dapin-douschan. — Si c'est vrai, nous aurons de la peine à nous tirer d'affaire. N'ayant pas de bonnes cartes, nous ne saurons pas s'il y a des routes de traverse pour éviter Dapin-douschan. Les Chinois nous assurent qu'il n'y en a pas. Comme nous n'avons pas le choix, il faut bien aller de l'avant.

En approchant de la ville, nos sotnias se sont déployées en lava, prêtes



TROUPES DU GÉNÉRAL ECK SUR LE COL DE TCHEN-HA-LIN

au combat; mais les Japonais se trouvent un peu plus loin sur la route de Malupao.

Après dix minutes de halte à Dapin-douschan, qui paraît être une ville commerciale assez importante, nous repartons pour le col de Liao-tchen-goou, sur notre route de retour, et en tournant le dos à l'ennemi.

Au pied de hautes montagnes, où la route monte en serpentant vers le col, une croix en bois, au-dessus d'une tombe fraîchement comblée, porte cette inscription au crayon : « Ci-gît l'essaoul... (nom illisible) des cosaques de l'Amour, tombé dans une embuscade et tué par les Japonais. »

Il faisait nuit quand nous avons dépassé le col de Liao-tchen-goou, et sommes arrivés au bivouac d'une sotnia des cosaques de l'Amour dont les officiers nous ont aimablement offert l'hospitalité dans leur misérable fanza. C'est la tombe du commandant de cette sotnia, qui a été tué il y a quelques jours par les Japonais, que nous avons vue aujourd'hui.

Troukhine voulait continuer la marche, mais on l'en a dissuadé; car la route est très mauvaise et nombre de chevaux seraient abîmés à cause du verglas. Le thermomètre trouvé chez nos hôtes marquait — 15° C.

9 novembre. — Nous avons quitté le bivouac à cinq heures du matin. Malgré la pleine lune, le défilé qu'il faut suivre est si étroit et si profond qu'il y faisait tout à fait noir.

La route longe un torrent gelé qui la croise en plusieurs endroits. Nos chevaux, n'étant pas ferrés à glace, patinaient et tombaient constamment. Souvent nous sortions du chemin et allions errer dans les champs labourés où les chevaux avaient peine à marcher dans les sillons congelés, durs comme la pierre, ou bien nous traversions des taillis dont les branches couvertes de givre nous cinglaient le visage.

Nous observions avec impatience les progrès du jour naissant qui nous permettrait de ne plus nous égarer. Enfin les cimes des montagnes commencèrent à se dorer des premiers rayons du soleil; mais nous restâmes encore longtemps dans l'ombre, au fond du défilé qui semblait n'avoir pas de fin. Ce matin, il gèle encore plus fort qu'hier soir. Nous ne sentons plus nos doigts, et nos pieds sont tout engourdis.

Les habitants d'un village que nous avons traversé nous ont signalé la présence des Japonais, un peu plus loin dans la vallée, mais nous ne les avons pas vus.

Encore un col dont la montée et la descente sont très difficiles. Nos chevaux font peine à voir; ils glissent et tombent à chaque pas sur ces côtes très raides et recouvertes de verglas.

Une canonnade assourdie par la distance s'entend dans la direction de notre marche.

Le soleil est déjà haut, mais le froid n'a pas beaucoup diminué.

Nous sommes arrivés à Mazientzé à deux heures de l'après-midi; le détachement l'avait quitté le matin pour se rendre au bivouac de San-diasi et à Tzin-hé-tchen. Nous avons continué notre route dans la direction de Fou-dia-lou-sa, où nous sommes rentrés assez tard dans la nuit, ayant fait,

depuis hier matin, un raid de quatre-vingt-quinze kilomètres. Quelle chance qu'on n'ait pas insisté pour nous faire prendre la batterie! — Il eût été absolument impossible de la faire passer par le col de Lao-tchen-goou.

10 novembre. — Nous avons eu souvent l'occasion d'observer l'habitude des Japonais de nous rendre ponctuellement nos visites, et nous les attendions après notre excursion dans leurs parages. Je croyais cependant qu'il se passerait au moins deux ou trois jours avant que nous fussions gratifiés de cette politesse, et je comptais en profiter pour me bien reposer. Je commençai par prendre un bain chaud. Il était dix heures du matin, Pépino venait d'acheter de belles truites et préparait le dîner, quand tout à coup le crépitement de la fusillade se fit entendre sur le Taï-tzi-hé, et le feu s'étendit à droite et à gauche sur les hauteurs où étaient nos vedettes.

Un cosaque arriva des grand'gardes au galop et annonça à Troukhine que les Japonais, en nombre, s'étaient emparés du village, refoulant les cosaques qui s'étaient retirés à notre gauche sur des collines où nous avions un deuxième poste.

Ce village, occupé par l'ennemi, est à douze cents mètres de Fou-dia-lou-sa. Troukhine renvoie toutes les sotnias, à l'exception de la 5e, au bivouac de l'infanterie.

Je dois faire mon deuil du dîner, qui est loin d'être prêt. Je regrette surtout les truites que nous ne retrouverons plus quand nous nous éloignerons du Taï-tzi-hé.

Une demi-compagnie du régiment de Bougoulminsk occupe les collines sur notre gauche; une autre demi-compagnie s'est portée sur la lisière du village, face à l'ennemi. J'étais avec elle et j'ai assisté à un spectacle curieux : sur notre gauche, en face d'un groupe de fanzas, occupées par notre deuxième poste de cosaques, s'élève un mamelon isolé où se tenait ordinairement une sentinelle. Aujourd'hui, il n'y a personne. Mais voici qu'un cosaque se détache des fanzas et se dirige vers ce mamelon. En même temps, nous voyons trois Japonais descendre de la montagne et prendre la même direction. Ils vont se rencontrer et le pauvre cosaque sera certainement tué.

Les Japonais ont disparu derrière le mamelon au moment où le cosaque le gravit; il s'arrête, met un genou en terre et lève son fusil. Un

Japonais apparaît sur le sommet, mais à l'instant même il est foudroyé. Alors le cosaque s'élance en avant et tire encore plusieurs coups. Il disparaît derrière le mamelon, et revient un instant après, portant trois fusils, pendant qu'un Japonais regagne la montagne à toutes jambes. Les soldats et moi avons crié hourra à ce brave de toute la force de nos poumons.

Une heure plus tard, nous avons appris que ce cosaque était Neradovsky, sous-officier de la 2e sotnia, et grand favori de Mélikoff.

Le poste d'infanterie, sur le massif à droite du village où se tenait notre grand'garde, ne prit aucune part à la défense, malgré sa situation particulièrement avantageuse : un rocher presque inaccessible sur trois côtés et surplombant l'ennemi qu'il pouvait fusiller d'un feu plongeant à courte distance. Mais voici qu'à ma grande surprise, les hommes de ce poste l'abandonnent et descendent dans la vallée, tandis que nous voyons les Japonais l'occuper aussitôt. Maintenant, ces derniers dirigent de deux côtés leur feu sur Fou-dia-lou-sa, et la position devient intenable. L'infanterie est déjà partie et nous devons en faire autant.

Pendant que la 5e sotnia emmenait ses chevaux hors des cours où ils étaient parqués, et que nous lorgnions les mouvements des Japonais s'avançant le long des crêtes des montagnes, un Chinois avait l'air de fouiller avec sa binette dans un tas de fumier à côté de nous. Nul ne prenait garde à son inoffensif manège, quand, tout à coup, un cosaque l'empoigne et nous fait voir que ce paisible personnage tenait à la main un morceau de miroir dont il se servait pour faire, le soleil aidant, des signaux aux Japonais. On le conduisit à San-diasi, chez le chef du détachement; mais il est bien probable que, malgré le flagrant délit, il en réchappera et pourra impunément continuer son métier d'espion.

A propos d'espion, j'ai appris, il y a quelques jours seulement, qu'un Chinois, soupçonné d'espionnage, avait été amené chez le général Rennenkampf. Cet homme parlait très bien le russe et fit au général un plan détaillé de la région occupée par les Japonais en indiquant la dislocation de leurs troupes. Le général, enchanté de son intelligence, l'engagea comme interprète. Dans la nuit, ce Chinois, qui avait été mis en liberté, s'évada; on comprit alors seulement qu'il avait joué la comédie dans le but de s'enfuir. Quand on me fit la description de l'individu, je reconnus celui qui, en août dernier, avait voulu nous livrer aux Japonais à San-tsia-tzé.

Les hommes revenus du poste sur le massif dont les Japonais se sont

emparés assurent qu'ils ne l'ont abandonné que parce qu'ils ont entendu sonner la retraite. Si ce n'est pas un mensonge, il faut admettre que les Japonais ont usé de ce stratagème pour s'emparer du rocher qui leur eût coûté beaucoup de monde s'ils l'avaient pris d'assaut.

Toutes nos troupes sont maintenant rassemblées sur les positions de Tzin-hé-tchen, entourées de sérieux travaux de défense.

Le régiment d'infanterie de réserve de Tchernoyarsk vient d'arriver; il appartient à la même division que celui de Bougoulminsk. C'est le général Eck qui commande le détachement, et le général Rennenkampf ne s'interpose que s'il le juge nécessaire, en laissant une indépendance complète dans l'exécution des détails. C'est seulement dans les grandes lignes qu'il émet son opinion, et encore le fait-il avec beaucoup de tact. Ce serait un bon exemple à suivre par les chefs des corps d'armée et même pour le haut commandement.

Une batterie de campagne et deux batteries de montagne font aussi partie du détachement.

Je reçois l'ordre de conduire les sotnias au village de Sa-diasi, sur la route de Dapin-douschan, à deux kilomètres de San-diasi.

11 novembre. — Nous n'avons pas été dérangés par l'ennemi pendant la nuit, mais, dès le matin, nos éclaireurs nous annoncent que de grosses colonnes ennemies avancent contre nous sur la route de Dapin-douschan et sont présentement à la hauteur du village du Valukhé, à cinq kilomètres au sud de Sa-diasi.

La fusillade qui durait depuis le matin s'est rapprochée, et nous voyons bientôt revenir nos postes avancés échangeant des coups de feu avec les chaînes de l'avant-garde ennemie qui les serrent de près.

Nous nous replions jusqu'à la grande vallée devant nos positions fortifiées servant de couverture à la batterie de Sozontovitch. Cette batterie a pris position en face du défilé d'où nous avions attendu l'ennemi. Sozontovitch lui-même a gravi un rocher voisin d'où la vue s'étend au loin. Bientôt des colonnes japonaises apparaissent au fond du défilé, un commandement retentit, et nos petits canons, que les cosaques ont surnommés « les grenouilles », commencent leur besogne. Les obus tombent avec une telle précision que c'est bientôt un sauve-qui-peut général dans les rangs ennemis. Les assaillants se jettent dans la montagne.

Ce n'est évidemment qu'un succès momentané, et bientôt, sans doute, nous verrons les Japonais revenir avec plus de précaution.

Notre position principale est à cheval sur une colline peu élevée, aux talus en pentes douces, faisant face d'un côté au défilé où s'embranche la route de Dapin-douschan, et de l'autre, en arrière, à la route qui va de Tzin-hé-tchen à Gaolintzé. Un col replie les hauteurs qui viennent du Taï-



NOTRE ARTILLERIE REPOUSSE L'ATTAQUE DES JAPONAIS

tzi-hé en passant devant Fou-dia-lou-sa, avec un massif de rochers en forme de promontoire tombant à pic devant la distillerie.

Pour le moment, les Japonais avancent du Taï-tzi-hé, sur notre droite et sur notre front; mais il faut s'attendre à les voir envelopper notre flanc gauche si nous n'y prenons garde. Dans cette prévision, il a été formé une avant-garde du flanc gauche dont un bataillon de Bougoulminsk, notre régiment et la batterie des gardes-frontières de Sozontovitch font partie. Elle est commandée par le lieutenant-colonel d'état-major Denikine.

L'infanterie et notre régiment occupent les hauteurs en face de la dis-

tillerie et sur le côté sud de la grande vallée qui va de nos positions dans la direction de Mazientzé, séparant, pour ainsi dire, ces positions de la région envahie par l'ennemi. Nos détachements avancés y sont encore, et nous tâcherons de nous y maintenir aussi longtemps que possible.

Au moment où nous nous rendions avec Denikine sur le flanc gauche, nous fûmes assaillis, au détour d'un éperon de la montagne, par



ATTAQUE DES COSAQUES DE NERTCHINSK EN COLONNE

une salve de Japonais que nous ne nous attendions pas à trouver ici.

Notre régiment, qui marchait en colonne par six, prit le galop pour dépasser la zone dangereuse du tir et s'arrêta derrière des hauteurs où les chevaux étaient à l'abri des balles. Les cosaques mirent pied à terre, occupèrent la crête de ces hauteurs et ouvrirent un feu rapide sur les chaînes des Japonais qu'ils prenaient en écharpe. Celles-ci durent se replier et regagner leurs réserves.

Le bataillon formant, avec notre régiment, l'avant-garde du flanc gauche, s'est retranché en face des chaînes japonaises, abritées aussi

par des tranchées, à sept ou huit cents mètres les unes des autres.

Nos positions réciproques ne changèrent pas jusqu'au soir. Le combat était engagé sur une ligne de quatre kilomètres au moins.

12 novembre. — Nous avons couché cette nuit à la distillerie, tout près de nos positions du flanc gauche.

Une de nos sotnias occupe toujours la colline, échelonnée en avant et à gauche de la ligne de notre front, et séparée par un ravin des chaînes de l'infanterie.

A deux ou trois reprises, le feu de l'ennemi devint très intense et nous nous attendions à l'attaque; mais il n'en fut rien. Nos chaînes ne se hasardèrent pas non plus à prendre l'offensive, et cela n'a rien d'étonnant; car le régiment de Bougoulminsk est formé, presque en entier, de vieux réservistes, pères de famille, bien peu préparés à la guerre. On en peut juger par un instantané que j'ai fait d'une compagnie allant au feu.

Nous avions aussi l'infériorité du nombre. En effet, d'après les données des espions chinois, les Japonais avaient devant nous onze bataillons tandis que nous n'avions que six bataillons, de quatre-vingts à quatre-vingt-dix hommes par compagnie, c'est-à-dire à peu près six mille hommes en tout.

Deux pics à l'extrême gauche, dont l'un est éloigné de nous d'un kilomètre et l'autre de deux, sont occupés par des postes de cosaques commandés par des sous-officiers; car nous manquons d'officiers subalternes. Ces postes, et des patrouilles cosaques envoyées périodiquement sur la route de Mazientzé, sont chargés d'assurer la protection de notre aile gauche et d'empêcher les mouvements tournants de l'ennemi.

Denikine est venu nous voir sur la « sopka des cosaques » ; il nous a dit que, dans le cas où notre infanterie serait obligée d'abandonner sa position avancée et se retirerait de l'autre côté de la grande vallée (côté nord), nous devrions couvrir sa retraite et nous replier ensuite en deçà de la vallée, en occupant le rocher faisant éperon derrière notre position actuelle; ce qui constituerait notre deuxième ligne de défense.

Ce matin, la batterie des gardes-frontières a bombardé les retranchements de l'ennemi, et pris position derrière ce même rocher pour s'abriter du tir direct des chaînes japonaises, distantes de deux mille mètres.

Vers quatre heures, la neige tomba abondamment et le feu se ralentit de part et d'autre. Troukhine me proposa d'aller examiner le

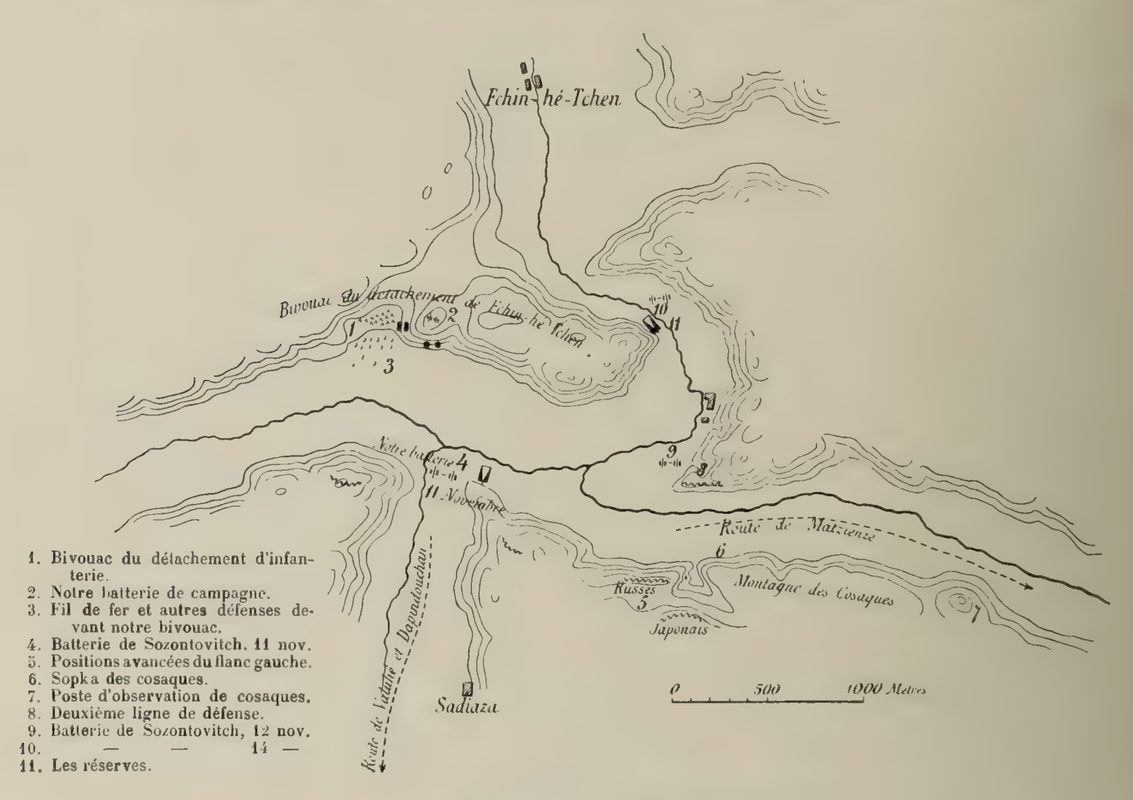
rocher que nous occuperons en cas de retraite. Nous sommes partis, laissant nos chevaux derrière le rocher pour les abriter des balles qui nous poursuivaient pendant que nous traversions la vallée. Nous fûmes bientôt au sommet. Une forte bourrasque nous fit chercher refuge à mi-côte, en un endroit où le rocher, élevé en mur vertical, nous abritait de la neige chassée par le vent du sud. Nous étions là depuis quelques



LES RÉSERVISTES, PÈRES DE FAMILLE, VONT AU COMBAT. — NOVEMBRE 1904

instants, enveloppés de nos bourkas et coiffés du bachlick, quand la chute d'un obus cingla l'air entre nous deux et éclata sous nos pieds, à peu de mètres des cosaques qui tenaient nos chevaux; un deuxième projectile le suivit et deux autres tombèrent plus loin. Nous ne nous doutions pas que les Japonais avaient de l'artillerie en cet endroit. S'ils ont choisi ce but et ce moment, c'est qu'ils s'imaginent sans doute que la batterie qui avait tiré d'ici ce matin y était encore, et que nous comptions profiter de ce temps infernal pour les attaquer. En fin de compte, les Japonais n'ont envoyé que quatre chimoses qui ont fait explosion dans le vide. Si elles

avaient écrabouillé deux officiers supérieurs, c'eût été tout à fait extraordinaire, car l'endroit où nous nous étions réfugiés contre la bourrasque de neige paraissait complètement à l'abri des projectiles lancés de l'autre côté. Il y a des choses qui paraissent inexplicables : pendant nos combats en arrière de Ben-si-hou, la batterie de Samsonoff avait été bombardée par l'ennemi et ses chimoses éclataient au milieu de la batterie même, sans toucher ni un homme ni un cheval et sans endommager



LES COMBATS DE TCHIN-HÉ-TCHEN

ses canons; mais un seul obus dépassa le but et tomba verticalement, derrière un rocher à pic, tuant plusieurs cosaques bien tranquilles et convaincus qu'ils ne couraient aucun danger.

13 novembre. — Notre sotnia, qui occupait la « sopka des cosaques », a été remplacée par une compagnie du régiment de Tchernoyarsk. J'y suis allé ce matin pour lever le plan des lieux où nous avons combattu ces derniers jours. Pendant que je traversais la zone du tir japonais, il m'a semblé qu'il y pleuvait plus de balles qu'à l'ordinaire. J'ai fait un écart pour sortir de cette zone dangereuse, mais les balles continuaient à

me poursuivre. Je cherchai des yeux nos soldats et ne les vis nulle part. C'est alors seulement que je compris que nos troupes avaient abandonné leurs positions et que ce sont les Japonais qui les occupent à présent.

Maintenant, nous nous sommes repliés sur la deuxième ligne de défense. Un bataillon de Tchernoyarsk est en position sur le rocher où



LES JOURNÉES DE TCHIN-HÉ-TCHEN DU 10 AU 15 NOVEMBRE 1904

Troukhine et moi avons été bombardés hier. J'y ai laissé mon cheval et suis allé lever mon plan en côtoyant la rivière dont les bords escarpés me cachaient aux yeux de l'ennemi.

Au retour, j'ai rencontré le général Rennenkampf qui m'a raconté les exploits de notre batterie de campagne et des pères-réservistes. Le général se trouvait auprès de notre artillerie au moment où une batterie japonaise de six canons arriva au galop et prit position en face de nous sur un haut plateau, à deux kilomètres de distance. Avant que les artilleurs japonais eussent eu le temps d'ajuster leurs canons, notre artillerie

leur envoya une salve d'obus suivie d'un feu rapide. Deux canons ennemis furent démontés, douze cadavres jonchèrent le sol, et la batterie disparut plus vite qu'elle n'était venue.

L'infanterie japonaise a été repoussée aussi dans une attaque de notre centre: trois cents cadavres furent ensevelis par nos soins: ces soldats ennemis étaient tombés près de nos retranchements et leurs ambulanciers n'auraient pu venir les chercher que si les Japonais nous avaient demandé un armistice.

14 novembre. — Ce matin, deux compagnies japonaises descendirent de la montagne en face de nous et se massèrent derrière un petit village : probablement l'avant-garde des troupes qui se proposaient de nous attaquer.

On fit avancer la batterie des gardes-frontières. Son feu incendia le village et fit de nombreuses victimes. Les Japonais s'enfuirent en désordre.

Bientôt des chaînes ennemies parurent sur la crête de la montagne; d'autres étaient en marche; mais toutes ces manœuvres s'exécutaient avec trop d'ostentation pour que nous pussions croire à une attaque prochaine. Ces démonstrations avaient plutôt pour but d'attirer ici nos forces en dégarnissant un point quelconque que les Japonais avaient l'intention d'attaquer.

Le commandant du régiment de Tchernoyarsk, Troukhine et moi, fûmes convoqués par Denikine afin de nous concerter sur l'heure et les détails de l'attaque que nous nous proposions de faire cette nuit pour reprendre nos positions avancées de la première ligne.

J'ai objecté à Denikine, qui voulait attaquer le soir, qu'il est fâcheux d'avoir une longue nuit devant soi; que, l'exaltation des assaillants passée, ils s'énervent dans l'attente d'un retour offensif de l'ennemi. Une longue nuit est avantageuse pour des succès momentanés, par exemple, la destruction de travaux de défense des constructions ou du matériel de chemin de fer, de différents dépôts, etc., parce qu'elle permet de se retirer sous le couvert de l'obscurité après l'accomplissement d'une tâche. Mais, si l'on veut garder la position dont on s'est emparé, une nuit courte est préférable; parce que, le jour venu, il est plus facile de tenir l'ennemi à distance.

Mon avis fut adopté et l'on décida de commencer l'attaque à trois heures et demie du matin. L'infanterie ira à l'assaut sur le front et les

cosaques tourneront le flanc droit de l'ennemi, tâchant de le prendre à revers. En cas d'insuccès, nous couvrirons la retraite de l'infanterie.

Ce plan n'a pas eu l'approbation de l'état-major de la division, qui l'a contremandé.

15 novembre. — Dans la nuit, l'ennemi s'est retiré sur toute la ligne. Ce



UNE PATROUILLE EN RECONNAISSANCE

matin, nos cosaques l'ont poursuivi sur une distance de trente kilomètres.

Ainsi, après cinq jours de combats, nos quatre sotnias et les pères-réservistes, dans lesquels nous avions si peu confiance, ont repoussé toutes les attaques et mis les agresseurs en fuite en leur infligeant de grosses pertes en hommes et en matériel de guerre. Nous avons enseveli trois cent vingt cadavres japonais; si l'on évaluait le nombre des morts et des blessés seulement au double, mille hommes hors de combat, tandis que nos pertes à nous sont de onze tués et quatre-vingt-sept blessés. Cette énorme différence provient de ce que les Japonais étaient les assaillants

et devaient marcher à découvert, tandis que nos hommes tiraient de derrière des tranchées-abris.

Ces derniers temps, nos cosaques se sont conduits d'une façon exemplaire ; ils ont montré de l'intelligence, de l'audace et un courage à toute épreuve.

Comparant ces cosaques avec ceux du Don et du Caucase que je connais bien, puisque j'ai combattu avec eux dans mes campagnes précédentes, je n'en étais pas jusqu'ici très satisfait; mais je dois constater maintenant qu'ils se sont aguerris, qu'ils ont acquis de l'expérience et appris à connaître et à respecter leurs officiers, qui à leur tour leur ont toujours donné un bon exemple.

Toutes les tentatives des Japonais pour tourner notre flanc gauche ont échoué grâce à la fermeté et à la résistance de nos cosaques qui, avec de faibles forces, se sont opposés efficacement aux mouvements tournants de détachements bien supérieurs en nombre.

L'état-major de division m'a fait savoir que, par ordre du commandant en chef, communiqué par télégramme, j'ai été attaché au 1er régiment de Verchnéoudinsk des cosaques du Transbaïkal, et que je dois m'y rendre sans retard.

Cette nomination est tout à fait inattendue pour moi et je ne sais si je dois m'en réjouir. J'aurai l'avantage de me trouver à proximité du chemin de fer, ce qui me donnera la possibilité de voir ma femme de temps en temps; mais, d'un autre côté, je me suis attaché au régiment, aux camarades, et je n'ai eu qu'à me louer du général Rennenkampf, que j'estime être un de nos meilleurs généraux. S'il commandait un gros détachement de cavalerie dans un pays favorable à son activité, il ne se bornerait pas au rôle passif auquel nous condamne ce pays de montagnes qui ne nous permet d'agir que comme de l'infanterie montée.

Je suis allé faire mes adieux à Troukhine, à mes camarades, dont je conserverai toujours le meilleur souvenir, et à Denikine. Je ne connais celui-ci que depuis quelques jours, mais j'ai pu constater qu'en dehors de la sympathie qu'il nous a inspirée à tous par son calme, son jugement éclairé et son courage personnel, c'est encore un officier d'état-major de premier ordre.

Le général Rennenkampf était dans sa fanza. Il m'exprima ses regrets de me voir partir, et me dit qu'il était sûr que je me ferais aimer et

estimer ailleurs autant que dans son détachement. Il m'a donné l'accolade et m'a souhaité bonne chance.

16 novembre. — Au moment où j'allais partir, Filippoff entra dans ma fanza. Il arrivait avec sa première sotnia d'une reconnaissance, et, apprenant par mes cosaques que j'allais quitter le régiment, il venait me faire



REPOS BIEN GAGNÉ. — LES JAPONAIS SONT MIS EN DÉROUTE

ses adieux. Je voulus revoir encore une fois la 1re sotnia qui a presque toujours fait partie des détachements que j'ai commandés. Que de souvenirs, que d'épreuves et de bon temps vécus ensemble! J'ai rarement eu à me plaindre sérieusement des cosaques placés sous mes ordres. J'ai parfois été sévère, mais on ne châtie que ceux qu'on aime.

J'embrassai Filippoff, lui souhaitant bonne chance à lui et à ses cosaques, et je partis, un peu triste quand même de quitter ces braves gens.

Nous passâmes devant les prisonniers japonais, tous jeunes, de bonnes

figures souriantes. Les soldats et les cosaques semblaient être en excellents termes avec eux.

Nous rencontrâmes sur la route de Daline les 22e et 24e régiments de tirailleurs sibériens qui allaient renforcer le détachement de Rennenkampf. Quels beaux et robustes gaillards! Leurs regards expriment la résolution et le courage. Ils marchaient en colonne serrée, comme s'ils défilaient à la revue, sans un seul traînard. Pépino dit que les diables mêmes fuiraient devant de pareils hommes.

Pépino a passé la dernière nuit dans une fanza où s'étaient réunis des soldats parlant une ou plusieurs langues inconnues; il a compris seulement qu'ils parlaient avec haine des Russes et avaient l'air de comploter quelque chose.

Il fait un beau soleil, mais le froid est très vif et je me vois souvent obligé de faire mettre pied à terre à mes hommes et de les faire marcher pour éviter la congélation.

17 novembre. — Nous avons passé la nuit dans un village au delà de Madzioun-dan, où sont logés le capitaine-trésorier, le secrétaire et la chancellerie de notre régiment. Je m'y suis arrêté pour mettre en règle mes papiers et recevoir ma paye.

Le régiment auquel je viens d'être attaché se trouve à côté du quartier général du commandant en chef. J'ai appris à Fouschoun que ce dernier est cantonné au village de Tchan-sa-moutoun, sur la voie du chemin de fer reliant Fouschoun-les-Mines avec Moukden, à trente-cinq kilomètres de Fouschoun. Si notre marche n'avait été ralentie par les mulets chargés, nous y serions arrivés avant la nuit.

Nous avons traversé le soir un village occupé par une compagnie d'infanterie, et j'ai accepté avec plaisir l'hospitalité que m'offrit aimablement le chef de la compagnie.

18 novembre. — A dix heures du matin, je m'arrêtai devant le train du commandant en chef qui lui sert d'habitation. Je me suis vu obligé de décliner l'invitation à déjeuner chez le général Kouropatkine, car je ne puis paraître dans une société aussi élégante avec mes vêtements usés par les intempéries des saisons et quelques mois de campagne passés loin des centres de ravitaillement où j'aurais pu renouveler mon stock.

TROISIÈME PARTIE

CHEZ LE GÉNÉRAL MISCHENKO

L'aide de camp général Mischenko et la brigade de cosaques du Transbaïkal avaient leurs cantonnements au village de Motzia-toun, à deux kilomètres et demi du quartier général de Kouropatkine.

Je me présentai au colonel Löwengoff, chef du 1[er] régiment de Verchnéoudinsk, et au lieutenant-colonel Mandrika, chef d'état-major de la division. Ni l'un ni l'autre n'avaient entendu parler de ma nomination au régiment de Verchnéoudinsk. Le général Mischenko, commandant de la 1[re] division de cosaques du Transbaïkal, me reçut très bien. Il me dit qu'il était au courant de ma nomination et qu'elle avait été faite par le général Kouropatkine lui-même.

J'acceptai la proposition du colonel Plaoutine de me loger dans la fanza qu'il partageait avec le docteur du détachement Békoretzki.

Je fus invité à souper au mess de l'état-major de la division, présidé par le général Mischenko; il me fit asseoir à ses côtés et m'interrogea sur l'action de notre flanc gauche.

J'ai constaté ici la même hostilité contre Rennenkampf et son détachement que j'avais déjà observée au corps d'armée de l'Est, quand je m'y suis trouvé en mai; hostilité qui provient probablement d'un sentiment de rivalité.

19 novembre. — Je fais plus ample connaissance avec mes nouveaux camarades à dîner au mess du régiment.

Le cadre des officiers est formé, en grande partie, de cosaques origi-

naires du Transbaïkal, dont quelques-uns ont le type bouriate très prononcé. Parmi les jeunes officiers, plusieurs ont permuté des régiments de la cavalerie de ligne. Le régiment de dragons de Pskoff y est représenté par les deux frères Nekrassoff, particulièrement sympathiques ; ils sont grands, beaux, de noble allure, très braves, bien élevés, et d'une bonté très appréciée par les cosaques.

Le colonel Löwengoff est un ancien grenadier à cheval de la garde. Il est plein de tact dans ses rapports avec ses officiers. Aimable et enjoué au mess qu'il préside, toujours disposé à rendre service et à tirer d'embarras ses subordonnés, il n'en est pas moins très exigeant dans le service et sait se faire obéir. Quel contraste avec Troukhine !

Le lieutenant-colonel Lowzoff, frère de celui qui est au régiment de Nertchinsk, est du Transbaïkal; il n'est plus très jeune, mais il a le cœur chaud, une bonne humeur inaltérable et beaucoup de courage.

Nous avons aussi un officier français, Pierre Burtin, ancien lieutenant au 4e régiment de tirailleurs algériens. Venu en Mandchourie pour y servir dans l'armée russe pendant la durée de la guerre, il fut affecté à notre régiment. Burtin n'a pas encore été au feu, étant arrivé après les journées de Scha-hé. Il a les yeux bleus, le nez fin et légèrement busqué ; une grosse barbe fauve lui couvre le bas du visage. Il s'est lié avec le lieutenant Tourbine, qui parle couramment le français. A le voir accoutré dans son polouschoubok (pelisse en peau de mouton portée, à l'inverse de ce que font les chauffeurs, la fourrure en dedans et le cuir en dehors), coiffé d'une énorme papakha en fourrure de skounts, on ne se douterait jamais qu'on a devant soi un Français.

20 novembre. — Notre détachement, composé de quatre régiments de cosaques, de deux régiments de cavaliers caucasiens et de quatre batteries à cheval, va se déplacer bientôt et occuper le flanc droit de l'armée. Je viens d'être nommé commandant du nouveau campement et je dois y conduire demain les adjudants et les fourriers, ainsi qu'une demi-sotnia de chaque régiment et vingt hommes de chacune des batteries. Nous aurons à mettre en état les fanzas, mais notre tâche principale sera d'approvisionner de fourrage, pendant un mois au moins, cette masse de cavalerie dont nous sommes l'avant-garde.

A souper, à l'état-major de la division, le général Mischenko me donne des instructions complémentaires, insistant surtout sur la néces-

sité de préparer du fourrage en très grande quantité. Nous devrons l'acheter peut-être sur la frontière de Mongolie, car, d'après les derniers renseignements, il n'y en a plus ici, les troupes cantonnées avant nous ayant tout consommé.

Le capitaine d'état-major Hagondakoff m'accompagnera et se chargera, de concert avec moi, de la dislocation du détachement dans les différents villages.

21 novembre. — Partis à huit heures du matin par un froid de — 5° C., avec vent debout, nous avons fait en six heures les trente-cinq kilomètres qui nous séparaient du grand village de Sou-hou-dia-pou, futur quartier général de Mischenko, de la brigade du Transbaïkal et de la 1re batterie de cosaques du Transbaïkal, commandée par le lieutenant-colonel Gavriloff, à qui sa conduite héroïque a valu la croix de Saint-Georges et les aiguillettes d'aide de camp de l'empereur. Ce dernier titre lui a été conféré à l'occasion de la naissance du grand-duc héritier.

Les 4e et 5e régiments de cosaques de l'Oural seront cantonnés dans un grand village, à deux kilomètres plus loin. Les deux régiments de cavaliers caucasiens auront chacun un village pour leur cantonnement, parce qu'on craint des rixes entre ces sauvages turbulents et peu disciplinés. Deux de ces cavaliers ont été fusillés ces jours-ci pour avoir manqué de respect à leur chef de régiment.

La plupart des fanzas sont abandonnées et dévastées par les soldats en quête de combustible. Nous louons des Chinois pour déblayer et nettoyer celles que nous voulons occuper, réparer les fourneaux, coller du papier aux vitres et exécuter différents travaux de réparation. Des cosaques sont envoyés à Moukden pour y acheter des poêles en fonte, du papier et aussi des vivres, car on ne trouve plus rien aux alentours.

Je me suis logé dans une fanza minuscule où j'aurai sûrement l'avantage d'être seul.

Les officiers se sont partagé la tâche : les uns s'occupent aussi à la mise en état des habitations, les autres vont à la recherche de fourrage.

22 novembre. — Sou-hou-dia-pou est entouré de larges fossés aux talus élevés formant des remparts contre les attaques des Khounhouzes. Dans le pays de plaine, presque tous les villages sont ainsi fortifiés.

Des groupes de soldats, envoyés probablement par leurs chefs, vont

de-ci de-là, accompagnés de chariots. Ils emportent tout ce qu'ils trouvent dans les villages pouvant servir de combustible : portes, fenêtres, mobilier, ne dédaignant pas même les cuves et les ustensiles de ménage. J'ai fait mettre des sentinelles aux abords des villages dont j'ai l'administration pour empêcher ces déprédations au moins chez nous, et j'ai informé le général Mischenko, par un rapport, de la conduite blâmable des soldats de l'infanterie, réservistes pour la plupart.

23 novembre. — Notre travail avance. Tous les détritus ont été brûlés, les fanzas prennent une apparence propre et confortable; sur les murs de clôture extérieurs, les cosaques, experts en calligraphie, ont écrit à la chaux, en grosses lettres, les noms et les numéros des sections qui y seront cantonnées. De longues files de chariots indigènes, escortés par des cosaques, nous arrivent apportant du grain de gaoliane et de la paille de tchoumisa qui sont déposés en tas et gardés par des cosaques en armes.

Dans l'après-midi, une violente canonnade se fit entendre; on voyait dans le ciel les éclats des obus. J'envoyai une patrouille aux renseignements. Elle revint et le sous-officier qui la commandait m'apprit que de nouvelles batteries japonaises avaient ouvert le feu sur nos positions de première ligne, à douze ou quinze kilomètres d'ici.

En réponse à mon dernier rapport, j'ai reçu du général Mischenko l'ordre suivant :

« Je me déclare tout à fait solidaire avec vous et j'approuve toutes les mesures que vous avez prises et que vous auriez à prendre contre la dévastation des villages. Je vous prie d'arrêter et d'envoyer sous bonne escorte à l'état-major du 5e corps d'armée les soldats maraudeurs pris sur le fait (1).

« Il est indispensable de se renseigner sur la quantité et la qualité de fourrage qu'on pourrait se procurer non seulement aux alentours, mais aussi dans le pays occupé par l'ennemi; ce qui est pour nous d'une grande importance. Vous pourriez obtenir des renseignements à ce sujet aux états-majors de la 4e division de cosaques du Don, du général Grekoff et du détachement du général Kossagovsky.

« Aide de camp général MISCHENKO. »

(1) La plupart des soldats du 5e corps d'armée étaient des réservistes. La division du général Orloff, qui s'est si mal montrée à Yantaï-les-Mines, appartenait à ce même corps d'armée.

Nous n'avons à compter que sur nous-mêmes. L'approvisionnement de fourrage est pour chaque détachement de cavalerie une question vitale bien difficile à résoudre ; mais nous en viendrons à bout.

24 novembre. — Les officiers rentrés des expéditions à la recherche du fourrage racontent les difficultés qu'ils ont à s'en procurer et surtout à obtenir des moyens de transport. Les Chinois cachent les chevaux et les mulets dans des fanzas et les attelages sous des tas de gaoliane. En revanche, en Mongolie, les officiers et les soldats chinois s'offrent à nous fournir tout ce dont nous pouvons avoir besoin.

25 novembre. — J'avais réuni chez moi les chefs de section pour nous concerter sur les meilleurs moyens d'être renseignés exactement sur la quantité de fourrage qui se trouve en pays ennemi. Nous étions tous d'accord que des espions chinois pouvaient seuls se charger de cette enquête, car il serait impossible à nos faibles détachements de traverser le réseau de protection des Japonais, à l'aller et au retour.

Pendant que nous discutions, je reçus, par estafette, une invitation à déjeuner aujourd'hui chez le général Kouropatkine. Il y était dit, en *post-scriptum*, que ma femme, dont le train se trouve en ce moment à Souiatoun, était aussi invitée. Le déjeuner devait avoir lieu à onze heures, et il était trois heures de l'après-midi !

Je suis désolé d'avoir perdu cette occasion de rencontrer ma femme à cause du retard de ce message, qui contient en outre une permission du général Mischenko de transmettre mes fonctions au plus ancien en grade et de prendre un congé, dont la longueur n'est pas indiquée ; je compte bien en profiter et j'espère encore trouver ma femme soit à Souiatoun, soit à Moukden.

Les arrangements avec les chefs de section me prirent environ une heure, puis j'eus à écrire mon rapport au général Mischenko. Ce n'est qu'à cinq heures que je pus partir avec mon cosaque André.

Si j'allais à Souiatoun et n'y trouvais plus le train, je risquais de le rater aussi à Moukden ; c'est pourquoi, sans hésiter, je pris la route de Moukden. Nous partîmes au galop de chasse et fîmes en une heure et demie vingt-quatre kilomètres.

A la gare, j'apprends que le train sanitaire de l'impératrice Alexandra n'a pas quitté Souiatoun. Je saute dans un train partant pour le Midi et à

neuf heures du soir je retrouve ma femme très inquiète de ne m'avoir pas vu à Tshan-sa-mou-toun. Le général Kouropatkine, qu'elle a vu ce matin, n'avait pas compris non plus pourquoi je n'étais pas venu, ne se doutant pas qu'un parcours de trente-cinq kilomètres nécessiterait vingt et une heures, quand quatre ou cinq heures auraient dû suffire amplement.

Le colonel Peschkoff, commandant du train, a mis à ma disposition un coupé vacant.

26 novembre. — Le général Mischenko m'a informé par télégramme que le commandant en chef me donne un congé de quinze jours. J'en suis d'autant plus content que Peschkoff me propose de passer tout ce temps dans son train.

Ce congé, paraît-il, m'a été octroyé spontanément par le général Kouropatkine, car il n'en avait pas été question hier à déjeuner.

29 novembre. — Notre train a reçu ses blessés et ses malades seulement hier dans la journée, et il est parti le soir même pour Kharbine.

Le général Pavloff, ancien chef du régiment de cosaques de Tchitin (de la même brigade que le 1er régiment de Verchnéoudinsk dont je fais partie), est au nombre des malades. Il me dit que la nomination du nouveau chef de régiment s'est faite avant-hier et qu'il fut très étonné d'apprendre que le lieutenant-colonel Sveschnikoff était choisi et non pas moi, le premier candidat à ce poste. Je me demande si mon congé est sans rapport avec cette nomination : ce serait une façon de me dorer la pilule qui ne me déplaît pas. Au fond, je n'ai aucun avantage à commander un régiment. La guerre finie, je n'aurais plus la même facilité à quitter l'armée.

2 décembre. — Nous sommes arrivés à Kharbine ce matin; on a evacué les blessés dans les hôpitaux de la ville. Notre train retournera à Moukden ou à Souiatoun dans deux ou trois jours.

C'est la première fois que je me trouve exposé à une température aussi basse : — 39° C.!! Malgré toutes les précautions, si l'on reste à l'air plus d'une heure, le froid vous pénètre et vous coupe la respiration. Je m'applaudis de m'être procuré une bonne pelisse et des bottes fourrées avant de quitter Souiatoun.



L'ABREUVOIR SUR LE HOUN-HÉ GELÉ

4 décembre. — Triste nouvelle : notre train part demain pour Wladivostock, car c'est là seulement qu'on peut faire la réparation des conduits d'eau, abîmés par les fortes gelées.

Mon congé n'expirant que le 9 décembre, j'espérais rester jusque-là avec ma femme. Je suis très désappointé de devoir la quitter plus tôt et de m'en retourner à Moukden dans un train ordinaire bondé de voyageurs.

5 décembre. — Le train sanitaire devait partir à midi; je m'y trouvais encore quand, à onze heures trente, il se mit en marche. Je ne m'en inquiétai pas, croyant qu'il manœuvrait; mais le mouvement s'accéléra de plus en plus. Nous filons sur Wladivostock! — Il y eut heureusement une minute d'arrêt au vieux Kharbine, et j'en profitai pour sauter du train et retourner à la gare reprendre le chemin de Moukden.

Le chauffage de notre wagon est défectueux : il y fait une chaleur suffocante du côté où se trouve le poêle et un froid de loup à l'autre bout. Je suis au pôle Nord avec deux officiers supérieurs. Nous ne pouvons enlever nos pelisses; le froid est si vif que la glace s'accumule autour des conduites d'eau sous les banquettes. Du côté opposé, en revanche, nos compagnons étaient à demi déshabillés.

Partis le 5 décembre à quatre heures de l'après-midi, nous sommes arrivés à Moukden le 8 à neuf heures du matin.

Pour aller à Sou-hou-dia-pou, j'ai loué une foudoutounka. J'ai déjà décrit ce véhicule; je rappellerai seulement que la caisse du chariot repose tout droit sur les essieux, et rien ne vient amortir les cahots. Quatre heures de voyage par 15° au-dessous de zéro, ce fut dur.

14 décembre. — Hier et ce matin, le lieutenant-colonel Kouklin et le lieutenant Lonschakoff, deux officiers de notre régiment et moi, avons chassé le lièvre dans les dunes du Houn-hé; les cosaques à cheval nous servaient de rabatteurs. Les lièvres étaient très nombreux et nous nous sommes bien amusés. Nous avons aussi tiré sur des vols innombrables d'oiseaux ressemblant aux gelinottes, et passant au-dessus de nos têtes avec la rapidité d'une flèche. La chair de ce gibier est succulente.

17 décembre. — Plaoutine, envoyé en reconnaissance avec deux sotnias dans la vallée du Liao-hé, arriva une nuit à une station du chemin de fer de Sin-min-tin, construit et exploité par une compagnie sino-anglaise.



MA FANZA

Plaoutine avait l'ordre de vérifier si les Japonais ne se fournissaient pas par cette voie de bétail et d'autres vivres, ce qui serait une violation de la neutralité de cette ligne de chemin de fer dont notre haut commandement pourrait probablement tirer parti. Il réveilla le chef de gare et lui demanda en anglais ses registres qu'il voulait contrôler: son uniforme et ses armes étant cachés par la bourka et son anglais étant sans accent, Plaoutine fut pris par ce fonctionnaire pour un compatriote et il en obtint tous les renseignements dont il avait besoin. C'est seulement au matin suivant que les employés du chemin de fer apprirent qu'ils avaient eu affaire à des cosaques. Il est à supposer que cette nouvelle sensationnelle fut télégraphiée immédiatement sur toute la ligne et que les Japonais en auront été avisés. Au retour, dans une rencontre avec les Khounhouzes, deux de nos cosaques ont été blessés.

Les renseignements obtenus pendant ce raid de Plaoutine sont fort intéressants : les troupes japonaises n'ont pas été vues dans la plaine énorme qui s'étend entre le Houn-hé et le Liao-hé d'un côté et le chemin de fer de Sin-min-tin de l'autre, jusqu'à In-kéou. En revanche, de grands approvisionnements de fourrage se trouvent dans tous les villages de quelque importance.

Le prince Toumanoff, du régiment du Daghestan, est aussi revenu d'une reconnaissance en pays ennemi. En poursuivant une patrouille japonaise, un peloton de son détachement, commandé par le lieutenant prince Eldaroff, pénétra dans les retranchements de l'ennemi. Dix-sept Japonais furent sabrés, mais Eldaroff, son ordonnance et quelques cavaliers daghestans y trouvèrent la mort. Tous les blessés et les morts ont été rapportés au cantonnement par leurs camarades.

21 décembre. — Mac Cullagh est attaché à notre régiment: il a déjeuné chez moi ce matin.

Il n'est question que de la reprise de l'offensive dans laquelle la cavalerie jouera un rôle important. On ne sait encore rien de précis, mais, à de certains indices, on s'aperçoit qu'une expédition lointaine et périlleuse se prépare. Ainsi, les officiers, les sous-officiers et un peloton de chaque sotnia ont été réunis au cantonnement de l'artillerie où on leur enseigne comment il faut enlever des canons dont les attelages ont été décimés. C'est bien simple : on attache les deux bouts d'une grosse corde à l'essieu du canon, et deux cavaliers, voire un seul, suffisent à l'enlever en le traî-

nant l'affût à l'arrière. Les cosaques bouriates s'en acquittent avec beaucoup d'adresse et très rapidement.

Ce soir, les officiers du régiment furent réunis dans la vaste fanza servant de mess, et le lieutenant Troussoff, du bataillon du chemin de fer, nous démontra l'emploi des pétards chargés de pyroxyline pour la destruction des voies, du matériel et des constructions.



RÉUNIS EN CONSEIL A LA VEILLE DU RAID D'IN-KÉOU

24 décembre. — Pépino me dit que les cosaques parlent d'une expédition lointaine pour le 26 ou le 27 décembre. Löwengoff, que j'ai questionné, n'a pu me répondre.

25 décembre. — Après la messe de Noël, célébrée sous la tente verte servant d'église mobile, le général Mischenko félicita les troupes réunies en souhaitant longue vie et bonne chance aux cosaques et à leurs familles. Il parlait d'une voix vibrante et l'on sentait de la sincérité et du cœur dans



LE BANQUET DE NOEL



LE BANQUET DE NOEL

chacune de ses paroles. Il jouit d'une grande popularité parmi les cosaques et les soldats.

Après son allocution, le général rassemble les chefs de régiment et les avertit que demain matin nous partirons tous pour une expédition dont le but doit rester secret pendant quelque temps encore. Mais ce que le général ne nous dit pas, tout le monde le sait maintenant : nous allons à In-kéou pour y détruire les énormes dépôts de l'ennemi.

Pépino fut prié de préparer pour les officiers de notre régiment un somptueux repas de Noël; les cuisiniers du mess des officiers et quelques cosaques gâte-sauces lui furent adjoints.

Un dîner pantagruélique fut servi à deux heures et le champagne coula à flots.

Je n'assistai pas, le soir, au souper suivi de danses, car j'avais des lettres à écrire et mes effets à ranger. Nous ne sommes pas sûrs, en effet, de revenir à Sou-hou-dia-pou. Pépino restera en arrière avec les trains régimentaires et les convois.

26 décembre. — On a dansé jusqu'à trois heures du matin. Quelques officiers ne se sont pas couchés, puisqu'ils devaient se lever avant le jour.

Le lieutenant-colonel Kouklin est nommé commandant du campement qui restera à Sou-hou-dia-pou pendant la durée de l'expédition. Je suis bien heureux que cette tâche ingrate ne me soit pas dévolue.

Nous nous sommes mis en marche en trois colonnes : celle de gauche, commandée par le général Téleschoff, est composée des 19e, 24e et 26e régiments des cosaques du Don; de la brigade caucasienne commandée par Khan Nakhitchévansky, remplaçant le général prince Orbéliani, malade; de quatre commandos de tirailleurs montés; de la 2e batterie des cosaques du Transbaïkal et de deux canons-revolvers.

La colonne du milieu, du général Abramoff, est composée de la division mixte des cosaques du Transbaïkal et de l'Oural; d'une sotnia de gardes-frontières et de la 1re batterie de cosaques de Gavriloff. Le général Mischenko et son état-major font partie de cette colonne.

La colonne de droite, du général Samsonoff, est composée des régiments de dragons de Niéjine, de Tchernigoff et de la Région-Maritime; d'une sotnia de gardes-frontières; de la 20e batterie à cheval et de quatre canons d'un ancien modèle tirant avec des obus brisants. Les canons de campagne du nouveau modèle ne sont pas munis de ces obus.

Cela fait un total de soixante-dix sotnias et escadrons, quatre commandos de tirailleurs montés, vingt-deux canons et deux canons-revolvers.

Deux convois de la Croix-Rouge suivaient les colonnes de droite et du milieu; derrière celle-ci venait un convoi de quinze cents mulets chargés de fourrage et des ambulanciers à pied portant des civières.

Le transport de fourrage dans un pays où, selon les renseignements de Plaoutine et des espions chinois, il y en a en abondance, est incompréhensible et ne sert qu'à ralentir la marche du détachement expéditionnaire. Heureusement, les ambulanciers purent être montés sans que notre marche en fût cependant accélérée.

Halte d'une heure au village où était cantonné le détachement des gardes-frontières et de l'infanterie du général Kossagovsky. Le général Mischenko et les commandants des grandes unités se sont réunis chez lui en conseil, car Kossagovsky connaît bien le pays pour y avoir séjourné pendant plusieurs mois.

Il faisait encore jour quand nous sommes arrivés au village de Sindiopa où nous devions passer la nuit. Quarante kilomètres pour cette première étape.

27 décembre. — Nous ne nous mettons en marche qu'à huit heures du matin. On ne semble pas pressé.

Aujourd'hui, l'étape est encore de quarante kilomètres. Nous passerons la nuit dans le grand village de Davan.

Notre avant-garde et celle du général Téleschoff se sont emparées de quatre convois de vivres ennemis.

28 décembre. — Départ de notre cantonnement à sept heures du matin.

Nous avons à l'avant-garde les 2e et 3e sotnias de notre régiment. La pointe d'avant-garde est formée du commando de tirailleurs montés, du 135e régiment d'infanterie et d'un peloton des gardes-frontières connaissant bien le pays et nous servant de guides.

Le lieutenant Eltchaninoff est parti en éclaireur avec un peloton de notre régiment.

A onze heures du matin, Eltchaninoff fit savoir que le passage du Hou-hé, près du village de Kalisché, était intercepté par une bande de trois cents cavaliers khounouzes. Notre 1re sotnia alla renforcer l'avant-

garde. Le général Mischenko, informé du rapport d'Eltchaninoff, donna l'ordre à notre régiment d'attaquer les Khounhouzes.

Le régiment s'avança au grand trot, mais le village était déjà abandonné par l'ennemi et les Khounhouzes s'enfuyaient, poursuivis par les cosaques qui en ont sabré une trentaine. Une sotnia du régiment du Daghestan prit également part à cette charge.

Dans cette première rencontre avec l'ennemi, le cornette Tchapline a été tué et le capitaine Glonti blessé. Burtin, qui a abattu un Khounhouze d'un coup de sabre, est enchanté d'avoir reçu le baptême du feu et se promet bien d'en remontrer aux Japonais.

Ayant traversé le Houn-hé sur la glace, notre régiment a fait halte jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Puis nous sommes repartis. Dans ce pays, uni comme une table de billard, les villages sont rapprochés les uns des autres et disposés avec la régularité d'une plantation en quinconce. Presque tous sont entourés de murs d'enceinte en terre et protégés par de larges fossés.

Eltchaninoff rapporte que le village d'Oudziatoun, que nous aurons à traverser, est occupé par une compagnie et un escadron ennemis. Notre avant-garde a déjà engagé le combat. Nous nous dirigeons du côté de la fusillade.

Le capitaine Tcheslavsky, commandant de notre 3e sotnia, vient à notre rencontre au grand galop et insiste pour que Löwengoff envoie des sotnias en avant et coupe la retraite aux Japonais. Il est visiblement surexcité par la passion du chasseur craignant de voir échapper une proie qu'il croit sûre. Mordus par l'exemple, nous prenons le trot; le village est tourné du côté gauche, mais les Japonais se sont déjà réfugiés dans le village voisin où se trouve la distillerie de San-da-khan.

Löwengoff envoie les 1re et 5e sotnias en avant. Elles doivent contourner le village occupé par l'ennemi et l'attaquer s'il tente d'en sortir du côté opposé.

Un peu plus tard, trouvant que les sotnias manquaient d'initiative, Löwengoff me chargea d'en prendre le commandement. Je partis à fond de train, suivi par mon trompette.

Formées en lava, ces deux sotnias étaient alignées sur une distance d'un kilomètre, faisant face aux côtés est et sud du village. Nous avancions lentement, attendant le moment opportun pour charger. En ce moment, la demi-sotnia des éclaireurs du lieutenant Schatiloff se préci-

PENDANT LE RAID A IN-KÉOU

pita sur le village du côté gauche ouest. Je commandai la charge, mais la 5e sotnia galopa seule, la première n'ayant pas entendu ou n'ayant pas compris mon commandement. D'ailleurs, notre attaque était très risquée, parce que le village était enclos de murs et de fossés que nos chevaux ne pouvaient franchir. Schatiloff et sa troupe durent aussi se replier sous le feu violent des Japonais.

Malgré un feu de rafale, nos pertes ne sont pas grandes et tous nos blessés ont été emportés à dos de cheval; mais j'appris que, dans la 2e sotnia du capitaine Kopteff, qui avait attaqué le village du côté opposé, Burtin avait été mortellement blessé. Emporté par son cheval, il était allé s'abattre au pied du mur d'où tiraient les Japonais, et toutes les tentatives pour le tirer de là furent vaines. De nouvelles victimes allaient tomber près de lui inutilement. Kopteff eut son cheval tué pendant cette charge (1).

Nous ne pouvions abandonner à l'ennemi le corps de Burtin, et je décidai d'attaquer la distillerie avec mes sotnias, à pied. Nous mîmes pied à terre et j'envoyai un rapport à Löwengoff, le priant de me soutenir en attaquant la position en même temps que moi, mais du côté opposé.

En ce moment, nous entendîmes non loin de nous le roulement de l'artillerie en marche; j'arrêtai mes sotnias et j'envoyais un sous-officier au commandant de la colonne, le priant de me donner des canons et du renfort afin de réduire des Japonais cernés dans un village, et d'emporter le corps d'un officier qui y avait été tué.

Mon envoyé revint bientôt, accompagné de quatre sotnias du régiment de cosaques de Tchitin, commandées par le lieutenant-colonel Perfilieff qui me dit que le général Samsonoff le mettait sous mes ordres et que deux canons me seraient envoyés tout de suite.

Quelques minutes plus tard, le canon se fit entendre à notre droite et des obus éclatèrent au delà de San-da-kan. Une dizaine de projectiles furent lancés et pas un ne tomba dans le village. Le général Samsonoff crut probablement mieux faire en bombardant San-da-kan de l'endroit où il se trouvait, au lieu de m'envoyer les canons promis. C'est bien dommage, car nous étions plus près que lui de la distillerie, dont les constructions n'étaient pas masquées de notre côté par des arbres comme elles l'étaient du sien. L'artillerie eût pu détruire la distillerie, et les Japonais,

(1) Kopteff est mort des blessures reçues pendant un engagement qui eut lieu plus tard.

pour chercher un autre refuge, eussent été forcés de traverser un espace découvert où nous les eussions chargés avec de grandes chances de succès.

Sur ces entrefaites, le sous-officier volontaire baron Wolff vint me dire de la part du général Mischenko de laisser là les Japonais et de rejoindre le détachement, qui n'avait pas arrêté sa marche pendant notre engagement.

Je chargeai Wolff de répondre au général que je me voyais contraint de désobéir, mais qu'il m'approuverait certainement en apprenant que le corps du lieutenant Burtin se trouvait dans le village vainement attaqué jusqu'à présent, et que je ne pouvais renoncer à faire un dernier effort pour l'en retirer. J'étais sûr que le général prendrait des mesures en conséquence.

Obéissant à un ordre de Samsonoff, les sotnias qui étaient venues me renforcer se sont retirées. Il faisait déjà sombre, et je vis avec regret disparaître l'occasion d'en finir avec les Japonais. Maintenant, l'artillerie ne pourra tirer qu'au juger, et nous ne connaîtrons pas les résultats du bombardement.

Des deux sotnias placées sous mes ordres, il ne me reste plus qu'une demi-sotnia; car, n'ayant pas de litières montées, j'ai dû faire emporter nos blessés et nos morts à bras sur des civières; ce qui exige, quand le parcours est assez long, beaucoup d'hommes, afin de relayer les porteurs.

Wolff est revenu et m'a dit que le général Mischenko approuvait ma décision de ne pas abandonner Burtin entre les mains de l'ennemi. Il a chargé le colonel Löwengoff de se mettre à la tête d'un détachement composé de son propre régiment (le 1er Verchnéoudinsky), du régiment de dragons de Niéjine et de quatre canons qui lui seraient donnés par le général Samsonoff; de s'emparer de la distillerie de San-da-kan coûte que coûte, afin d'y reprendre le corps de Burtin, car c'était une question d'honneur pour son régiment. La batterie ne devait pas tirer à plus de cinq cents mètres, et c'est notre régiment qui marcherait à l'assaut.

Pendant que Wolff me communiquait cet ordre qu'il allait transmettre à Löwengoff et à Samsonoff, ce dernier arriva près de nous avec sa colonne. Supposant que Löwengoff avait tout son régiment réuni, le général Samsonoff décida qu'il suffirait de lui donner deux escadrons de dragons et deux canons au lieu de quatre. C'est toujours le système des petits paquets en faveur chez les généraux de l'état-major général. Ils

croient *a priori* que les renseignements sur le nombre de l'ennemi sont toujours exagérés, et, pour cette raison, nous nous trouvons presque toujours en infériorité numérique. Ce soir, le général Samsonoff n'avait pas prévu que Löwengoff n'avait qu'une seule sotnia de son régiment sous ses ordres!

J'accompagnai les dragons qui allaient rejoindre Löwengoff; nous le trouvâmes à deux kilomètres à l'est de la distillerie.

Notre détachement était ainsi composé : ma demi-sotnia jointe à celle du régiment faisait une sotnia et demie; nous avions en plus soixante-dix hommes du commando de tirailleurs montés, deux escadrons de dragons et deux canons.

Le lieutenant commandant la section d'artillerie désappprouvait l'ordre du général Mischenko de tirer à courte distance. Il assurait que l'effet de son tir serait bien meilleur de la distance où nous nous trouvions (deux kilomètres). Löwengoff eut le tort d'y consentir.

La nuit était très noire, un épais brouillard enveloppait tout et cachait aux regards les objets les plus proches; quant au village, il avait disparu depuis longtemps et l'on ne pouvait déterminer qu'approximativement sa situation. Néanmoins, le jeune artilleur commença le bombardement avec beaucoup d'assurance, convaincu qu'il allait faire table rase de la distillerie, et l'incendier avec les obus brisants de ses canons d'un vieux modèle, bien supérieurs aux nouveaux, nous dit-il.

Löwengoff finit par s'apercevoir que nous n'avions plus à compter sur notre artillerie, car aucun embrasement ne se produisit, malgré les tas de gaoliane et autres matières inflammables qu'on trouve dans tous les villages chinois. Alors il donna l'ordre de l'assaut. Il était onze heures du soir.

Voici la disposition des troupes : première ligne, dispersée en tirailleurs et composée d'une centaine de cosaques à pied et de soixante tirailleurs, commandée par moi. Löwengoff marchait en deuxième ligne avec un escadron de dragons à pied, formant la réserve. Le deuxième escadron de dragons commandé par le colonel Vannovsky, des dragons de Niéjine, restait en couverture de nos chevaux et de l'artillerie.

Ordre fut donné d'approcher du village sans tirer. N'ayant pas de baïonnettes, les cosaques devaient charger le sabre à la main.

La marche dans une obscurité complète à travers des champs de gaoliane dont les tiges coupées en biseaux percent la chaussure et

déchirent les vêtements, était très fatigante. On entendait parler, malgré la défense d'élever la voix; mais, peu à peu, le silence se fit dans les rangs. La marche semblait interminable et cependant nous fûmes surpris quand des silhouettes d'arbres se dressèrent devant nous, couvrant les bâtisses, but de notre attaque.

L'ennemi devait être là; néanmoins, tout restait calme et ce silence



L'ASSAUT DE LA DISTILLERIE DE SAN-DA-KAN

même était angoissant! Serait-il parti? Les rudes épreuves subies seraient-elles vaines?

Mais ce calme n'était qu'apparent; on sentait qu'il ne pouvait durer, et tout à coup il fut rompu par une lueur qui nous aveugla et par une détonation assourdissante. Des centaines de fusils étaient braqués sur nous, à quelques mètres seulement, et vomissaient une grêle de balles.

Les gémissements des blessés étaient étouffés par le hourra des assaillants montant à l'assaut.

La deuxième ligne ne résista pas à l'élan et nous rejoignit aussitôt.

Les Japonais s'étaient massés derrière les murs solides de la distillerie percés de meurtrières par lesquelles ils nous fusillaient à bout portant. La fusillade et les cris des combattants se confondaient en un vacarme épouvantable.

Un grand tas de gaoliane près des fanzas prit feu et éclaira cette scène de carnage. On se sentit moins oppressé par le mystère de la nuit; mais, à



NEKRASSOFF VA A LA MORT

la lumière de l'incendie, nous présentions une cible sûre à l'ennemi. Les gémissements et les imprécations de ceux qui tombaient devenaient plus fréquents.

Ces hommes courant dans les flammes avaient l'air de démons se livrant à une œuvre sinistre!

Les Japonais, débusqués d'une fanza, se réfugièrent dans la suivante. Ce fut une mêlée, un corps à corps où nos robustes cosaques se mesurèrent avec l'adresse de ces petits bonshommes se battant avec l'acharnement du désespoir.

C'est en pénétrant dans une fanza occupée par l'ennemi que Michel Nekrassoff, l'aîné des deux frères, fut blessé mortellement de plusieurs balles et d'un coup de sabre-baïonnette qui lui fendit le crâne. On l'emporta après avoir massacré ses meurtriers jusqu'au dernier.

L'incendie s'étendait de plus en plus. Au tumulte du combat s'ajoutaient les lamentations des habitants du village, hommes, femmes et enfants, pris entre deux feux et voués à la ruine et à la mort seulement parce que le hasard a voulu que les belligérants se rencontrassent en ce point.



LE TRANSPORT DES BLESSÉS APRÈS L'ASSAUT

Une voix cria : « Sauvez-moi, je brûle! » C'était le sous-officier volontaire Roudkovsky, qui, blessé en même temps que Burtin, n'avait pu être emporté par les cosaques.

Un jeune officier de dragons, que je ne connais pas, vacille sur ses pieds et porte ses mains à la tête. Je lui demande ce qu'il a. « Je n'en sais rien, répond-il; je crois que je suis blessé. » — Une balle lui a effleuré le crâne en traçant dans ses cheveux un étroit sillon. J'entends prononcer son nom. Il se trouve être le fils d'un camarade de jeunesse, Krijanovsky.

Le cadavre d'un cosaque est étendu auprès du tas de gaoliane qui brûle encore; je veux le retirer de là pour qu'il ne soit pas atteint par le feu;

mais les balles pleuvent dru en cet endroit découvert, et je dois m'abstenir.

Le corps de Burtin est retrouvé. Il n'a pu survivre à ses blessures toutes mortelles.

Pour mettre de l'ordre dans son détachement, Löwengoff a rassemblé ses hommes derrière le village, hors de l'espace éclairé par l'incendie. Il m'a donné l'ordre de faire emporter les blessés et les morts épars un peu partout. Quand ce fut fait, je le rejoignis.

Le général Baumgarten, qui commandait notre brigade pendant la durée de l'expédition, vint lui-même s'assurer que Burtin était retrouvé. Il voulait voir ce qui se passait au village incendié; mais on l'en dissuada, car les balles y pleuvaient encore quoique le combat fût virtuellement terminé.

La fusillade a cessé; l'ennemi est exterminé ou mis en déroute. On sait maintenant, d'après le dire des habitants du village, que les Japonais y avaient deux compagnies et un demi-escadron. Ce dernier ne prit pas part au combat. On le vit quitter le village au commencement de l'engagement.

Nous allons retrouver nos chevaux, ce qui n'est pas facile dans la nuit et le brouillard.

Le colonel Vannovsky, trouvant des hommes de moins à l'appel, va, avec un escadron, s'assurer qu'ils ne sont pas restés dans le village.

Pendant ce temps, nous nous couchons par terre et nous essayons de dormir; mais le froid est trop vif. Après avoir transpiré dans l'effort continu du combat, nos membres sont maintenant engourdis par la bise glaciale.

Le médecin de la Croix-Rouge nous dit que Nekrassoff est mort entre les bras de son frère, dont le chagrin fait peine à voir.

Trois officiers de notre régiment ont été blessés dans cet engagement. Ce sont les lieutenants Issakoff, Komarovsky (homonyme du comte Komarovsky, du régiment d'Argoun, et d'un autre qui avait été commandant de place au détachement de l'Est) et Schéméra. La blessure de ce dernier n'est pas grave; il n'a pas quitté le front. Löwengoff a eu sa pelisse trouée de plusieurs balles et son aide de camp Dmitroff sa papakha traversée d'une balle au-dessus du crâne. Le nombre de cosaques et de soldats tués et blessés n'est pas encore connu, mais il doit être considérable.

Les médecins de la Croix-Rouge s'indignent qu'on garde les convois

HALTE PENDANT LE RAID A IN-KÉOU

des blessés en danger d'être gelés à cause de leur grande perte de sang. Mais, d'un autre côté, on ne peut les laisser partir avant le retour de Vannovsky, car ils risqueraient d'être pris par l'ennemi s'ils s'en allaient sans escorte.

Enfin, les dragons sont de retour et nous partons. Nous sommes guidés par un embrasement du ciel qui doit provenir des feux de nos bivouacs. A l'est, où se trouve l'ennemi, nous voyons éclater des fusées : ce sont évidemment des signaux, mais nous ne les comprenons pas.

Nous sommes arrivés au bivouac, près du village de Lidiosa, à trois heures et demie du matin.

Les fanzas étaient bondées. Impossible d'obtenir une place. Il fallait coucher dehors par un froid de plusieurs degrés au-dessous de zéro.

Les feux du bivouac s'éteignaient. André m'avait préparé la soupe que j'ai partagée avec quelques officiers. Après avoir mangé, j'ai réussi, malgré le froid, à dormir enveloppé dans ma bourka.

29 décembre. — Le combat de San-da-kan a motivé l'ordre du jour suivant : « La cavalerie doit éviter autant que possible les charges frontales de l'ennemi abrité derrière des retranchements ou des villages fortifiés. En pareille occurrence, il faut le cerner avec des lavas tout en se tenant hors de portée de fusil et le réduire avec de l'artillerie (1). Il faut ménager les projectiles, car nous en aurons besoin plus tard. En pays découvert, l'infanterie doit être toujours attaquée par les cosaques en formation de lava. — Chef d'état-major du détachement, colonel prince Vadbolsky. »

Un deuxième ordre, signé du général Mischenko, est ainsi conçu : « En vue du but principal de notre expédition, qui est la destruction des dépôts à la station du chemin de fer d'In-kéou, et du nombre limité des moyens de transport pour les blessés, je prie les chefs de colonnes et de détachements d'éviter dorénavant d'attaquer des points fortifiés comme la distillerie de San-da-kan qui a été détruite hier et de ne charger l'ennemi que s'il se retire à découvert et sans trop nous éloigner de la voie que nous devons suivre. — Aide de camp général Mischenko. »

L'enterrement des morts doit avoir lieu aujourd'hui, à huit heures du matin : André Nekrassoff a demandé au général Mischenko l'autorisation

(1) Malheureusement, ce qui manquait dans notre armée, c'était l'obusier tirant un projectile brisant pouvant incendier et détruire tous les obstacles.

de transporter le corps de son frère à Moukden. Il l'obtient, mais à la condition que la bière contenant la dépouille mortelle de Nekrassoff suivra le détachement dans le convoi des blessés. En effet, on ne peut envoyer en arrière de la colonne que des forces assez grandes pour pouvoir accepter le combat si l'ennemi lui barrait le chemin au retour, ce qui est plus que probable.

Tous les généraux et les officiers, ainsi qu'un peloton de chacune des sotnias qui ont pris part au combat d'hier, étaient rassemblés autour des



LA MORT DE BURTIN

fosses préparées pour l'ensevelissement des morts. Après le service funèbre, célébré par le prêtre du détachement, assisté des chantres cosaques, et après que les honneurs militaires eurent été rendus, la bière contenant le corps de Burtin fut déposée dans une fosse à part, tandis que les corps des cosaques, enveloppés dans des toiles de tentes-abris, étaient ensevelis dans la fosse commune, qu'on appelle chez nous « la tombe fraternelle ».

L'enterrement terminé, le général Mischenko vint nous serrer la main, à Löwengoff et à moi; puis, quand nous fûmes tous à cheval, il s'approcha de notre régiment et nous dit : « Je vous remercie de tout

mon cœur, messieurs les officiers et cosaques du vaillant régiment de Verchnéoudinsk : je vous remercie pour votre brillante conduite d'hier! »



PIERRE BURTIN, ANCIEN LIEUTENANT AU 4e TIRAILLEURS ALGÉRIENS

Ces quelques paroles sincères et prononcées d'un ton chaud et vibrant d'émotion remuèrent tous les cœurs.

Après Mischenko, ce fut le tour du général Abramoff qui, retirant son bonnet, dit en nous saluant : « Je vous salue profondément, intrépides cosaques de Verchnéoudinsk. »



LES PRISONNIERS JAPONAIS

Le lieutenant Tourbine, un des témoins de la mort de Burtin, raconte qu'en approchant de San-da-kan Burtin s'élança en avant en criant : *Sotnia, za mnoï!* (Sotnia, suivez-moi!) Blessé, il tomba de cheval; mais son pied resta pris dans l'étrier, et il fut traîné jusqu'au mur d'où tiraient les Japonais.

Nous regrettons tous beaucoup ce brave et sympathique officier. Le pauvre garçon se réjouissait tant d'avoir été au feu pendant l'engagement de Kaliché ! Il ne se doutait guère que cette journée lui serait funeste.

Notre régiment est à l'avant-garde de la colonne. On s'attend à rencontrer l'ennemi à la hauteur de New-tchwang, à dix-huit kilomètres de notre dernière halte, à Lidiosa.

Deux compagnies japonaises qui occupaient New-Tchwang se sont retirées sur In-kéou, poursuivies par les cosaques. Quatorze Japonais ont été faits prisonniers et un grand nombre sabrés. André Nekrassoff, si bon et si généreux, pris aussi par la fringale du meurtre, en a abattu un d'un coup de sabre. L'instinct de vengeance, héritage de nos aïeux violents et impulsifs, l'a sans doute poussé à cet acte, naturel dans le conflit corps à corps, mais peu digne d'un officier pendant la poursuite de l'ennemi.

Plusieurs convois de vivres et de marchandises, à destination de l'armée japonaise, ont été détruits. Un grand nombre de chevaux et de mulets, libérés de leurs attelages, fuient par les champs. Ceux d'entre nous dont les chevaux ont été tués ou blessés trouvent à les remplacer par des bêtes de choix.

Nous passons la nuit dans le village de Tzin-tza-tin, à vingt-deux kilomètres d'In-kéou.

30 décembre. — Tous ceux qui ne sont pas initiés aux secrets de l'attaque d'In-kéou, et je suis de ce nombre, ne comprennent pas les raisons de la lenteur de notre marche. Nous ne faisons pas plus de trente-cinq à quarante kilomètres par jour. Je ne comprends pas non plus pourquoi notre itinéraire nous rapproche des positions de l'ennemi au lieu de nous en écarter pour ne pas lui donner l'éveil, ce qui n'aurait pas allongé la route. Enfin, pourquoi n'avons-nous pas attaqué In-kéou cette nuit, au lieu de remettre à ce soir?

A deux heures de l'après-midi, nous avons fait halte, et sommes repartis à quatre. Une heure plus tard, arrêt sur la ligne des batteries faisant face à In-kéou, entre les villages de Sihountaï et de Houintaï.



LES PRISONNIERS JAPONAIS

La gare du chemin de fer d'In-kéou, ses dépendances et les dépôts de toutes sortes seront attaqués, après le bombardement qui durera une heure et demie, par un détachement commandé par le colonel Horanoff et formé d'une sotnia et d'un escadron de chaque régiment. Ce détachement s'est déjà mis en marche : il doit se rassembler derrière un grand lac gelé et y laisser ses chevaux au moment de l'attaque. Au retour, trois grands feux serviront de signal pour le rassemblement près des chevaux.

Le bombardement commence à cinq heures trente minutes par un feu de salve de toutes les pièces à la fois, au moment même où le soleil descend derrière In-kéou et détache en silhouettes noires les



UN « FIVE O'CLOCK TEA » AVANT LE COMBAT

cosaques descendus de cheval, qui sont en couverture de l'artillerie.

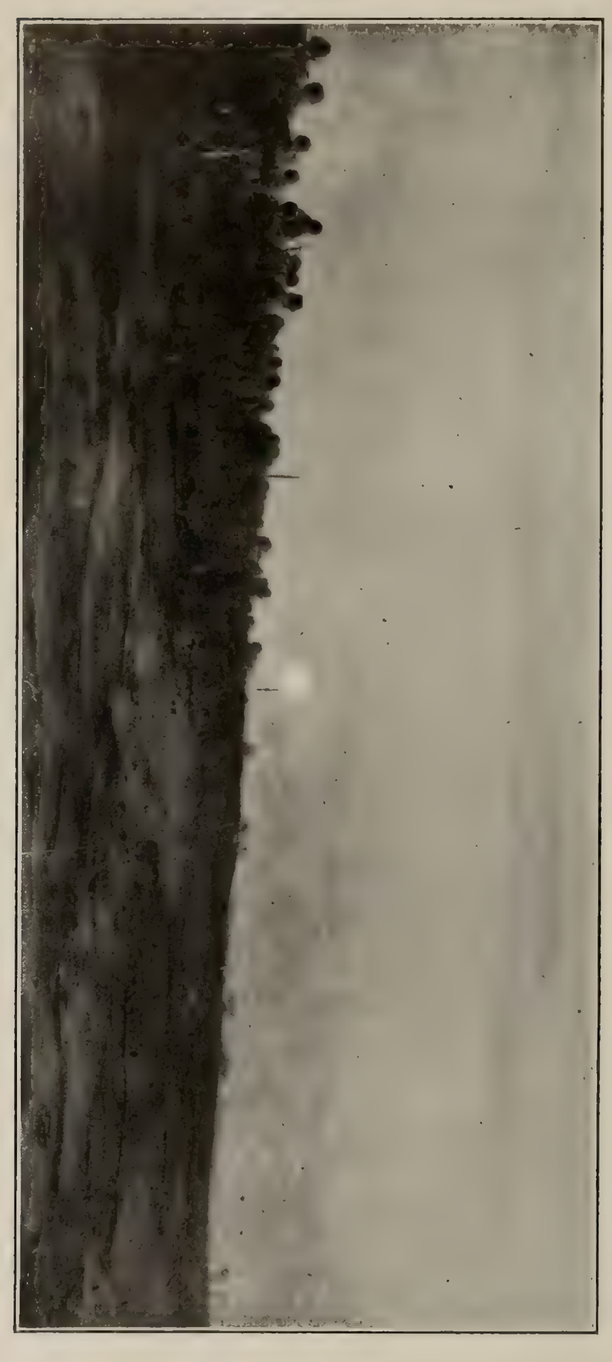
A la tombée de la nuit, une flamme paraît à l'endroit où se trouvent la gare d'In-kéou et les dépôts. L'incendie se propage et nous constatons avec plaisir que la tâche de l'artillerie est accomplie. C'est au détachement de Horanoff à terminer l'œuvre en détruisant les ouvrages du chemin de fer et les dépôts que notre artillerie n'a pas encore incendiés.

Une vive fusillade se fait entendre sur notre gauche, où un détachement avait été envoyé pour faire sauter les rails afin d'empêcher les Japonais d'envoyer des troupes de secours de Haïtchen.

A sept heures du soir, le bombardement cessa. Il s'écoula près d'une heure avant que nous ne vissions paraître des langues de feu suivies par le crépitement de la fusillade du détachement de Horanoff.

HALTE PRÈS NEW-TCHWANG

Toute notre attention, toutes nos pensées étaient uniquement dirigées vers cette ligne de feu qui s'avançait, se déployait, s'arrêtait et repartait de nouveau.



LE BOMBARDEMENT D'IN-KÉOU

Le combat dura près de deux heures; quelques explosions se firent entendre, puis le feu diminua et cessa tout à fait.

Notre artillerie s'ébranla et reprit la route du retour; nous l'avons suivie jusqu'au village de Len-san-tin, sans savoir quels étaient les résultats obtenus.

31 décembre. — Voici ce que nous apprenons sur l'engagement d'hier : vers le soir, dix trains venant de l'est ont amené des troupes de renfort aux Japonais. Un bataillon a été débarqué à deux kilomètres avant d'arriver à la gare. Il attaqua notre aile gauche, mais fut repoussé par les charges réitérées des cosaques du Don de la colonne de Téleschoff. Un autre bataillon japonais renforça les troupes occupant la gare d'In-kéou.

L'attaque du détachement de Horanoff, qui devait se faire sous le couvert de la nuit, fut dénoncée à l'ennemi par l'incendie des dépôts éclairant comme en plein jour l'espace à parcourir.



GROUPE D'OFFICIERS DU 1er RÉGIMENT DE COSAQUES DE VERCHNÉOUDINSK

En approchant de la voie du chemin de fer, nos chaînes se heurtèrent à des défenses en treillage de fils de fer, et les Japonais, abrités derrière des talus, les fusillèrent à bout portant.



ENTERREMENT DES CAVALIERS CAUCASIENS TUÉS A IN-KÉOU

Les cosaques et les soldats se sont battus avec acharnement, mais le feu des Japonais fut si violent que bien peu réussirent à poser leurs pétards ; de sorte que les dégâts furent moindres qu'on ne l'eût voulu.

Nos pertes étaient déjà considérables quand Horanoff donna le signal de la retraite, jugeant que sa tâche était accomplie et qu'il ne pouvait faire mieux.

Il est certain que les résultats obtenus eussent été bien plus satisfaisants si l'ennemi n'avait pas été prévenu du but de notre expédition. Il n'eût pas reçu de renforts et n'eût pas été en état de nous opposer une résistance sérieuse.

Deux officiers ont été tués pendant cet engagement. Ce sont : Koliou-bakine, du régiment du Daghestan (ancien garde à cheval), et Troussoff, du bataillon du chemin de fer, qui, il y a peu de jours, nous démontra l'emploi des explosifs pour la destruction de différents ouvrages. Parmi



CONVOI DES BLESSÉS APRÈS L'AFFAIRE D'IN-KÉOU

les blessés sont le colonel Vannovsky et le lieutenant Gérebzoff; ce dernier appartient à notre régiment.

L'enterrement des morts, le pansement des blessés et la formation de convois pour leur transport nous ont pris une grande partie de la matinée.

Nous avons quitté le cantonnement à onze heures du matin et avons repris la route du retour en obliquant sur la gauche pour nous éloigner de la zone occupée par l'ennemi.

A deux heures, nos éclaireurs vinrent nous dire que le passage du Taï-tzi-hé était défendu par un fort détachement ennemi avec de l'artillerie.

Ne voulant pas engager un combat qui donnerait à l'ennemi le temps de nous couper la retraite, le général Mischenko a donné l'ordre de se diriger plus à l'ouest et de tâcher de traverser le Liao-hé, si la glace est suffisamment résistante.

Notre position est assez difficile; car, d'un côté, la route est barrée par l'ennemi; de l'autre, le fleuve peut être infranchissable. Il est libre de glace à la hauteur d'In-kéou, ce qui est inquiétant, et il faut trouver un passage où la glace supportera le poids des canons.

A trois heures, j'ai reçu l'ordre de me porter en avant avec deux sotnias et d'occuper un passage du fleuve défendu par deux escadrons de cavalerie japonaise.

Les Japonais s'éloignèrent aussitôt qu'ils nous virent paraître, et je me mis de suite au travail pour organiser le passage de notre colonne. Il s'agit de renforcer la glace en y étendant du gaoliane, des branchages et tout ce que nous pourrons trouver dans le village voisin. Afin d'aller plus vite, les cosaques enlèvent des haies entières de gaoliane avec leurs piquets et les étalent sur la glace comme un tapis.

J'envoie Nekrassoff avec des éclaireurs dans la direction prise par la cavalerie ennemie; il nous préviendra dans le cas d'un retour offensif, fort gênant tant que le passage de la colonne n'aura pas été effectué.

Le lieutenant Schéméra, que j'avais envoyé auprès du général Mischenko pour l'avertir que le passage du fleuve est entre nos mains et que la glace est suffisamment forte pour soutenir l'artillerie, revient et m'informe que la colonne a tourné vers l'ouest et qu'elle va traverser le Liao-hé plus en aval. Moi-même, je dois passer le fleuve, descendre la rive droite en couvrant la colonne du général Mischenko pour la préserver d'une attaque éventuelle de l'ennemi pendant la traversée du fleuve.



LE CHEF D'ETAT-MAJOR TRANSMET LES ORDRES DU GÉNÉRAL MISCHENKO

J'envoie dire à Nekrassoff de nous suivre, car nous irons du côté opposé à celui qu'a pris l'ennemi.

Nous avons fait environ cinq kilomètres depuis l'endroit où nous avons traversé le fleuve; la nuit est venue. On entend le roulement des voitures du train et de l'artillerie sur l'autre rive : c'est la colonne qui suit parallèlement notre marche.

Dans le calme de la nuit, les sons nous parviennent avec une netteté extraordinaire. On entend les voix et l'on distingue les paroles.

Je ne comprends pas pourquoi la colonne n'a pas traversé à l'endroit que j'avais préparé. En descendant vers l'embouchure du fleuve, elle risque de ne plus trouver la glace assez forte pour l'artillerie. Même à l'endroit où nous sommes maintenant, l'eau la recouvre sur toute sa surface, et les cosaques que j'ai voulu envoyer de l'autre côté n'ont pu passer. Je me demande si la colonne ne sera pas obligée de revenir sur ses pas. Il lui faudra alors forcer le passage, qui est probablement déjà occupé par l'ennemi.

Nous marchons ainsi dans le même sens, nous arrêtant quand la colonne s'arrête, et reprenant notre marche quand elle se met en mouvement. Mais voici que les sons semblent s'éloigner. On n'entend plus les voix: maintenant, le roulement de l'artillerie est à peine perceptible et s'éteint bientôt tout à fait.

Que faire? Si la colonne a rebroussé chemin, il faut revenir en arrière. Mais nous ignorons ce qui se passe. Je me décide à avancer quand même; et j'ai raison, car les éclaireurs envoyés en avant reviennent bientôt m'avertir que la colonne traverse le fleuve à cinq kilomètres plus bas. Son éloignement du bord s'explique par un coude que nous avons dû contourner tandis qu'elle prenait la corde de l'arc, ce qui lui donne une grande avance.

Un épais brouillard est descendu sur la terre et nous n'avons aperçu les feux du bivouac de notre détachement que quand nous y fûmes presque arrivés. Le détachement est cantonné dans le village de Tin-khian.

Le commandant et les officiers de notre régiment se sont installés dans une seule fanza, sale et délabrée. Il était onze heures du soir quand nous y sommes entrés, heureux de pouvoir manger, nous réchauffer et nous reposer. Mais j'avais compté sans mon hôte : Löwengoff m'a dit, aussitôt que je fus entré, que j'étais de service aux avant-postes cette

nuit, et que je devais m'y rendre à minuit, après avoir trinqué avec les camarades à l'occasion du nouvel an. On a l'habitude en Russie de réveillonner à la veille de l'an et à Pâques. Tous les membres de la famille et les amis se réunissent; on soupe et l'on boit du champagne à minuit sonnant, en se souhaitant bonne et heureuse année.

Les pensées de ceux qui sont réunis dans cette fanza sont bien loin, et c'est un triste réveillon que nous faisons là.

On m'offre une assiettée de soupe; je bois les dernières gouttes d'eau-de-vie qui me restaient et je porte en pensée mes souhaits de bonheur à ceux qui me sont chers et au succès de nos armes.

Le cosaque revenu des grand'gardes m'attend; je m'enveloppe dans ma bourka par-dessus la pelisse, j'enfonce la papakha sur les oreilles pour les préserver du gel, et nous partons.

Nous avons de la peine à nous frayer un passage entre les corps des hommes endormis près des feux et les chevaux occupant tous les recoins du village. Ayant franchi un mur en ruine et un fossé, nous nous trouvons enfin en plein champ.

Le brouillard semble encore plus dense et l'obscurité est complète. J'admire l'assurance de mon guide.

Nous avions sûrement fait déjà plus de deux kilomètres lorsqu'il manifeste quelque hésitation: enfin, il s'arrête et me dit que nous nous trouvons bien à l'endroit où devaient être les grand'gardes, mais qu'elles ont dû se déplacer puisqu'elles n'y sont plus. M. de la Palisse n'aurait pas mieux dit! Mais alors que faire? Nous repartons à leur recherche, faisant des circuits qui nous ramènent toujours au même point, reconnaissable à un petit arbre droit comme un balai et piqué en terre au bord d'un fossé.

Voici que nous entendons résonner des sabots de chevaux sur la terre gelée. Nous nous arrêtons, et le piétinement que nous avons entendu s'arrête aussi. Qui sont-ils, ces cavaliers rencontrés dans la nuit? Ils peuvent aussi bien être des Japonais que des Russes, et mon cosaque n'ose élever la voix. Énervé par cette incertitude, je crie : « Cosaques! Qui vive? » Sans répondre, les cavaliers se rapprochent. Ce sont des cosaques des grand'gardes. Ils ont conduit leurs chevaux à l'abreuvoir, et, tout comme nous, ne peuvent plus se retrouver. Nous allons continuer nos recherches ensemble.

Nouveau piétinement. Étant plus nombreux, nous sommes plus courageux, et notre « qui vive? » retentit haut et clair. Encore une fois, le

silence seul répond, et l'un de nos cosaques s'écrie : « Mais répondez donc, tas de...! » Aussitôt, des voix joyeuses crient : « Cosaques! » ne doutant plus que ce sont des compatriotes qu'ils ont devant eux.

Ce sont aussi des cosaques des grand'gardes détachés pour aller chercher du bois de chauffage. Ils ont trouvé du bois, mais se sont égarés.

Nous errons depuis des heures, allant de-ci de-là, ne voyant rien. Des coups de fusil partent dans différentes directions : nous savons très bien distinguer le coup net de notre fusil de celui des Japonais qui semble double et fait « ta-ta »! Mais il serait tout aussi dangereux de nous trouver sous le feu de nos amis que sous celui de l'ennemi. Je juge plus prudent de rester sur place et d'attendre le jour. Nous descendons de cheval. Je fais sonner ma montre. Il est quatre heures et demie.

Vers six heures, le brouillard se dissipe et une faible lueur paraît dans le lointain. Nous remontons à cheval et nous nous dirigeons vers cette lueur qui nous amène à notre bivouac, mais du côté opposé.

Maintenant seulement nous pouvons nous orienter, et nous finissons par découvrir les grand'gardes, qui n'ont pas bougé de la nuit. Dieu sait où nous avons erré pendant ces longues heures! C'est encore bien heureux que nous ne soyons pas tombés entre les mains de l'ennemi, ce qui, par un tel brouillard, eût été bien possible. Et voici comment j'ai réveillonné dans la nuit du 31 décembre 1904 au 1er janvier 1905!

1er janvier. — A l'aube, des coups de canon suivis d'une vive fusillade se firent entendre du côté nord, où devait se trouver la colonne du général Téleschoff. Maintenant que nous revenons en sens inverse, Téleschoff est à notre droite et Samsonoff à gauche.

Notre colonne, celle du général Abramoff, se met en marche à sept heures trente du matin. Le bombardement et la fusillade continuent au bivouac de Téleschoff. Nous apprenons que, profitant de la nuit et du brouillard, les Japonais se sont approchés et ont ouvert le feu aussitôt qu'il a fait jour.

Les cosaques du Don chargent les chaînes des Japonais et les repoussent; mais nos pertes sont de cinq officiers et de cinquante hommes tués et blessés.

Nos batteries ripostent au feu de l'artillerie japonaise en tirant sur son infanterie lorsqu'elle n'est plus qu'à cinq cents mètres de nos positions; elles y font de grands ravages et la mettent en déroute.

Notre colonne, conduite par le général Mischenko lui-même, se dirige au grand trot sur les lieux du combat : mais nous arrivons trop tard. Les Japonais ont passé de l'autre côté du Liao-hé et sont maintenant hors de notre atteinte. Nous reprenons la route du nord et nous allons coucher au village de Tsoudiopa.

2 janvier. — Le pansement des blessés nous prend beaucoup de temps : il y en a plus de trois cents. Ces malheureux ont à subir de rudes épreuves pendant leur transport dans les charrettes à deux roues des ambulances militaires, et surtout dans les chariots chinois qui n'ont pas de ressorts pour amortir les cahots.

Quand la route est obstruée par l'artillerie ou les convois, ces chariots s'en vont à travers les champs labourés, coupant à angles droits ou en biais les sillons gelés. Les gémissements et les plaintes des blessés arrivent alors à leur comble, mais ils sont assourdis par le bruit des roues qui semblent tourner dans un engrenage jamais graissé.

Les supplications de ces malheureux d'aller moins vite ne sont pas entendues ou comprises par les automédons chinois, qui s'amusent peut-être des souffrances de ces diables étrangers! Heureux ceux qui se trouvent dans les litières portées entre deux mulets marchant en file; ils ne ressentent pas les cahots, mais ils ont à souffrir du gel autant que les autres, et l'on n'a pas de quoi les couvrir, à l'exception de leurs pelisses dont on ne peut pas les envelopper en entier. Beaucoup sont morts de froid, après avoir perdu beaucoup de sang.

Nous ne rencontrons pas l'ennemi, qui nous suit cependant à courte distance, et nous arrivons au village d'Aschen-iou où nous allons attendre les ordres du commandant en chef.

5 janvier. — A midi, pendant que je suis de service aux avant-postes, une fusillade éclate brusquement devant nous. Ce sont des patrouilles de cavalerie ennemie qui se sont approchées et ont été culbutées et poursuivies par les cosaques jusqu'au village de Davan, occupé par un fort détachement japonais comprenant les trois armes.

6 janvier. — Notre régiment entier va aux avant-postes. Nos éclaireurs sont depuis l'aube en escarmouche avec les patrouilles japonaises.

Davan est à deux kilomètres de nos lignes d'avant-postes. Au dire des

habitants, il s'y trouve deux régiments d'infanterie, plusieurs escadrons et de l'artillerie. Nous voyons de loin approcher de nouvelles troupes ennemies et nous nous attendons à être attaqués bientôt; mais nous recevons l'ordre de nous replier, car notre détachement s'est retiré au village de Ta-houan-tchen, à quinze kilomètres d'Ashen-iou.

A la nuit tombante, nous étions encore assez loin de Ta-houan-tchen, quand un cosaque nous transmet l'ordre du chef d'état-major de nous arrêter et de déployer tout le régiment en avant-postes, appuyés d'un côté sur les postes du général Samsonoff et de l'autre sur ceux du général Téleschoff.

C'est moi qui prends le commandement des avant-postes. Encore une nuit à passer à la belle étoile par 8° C. au-dessous de zéro.

7 janvier. — L'ennemi ne nous a pas dérangés dans le courant de la nuit. A dix heures du matin, les cosaques de Tchitia nous remplacent et nous gagnons le cantonnement de Ta-houan-tchen, où nous arrivons dans l'après-midi.

8 janvier. — Les provisions manquent et la préoccupation de trouver de la nourriture devient une obsession. André, ayant parcouru avec des cosaques fourrageurs tous les villages des environs, n'a trouvé que trois poulets: et ce sont bien les derniers : quand il n'y en aura plus, il n'y en aura plus!

9 janvier. — A dix heures du matin, une messe est célébrée à l'occasion de notre retour du raid d'In-kéou.

Le commandant de notre colonne, général Abramoff, invite le général Mischenko et les commandants des régiments à goûter. Je suis du nombre des invités. Maigre régal! une seule bouteille de vodka et un reste de jambon à peine suffisant pour une seule personne.

André m'apporte un morceau de viande qu'il a gardé de sa ration — le brave garçon! — Je bois du thé, beaucoup de thé!

10 janvier. — La température est de plus en plus basse.

J'ai pris froid dans la nuit du 28 au 29 décembre, quand, après le combat de San-da-kan, tout ruisselant de sueur, j'ai dû coucher dehors, sous la bise glaciale. Depuis ce moment, j'ai constamment la fièvre; je



SERVICE DIVIN APRÈS LE RAID D'IN-KÉOU

tousse à me faire claquer la poitrine, et je dois me lever et rester assis pendant la nuit pour ne pas étouffer.

Les nuits passées aux avant-postes n'ont certainement pas contribué à me guérir. Les poudres administrées par notre sympathique docteur du régiment ne m'ont pas fait de bien non plus.

Depuis vingt ans, ne supportant pas le froid, j'ai passé mes hivers dans le Midi, et voici que je me trouve en hiver en Mandchourie, dans des conditions telles qu'elles pourraient être funestes à de plus robustes et à de plus jeunes que moi.

Quand on est malade, c'est encore plus dur de loger dans la même chambrée que les camarades. Faute de place, on est même obligé de se laver dehors, par n'importe quel temps.

Je redoute surtout les mouvements de nuit: le froid est plus intense que durant le jour, et les marches plus lentes, par conséquent plus longues.

Nous avons ordre de reprendre l'offensive. Le détachement s'ébranle à six heures de l'après-midi.

La première étape est courte. On passe dans un village où l'on est obligé de se serrer encore plus qu'à l'ordinaire.

11 janvier. — Je dois escorter demain, avec deux sotnias de nos cosaques et le 5e régiment des cosaques de l'Oural, le parc d'artillerie et les convois de munitions et de vivres jusqu'à un village à quinze kilomètres au sud-ouest. Nous reprenons donc la route d'In-kéou.

12 janvier. — Un vent du nord souffle avec une violence extrême par un froid de 10° C. — Heureusement nous lui tournons le dos; mais, arrivés à destination, il nous faut revenir en arrière, au village de Zitoo. Maintenant, la bise souffle en pleine figure; une fine poussière de sable nous cingle la peau et nous aveugle. Les rênes tombent de nos mains engourdies par le froid.

Arrivés à Zitoo, nous sommes obligés de faire des brèches dans les murs d'enceinte pour avoir les mouvements libres et pouvoir en sortir facilement en cas d'attaque.

Je n'ai que trois pioches à ma disposition, et le travail se fait très lentement, car la terre de ces murs est gelée et dure comme de la pierre. Je ne suis rentré dans ma fanza qu'après être resté deux heures

en plein vent, surveillant l'ouvrage de mes cosaques qui n'avançait pas.

Une fois couché sur les cannas, j'ai cru que jamais plus je ne pourrais me lever: et cependant on se battait à côté de nous : la canonnade et la fusillade n'ont pas cessé de toute la nuit.

13 janvier. — Il est tombé de la neige et la température s'est un peu radoucie.

J'ai une forte fièvre; tous mes membres semblent brisés. J'éprouve surtout une douleur aiguë sous l'omoplate droite. C'est intolérable.

Bombardement à courte distance depuis dix heures du matin.

Le village de Mamikaï, attaqué infructueusement la veille par les cosaques de Tchitin, a été pris cette nuit par l'infanterie du général Kossagovsky. Nos pertes sont d'une centaine d'hommes: celles des adversaires sont beaucoup plus grandes : cent cinquante Japonais ont été faits prisonniers.

J'ai assisté à un incident assez comique. Un soldat de forte taille est venu se plaindre à son chef de compagnie qu'une patrouille d'artilleurs l'avait frustré de la gloire d'avoir fait prisonniers trois Japonais. Se trouvant aux avant-postes et ayant vu ces soldats déposer leurs armes pour démolir une haie qui devait leur servir de combustible, il fit un bond sur leurs fusils et leur fit comprendre qu'il les fusillerait s'ils ne marchaient pas devant lui jusqu'à nos grand'gardes. Une patrouille d'artilleurs lui a enlevé ses prisonniers et prétend maintenant que c'est elle qui les a pris.

A midi, nous recevons l'ordre de nous rendre au village de Siao-diopa, au bord du Houn-hé, dans la direction du sud-est. Siao-diopa n'a qu'une seule fanza: en face, sur la rive gauche, tout un groupe de villages sont occupés par l'ennemi. Nos batteries les bombardent à tour de rôle et les cosaques déployés en lava tâchent de les envelopper; mais, pris eux-mêmes en écharpe par le feu des Japonais, ils sont obligés de se replier. Ceux qui parviennent jusqu'à l'enceinte se heurtent aux défenses qui entourent les villages, — murs et fossés qu'ils ne peuvent franchir, — et ils se retirent en perdant des hommes et des chevaux.

Le combat ne cesse qu'à la nuit, et nous nous portons encore plus au sud, vers un village où nous devons coucher.

Pendant la route, nous avons passé devant un village qui brûlait et où l'on se battait encore. Notre colonne le contourna sans s'arrêter, sans

avoir eu un seul homme atteint par les balles qui volaient dans tous les sens.

Il a neigé toute la journée, ce qui rend la température plus supportable; mais ma fièvre ne diminue pas et je tousse comme un enragé, ce qui doit, pendant la nuit, être fort désagréable à mes camarades de chambrée.

14 janvier. — A l'aube, nous sommes réveillés par une fusillade très vive dans le village même où nous sommes. Nos chaînes d'infanterie en occupent la lisière et tirent sur l'ennemi qui avance.

Une batterie de cosaques du Transbaïkal, cantonnée avec nous, se met à tirer de son cantonnement même, lançant ses obus par-dessus nos têtes: ce qui est assez désagréable, car les éclats prématurés sont fréquents parmi nos projectiles.

La canonnade s'étend maintenant sur toute la ligne, se dirigeant vers le nord. Nous avons entendu dire que c'était l'armée du général Grippenberg qui attaquait l'aile gauche de l'ennemi. Nos cosaques se déploient de nouveau; ils attaquent quelques villages et s'en emparent; mais ils finissent par se heurter contre des villages fortifiés et défendus par de l'infanterie supérieure en nombre aux cavaliers que nous pouvons mettre à pied. Il faut bien alors rester inactifs, car notre artillerie ne réussit pas à détruire les obstacles et n'atteint même pas l'ennemi abrité par les murs des fanzas.

Pendant l'attaque d'un de ces villages, le général Mischenko, qui dirigeait lui-même les opérations, fut blessé d'une balle au genou. Pendant qu'on le transportait sur une civière, il y restait assis, soutenant sa jambe blessée, et de sa voix tonnante remerciait pour leur belle conduite les troupes qu'il rencontrait. Il jouit d'une grande popularité, bien méritée, parmi les cosaques et les soldats. C'est très malheureux qu'il soit obligé de quitter son détachement, car, à l'exception du général Samsonoff, nous n'avons pas de généraux de cavalerie qui aient fait preuve d'une grande valeur, et Samsonoff, malgré ses hautes capacités, ne pourra remplacer Mischenko. Il n'est pas assez ancien de grade.

Nous ignorons ce qui se passe dans le détachement de Grippenberg, quoique nous devions agir de concert avec lui, nous trouvant nous-mêmes sur l'extrême flanc gauche ou plutôt en arrière du flanc gauche de l'ennemi. Je ne sais si notre état-major suit un plan de son propre chef ou



LA 4e BATTERIE DES COSAQUES DU TRANSBAÏKAL EN ACTION

s'il obéit à des ordres du haut commandement, mais il me semble que nous allons au hasard sans un but déterminé. Depuis la reprise de l'offensive, le sort nous a été favorable : nous avons refoulé l'ennemi sur toute la ligne et fait de nombreux prisonniers; mais, depuis hier, nous rencontrons une résistance plus tenace. L'ennemi a reçu du renfort, nous n'avançons plus. Cela veut dire que bientôt nous reculerons.

Les récits des officiers de toutes armes nous ont permis de constater que, pendant les engagements de ces derniers jours contre l'aile gauche des Japonais, nos états-majors se sont montrés peu au courant du terrain où devaient manœuvrer leurs troupes. Un village était pris pour un autre, les renseignements sur l'ennemi étaient insuffisants et souvent erronés. Pas d'agents de liaison entre les troupes, et l'on ne connaissait jamais au juste ses voisins les plus proches. Il est arrivé parfois que ceux-ci étaient des ennemis. Tandis qu'on avançait avec sécurité, on se trouvait tout à coup assailli par des balles partant d'un village resté en arrière et qu'on croyait occupé par nos troupes.

Le nombre des prisonniers japonais s'accroît. Ils sont d'abord inquiets et demandent si l'on va leur faire « catrami » (leur couper la tête). Apprenant que ce n'est pas l'usage chez nous, ils deviennent joyeux comme des enfants. Il paraît que leurs chefs les ont prévenus que les Russes sont cruels et qu'ils coupent la tête à tous leurs prisonniers. Si les Japonais avaient été sûrs de n'être pas mis à mort, ils se fussent rendus en grand nombre, car le froid et les privations qu'ils ont à supporter sont souvent au-dessus de leurs forces.

15 janvier. — Le docteur insiste pour me faire partir. Il trouve mon cas sérieux et dit que chaque jour passé dans d'aussi mauvaises conditions ne peut qu'empirer le mal. Je me décide donc à présenter mon rapport au chef du régiment, lui demandant un congé pour cause de maladie.

Aujourd'hui, je vois que la partie est perdue, et cela me rend moins pénible l'obligation de quitter le détachement. J'espère me remettre bientôt et prendre part aux actions quand le général Kouropatkine reprendra l'offensive sur toute la ligne. Car, malgré nos revers, j'ai confiance dans le talent de notre commandant en chef qui nous mènera un jour à la victoire. Je ne suis pas le seul à le croire dans l'armée.

16 janvier. — Je pars pour Moukden, accompagné de mes deux cosaques André et Pierre, et de Pépino qui est venu me rejoindre de Sou-hou-dia-pou, occupé maintenant par notre infanterie.

Je vais à petites journées, faisant des étapes de dix à douze kilomètres par jour: car je suis bien faible, et c'est toute une affaire de me mettre en selle.

Nous ne sommes arrivés à Moukden que le 20 janvier. Les hôpitaux



LE GÉNÉRAL MISCHENKO BLESSÉ
(Hôpital de Moukden.)

sont pleins. Je me suis installé chez Vereschaguine, neveu du grand peintre mort dans la catastrophe du *Petropavlovsk*, avec l'amiral Makaroff et tant d'autres. Nous nous sommes connus à Paris, travaillant ensemble à l'académie Julian.

Vereschaguine s'occupe de fournitures pour l'armée, mais, étant la probité même, il sera sûrement roulé par des fournisseurs de mauvaise foi et ne fera jamais de bonnes affaires. J'attendrai chez lui l'arrivée du train sanitaire de ma femme, et je compte aller dans ce train à Kharbine où je serai mieux soigné qu'ici.

Je vais voir le général Mischenko, logé à côté de moi. La balle qui lui a traversé le genou n'a pas fracturé l'os. Il paraît en bonne santé et compte reprendre bientôt son commandement.

25 janvier. — Le train de l'impératrice Alexandra est arrivé le 24 janvier. Ma femme venait de recevoir un télégramme de Pétersbourg lui annonçant que j'étais nommé colonel.

J'ai laissé mes cosaques, mes chevaux et mes effets chez Vereschaguine, et j'ai pris place dans le train sanitaire, cette fois-ci en qualité de malade, dans le wagon des officiers. Pépino m'accompagne.

Nous sommes arrivés à Kharbine seulement le 29 janvier, à cause de nombreux arrêts aux stations pour laisser passer les trains militaires.

A Kharbine, j'ai été reçu à l'hôpital de la noblesse russe, entretenu aux frais de la noblesse des gouvernements de la Russie d'Europe, exclusivement russes.

30 janvier. — A sa première visite, le docteur de l'hôpital diagnostiqua que je souffrais d'une pleuro-pneumonie et me recommanda de partir tout de suite pour le midi de la France. Je ne croyais pas mon cas si sérieux et lui répondis que j'avais l'intention de rentrer au front aussitôt que je me sentirais mieux.

Le lendemain, le docteur en chef m'ausculta longuement et me dit que je devais faire immédiatement ma demande d'évacuation, car mon cas était grave et je n'avais pas une minute à perdre. Impressionné par la sincérité de son accent, je fis ma demande, espérant encore que les médecins réunis pour la visite des malades qui devaient être évacués auraient une autre opinion.

Le cénacle des docteurs fut unanime dans l'avis qu'il me fallait partir, et je dus me soumettre à sa décision.

La feuille d'évacuation m'a été délivrée; mais, me sentant un peu mieux, j'ai voulu profiter de la proposition qu'on venait de me faire par télégramme de me loger dans une bonne chambre séparée de l'hôpital de Saint-Georges, à Moukden, où je serai près des opérations militaires auxquelles je prendrai part si ma santé me le permet. On m'annonçait en même temps que j'allais recevoir le 2ᵉ régiment des cosaques de Verchnéoudinsk, celui-là même que le pauvre Keller voulait me faire donner en juin de l'année dernière.

Les bruits les plus alarmants circulent à Kharbine, fabriqués de toutes pièces par ces gens qui suivent les armées en quête de rapines, semant le désordre et la panique pour servir leurs vils desseins. Malheureusement, ces bruits trouvent des complaisants qui s'empressent de les communiquer aux journaux.

22 février. — Je pars pour Moukden dans le train sanitaire de ma femme. Il me semble que je vais un peu mieux.

Depuis le 19 février, le bruit court qu'une armée japonaise tourne notre flanc droit, se dirigeant sur Sin-min-tin. On disait même hier à Kharbine que la retraite de notre armée était déjà coupée et qu'elle allait se rendre. D'autres affirmaient savoir de source certaine que nous avions fait vingt mille prisonniers! — Il n'y aurait à cela rien d'impossible, si une armée ennemie s'était détachée des forces principales dans l'exécution de son mouvement tournant. Qui tourne est tourné lui-même, dit l'aphorisme militaire bien connu.

23 février. — Le personnel des trains de rencontre nous assure que plusieurs trains les suivent avec des prisonniers japonais. Un train qui nous devance transporte, dit-on, des matelas et des couvertures en grand nombre pour les prisonniers.

L'espérance d'une victoire nous fait oublier toutes les humiliations passées.

Mais voici un nouveau train arrivant du sud avec une cinquantaine de prisonniers japonais; les nouvelles qui nous sont communiquées par le personnel sont mauvaises : toutes nos pièces de siège ont été renvoyées en arrière jusqu'à Gounjouline. Des trains sanitaires remplis de blessés et se rendant de Souiatoun à Moukden ont été bombardés par l'ennemi à la hauteur de la station Ougolnaïa.

24 février. — A Gounjouline, nous apprenons qne l'ennemi a été repoussé avec des pertes énormes et que Linévitch marche sur Liao-Yang. Craignons de nous laisser trop griser par l'espoir d'un retour de la chance! Hélas! la quantité de canons démontés empilés sur les trucs des trains raconte une triste histoire qui ne permet plus les illusions.

Il fait un temps de printemps, mais nous sommes tous trop angoissés pour en jouir.

Ce soir, nous avons failli être victimes d'une catastrophe. Le mécanicien de notre train marchant à toute vitesse dépassa la station où il devait s'arrêter et télescopa un train qui venait à notre rencontre. On avait, fort heureusement, serré tous les freins des deux côtés. Néanmoins, le choc fut très violent, mais nous n'avons eu que deux wagons de bagages hors de service: aucune victime à déplorer. Au contraire, le train qui venait à notre rencontre a subi des dégâts matériels considérables, et un conducteur a été tué.

25 février. — Un train sanitaire que nous rencontrons transporte quatorze cents blessés: les officiers blessés nous ont dit que, sur les hauteurs de Poutiloff et de Novgorod, défendues par le 1er corps d'armée du général baron Meyendorff, quatorze assauts japonais ont été repoussés; que des monceaux de cadavres ennemis sont accumulés devant nos retranchements et que les assaillants s'en servaient comme d'un rempart qui s'élevait après chaque nouvel assaut. Ils nous ont dit aussi qu'en ce moment une bataille acharnée se livre sur notre flanc droit contre l'armée du général Noghi, qui avance toujours dans son mouvement tournant, et que du sort de cette bataille dépend l'avenir de la campagne. Si nous pouvions réussir à couper la retraite à Noghi et résister aux attaques contre notre centre et notre flanc gauche, la victoire serait à nous. Mais nous ne dépendons pas seulement de nos généraux et du courage et de la ténacité de notre armée; il nous faut encore posséder une quantité suffisante de munitions de guerre, car, si on manque de projectiles et de cartouches, on ne peut ni se défendre ni prendre l'offensive. Sommes-nous pourvus? Grave question. On en manquait toujours après plusieurs jours de combat, et l'ennemi aussi sans doute; ainsi peuvent s'expliquer les lenteurs de ses marches et son inhabileté à nous poursuivre, comme ce fut le cas après les batailles de Turentchen sur le Yalou, de Vafangoou et de Liao-Yang. Nous en avons un exemple frappant. Tout un train rempli de petits mortiers en parfait état est renvoyé en arrière faute d'obus pour ces pièces qui nous ont rendu de si grands services: malheureusement, nous les avons reçues trop tard, ainsi que les canons-revolvers.

Nous sommes arrivés à Tiéline à quatre heures de l'après-midi.

La gare était pleine de généraux et d'officiers de tous grades: de soldats débraillés et sans armes qui rôdaient de-ci de-là, regardant les officiers d'un air hargneux et méfiant. Je vois ces types-là pour la première fois.

Ce sont évidemment des réservistes: on les reconnaît à leur allure peu militaire. Ils sont bruns pour la plupart et doivent appartenir aux races sémitiques — Juifs, Arméniens, Imérètes et Géorgiens, dont les princes se vantent de descendre du roi David, et qui haïssent les Russes et la Russie.

Nous avons appris l'évacuation de Moukden et la panique qui eut lieu dans les trains et les convois de l'intendance. Des gens comme ceux qui sont devant nous ont causé cette panique. De telles fripouilles sont capables de toutes les vilenies.

La nervosité et l'exaspération des officiers mêlés à cette tourbe s'expliquent par les désastres dont ils ont été témoins. Les uns critiquent les généraux et le haut commandement: les autres disent que nous sommes redevables de nos revers à la présence dans l'armée de traîtres juifs et de soldats de nationalité étrangère. Les juifs sont accusés de se rendre en masse à l'ennemi.

Tout ce qui se passe sous nos yeux est bien triste; mais il ne faut pas oublier que nous sommes à l'arrière, où toutes les nouvelles sont dénaturées, où se rassemblent les sans-patrie qui suivent l'armée et vivent en parasites à ses dépens. Ces gens, qui n'ont jamais, au grand jamais, versé une goutte de leur sang précieux pour la cause commune, ne voient que leurs intérêts privés dans les succès et les revers.

Là, le point de vue est tout autre que dans le champ d'action. On y entend dire que nos troupes n'ont jamais eu aucun succès, que nous n'avons subi que des revers; que cette guerre est honteuse, odieuse même. On y critique avec une sévérité inexorable les actes de nos généraux et des officiers.

Quelle différence avec l'armée active, où l'on est indulgent même pour ceux dont les errements ont été dûment constatés, s'ils sont personnellement courageux et bons pour leurs soldats! On n'y trouve pas honteux de reculer après un combat lorsque l'honneur est sauf et que les chefs et les soldats ont rempli leur devoir jusqu'au sacrifice de leur vie.

Les hôpitaux de Tiéline vont être évacués et je suis obligé de retourner à Kharbine.

On reçoit les blessés dans notre train pendant toute la nuit. Les médecins, les sœurs et les infirmiers sont à bout de forces.

A nos vingt-deux wagons on a encore ajouté des fourgons de marchandises adaptés pour le transport des hommes valides; mais ces fourgons sont funestes aux blessés, car ils n'ont pas de couchettes suspendues

et ne se chauffent que par des petits poêles en fonte donnant une température inégale, maintenue seulement tant que les portes sont fermées. On passe d'une chaleur suffocante au froid extérieur qui, en Sibérie, atteint quelquefois 45° C. au-dessous de zéro.

26 février. — Le train a quitté Tiéline à midi.

Le soir, à une station où il devait rester pendant plusieurs heures, le chef de gare nous informe qu'il a été averti par le télégraphe que des Khounhouzes se proposent d'attaquer cette station dans le courant de la nuit.

Ordre a été donné aussitôt d'éteindre toutes les lumières. Peschkoff est très perplexe, car, d'après la convention de Genève, il n'a pas le droit d'avoir un personnel armé dans son train. Il ne peut cependant laisser massacrer les blessés, le personnel et les sœurs sans essayer de les défendre; et cela paraît d'autant plus juste que les Khounhouzes ne seraient pas gênés par la convention de Genève s'il leur prenait l'envie de massacrer le personnel et les blessés d'un train sanitaire.

Les fusils des soldats blessés sont remisés dans un des wagons de bagages. Ils sont distribués à ceux des infirmiers qui savent s'en servir.

A minuit, notre train a été envoyé plus loin (1).

Nous sommes arrivés à Kharbine aujourd'hui 2 mars.

3 mars. — Je me résous à partir pour la Russie parce que mon état de santé ne s'améliore pas — au contraire.

Le train sanitaire de l'impératrice Alexandra se rend à Wladivostok: il y prendra des malades et des blessés et les emmènera à Irkoutsk. Je veux profiter de cette heureuse occasion pour faire le voyage de Kharbine à Irkoutsk dans ce beau train, et ma femme, afin de m'accompagner en Russie, ne prendra son congé qu'à Irkoutsk. Jusque-là, elle travaillera dans son train.

Vereschaguine m'apprend qu'un des cosaques qui ont escorté le 25 février les effets des officiers de notre régiment, entre autres les miens, de Moukden à Tiéline, est arrivé et rapporte que mes cosaques

(1) Un autre train sanitaire, entré en gare aussitôt après notre départ, s'est trouvé sous le feu des Khounhouzes pendant plus d'une heure; mais, heureusement, personne n'a été atteint et les bandits furent repoussés par une escouade de gardes-frontières arrivés au secours de la station menacée.

André et Pierre ont été massacrés par les Japonais et que tous mes effets sont perdus. Il se peut que mes chevaux et mes effets aient été perdus avec les autres dans la bagarre qui suivit la panique dans le train des équipages, mais je ne crois pas que mes cosaques aient péri : ils sont trop malins pour se laisser surprendre.

6 mars. — Le général Kouropatkine, remplacé par ordre de l'empereur par le général Linévitch, vient d'arriver à Kharbine. Il ne bouge pas de son train, attendant une réponse au télégramme qu'il a envoyé à l'empereur pour le supplier de lui permettre de rester en Mandchourie jusqu'à la fin des opérations militaires, ne fût-ce qu'en qualité de commandant d'un corps d'armée.

La réponse est arrivée dans la nuit du 6 au 7 mars. Kouropatkine est nommé commandant de la 1re armée. Le matin même, il est parti pour son nouveau poste, acclamé par des centaines de soldats venus spontanément à la gare pour lui faire une ovation. Ces gens simples ont compris que celui-ci, voulant, malgré son infortune, continuer à servir dans l'armée active, avait un autre sens du devoir que ce général qui venait de rentrer en Russie après un acte d'indiscipline blâmé par toute l'armée.

15 mars. — J'ai reçu un télégramme du lieutenant de notre régiment Darkine, m'annonçant que mes cosaques, mes chevaux, mes mulets et tous mes effets sont indemnes et se trouvent à Gounjouline, dans le train du régiment de Verchnéoudinsk.

17 mars. — Malgré l'état précaire de ma santé, j'ai sauté dans le premier train en partance pour Gounjouline et j'y suis arrivé le lendemain soir à onze heures.

Notre train s'était arrêté assez loin de la gare. La neige tombait abondamment. J'ai demandé à un soldat s'il savait où se trouvait le gîte d'étape des officiers et s'il pouvait m'y conduire. Sur sa réponse affirmative, je l'ai chargé de mon sac et je l'ai suivi, pataugeant dans la neige fondue et dans de grandes flaques d'eau. Mes chaussons de feutre, excellents quand il gèle, s'imbibèrent d'eau comme des éponges et me firent prendre un bain de pieds intempestif.

Le gîte où m'amena le soldat est un long baraquement en bois; personne ne s'y trouvait en ce moment. Une odeur âcre de choux aigres

et de graisse me saisit à la gorge. Des quinquets fumeux laissaient apercevoir de longues files de tables poisseuses et de banquettes trop étroites pour s'y coucher. J'ai voulu m'étendre par terre, mais il y avait une telle couche de crasse sur le plancher qu'il me fallut y renoncer. N'ayant pas le choix, je me suis allongé sur une des banquettes, tout au bout de la salle, pour être moins exposé au courant d'air.

Ce baraquement ne pouvait être le gîte des officiers: mon soldat s'était probablement trompé. Il servait sans doute aux troupes de passage qui y couchaient et y prenaient leurs repas.

J'avais sommeil, mais la toux me rompait la poitrine, et, grâce à mes chaussons mouillés, je frissonnais. J'aurais dû les quitter, mais j'espérais les faire sécher plus rapidement en les gardant aux pieds. Il fallait des prodiges d'équilibre pour ne pas tomber de ces sièges étroits. Je finis par m'endormir. Bientôt je fus réveillé par une troupe de soldats qui remplit tout l'espace libre. Ils sortaient des hôpitaux, et, réunis au nombre de plusieurs centaines, se rendaient au front sous la conduite de sous-officiers. Ils entraient, entraient toujours! et se trouvèrent si serrés les uns contre les autres qu'ils pouvaient à peine bouger.

La lumière scintillante des quinquets ne suffisait plus à percer la buée: on ne voyait rien, même de près.

Les soldats se tiennent longtemps debout, pestant contre l'incurie de l'administration qui ne s'était pas préoccupée de leur donner un local suffisant pour leur permettre de s'étendre par terre. Enfin, ils s'affaissèrent et ronflèrent avec entrain.

A la puanteur infecte des victuailles fermentées se mêlèrent alors les émanations de corps humains mal lavés, les exhalaisons des pelisses en peau grossièrement tannées et les évaporations des chaussons de feutre. Je suffoquais. Il me fallait sortir de là à tout prix, mais comment? Par terre, une masse compacte de corps superposés sans la moindre solution de continuité, et je devais passer sur ces corps pour arriver à la porte, à l'autre bout de la longue pièce.

Je me mis à quatre pattes et j'avançai lentement en tâtonnant, ne distinguant pas dans la pénombre les têtes, les bustes, les bras ou les jambes. Les canons des fusils pointaient de tous les côtés.

Évitant de marcher sur la figure des gens pour ne pas les réveiller et ne pas m'attirer des coups, je rampais, glissant comme un reptile, cherchant à prendre un point d'appui sur les chaussures qui, plus résistantes,

protègent les jambes et les rendent moins sensibles. Les soldats endormis m'injuriaient et me menaçaient au passage. Pensant les apaiser, je leur dis que je dois sortir, étant malade. — On me répond : « Tu devais rester à l'hôpital si tu étais malade! » Plus loin, j'essaye de dire que



MES COSAQUES D'ORDONNANCE ANDRÉ ET PIERRE

je suis colonel, ce qui les enrage encore plus. Croyant que je suis un des leurs, ils me crient : « Menteur! depuis quand es-tu colonel? » Je reçus quelques bourrades, mais il m'était impossible de revenir en arrière.

J'étais en nage et me décourageai bien des fois pendant cet horrible trajet. La porte libératrice paraissait toujours aussi éloignée, et je craignais que les forces ne m'abandonnassent tout à fait.

Enfin, je touchai au but! Un air glacial sembla me traverser de part en part. Dehors, la neige volait en tourmente: je me rejetai vivement en arrière, et me retrouvai près de la barrière de corps humains affaissés par la fatigue et dormant d'un sommeil de plomb.

Quatre heures trente, et j'avais quitté mon banc à quatre heures dix :



ADIEUX AU TRAIN BLANC DE L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA

j'avais donc mis vingt minutes pour accomplir un parcours d'une quarantaine de mètres!

Ne pouvant ni me coucher ni m'asseoir, je me tins debout jusqu'à six heures du matin. On vint alors réveiller les soldats pour leur faire continuer leur route.

J'eus beaucoup de peine à retrouver le train du régiment de Verchnéoudinsk, arrêté dans un village à deux kilomètres de la gare.



LE TRANSSIBÉRIEN. — NOUVELLES DE RUSSIE!

Mes cosaques eurent l'air enchantés de me voir et je fus bien content de les retrouver en bonne santé. Je les aime et leur suis reconnaissant du dévouement qu'ils m'ont maintes fois témoigné, qu'ils ont prouvé pendant la panique dans le train des équipages où les voituriers coupaient les traits de leurs attelages et s'enfuyaient à cheval, abandonnant tout à l'ennemi. Pierre et André n'ont pas perdu la tête, et, au lieu de se sauver comme les autres, ils ont conduit tranquillement mes chevaux et mes mulets chargés et n'ont rien perdu.

En écoutant leur récit, un peu incohérent comme tous les récits des gens sans culture, j'ai eu l'impression que cette panique avait été causée par des traîtres, car leur premier mouvement n'a pas été de fuir. Ils se sont d'abord précipités sur le trésor des régiments, transporté dans des caisses qu'ils ont brisées, et se sont partagé leur contenu. La plupart ont pris la route de Moukden dans le but évident de se rendre aux Japonais.

Mes cosaques disent que c'étaient tous des juifs. Certainement ils se trompent, car cette troupe devait être composée d'éléments divers; mais, ce qui est plus que probable, c'est que parmi ces non-combattants, réservistes, il s'est trouvé un nombre considérable de gens gagnés au désordre et à l'émeute dont les révolutionnaires faisaient la propagande.

J'allai trouver les officiers de notre régiment faisant partie du train. L'un d'eux m'acheta mon cheval *Ali;* d'autres se partagèrent ma selle de cavalerie, la selle Stroukoff et mon fusil de chasse dont je me suis peu servi pendant la campagne. Je distribuai les conserves et tous les objets trouvés dans mes malles, ne gardant pour moi-même que ce dont je pouvais avoir besoin pendant le voyage, jusqu'à mon retour en Russie.

Je donnai mes deux chevaux à André et à Pierre en récompense de leurs excellents services. Ils ont l'air enchantés de ce beau cadeau auquel ils ne s'attendaient guère.

18 mars. — Le train qui devait me ramener à Kharbine partait à neuf heures du matin.

Mes cosaques vinrent me reconduire. Ils me racontèrent que les cosaques du régiment de Nertchinsk croyaient sérieusement que je possédais un charme contre les balles et que je portais bonheur à ceux qui étaient avec moi. Cela tenait peut-être à la chance que nous avions eue d'échapper au guet-apens dressé par les Japonais à San-tsia-tzé, après le massacre de la sotnia de Soubotine à Oui-ian-nin. Il est curieux de remar-

quer que, pendant la campagne de Turquie, les cosaques du Don que je commandais avaient eu la même croyance : ils disaient : « Quand nous sommes avec le lieutenant-colonel Kvitka, nous sommes sûrs de sortir indemnes de n'importe quelle bagarre. »

19 mars. — Nous sommes arrivés à Kharbine à six heures du soir. Je fus bien content de pouvoir prendre un bain chaud et me mettre au lit. Je suis logé à l'hôtel de France où j'ai une bonne chambre, propre et chaude. J'attendrai ici le train sanitaire de ma femme.

28 mars. — Le train de l'impératrice Alexandra est arrivé et nous repartons pour Irkoutsk dans la nuit du 30 au 31 mars.

Je suis reçu parmi les malades évacués en Russie.

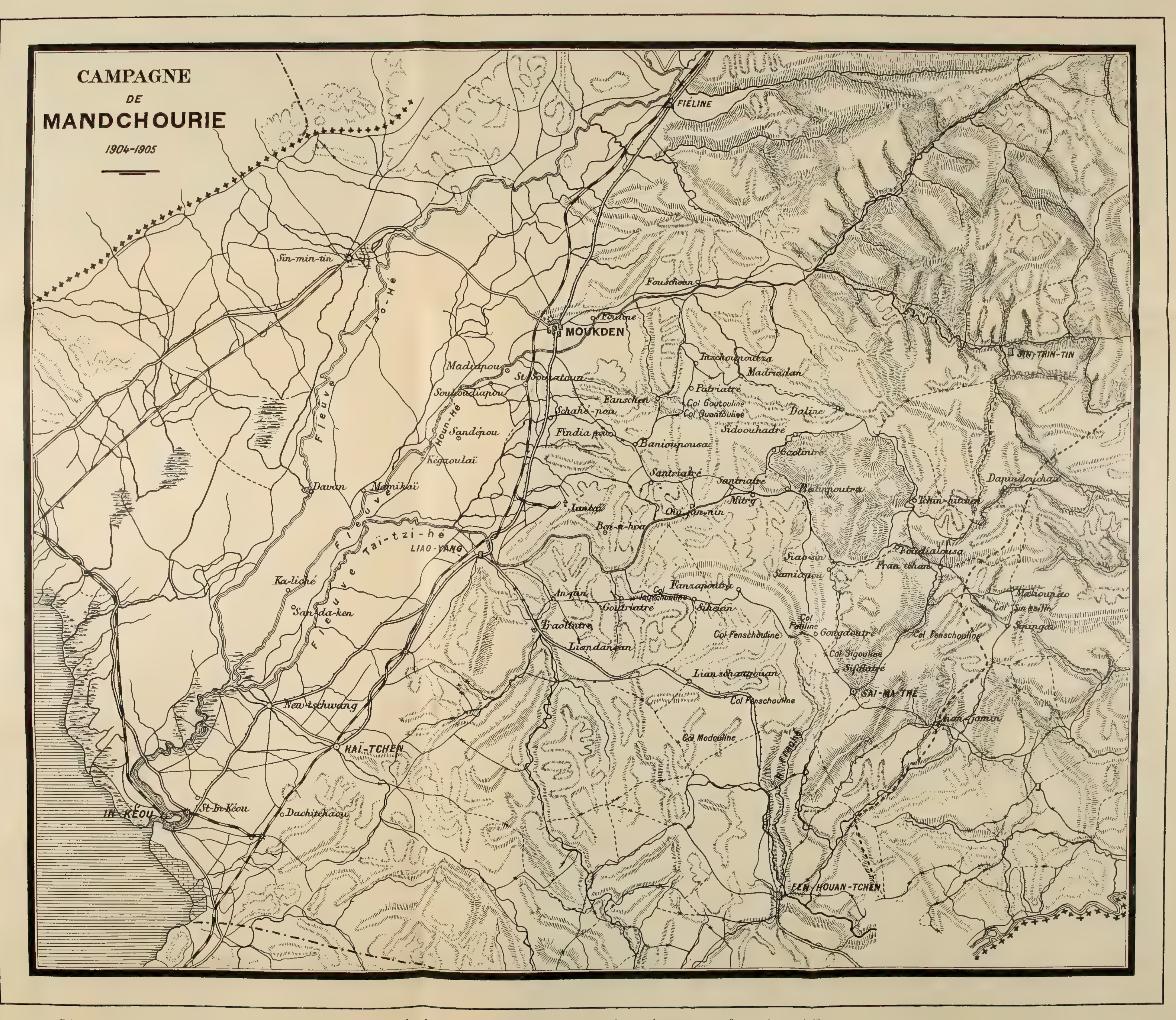
Un long voyage! mais nous nous trouvons dans les meilleures conditions d'hygiène, de confort et même de luxe : car ce train admirable, entretenu aux frais de S. M. l'impératrice Alexandra, est aménagé avec le plus grand soin, grâce à sa sollicitude continuelle.

Arrivés le 10 avril à Irkoutsk, nous avons fait nos adieux, ma femme et moi, au commandant et au personnel du train, et nous avons pris le 11 avril l'express transsibérien. Ma femme devra rejoindre son train sanitaire dans trois mois, même si mon traitement n'est pas terminé à cette époque.

Huit jours après, arrivée à Pétersbourg. Après les formalités d'usage : nouvel examen à l'hôpital, démarches au grand état-major, livraison d'un passeport, etc., nous partîmes pour l'étranger où je compte faire une cure.

La paix a été conclue au moment même où nous allions rentrer en Mandchourie, ma femme pour rejoindre son train et moi mon régiment. Maintenant, tout est changé. Ma femme, néanmoins, partira quand même, car sa tâche va continuer et sera d'autant plus difficile et dangereuse que des maladies infectieuses sévissent toujours après la guerre dans les agglomérations de blessés et de malades.

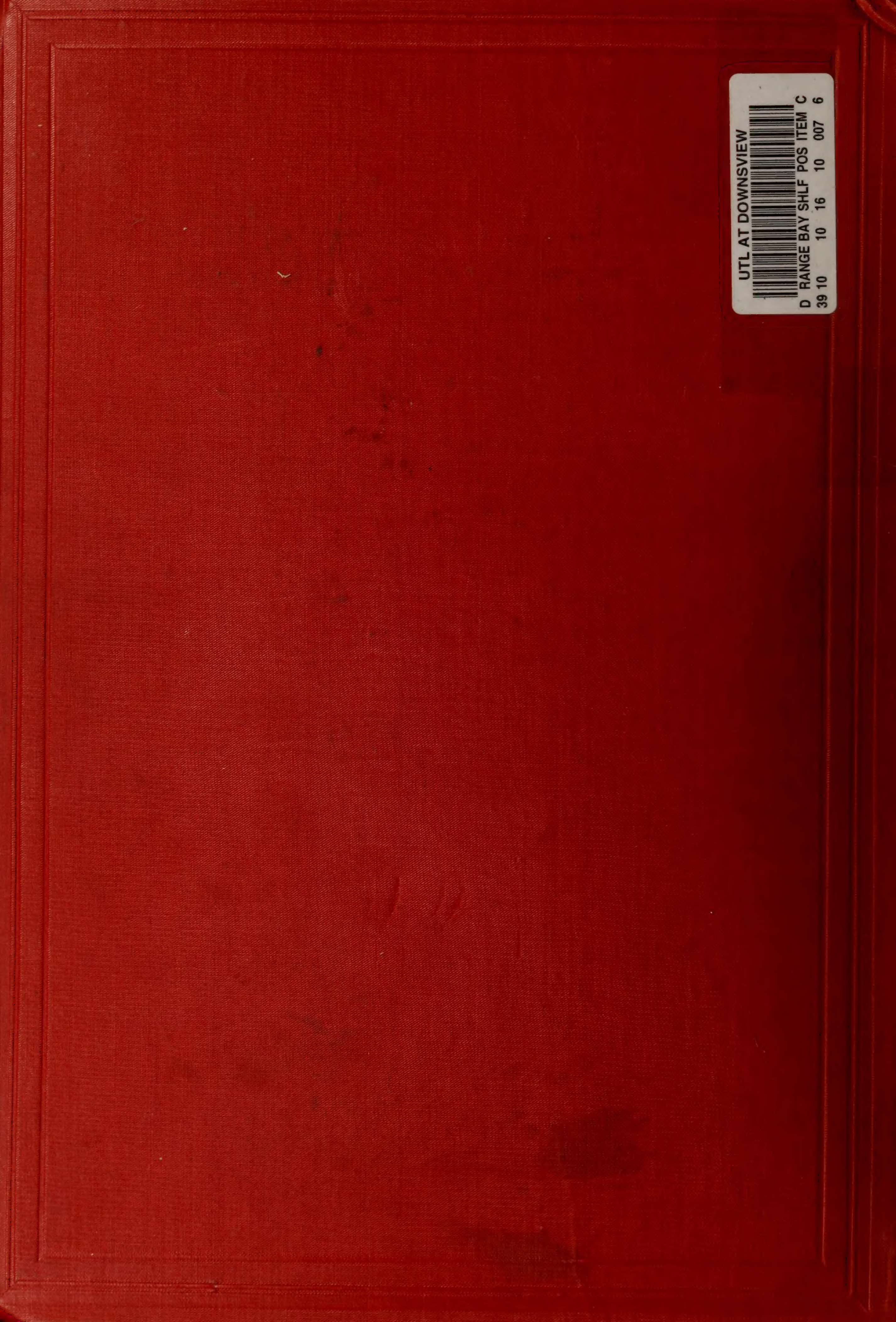
Quant à moi, la guerre finie, je n'ai plus rien à faire dans l'armée et je rentre dans la vie civile.


CAMPAGNE
DE
MANDCHOURIE
1904-1905
FIÉLINE
Sin-min-tin
Fouschoun
MOUKDEN
SIN-TRIN-TIN
Madriadan
Patriatré
Daline
Sandépou
Kégaoulaï
Davan
Fleuve Taï-tzi-he
LIAO-YANG
Ka-liché
San-da-ken
Anzan
Goutriatre
Traolintre
Liandansan
New-tschwang
HAÏ-TCHEN
IN-KÉOU
St-In-Kéou
Dachitchaou
Col Modouline
Col Fenschouline
SAI-MA-TRE
FEN-HOUAN-TCHEN
Dapinéloychan
Fran-tchan
Samiapou
Sifalatré
Lian-schangouan
Echelle : 20 kilomètres dans un pouce anglais (inch)

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C[ie]

8, rue Garancière


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 10 16 10 007 6